



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

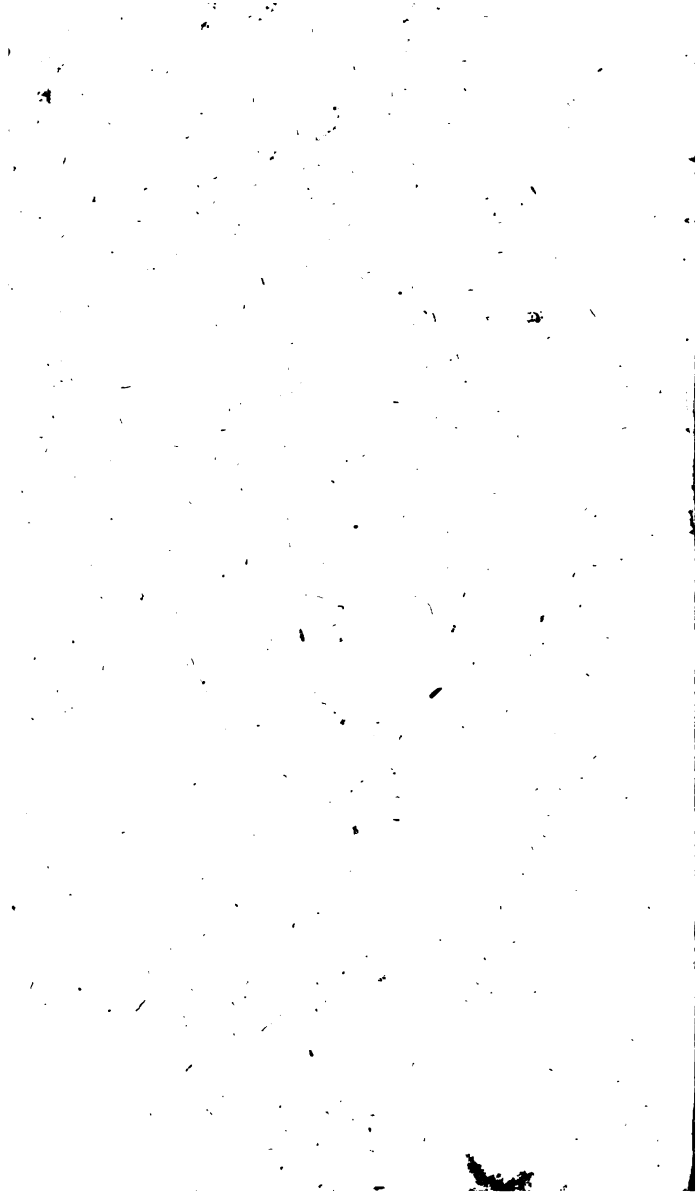


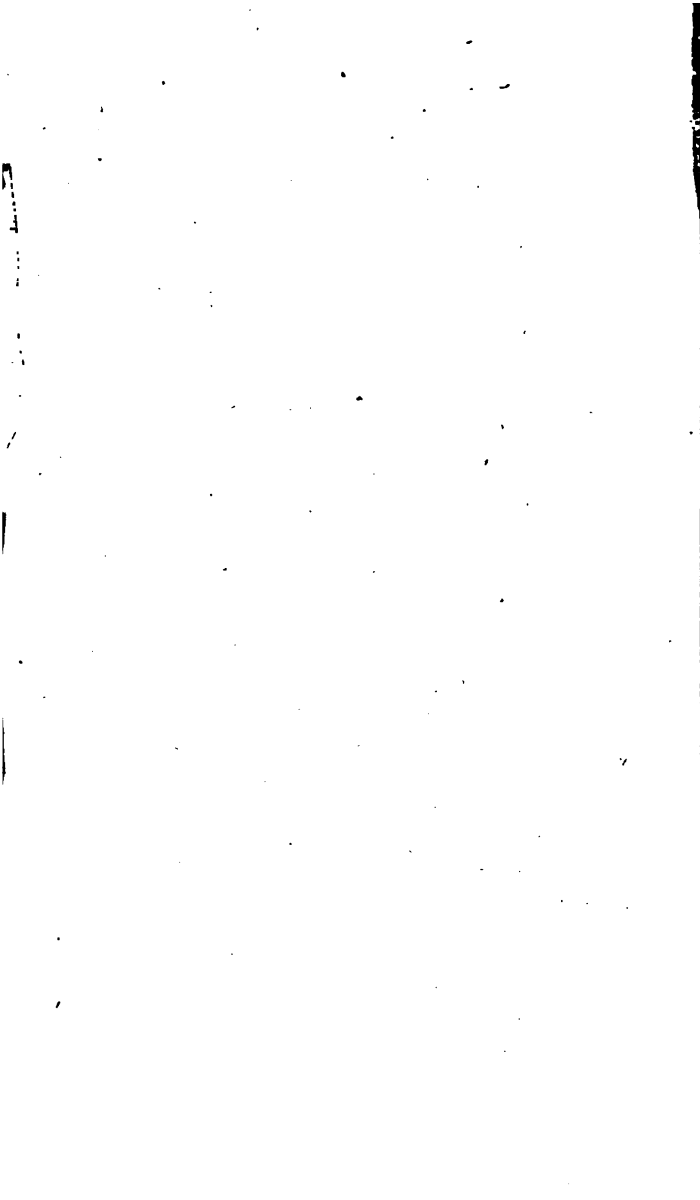
GG 2 (Friedrich)













# LE DOYEN D E

## KILLERINE, HISTOIRE MORALE

Composée sur les Mémoires d'une Illustre Famille d'Irlande , & ornée de tout ce qui peut rendre une Lecture utile & agréable.

*Par l'Auteur des Mémoires d'un  
Homme de Qualité.*

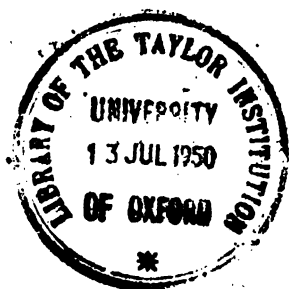
PREMIERE PARTIE.



*A LA HAYE,*  
Chez PIERRE POPPY.

---

M. DCC. XLII.





## PREFACE.

**M**ALGRE' les déclamations qu'on entend tous les jours contre le goût du siècle, je ne vois pas que les bons Ecrivains manquent de succès. N'a-t-on pas rendu justice ces dernières années aux bons Ouvrages dans tous les genres ? Le *Traité des Aurores Boréales*, les *Mémoires sur les Insectes*, le *Spectacle de la Nature*, l'*Histoire des anciennes Monarchies*, la *Vie de Julien*, celle du *Vicomte de Turenne*, ont-ils à se plaindre de l'accueil que le Public leur a fait ? Et si l'on parle de *Poësies* & de *Spectacles*, le *Philosophe Marité*, le *Glorieux*, la *Pupile*, le *Préjugé à la mode*, *Gustave*, *Didon*, *Abensarde*, n'ont-ils pas été glorieusement distingués ?

Oui, dira quelqu'un ; mais on nommeroit aussi aisément quantité de mauvaises productions qui se sont fait applaudir : & le bon goût consiste également à discerner les bons & les mauvais Ouvrages.

Je conviens des applaudissemens injustes qu'on donne quelquefois à de fort mauvais Livres ; mais je demande à quel titre ils les obtiennent ? S'il est vrai qu'on prétende y reconnoître un mérite réel & des qualités estimables qui n'y sont pas, il faut passer condamnation sur une erreur si honteuse, & déplorer en effet la perte du bon goût. Mais si les uns ne plaisent que par le misérable agrément de la médisance & de la satire, d'autres par la licence avec laquelle on y fait la guerre aux mœurs



## P R E F A C E.

ou à la Religion, il est clair qu'il faut s'en prendre moins à la dépravation du goût qu'à celle du cœur, & plaindre seulement la legereté & la malignité des hommes, qui est à peu près la même dans tous les siècles.

Heureux sans doute l'Ecrivain qui plaît ! Mais c'est lorsqu'il n'a point à rongir de la voie qu'il choisit pour plaire. Autrement j'ose le comparer aux Ministres des honteux plaisirs : Ceux qui les emploient & qui aiment leurs services, ne les regardent pas moins comme des infames.

Si l'Ouvrage que j'abandonne à la Presse n'a pas de quoi satisfaire le bon goût que je reconnois dans notre siècle, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir mieux aimé renoncer aux aplaudissemens, que de les chercher par des voyes que je condamne. L'état de ma fortune ne me permettant point de choisir pour sujet de mon travail tout ce qui demande du tems & de la tranquillité, je me réduis à ce qui se présente à ma plume, de plus simple, de plus honnête, & de plus agréable. Ces trois caracteres s'accroissent fort bien à ma situation : le premier, parce qu'il abrége mes peines : le second, parce qu'il convient à ma profession & à mes principes : & le dernier, parce que facilitant le débit de l'Ouvrage, il répond à la principale vûe qui me le fait entreprendre.

Ils se trouvent tous trois si parfaitement réunis dans cette Histoire, que je ne puis trop m'applaudir du hasard qui m'en a fait tomber les matériaux entre les mains. Le compte que j'en pourrais rendre à mes Lecteurs n'auroit rien de fort intéressant pour eux. Il suffit de leur apprendre que l'indulgence avec laquelle on a reçu de moi quelques Ouvrages de la même espèce, a fait croire aux Héritiers des illustres Freres dont on va lire les aventures, que je pouvois retoucher avanta-

## P R E F A C E.

gensement leur *Manuscrit*. Ils ont exigé que la plupart des noms propres demeurent inconnus, & c'est presque l'unique loi qu'ils m'ayent imposée. J'ai usé d'ailleurs de la liberté qu'ils m'ont laissée de retrancher certains détails domestiques, que la différence de nos usages auroit fait trouver ennuyeux, & peut-être ridicules.

Je n'ai rien épargné avec tant de respect que la *Morale*. Ce n'est pas dans une première Partie, qu'on peut prendre une juste idée du dessein de l'Auteur; mais ayant crû le saisir en lisant l'Ouvrage entier, j'ai conçu que le Doyen de Killern ne s'étoit proposé de réunir dans l'Histoire de sa Famille toutes les règles de Religion qui peuvent s'accorder avec les usages & les maximes du monde, pour faire connoître jusqu'à quel point un Chrétien peut se livrer au monde, & à quelles bornes il doit s'arrêter. Une entreprise de cette nature deviendroit peut-être importante, si l'exécution répondoit à la grandeur du projet. Quoiqu'il soit, dis-je, impossible d'en juger parfaitement par la lecture d'un seul Volume, on ne laissera pas de remarquer dans le caractère du Doyen & dans celui de ses Freres & de sa Sœur, des ouvertures qui feront entrevoir ce qu'on peut attendre de la suite. Georges est un honnête-homme, mais sans autres principes que ceux de la *Morale naturelle*. Le Doyen est un Chrétien du premier ordre, & d'une rigueur qui va d'abord à l'excès, mais qui reconnoissant enfin de quelle nécessité il est dans la société humaine de se prêter quelquefois à la faiblesse d'autrui, cherche, la balance de l'Evangile à la main, tous les temperamens que la charité demande, & que la justice chrétienne tolere. Patrice & Rose me paroissent deux caractères ambigus; bons, mais faibles, & faits comme exprès pour donner occasion aux deux autres

## P R E F A C E.

*D'exercer continuellement leurs principes, & de mettre par conséquent dans un grand jour l'extrême différence qui est entre deux honnêtes gens, dont l'un ne l'est que suivant les maximes du monde, & l'autre suivant celles du Christianisme.*

*Croira-t-on qu'un but si sérieux puisse rendre mon sujet susceptible de l'agrément que j'ai fait espérer ? Il y auroit de la témérité à l'assurer d'un certain ton. Cependant le fond de la matière me paroît si riche, que je ne crains pas d'exhorter encore mes Lecteurs à l'espérance.*

*Mon dessein est de donner la seconde Partie du Doyen de Killerine dans six semaines, & de continuer ensuite d'en faire paroître une tous les mois. J'ai assez d'avance pour être exact à suivre cet arrangement. Tout l'Ouvrage consistera en douze Parties, qui composeront six Volumes.*





# LE DOYEN

DE KILLERINE,

*AVANT-PROPOS.*



**C**EUX qui entreprennent d'écrire l'Histoire generale, ou particuliere, prennent communement la plume par l'un de ces trois motifs : ou pour se faire un nom, en offrant au Public un recit digne de son attention, & capable par consequent de faire estimer l'Auteur aussi long-tems qu'on aura quelque estime pour l'Ouvrage: ou par quelque vûë d'interêt propre, qui leur fait souhaiter que certains faits obscurs ou équivoques auxquels ils ont eu part, soient expliqués dans un sens honorable pour eux-mêmes & pour leur parti : ou bien enfin pour satisfaire quelque ressentiment de haine, s'ils ont de fortes raisons de haïr quelqu'un ; d'envie, s'ils voyent la fortune & la reputation d'autrui d'un œil jaloux ; de malignité naturelle, s'ils sont de ce malheureux caractere qui fait trouver du plaisir à médire, & qui porte certaines gens à répandre continuellement le poison de leur cœur par les deux organes dangereux de la langue & de la plume.

Il est clair que de ces trois sources, il y en a deux dont il ne faut attendre ni la fidélité ni le desintéressement qui conviennent à l'Histoire ; car la vérité n'a point d'ennemis plus à craindre que les passions déréglées & les intérêts personnels. Pour la première, quoiqu'elle paroisse moins suspecte, parce qu'il est vrai en general que l'amour de la gloire est un éguillon noble, qui peut agir sur l'âme d'un Ecrivain comme sur celle d'un Heros, & les exciter chacun dans leur carrière à ne rien faire qui deshonoré un si beau motif ; je ne sçais néanmoins si cette ardeur même de mériter les suffrages du Public, ne doit pas faire craindre qu'un Historien qui ne se propose point d'autre but, ne s'écarte encore du chemin droit de la vérité. Comme la vérité simple ne plaît pas toujours, il n'est pas aisé, quand on veut toujours plaire, de se contenir dans des bornes aussi étroites que les siennes. On la déguise du moins, si l'on n'est pas capable de l'alterer ; on l'orne trop ; on lui prête de l'agrément ; & ce qui n'est que plus pernicieux pour elle, ce déguisement se fait avec d'autant plus d'art, que pour le dessein qu'on a de plaire, on sçait qu'il faut lui conserver certaines apparences de sincérité, sans lesquelles ce seroit bientôt fait de son crédit. Ainsi cette maniere de la détruire, qui est la plus subtile, est dans le fond la plus dangereuse.

Il suit de-là que nous aurions peu d'Histoires fidèles, s'il n'y avoit absolument que ces trois motifs qui pussent faire prendre la plume aux Historiens. Mais je n'en ai pas nommé un, qui est infiniment plus relevé que le plus noble des trois autres, & qui est sans doute le seul capable d'élever un Historien à ce degré de perfection qui le feroit regarder comme un modele. C'est

*l'envie de se rendre utile.* Tout est si bien renfermé dans ces trois mots, qu'ils n'ont pas besoin d'autre explication pour ceux qui les comprennent.

Offrai-je dire après cela que ce motif est ici le mien ; & ne m'accusera-t-on pas dès lors d'exorcer d'aspirer à une perfection qui surpasse mes forces ? Je repons qu'en attribuant tant de vertu à l'envie de se rendre utile, je lui suppose pour fondement toutes les qualités naturelles & acquises qui sont nécessaires d'ailleurs pour former un bon Ecrivain ; & malheureusement ce ne sont pas celles dont je suis le mieux partagé. Il est donc vrai qu'avec des idées assez justes de ce qui seroit nécessaire pour la perfection de l'Ouvrage que j'entreprends, mes talens sont au-dessous de mon projet. Mais le motif qui le fait entreprendre est tel du moins que je l'ai dit ; & je suis si persuadé qu'il est propre à former de bons Historiens, lorsqu'il se trouve soutenu des qualités qui me manquent, que je le crois même capable de suppléer à la médiocrité des miennes. S'il ne communique point la beauté de l'imagination, qui est un présent de la nature, & les graces du stile, qui sont ordinairement des effets de l'art, il me rendra sincère dans mon recit, modeste dans mes expressions, & non seulement sage & raisonnable, mais solidement Chrétien dans les principes de ma morale ; il m'empêchera d'approuver ou de flatter le vice, dans les personnes même qui m'ont été les plus chères ; & il me fera tourner les événemens les plus profanes, à l'instruction de la jeunesse, à l'édification de tous les âges & de toutes les conditions, & par conséquent à l'honneur du Ciel & à l'avantage de la société humaine.



## LIVRE PREMIER.

C'Est moins mon Histoire que je donne au Public, que celle de mes deux Freres & de ma Sœur. J'étois parvenu à l'âge de quarante ans, & la profession que j'avois embrassée sembloit me promettre autant de tranquillité pour le reste de ma vie, que j'en avois goûté jusqu'alors. Un Benefice Ecclesiastique d'un revenu mediocre, une demeure commode, un tour d'esprit & d'inclinations qui me faisoient goûter les devoirs de mon emploi, beaucoup d'amour pour la retraite & pour l'étude, tels étoient les fondemens de ma fortune & de mon repos; & comme c'étoit par choix que je m'étois déterminé à ce genre de vie, il n'y avoit pas d'apparence que je pusse me lasser d'une condition dont j'étois si satisfait.

La nature m'avoit accordé un avantage que j'avois negligé volontairement: j'étois l'aîné de ma famille; mais je ne cacherais point les raisons qui m'avoient fait renoncer à cette qualité, & dont le Ciel s'étoit servi heureusement pour m'inspirer de bonne heure la haine du monde & le goût de la solitude. J'avois apporté en naissant trois infirmités, dont tous les soins & les remedes de l'art n'avoient pu me délivrer. Mes jambes étoient crochues, quoique fermes d'ailleurs, & de longueur assez égales pour ne pas m'empêcher de marcher droit. J'étois bossu avec cela par devant & par derrière; & pour comble de disgrâce, j'avois le visage défiguré par deux verrues, qui étoient plantées régulièrement au dessus de mes yeux, & qui



## DE KILLERINE.

s'avançoient sur mon front avec l'apparence de deux cornes. Ajoûtez que j'avois la tête fort grosse, la taille pleine, mais ramassée, & extrêmement courte. Enfin toute ma figure sembloit être une vocation marquée pour un autre état que le monde, où la raillerie épargne beaucoup moins les imperfections du corps que les vices & les déreglemens de l'ame.

Je m'étois donc rendu justice dès le premier moment que j'avois commencé à me connoître, & j'avois eu du moins cette satisfaction en formant le dessein de renoncer au monde, que mes desirs s'accordant avec la nécessité, je n'avois point eu de violence à me faire pour m'y soumettre. Cependant ma mere étant morte en me donnant la naissance, mon pere se trouva si peu d'inclination pour un second mariage, que cette raison l'empêcha long-tems de m'accorder la liberté d'entrer dans l'état Ecclesiastique. Il m'aimoit, quoi qu'il eût besoin de toute l'indulgence paternelle pour me trouver aimable. Il tâchoit de diminuer la mauvaise opinion que j'avois de moi-même, en me repetant souvent que l'esprit & le jugement, dont il m'assuroit que j'étois mieux partagé qu'on ne l'est communement au même âge, suppléroient aux avantages que la nature m'avoit refusez; & lorsque j'insistois sur l'excès de ma difformité, il me répondoit en riant, que son dessein étoit de me marier de bonne heure, afin que je pusse lui donner des petits fils moins laids que moi. En effet, lorsque j'eus atteint ma seizième année, il me chercha une épouse, sans m'avertir des soins qu'il prenoit pour cela; il en trouva une, la plus belle peut-être qui fût dans la Province, & continuant de me laisser ignorer sa résolution, il me conduisit un jour chez elle. Je vis

une personne charmante. Mais ce qui paroît surprenant après le portrait que j'ai fait de moi-même, je lui trouvai autant de complaisance & de civilité pour moi, que j'en eusse pû souhaiter si j'eusse senti de la tendresse pour elle, & si j'eusse mérité la sienne.

L'ambition produisoit dans son cœur le même effet que l'amour. Elle étoit d'une naissance inférieure à la mienne, & mon pere l'ayant prévenue sur le dessein de notre visite, elle faisoit moins d'attention à mes qualités personnelles qu'au titre de Comtesse qu'elle se flattoit de porter en devenant mon épouse. Notre Maison, quoi qu'extrêmement déchue de son ancienne splendeur, tenoit encore un des premiers rangs dans le Comté d'*Antrim*. Nous faisons remonter notre origine jusqu'à ce fameux *Donnewald O Neal*, qui avoit régné autrefois dans cette partie de l'Irlande que nous nommons *Cui Gailly*, & que les Anglais appellent *Ulster*. A la vérité tout avoit changé de face depuis que Cromwel & Ireton avoient achevé de réduire notre malheureuse Patrie à l'esclavage; & la rigueur du joug s'étendant indifferemment sur les Nobles & sur le Peuple, il y avoit peu de familles qui ne se ressentissent de la misère publique. Ajoutez que la notre étant demeurée fidèle à l'ancienne Religion, c'étoit un autre obstacle qui avoit fait perdre à mon pere tous les avantages qu'il auroit pû tirer de sa naissance, & qui sembloit ôter de même toute espérance de fortune à ses descendants. Cependant nous ne laissons pas de conserver un reste de distinction dans le País, & nous nous consolions de l'abaissement où nous tenoient les Anglais, par la considération que nous trouvions encore parmi nos Compatriotes. Notre bien même,

dont nous avons perdu la meilleure partie dans les dernières guerres, suffisoit encore pour nous fournir un entretien honorable ; en comparaison du moins des autres Nobles de la Province, qui avoient été presqu'entièrement dépouillez par l'avarice & la cruauté de nos vainqueurs.

Mon pere ayant remaqué avec plaisir que ma difformité ne rebutoit point celle qu'il me destinoit pour épouse, crut le succès de son dessein infailible, parce qu'il ne put s'imaginer que les difficultés vinssent de ma résistance. Je ne ~~sçai~~ <sup>sais</sup> comment il arriva effectivement que je demeurai insensible à tant de charmes ; car malgré le fond de mon humeur qui étoit naturellement sérieuse, j'ai toujours eu le cœur susceptible de tendresse & d'amitié : mais j'étois glacé aparemment par la forte impression que mes propres défauts faisoient sur moi ; ou plutôt le Ciel qui m'appelloit d'un autre côté, veilloit lui-même sur mes sens pour les empêcher de s'amollir. Quoi qu'il en soit, rien ne peut égaler la surprise où je vis mon pere, lorsque m'ayant découvert ses vûes à la sortie de cette maison, il m'entendit rejeter toutes ses offres, & protester que ma résolution étoit de vivre dans le célibat. En vain renouvela-t'il ses instances & même ses ordres. Tout ce qu'il put obtenir de mon obéissance fut de l'accompagner dans quelques autres visites qu'il rendit au même lieu. J'y fus reçu avec le même air de satisfaction ; & mes intentions paroissant assez expliquées par celles de mon pere, on continua de me traiter avec une bonté qui rendoit la tentation fort dangereuse. Cependant au milieu même du péril, & dans le moment peut-être qu'il étoit le plus pressant, puisque je me trouvois seul avec la belle personne qui le causoit, je formai un dessein des

plus extraordinaires , & dont le succès me fit reconnoître que j'avois l'obligation au Ciel de me l'avoir inspiré.

A l'occasion de quelques questions qu'elle m'avoit faites sur l'âge & la santé de mon pere , je lui dis qu'étant encore au dessous de quarante ans , & jouissant d'une santé parfaite , il étoit étrange qu'il se fût obstiné à renoncer au mariage ; que c'étoit un engagement néanmoins qui lui convenoit beaucoup plus qu'à moi ; que l'amour propre ne m'empêchoit point d'ouvrir les yeux sur mes imperfections , & de reconnoître que mon cœur & ma personne étoient un triste présent pour une Dame de son mérite ; que la justice que je sçavois me rendre , & l'estime sincere que j'avois pour elle , me faisoient craindre avec raison qu'elle ne se fit violence pour souffrir ma présence & mon entretien ; enfin qu'il eût été à souhaiter pour elle-même , & pour l'intérêt de notre Maison , que mon pere , au lieu de m'offrir à elle , lui eût offert lui-même & son cœur & sa main. J'ajoutai que pour peur qu'elle goûtât cette ouverture , & qu'elle voulût se prêter à mon projet , je ne désespérerois pas de le faire réussir ; & remarquant que ma proposition lui causoit de l'embarras , je la priai de s'expliquer naturellement , & de faire fond sur ma sincerité & mon honneur. Après avoir paru balancer un moment , elle me fit une réponse qui ne put me laisser le moindre doute de ses véritables sentimens. Elle s'étoit fait , me dit-elle , un honneur extrême de ma recherche ; mais puisque j'avois si peu de goût pour le mariage , elle se sentoient tellement prévenue en faveur de notre Maison , qu'elle recevroit volontiers la main du pere , si elle ne pouvoit obtenir celle du fils. Je marquai une

joye infinie de la voir dans cette disposition. Etant ainsi persuadée de ma bonne foi, elle ne fit point difficulté de m'abandonner le soin de ses propres intérêts, & de me promettre qu'elle n'épargneroit rien de son côté pour triompher de l'indifférence de mon pere.

Comme la seule raison qui le faisoit vivre dans l'éloignement des femmes, étoit le souvenir de ma mere qu'il avoit aimée passionnément, il ne fut pas difficile à une jeune personne qui avoit autant d'esprit que de beauté, & qui se fit une étude de lui paroître aimable, d'effacer des idées que le tems seul devoit avoir affoiblies. Je la secondai d'ailleurs de tout mon pouvoir, & mon zèle avoit deux causes presque égales; l'envie de voir mon pere heureux par un nouveau mariage, & la crainte d'être forcé moi-même à prendre ce parti s'il persistoit dans ses premières résolutions. J'acquis donc à force d'instances & de soins, non-seulement une belle-mere qui mérita pendant toute sa vie mon respect & mon affection, mais encore la liberté de suivre la vocation du Ciel, qui m'appelloit à l'état Ecclesiastique. Dès la première année de cet heureux mariage le Ciel m'accorda un frere; & sa naissance fut comme le signal auquel il me fut permis d'entrer dans une nouvelle carrière.

J'obtins le consentement de mon pere pour aller faire des études plus régulières à *Garickfergus*, sous la conduite de quelques Ecclesiastiques Romains qui y enseignoient secretement les sciences divines & humaines. J'y passai plusieurs années, & je ne retournai à la maison paternelle qu'après avoir reçu les Ordres sacrés de l'Archevêque Catholique d'Armagh. Engagé sans retour au service du Ciel, je balan-

çai sur le choix de deux sortes d'occupations auxquelles un Prêtre Romain peut s'attacher en Irlande. Depuis que la Reformation y est devenue dominante, il y a peu de Villes, & peu même de Villages qui soient entièrement composés de Catholiques. Cependant il s'en trouve encore un assez grand nombre pour former en quantité d'endroits des Paroisses considérables, qui sont ordinairement sous la conduite d'un Curé ou d'un Doyen, & quelquefois même de plusieurs Prêtres. Pour les autres lieux du Royaume où l'on auroit souvent peine à compter deux Catholiques parmi cent Protestans, on n'y reçoit point d'autre secours spirituel que de quelques Missionnaires ambulans, dont le zèle s'exerce de Ville en Ville, soit à consoler le petit nombre des fidèles, soit à ramener à la Communion Romaine les Protestans qu'ils peuvent gagner par leurs exhortations secrètes : mais ils ont besoin d'une circonspection extrême pour se contenir dans les bornes qui leur sont accordées par les loix; & s'ils sont du Clergé regulier, ils ne font point une seule démarche qui ne les expose au supplice, parce que l'entrée même du Royaume leur est défendue sous peine de mort. Ayant donc le choix de l'un ou de l'autre de ces deux partis, j'aurois peut-être suivi le mouvement de mon zèle, qui me faisoit regarder le second comme le plus laborieux & le plus apostolique; mais les instances redoublées de mon pere & de ma belle-mere m'arrêterent presque malgré moi dans la Paroisse la plus proche de leur demeure.

C'étoit une petite Ville nommée *Killerine* \*, située sur la Riviere de *Banne*, à l'extrémité du Comté d'Antrim, & dépendante de la

\* *Al. Krine ou Colcraine.*

Jurisdiction de Londondery. La Religion Romaine s'y étoit si bien conservée, que la plus grande partie des Habitans en faisoient ouvertement profession. Le Clergé y étoit nombreux, & le Doyen, qui en étoit le chef, n'étoit pas moins respecté qu'un Evêque. Je m'attachai à cette Ville, après avoir reçu la Mission de l'Archevêque d'Armagh, & j'y vécus plusieurs années dans une paix profonde, en partageant mon tems entre les fonctions de mon état, & l'étude des Saintes Lettres. Dix ans s'étoient passés dans cette tranquillité, lorsque le Doyen étant venu à mourir, ma naissance & la considération qu'on avoit pour mon pere, firent jeter les yeux sur moi pour remplir cette dignité. Je me trouvai obligé de l'accepter, malgré la foiblesse de mes talens, & de renouveler mes efforts pour apporter du moins à l'exécution de mes devoirs toute l'ardeur & tous les soins dont j'étois capable.

Pendant ce tems-là le Ciel avoit continué de répandre sa bénédiction sur le mariage de mon pere; son Epouse lui avoit donné un second fils, cinq ans après la naissance du premier, & une fille deux ans après celui-ci. Ils étoient tous trois si heureusement partagez des dons de la nature, qu'elle sembloit avoir voulu faire une espece de reparation à notre famille de la dureté qu'elle avoit eue pour moi. Georges, qui étoit l'aîné, passoit dès l'âge de quinze ans pour l'homme de notre Province le mieux fait & du meilleur air. Patrice son frere, quoique d'une taille moins haute & moins robuste, s'attiroit encore plus d'attention par les graces extraordinaires de son visage & de toute sa figure. Pour leur sœur, qui se nommoit Rose, on n'avoit rien vu depuis long-tems dans le Com-



té d'Antrim de si parfait & de si aimable. Je les voyois croître avec admiration, & je demandois quelquefois à mon pere s'il se repentoit de m'avoir laissé prendre le parti de l'Eglise, & de s'être chargé lui-même du soin de se donner des heritiers. La Terre où il faisoit sa demeure étant assez proche de Killerine, j'avois la liberté d'y aller souvent; & sans nuire aux devoirs de mon emploi, je veillois sur l'éducation de ses enfans qui m'étoient aussi chers qu'à lui. Je pris même successivement ses deux fils chez moi, pour commencer à leur former l'esprit & les mœurs, & les mettre en état d'aller suivre le cours ordinaire des Etudes au College de la Trinité à Dublin. Ils s'y distinguèrent par leur application & par leurs progrès dans les Sciences. Le Ciel prit ce tems-là pour leur enlever leur mere; mais quoique cette perte fit desirer à mon pere de les rappeler auprès de lui, j'obtins qu'il leur laissât finir leur carrière, & je me chargeai avec Rose du soin de sa consolation. Ils revinrent enfin de Dublin tels que je les avois souhaités; c'est-à-dire, avec les connoissances & les sentimens qui convenoient à leur naissance, & le corps & l'esprit assez formés pour faire honneur à ceux qui avoient pris soin de leur éducation.

Cependant tant d'avantages paroïssent leur devoir être inutiles. La Religion étoit un obstacle que le merite personnel ne pouvoit vaincre; de sorte qu'avec tout ce qui sert ordinairement de voye pour se distinguer dans le monde, ils étoient condamnés à mener comme leur pere une vie privée dans le Comté d'Antrim, & à se renfermer dans les occupations domestiques. Cette raison que j'avois toujours eue devant les yeux, étoit ce qui m'avoit porté par-

ticulierement à leur faire prendre du goût pour les Sciences, dans la pensée qu'ils y trouveroient du moins une ressource honnête & agreable contre l'ennui de l'oïiveté. Ce n'est pas qu'au défaut des emplois civils, dont leur Religion les excluait absolument, ils ne pussent espérer de s'avancer dans les armes; mais je n'ignorois pas à quels perils ils seroient exposez, par l'ambition; & l'exemple d'une infinité de Seigneurs qui n'avoient changé de Religion que par ce motif, m'apprenoit assez ce que je devois craindre pour eux. J'avois fait entrer mon pere dans ces sentimens; & nous avions conclu qu'il falloit attendre du moins, pour les employer à quelque chose dans le monde, des tems un peu plus libres, & un Regne plus favorable à la Religion Romaine que celui du Roi Guillaume.

Ainsi leurs occupations pendant plusieurs années se réduisirent à l'Etude, à la Chasse, & aux divertissemens innocens qu'on peut se procurer dans une Province éloignée de la Court & des grandes Villes. Ils étoient souvent à Killerine; je leur rendois des visites fréquentes dans leur Terre. Si j'avois pour eux autant de tendresse que mon pere, ils me portoient autant de respect & d'amitié qu'à lui. Jamais il n'y eut de famille plus unie & plus tranquille. Nous menions une vie si douce, que le seul amour propre devoit nous empêcher d'en désirer d'autre. Aussi paroissions-nous encore, fort éloignez de tous les projets qui vinrent la troubler; quoi qu'à parler naturellement, j'eusse déjà fait quelques remarques, qui auroient dû me rendre plus éclairé sur ce que j'avois à craindre de l'avenir.

Malgré le calme continuel où nous vivions,

j'avois eu occasion plus d'une fois de penetrer le fond du caractère de mes freres & de ma sœur. Les inclinations naturelles cherchent d'elles-mêmes à se trahir. Dans leurs opinions, dans le choix de leurs plaisirs, dans l'objet même de leurs études, j'avois remarqué que mes deux freres ne s'accordoient pas toujours, & que cette difference venoit de celle de leur humeur. Ils avoient tous deux beaucoup d'esprit; mais la trempe, si j'ose parler ainsi, n'ent étoit pas la même. Georges l'avoit plus penetrant que juste; ou plutôt étant naturellement hardi & décisif, il s'étoit fait une habitude de juger de tout au premier coup d'œil, comme si sa penetration lui eût épargné la peine & la lenteur de l'examen. Quoi qu'il lui arrivât souvent de se tromper, il tiroit du même principe un attachement extrême à son premier sentiment; de sorte qu'on ne venoit guères à bout de lui faire confesser qu'il eût tort. Un autre effet du même défaut, c'est que tout ce qui se présentait à lui sous une forme éclatante, & qui se faisoit par conséquent fort vite de son esprit & de son imagination, ne manquoit guères de le prévenir fortement pour ou contre. Ainsi la premiere impression decidoit chez lui de tout le reste. De là venoit que malgré la solitude de sa demeure & la tranquillité de ses occupations, il nourrissoit dans le secret de son cœur un amour ardent pour le monde, dont il avoit commencé à prendre quelque connoissance à Dublin, & qu'il se figuroit plus flatteur encore sur l'idée qu'il en prenoit dans ses lectures. La noblesse de son origine, le malheur qu'il avoit d'être né dans un Pais tel que l'Irlande, des souhaits continuels pour quelque heureuse révolution qui mît du changement dans l'Etat, dans le Gouvernement

& dans sa fortune, tel étoit le sujet ordinaire de ses entretiens & de ses méditations. Sa Bibliothèque n'étoit composée que de Livres historiques. Histoires sérieuses, ou Romans, il avoit le même goût pour tout ce qui pouvoit augmenter dans son imagination ce fantôme du monde dont il étoit charmé : droit d'ailleurs dans tous ses sentimens, bon, sincere, généreux, sobre, intrepide ; en un mot, pourvu de toutes les qualités qui forment l'honnête homme dans les idées communes.

Patrice, quoique moins âgé de cinq ans, étoit d'un caractère beaucoup plus difficile à pénétrer. Comme rien n'étoit si aimable & si prévenant que sa figure, rien ne paroïsoit aussi plus doux & plus complaisant que son humeur. On le trouvoit toujours disposé à obliger, à céder, à reconnoître le mérite dans la personne des autres & la vérité dans leur sentiment, à condamner le sien lors qu'on lui faisoit remarquer qu'il avoit tort, à témoigner même de la reconnaissance pour ceux de qui il recevoit ce bon office ; & cela avec tant de grace & si peu d'affectation, qu'on étoit surpris de trouver cette rare qualité dans un jeune homme qui réunissoit au même degré toutes les qualités de l'esprit & du corps. Mais ce qui étoit difficile à expliquer, c'est que Patrice étoit aussi insupportable à lui-même, qu'il paroïsoit aimable aux yeux des autres. Il ne trouvoit rien qui fût capable de le satisfaire, & de lui faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étoient pour lui qu'un amusement, qui laissoit toujours du vuide à remplir au fond de son cœur. Quelque agrément qu'il eût l'art de répandre dans une conversation, ou dans une partie de plaisir, il ne tiroit

aucun fruit pour lui-même de ce qui faisoit les délices des autres. Sous un visage enjoué & tranquille, il portoit un fond secret de mélancolie & d'inquiétude, qui ne se faisoit sentir qu'à lui, & qui l'excitoit sans cesse à désirer quelque chose qui lui manquoit. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu, l'empêchoient d'être heureux. Je fais ce portrait de son cœur d'après celui qu'il m'a fait cent fois lui-même, en gémissant amèrement de son propre sort. Au reste, il n'en étoit pas moins exact à remplir les devoirs ordinaires de la société ; mais il se trouvoit souvent gêné par les bien-séances. Il eût préféré volontiers la solitude au commerce des hommes. Ses Livres étoient sa seule consolation. Un raisonnement juste & solide, une expression heureuse, un tour délicat, un sentiment tendre & bien menagé, lui plaisoient plus que toutes les richesses & que tous les honneurs du monde, parce qu'il y trouvoit du moins de quoi flatter pour un moment son cœur & sa raison, & que tout le reste se fatiguoit jusqu'à lui inspirer de la haine & du dégoût.

Voilà Patrice, tel que je l'ai connu pendant toute sa vie. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je parvins à cette connoissance. Dès son retour du College de Dublin, je m'aperçus en l'observant de près qu'il y avoit quelque chose de fort extraordinaire dans son caractère ; mais ce fut long-tems pour moi une énigme très-embarrassante. A force d'observations je crus avoir saisi une partie de son secret, & je l'obligeai enfin par mes instances & par les plus tendres marques de mon amitié de me laisser lire clairement dans le fond de son ame. Il me fit tous les aveus qu'on vient de lire. Son mal,

quoique d'une nature si étrange, ne me parut pas sans remède. Je lui en offris un, qui dès ce terns-là sans doute auroit été propre à le guerir, s'il eût eu la force d'en surmonter la première amertume; mais il étoit question de se faire certaines violences auxquelles Patrice n'étoit pas encore disposé. Je m'efforçai en vain de lui faire comprendre que ce qu'il regardoit comme un malheur pour lui, étoit peut-être une faveur du Ciel, qui l'appelloit particulièrement à son service, & qui ne lui faisoit éprouver le trouble continuel dont il gémissoit, que pour lui faire desirer le seul bien à la possession duquel le repos du cœur est attaché. Mes exhortations furent alors inutiles, non qu'il eût à vaincre dans son cœur quelque habitude contraire aux devoirs communs de la Religion; mais il n'avoit point encore le goût de cette vertu sublime à laquelle je l'exhortois, & que je croyois nécessaire à son repos. On verra par quels degrés il plut au Ciel de l'y conduire.

Si j'avois eu besoin d'un peu d'étude pour approfondir le caractère de mes frères, rien ne m'avoit été si facile que de connoître celui de ma sœur. Elle le portoit écrit dans ses yeux & sur son visage. L'heureux temperament de son sang & de ses humeurs qui formoient la beauté de son tein, servoit non-seulement à rendre son âme perpétuellement tranquille, mais encore à l'orner de mille qualités aimables, & à communiquer autant de charmes à son esprit, qu'il en répandoit extérieurement sur toute sa personne. Douce, complaisante, extrêmement modeste, aussi réglée dans ses desirs que dans ses actions, rien n'étoit si égal que sa conduite & son humeur. Elle n'avoit jamais fait réflexion si une femme est propre à autre chose

qu'aux petits soins dont son pere la tenoit occupée ; & j'admirois quelquefois qu'avec un fond d'esprit que je lui connoissois, elle pût se contenir si paisiblement dans un cercle d'amusemens pueriles, & moins convenables à sa raison qu'à son âge. Mais cette simplicité venoit de l'innocence de tous ses sentimens. Elle étoit belle sans le sçavoir ; elle plaisoit sans y penser ; & son esprit, quoique supérieur à ses occupations, s'y attachoit tout entier, parce qu'il n'en connoissoit point d'autre. Avec des dispositions si heureuses, il sembloit qu'il n'y eût à attendre d'elle que de la sagesse & de la vertu. Pour moi j'en étois si persuadé, que la pensée m'étant venue plusieurs fois de lui donner des instructions plus serieuses & plus proportionnées à ses talens naturels, j'avois renoncé à ce dessein ; par la seule raison que l'innocence étant le plus heureux partage d'une fille, il me paroissoit inutile, & peut-être dangereux, de lui procurer des connoissances aussi peu nécessaires pour son bonheur que pour sa vertu. Cependant lors qu'elle eut passé sa quinzième année, je crus m'appercevoir que l'âge la rendoit un peu différente. Soit que les discours de Georges eussent étendu ses idées, soit que ce fût uniquement l'effet de la nature, je remarquai plus de vivacité dans ses yeux, & beaucoup moins de simplicité dans ses manieres. Son sang qui avoit été jusqu'alors dans un degré de chaleur si modéré, paroissoit s'échauffer lors qu'il étoit question d'une partie de plaisir. Elle prit du goût pour la lecture ; mais elle recevoit ses Livres de Georges ; & le hasard me fit un jour découvrir qu'il ne lui prêtoit que des Romans. Je leur en fis des reproches à l'un & à l'autre. Elle me promit d'abandonner  
cette



cette frivole occupation. Je crois qu'elle tint sa promesse ; mais je ne laissai pas de remarquer de plus en plus qu'elle commençoit à ouvrir les yeux sur son propre merite , & qu'elle étoit instruite de bien des choses qu'elle n'avoit pas toujours connues.

Je n'allois jamais à leur Terre , sans leur renouveler mes avis & mes exhortations. Leur considération pour moi , & l'amitié qu'ils me connoissoient pour eux , les avoit accoutumés à les recevoir volontiers. Aussi évitois-je avec soin de prendre un air severe & rebutant. D'ailleurs mon pere se reposoit sur moi de la conduite de toute sa maison. Ils connoissoient là-dessus ses volontés : de sorte que ce bon pere étant venu à mourir , ils n'eurent pas de peine à lui promettre à sa dernière heure d'avoir toujours la même docilité pour mes conseils , & de prendre pour moi tous les sentimens qu'ils avoient eus pour lui. Rien ne fut si touchant que les dernières marques de tendresse avec lesquelles il quitta sa triste famille. Après avoir exigé de mes freres & de ma sœur la promesse de me respecter & de m'obéir pendant toute leur vie , il m'obligea par un ordre absolu , de m'engager aussi à leur tenir lieu du pere qu'ils alloient perdre , & à les regarder toujours comme le plus cher objet de ma tendresse & de mes soins. Il m'ordonna de les embrasser en sa présence , pour confirmer nos promesses par ce gage d'une fidélité inviolable ; & il nous embrassa lui-même l'un après l'autre , en nous arrosant de ses précieuses larmes. Il mouroit à cet âge où la raison fait abandonner la vie sans regret , parce qu'elle fait considerer la mort comme un tribut necessaire de la nature ; & il emportoît cette douce consolation , que jamais pere n'a-

voit été plus heureux que lui par le respect & l'attachement sincère de tous ses enfans.

Quelque douloureuse que cette perte fût pour nous, elle n'eut aucun changement dans nos affaires, ni dans notre condition. Georges se trouvoit déjà âgé de 25. ans. Il étoit en état de se charger de la conduite de sa famille ; & il s'en chargea effectivement, après m'avoir prié de lui accorder le secours ordinaire de mes conseils. Nous continuâmes durant quelques mois de vivre avec la plus parfaite intelligence. Patrice étoit dans sa vingtième année. Rose avoit environ dix-sept ans. Leur conduite étoit sage, & me s'étoit jamais démentie ; car ce que j'ai déjà dit de leur caractère n'y étoit, pour parler ainsi, qu'en semence, & ne se découvroit point à d'autres yeux que les miens. Nous paroissions donc plus tranquilles qu'on jamais ; lorsque par des ressorts qui étoient encore dans le secret de la Providence, il se préparoit pour nous un avenir tout différent, une autre Patrie, une autre fortune, d'autres occupations & d'autres soins, enfin des aventures, des peines & des agitations sans nombre. C'est de ce point que je commence proprement notre Histoire.

Quoique le commerce ne soit pas florissant dans toute la partie septentrionale de l'Irlande, & qu'à l'exception de Londonderry & de Carrickfergus il y ait peu de Places maritimes qui soient fréquentées par les Etrangers, on ne laisse pas de voir aborder quelques Vaisseaux marchands dans les petites Villes qui sont situées à l'embouchure des Rivières. Elles tirent de cette situation l'avantage de recevoir directement leurs vins, leurs huiles, & les autres commodités que la nature a refusées à leur Isle. Killerine n'étant gueres plus éloigné de

la Mer que d'une lieue, reçoit de tems en tems cette faveur par la Riviere de Banne qui arrose ses murailles. Environ un an après la mort de mon pere, il y arriva un Vaisseau François chargé de vin, dont le Capitaine eut la civilité de me faire une visite, comme au chef des Catholiques de cette Ville. C'étoit un jeune homme nommé des Pesses, d'une physionomie agreable, & d'une politesse rare dans un homme de mer. Je le reçus avec l'honnêteté que je crus devoir à un Étranger, & particulièrement à un François, parce qu'ayant depuis long-tems du goût dans notre famille pour la langue de cette Nation, nous la savions parfaitement, mes freres, ma sœur & moi; & nous ne pouvions nous défendre de quelque inclination pour ceux qui la parloient. Le merite que je reconnus dans Monsieur des Pesses fut une nouvelle raison qui me porta à lui vouloir du bien. Je le priai de venir librement chez moi; & non-seulement je lui rendis tous les services qui convenoient à ses affaires; mais lorsque je crus le connoître assez pour le traiter avec confiance, je lui proposai d'aller voir ensemble mes freres & ma sœur, à qui j'étois sûr que cette visite seroit agreable. Nous fimes cette promenade plus d'une fois; & Monsieur des Pesses se fit tellement goûter dès la premiere, que je n'étois pas bien reçu de mes freres ni de Rose lors qu'ils me voyoient arriver sans lui.

On s'imagine aisément que les delices de la France revenoient dans toutes les conversations; & que Monsieur des Pesses ne s'éparagnoit pas pour nous tracer de charmantes images du Pais de sa naissance. La description qu'il nous faisoit du Languedoc, de la Provence, &c. de quelques autres parties du Royaume, nous

paroïssoit égale au séjour des Dieux ou des Fées. Il avoit demeuré long-tems à Paris, & tout ce qu'il nous rapportoit de cette Ville fameuse excitoit notre admiration. Il racontoit d'ailleurs avec grace. Georges & Rose ne se laissoient pas de l'entendre. L'inquiétude même de Patrice en recevoit du soulagement. C'étoit Orphée qui suspendoit le tourment de Sisyphe & d'Ixion.

Un jour qu'ils paroïssent charmez de son entretien, il prit un ton plus grave, pour leur dire, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris, qu'avec leur naissance, leur âge & leurs qualités personnelles, ils eussent pris le parti de s'enterrer dans un coin desert de l'Irlande, tandis qu'ils avoient la liberté de la quitter, & de se faire un sort plein d'agréments dans le plus beau País du monde, que depuis vingt ans il étoit sorti de notre Isle une infinité d'honnêtes gens, qui n'avoient gueres été tentez d'y revenir après avoir goûté une fois les charmes de la France; que d'un nombre infini d'exemples il ne vouloit leur citer que celui de Monsieur Dillon qu'il avoit l'honneur de connoître, & qui s'étoit vû combler de toutes sortes de faveurs presqu'en arrivant à Versailles; que sans compter la voye du service militaire à laquelle ce Gentilhomme s'étoit attaché, il y avoit mille chemins de fortune à choisir, tant à la Cour qu'à Paris; qu'un Etranger bien né & de bonne mine, ne manquoit jamais de protection à la Cour du plus genereux & du plus grand de tous les Rois, dont les principaux Sujets pouvoient être regardez comme autant de Princes, qui l'emportoient par les richesses & la magnificence sur un grand nombre de Souverains, & qui mettoient leur gloire à suivre les exem-

ples de bonté & de generosité qu'ils recevoient sans cesse de leur Maître ; que pour ceux qui manquoient leur fortune à la Cour , Paris offroit des ressourcés inépuisables ; que le Jeu seul y mettoit tous les jours dans l'opulence une quantité incroyable de Français & d'Etrangers ; que dans chaque quartier de la Ville on trouvoit des Academies , ou plutôt des sources intarissables d'or & d'argent , où le bonheur d'un moment faisoit puiser de quoi passer heureusement la plus longue vie ; qu'un homme bien fait qui étoit sans goût pour le Jeu , pouvoit encore avec moins de hazard , se procurer un établissement par le moyen des femmes ; que les vieilles , les jeunes , les veuves & celles qui ne l'étoient pas , étoient également idolâtres de la bonne mine , & qu'un jeune homme avec cette sorte de merite se voyoit marié lors qu'il y pensoit le moins à la plus riche heritiere de Paris ; que si les Dames Françaises avoient tant de foiblesse pour les hommes , les Seigneurs & les personnes riches en avoient encore plus pour les femmes ; qu'à la Cour , à la Ville , en Province , une personne du merite de Rose pouvoit s'assurer d'être adorée ; qu'il n'y avoit point de rang , ni de fortune & de richesses qui fussent au-dessus d'elle , ou plutôt qu'elle ne dût s'attendre de voir mettre à ses pieds ; enfin pour achever encore plus galamment le tableau , Monsieur de Pesses ajouta que le goût des arts , des sciences , celui de l'esprit , de la vertu , de la beauté , étant en France au plus haut degré , il n'étoit permis ni à mes freres ni à ma sœur , qui possedoient tous ces talens réunis , de les ensevelir en Irlande , & de priver son País de la satisfaction que tout le monde y trouveroit de les admirer.

Soit que ce discours fût fait dans des vûes sérieuses, soit qu'il ne vînt que de la politesse ordinaire aux Français, je remarquai qu'il avoit fait une impression profonde sur mes freres & sur ma sœur. Georges regardoit successivement Patrice & Rose d'un œil qui sembloit les consulter; & je croyois voir aussi dans les yeux de Patrice & de Rose une réponse telle que Georges la demandoit. Cependant, comme s'ils eussent eu de l'embarras à s'expliquer, ils éviterent d'abord de répondre directement à la proposition & aux flateries de Monsieur des Pesses. Enfin Georges, las de cette violence, regarda de nouveau son frere & sa sœur, pour s'assurer de leur consentement, & se tournant vers moi: Je suis bien éloigné, me dit-il, de m'appliquer tout ce qu'il y a de flateur dans les complimens de Monsieur des Pesses, & de me promettre tout ce que son honnêteté nous fait espérer; mais puisque tant d'autres sont passez en France & s'en sont bien trouvez, pourquoi ne pourrions-nous pas les imiter s'il est certain que nous y sommes engagez par les mêmes raisons? Il me demanda ensuite ce que j'en pensois moi-même.

J'avoué que je me trouvai à mon tour dans un certain embarras, sur tout lorsque le silence des deux autres m'eut persuadé qu'ils étoient dans le même sentiment que leur frere. Je connoissois trop bien le fond de leur caractère pour m'y tromper. Ma sœur avoit rougi de joye, lorsque Monsieur des Pesses l'avoit assuré d'un air flateur qu'elle seroit adorée en France, & qu'il n'y avoit point de pays où l'on rendit plus de justice au merite des femmes. Georges étoit ébloui du tableau brillant qu'on lui faisoit de Paris & de la Cour, & sur tout de la fa-

cilité qu'il y avoit avec un peu d'industrie à trouver les moyens de s'enrichir & de s'élever aux honneurs. A la vérité l'exemple de Monsieur Dillon étoit séduisant : ce Gentilhomme avec lequel il avoit été élevé à Dublin, & qui n'étoit ni plus riche, ni de meilleure Maison que nous, n'avoit point eu d'autre titre que lui pour prétendre aux faveurs de la Cour. Enfin, je voyois bien que ces Academies où l'on jouoit si gros jeu, & où le plus misérable pouvoit espérer de devenir riche tout d'un coup lorsque la fortune vouloit le favoriser un moment, achevoient de gagner Georges, & ne lui permettoient déjà plus de regarder l'Irlande qu'avec mépris. Pour Patrice, il suffisoit de lui proposer quelque chose sous un tour nouveau pour lui en inspirer le desir ; non qu'il conçût en effet beaucoup de goût pour ce qu'il commençoit à desirer ; mais parce qu'étant dégoûté de tout ce qu'il possédoit, son cœur se promettoit plus de satisfaction dans le changement.

La seule réponse que je leur fis, à eux & à Mr. des Pesses, roula sur les difficultés d'une telle proposition. Un projet de cette importance, leur dis-je, ne s'exécute pas aussi légèrement qu'il se forme. Vous ne considerez point ce que c'est que d'abandonner sa Patrie, pour passer dans un pays inconnu, où l'on est incertain si l'on trouvera du support & de la protection. Croyez-vous qu'on vive de rien en France ? & sans compter les frais nécessaires du voyage, où vous flatez-vous de trouver de quoi fournir à vos premières dépenses en arrivant à Paris ? Quand vous penseriez à vous défaire ici de votre Patrimoine, vous savez bien que ce n'est point une chose aisée en

Irlande ; & qu'en supposant qu'il se présente une occasion de le vendre , vous n'en tirerez jamais la valeur. On ne repliqua rien à des objections si fortes : mais si l'on parut s'y rendre dès la première fois , ce ne fut que pour méditer à loisir sur le moyen de les résoudre. En effet , quelques jours s'étant passés , mon frère Georges me prit en particulier , pour me dire ; qu'après avoir délibéré mûrement avec Patrice & sa sœur , & après avoir tiré de Mr. des Pesses toutes les lumières qui pouvoient favoriser leur projet , ils s'étoient confirmés dans la résolution de quitter l'Irlande ; qu'à la vérité mes objections les avoient d'abord refroidis , mais qu'il ne tenoit qu'à moi-même de les détruire ; que si je voulois non-seulement consentir à leur départ , mais devenir le chef de leur entreprise & le guide de leur voyage , ils n'aprehendoient point les difficultés que je leur avois faites prévoir , qu'il n'y avoit point de raisons qui dussent nous empêcher de nous défaire de notre Patrimoine , lors qu'il étoit question de former un établissement plus agreable & plus avantageux , dans un pays charmant , où l'on se faisoit honneur de traiter civilement les Etrangers , & où l'exemple d'un grand nombre de nos compatriotes sembloit nous inviter , que pour peu que nous pussions tirer d'argent de nos Terres , il suffiroit non-seulement pour le voyage , mais pour vivre commodément à Paris , jusqu'à ce que la Providence & la générosité des Français nous procurassent quelque occasion de nous employer ; qu'ayant passé utilement toute ma vie à l'étude , je ne devois pas douter que le Clergé de France ne me traitât avec distinction , & n'offrît aussi-tôt de l'exercice à mes talens : que nous trouverions



facilement à nous défaire de notre sœur, soit en la mariant à Paris, où l'on disoit que la beauté étoit un chemin presque infaillible à la fortune, soit en la plaçant honorablement auprès de quelque Dame de la première distinction : que pour lui & Patrice, ils avoient chacun leur épée, & grâces au Ciel assez de bon sang dans les veines, pour s'ouvrir une route honorable dans le métier des armes, s'il ne se présentoit rien de plus avantageux pour leur établissement ; qu'ils avoient besoin seulement que je continuasse à leur servir de père, comme j'avois fait jusqu'alors avec une bonté extrême ; & qu'ils avoient tant de confiance dans ma sagesse & dans mon affection, qu'ils se promettoient toute sorte de prospérités sous ma conduite.

L'air dont il accompagna ce discours me fit connoître encore plus que ses raisons, qu'il étoit absolument déterminé à partir, & que je ne gagnerois rien à combattre cette résolution. Mon embarras fut extrême. Je ne pouvois disconvenir que le parti qu'ils vouloient prendre ne fût assez avantageux pour leur fortune, & que dans l'âge où ils étoient, avec si peu d'espérance d'être jamais employez en Irlande, ni même en Angleterre, ils n'eussent raison de penser à s'établir dans quelque Etat Catholique ; mais je ne trouvois pas que mes intérêts fussent les mêmes, ni par conséquent que je dusse me laisser ébranler par les mêmes motifs. Si je n'écoutois que mon inclination, j'étois satisfait de mon Benefice, & l'ambition ne m'avoit jamais fait former d'autres vûes. Si je consultois mon devoir, il me sembloit qu'étant attaché par la Providence au Troupeau qu'elle m'avoit confié, je ne pouvois l'abandonner sans

infidélité. Je voyois arriver tous les jours en Irlande des Missionnaires de France & des Pays-Bas, qui quittoient leur Patrie par le seul zèle de la Religion, & qui venoient employer toute leur vie à l'instruction des Catholiques, ou la conversion des Protestans : devois-je marquer moins de zèle que des Etrangers pour le salut de mes compatriotes ? Des considérations si justes auroient dû me retenir en Irlande malgré moi-même, quand j'aurois eu quelque penchant à la quitter ; & elles devenoient encore plus fortes lors qu'elles se trouvoient jointes au goût que j'avois naturellement pour le séjour de Killerine, & pour mon emploi.

Cependant après avoir fait inutilement quelques nouveaux efforts pour faire changer de dessein à mes freres & à ma sœur, je me trouvais extrêmement partagé entre la tendresse que j'avois pour eux, & les raisons qui devoient m'arrêter. Les laisser partir seuls, & les abandonner à eux-mêmes, étoit une autre espece de crime dont je ne me sentoient pas capable. Je me souvenois des dernières volontés d'un pere mourant, & des saintes promesses par lesquelles nous nous étions engagés en sa présence, eux à me respecter & à m'obéir, & moi à les aider par mes soins & par mes conseils. Cet engagement étoit le plus sacré de mes devoirs. Je faisois réflexion d'ailleurs que les liens de la nature l'emportent par eux-mêmes sur toute autre sorte d'obligations, & que si l'amour du prochain nous est ordonné par l'Evangile, c'est sans doute avec une juste proportion, dont les differens degrés de proximité doivent toujours être la regle. Je n'avois rien de si proche que mes freres & ma sœur, je les aimois tendrement, ils meritoient mon affection. Ajou-

ter que du caractère dont je les connoissois, ils avoient besoin tous trois presque également d'un guide, jusqu'à l'âge du moins où le feu des passions se rallentit. Enfin cette dernière pensée leur fit emporter la balance. Il est certain, leur dis-je, que je me dois à vous plus qu'au reste du monde, mais c'est en supposant que votre affection répondra toujours à la mienne, & que vous observerez religieusement mes conseils, puisque c'est le motif qui vous fait desirer que je parte avec vous. Ils me le promirent avec joie. En consentant ainsi à les accompagner, je pris une autre résolution, dont je fus d'autant plus satisfait, qu'elle servit en quelque sorte à concilier tous mes devoirs. Ce fut de ne pas me défaire absolument de mon Benefice, & de faire regarder mon départ comme un voyage de courte durée, que j'entreprendrois seulement pour conduire ma famille en France. Je remis le soin de mon Troupeau entre les mains de mon Vicaire. Mon intention étoit effectivement de reprendre quelque jour ce cher dépôt, & de retourner en Irlande, aussi-tôt que ma présence cesseroit d'être nécessaire à mes frères & à ma sœur. Mais le Ciel me préparoit un autre sort, & le tenoit caché sous les voiles impenetrables de l'avenir. J'allois commencer le cours de vie le plus étrange dont il y ait jamais eu d'exemple dans un homme de mon caractère & de ma profession, & me trouver comme forcé à le suivre, par un enchaînement d'aventures si extraordinaires, qu'elles méritent bien le soin que je vais prendre de les écrire, pour les rendre utiles à l'instruction du Public.

Georges n'éparigna rien pour trouver promptement une occasion favorable de vendre le

bien de nos ancêtres. Dans un pays moins désert que l'Irlande, il en eût pû tirer de quoi nous assurer une condition honnête, en quelque endroit de l'Europe que nous eussions choisi: notre asile; mais tout étoit alors à si vil prix, sur tout dans notre misérable Province, qu'il eût peine à faire trois mille pistoles de ce qui n'en valoit pas moins de dix mille. Il ne put même se défaire de quelques biens de campagne qui étoient dans le voisinage de Killerine, de sorte qu'étant réduit à la nécessité de les abandonner tout-à-fait, je ne trouvai point d'autre expédient que de les laisser au même Ecclesiastique à qui j'avois confié le soin de mon Troupeau. Il les reçut, avec la liberté de les faire valoir à son profit, & sans autre charge que de les remettre fidèlement à ceux qui les redemanderoient par nos ordres.

Notre départ ne fut pas différé long-tems. Mes freres étoient convenus avec Monsieur des Pesses que nous profiterions de son Vaisseau pour le passage. Il eut l'honnêteté de nous promettre qu'en notre faveur il relâcheroit à Dieppe, d'où le chemin est court & facile jusqu'à Paris. Nous gagnâmes heureusement ce Port. Mr. des Pesses prit terre avec nous par civilité, & sa compagnie nous procura une rencontre si avantageuse, que nous en tirâmes le plus heureux augure pour la suite de nos entreprises. Etant le soir avec nous dans l'Hôtellerie où nous étions logez, il y aperçut un Marchand Français de sa connoissance, avec sa femme qu'il connoissoit aussi, & quelques enfans qu'ils avoient avec eux: Il les salua honnêtement; mais la contrainte & l'embarras qu'ils marquerent en le voyant, lui firent juger qu'ils étoient fâchez d'avoir été reconnus. Il avoit

l'esprit penetrant. Comme il les connoissoit pour Protestans, & que rien n'étoit alors si commun que d'en voir passer un grand nombre dans nos Isles pour y professer leur Religion, dont l'exercice étoit interdit en France par les Edits du Roi, il ne douta pas un moment qu'ils ne fussent du nombre de ces fugitifs, & que la crainte d'être arrêtez n'eût causé la peine qu'ils avoient marquée de le voir. Lui, qui étoit fort éloigné de leur rendre de mauvais offices; se hâta au contraire de les délivrer de ce soupçon, en les assurant qu'il penetrait à la vérité leur dessein, mais que loin de s'opposer au mouvement de leur conscience, il admiroit le zèle qui leur faisoit préférer leur Religion à leur fortune. Ce discours ayant fait naître leur confiance, ils ne craignirent point de souper avec nous; après nous avoir prié de ne rien échapper dans l'Hôtellerie qui pût les trahir. Nous admirâmes en soupant la bisarrerie de cette rencontre; & nous fîmes diverses réflexions sur la conduite du Ciel, qui permet quelquefois que l'erreur & la vérité aient tant de ressemblance dans leurs effets. Chacun de nous tournoit cette pensée à son avantage; mais c'étoit là justement ce qui causoit notre admiration. Le Marchand abandonnoit sa Patrie pour aller jouir dans la notre de ce que nous venions chercher dans la sienne; car si la Religion n'étoit pas le seul motif qui nous amenoit en France, c'étoit du moins le principal, puisque sans cela, nous aurions pu penser à nous établir en Angleterre. Nos vûes étoient donc en effet les mêmes; & nos principes étant néanmoins si opposés, que les uns ne pouvoient être vrais sans supposer la fausseté des autres, nous étions obligez de reconnoître qu'en faisant un des

plus grands sacrifices que des hommes puissent faire au Ciel, nous faisons les uns ou les autres une démarche fautive & inutile.

Après quelques aspirations ferventes que cette pensée nous fit pousser pour la conversion les uns des autres, Mr. des Pesses prit occasion de notre entretien pour demander au Marchand s'il avoit en assez d'adresse ou de bonheur, pour mettre tous ses biens à couvert. Il répondit que la principale partie consistant en marchandises de transport & en argent comptant, il avoit eu la précaution de les faire passer à Londres avant son départ de Paris, mais que la crainte de se trahir lui-même par quelque indiscretion, l'avoit empêché de se défaire d'une jolie Maison de Campagne qu'il avoit à quelque distance de la Ville, & qui tomberoit sans doute au pouvoir de ses parens lorsqu'ils seroient assurez de son évasion. Le Ciel, s'écria Mr. des Pesses en s'adressant au Marchand & à moi, le Ciel m'inspire une pensée qui peut vous être à tous deux d'un extrême avantage. Vous avez laissé, me dit-il, quelques terres en Irlande, & Monsieur en laisse une aux environs de Paris. Puisque vous êtes résolus tous deux de changer de Patrie, que ne faites-vous ensemble un échange de biens, qui servira du moins à vous faire sauver quelque chose du naufrage, & qui empêchera que des étrangers ne profitent de vos dépouilles ? Jen'y vois nulle difficulté, ajouta-t-il, car vous ne vous arrêterez point à l'inégalité des lots, de quelque côté qu'elle puisse être, puisque vous êtes déjà déterminés à tout perdre, & j'oserois vous garantir qu'avec le motif qui vous conduit chacun de votre côté, vous obtiendrez sans peine, vous en France, & vous

en Angleterre, d'être mis en possession des biens l'un de l'autre. Munissez-vous seulement tous deux d'un Acte de vente ou de donation, qui vous serve de fondement pour y prétendre. Un peu de faveur & de protection fera le reste.

Le Marchand ne parut pas incertain un moment, lorsqu'il fut assuré par Mr. des Pesses, que j'avois laissé effectivement quelques biens en Irlande; ni moi, après avoir reçu les mêmes assurances. Nous ne pensâmes plus qu'à faire les deux Actes, dans les formes ordinaires, & nous nous séparâmes, également satisfaits les uns des autres. Je n'oublierai point le nom de cet honnête-homme, à qui notre famille est ainsi redevable des prémices de son établissement en France. Il se nommoit Mr. de Lezeau. La reconnoissance que nous crûmes lui devoir, & qui n'étoit pas diminuée par celle qu'il nous devoit lui-même, nous porta à demeurer huit jours à Dieppe, pour favoriser leur départ.

Je fus fort étonné lorsque nous nous disposâmes à quitter cette Ville, d'entendre dire à Mr. des Pesses que son dessein étoit de nous accompagner jusqu'à Paris, & que se reposant sur la sagesse de son Lieutenant, il lui laisseroit la conduite de son Vaisseau pendant le reste de la route. Je ne m'y opposai que foiblement, comme on fait à une civilité excessive qu'on n'est pas fâché de recevoir. Ayant fait un long séjour à Paris, il pouvoit nous y rendre des services considérables en arrivant, & sur tout nous faciliter les moyens de tirer quelque fruit de l'Acte de Mr. de Lezeau. Mais cette ardeur de nous obliger me fit ouvrir les yeux sur une chose, dont je n'avois pas eu jus-

qu'alors la moindre connoissance. Mr. des Pesses étoit devenu sensible au mérite de ma sœur. Il ne pouvoit se résoudre à la quitter. Ainsi ce que je croyois devoir à sa politesse, n'étoit qu'un effet de l'amour. Cette découverte ne me causa pas d'inquiétude. Au contraire, dans l'esperance où j'étois que l'esprit & la beauté de Rose pourroient lui servir de recommandation en France pour trouver quelque établissement avantageux, je me flatai que sans aller plus loin sa bonne fortune lui offroit dans Monsieur des Pesses tout ce qu'elle pouvoit desirer. Il étoit jeune & bienfait, sa dépense me faisoit juger qu'il étoit riche; & quoiqu'il ne fût point d'une naissance égale à la nôtre, la situation de nos affaires & la qualité d'étranger devoient nous rendre moins délicats sur cette inégalité.

Je vis donc d'un œil fort tranquille son assidue auprès de ma sœur, & les marques qu'il lui donnoit continuellement de son affection. Mes deux freres qui s'en apperçurent comme moi, les regarderent de même; & lorsqu'ils m'eurent fait connoître ce qu'ils avoient remarqué, nous nous accordâmes tous trois à penser que la recherche de Mr. des Pesses étoit un avantage pour elle & pour nous. L'opinion que nous avions prise de lui ne fit qu'augmenter à Rouen, où il nous procura la connoissance d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui étoient les amis de son pere où les siens, & de qui nous tirâmes adroitement tous les témoignages qui pouvoient nous assurer de son bien; & sinon de la noblesse de sa famille, du moins de la consideration où elle étoit dans son pays, & du rang honorable qu'elle y tenoit dans la robbe & dans le commerce. Nous reçûmes



même à Rouen quelques Lettres de recommandation de plusieurs personnes du premier ordre, auxquelles il avoit communiqué l'échange de biens que j'avois fait avec Mr. de Lezeau, & qui nous offrirent en sa faveur tout le crédit qu'ils avoient à la Cour par eux-mêmes ou par leurs amis.

Nous arrivâmes à Paris dans un tems où l'abondance y regnoit, & où le luxe & les plaisirs paroissoient être de toutes les conditions. Ce spectacle fut nouveau pour nous, qui n'avions vû jusqu'alors que de la pauvreté & de la misere dans les Villes desertes d'Irlande. Je remarquai d'une maniere sensible l'effet que ce changement produisit sur mes freres & sur ma sœur. Avant que de penser à des entreprises sérieuses, nous prîmes quelques jours pour nous remettre de la fatigue du voyage. Mais je fus le seul qui profitai de ce repos. Du matin au soir mes freres étoient à parcourir la Ville, à lier des connoissances, & à s'introduire dans tous les lieux où ils pouvoient obtenir la liberté d'entrer. Ma sœur passoit les jours entiers à sa fenêtre, avec une curiosité avide de tout voir & de tout entendre, & comme enchantée de la magnificence des habits & des équipages qui se présentoient à ses yeux. Le soir, lorsque l'heure du souper nous rassembloit, j'étois obligé d'essuier les récits éternels de Georges, qui nous racontoit tout ce qu'il avoit vû; & ceux de Rose, qui n'étoit pas moins charmée de tous les objets qui l'avoient occupée dans son poste. Le goût, ou plutôt la passion qu'ils avoient pour le monde se déclaroit jusques dans l'air de leur visage & dans le ton de leurs discours. Je n'ai point de doute que leur imagination ne les servît

fidelement pendant le sommeil, & qu'elle ne leur representât encore plus vivement ce qu'ils avoient admiré pendant le jour. Patrice au contraire revenoit mélancolique & rêveur. A peine ouvroit-il la bouche pour prononcer quelques paroles. Il paroissoit méditer quelque chose d'extraordinaire, sans que je pusse démêler si sa rêverie venoit de tristesse ou de joye.

De quelque maniere qu'elle dût être expliquée, j'en augurai mieux que de la dissipation excessive des deux autres. Mr. des Pesses avoit pris un logement different du nôtre ; & la premiere attention en arrivant, avoit été de s'informer dans quel état Mr. de Lezeau avoit laissé ses affaires à son départ. Il les trouva telles que nous l'avions appris de lui-même. Ses parens affurez de sa fuite n'avoient pas balancé à se mettre en possession de ce qui lui avoit appartenu, & la Maison de campagne n'avoit pas été oubliée. Quoique nous dussions nous attendre à quelques difficultés pour faire valoir nos droits, le zele & l'industrie de Mr. des Pesses vinrent à bout de les lever. Il ne me laissa point d'autre peine que celle de rendre quelques visites à Mr. le Chancelier, à Mr. le Premier President, & à M. l'Archevêque de Paris. La protection de ces trois Seigneurs, qu'il avoit eu le credit de nous ménager, abregea les procedures, & nous rendit enfin possesseurs paisibles du bien de Mr. Lezeau. Nous remercîâmes la Providence de nous avoir accordé si facilement cette petite retraite, dont la premiere vûe nous avoit paru extrêmement agréable. Elle est à trois quarts de lieue de Paris, & dans une situation si charmante qu'elle peut passer pour un lieu de delices.

Après nous avoir rendu cet important service, Mr. des Pesses qui ne pouvoit pas douter de notre reconnoissance, & qui avoit eu plus d'une occasion de s'assurer de notre estime, chercha le moyen de s'ouvrir à moi sur les intentions qu'il avoit pour ma sœur. Il ignoroit entièrement que je les eusse pénétrées. Son compliment fut court & sans affectation, mais prononcé d'un ton fort timide. Je lui répondis aussi-tôt d'un air à guérir sa défiance, qu'il ne me demanderoit jamais rien que je ne fusse disposé à lui accorder; que sa generosité & le zele qu'il avoit marqué pour les intérêts de notre famille meritoit ce juste retour; que je me croyois même très-heureux qu'il nous offrît lui-même l'occasion de nous acquitter, en satisfaisant son cœur par l'endroit le plus tendre; enfin que s'il estimoit assez ma sœur pour souhaiter d'en faire son épouse, non-seulement j'y donnois les mains de bon cœur, mais que s'il ne l'avoit pas encore disposée elle-même à consentir à leur mariage, je lui promettois d'employer mes soins pour la rendre telle qu'il désireroit. La joye qu'il fit paroître de cette réponse, me fit connoître alors pour la première fois ce que je n'ai jamais senti par experience, mais ce qu'une infinité d'autres exemples ne m'ont que trop confirmé dans la suite: je veux dire que le transport où je vis Monsieur des Pesses, qui étoit naturellement mesuré dans toutes ses actions, m'apprit non-seulement que l'amour est une passion violente, mais qu'elle s'empare de l'imagination aussi souverainement que du cœur; & qu'étendant sa tyrannie sur le corps & sur l'ame, elle trouble tout à la fois le sang & la raison.

Ce tendre jeune-homme se laissa tomber à mes genoux , qu'il embrassa avec un mouvement tout passionné , & ne trouvant point de termes pour s'exprimer , il y demeura quelque tems dans un silence plus éloquent que toutes les expressions. Enfin revenant à lui-même , il me fit les remerciemens les plus vifs ; & la moindre chose qu'il m'offrit fut la disposition de sa vie & de sa fortune. J'avois été fort éloigné jusqu'alors de le croire si amoureux. Mais ce qu'il ajoûta fit croître encore l'idée qu'il venoit de me donner de sa passion. Comme il n'y a rien de si aimable que Mademoiselle Rose , me dit-il , il est impossible aussi qu'elle inspire jamais plus d'ainour. C'est un secret que je vous ai caché jusqu'à present , & dont elle ne sçait elle-même qu'une partie ; car il n'est pas croyable qu'elle eût la dureté qu'elle marque pour moi , si elle connoissoit toute ma tendresse. Là-dessus il me raconta que sa passion étoit née en Irlande ; que dès ce Pays-là il avoit eu la hardiesse de la déclarer ; que loin d'être rebuté , il avoit trouvé d'abord assez d'indulgence pour espérer beaucoup de l'avenir , & qu'il avoit continué de se flater depuis Killerine jusqu'à Paris : mais que par un changement dont il ignoroit la cause , & qui le mettoit au désespoir , il se trouvoit depuis quelque tems si reculé dans ses esperances , qu'il n'osoit plus aborder ma sœur qu'en tremblant ; qu'au lieu de cette douceur & de cette bonté dont elle ne lui refusoit pas quelques marques legeres , elle ne le traitoit plus qu'avec un mépris & des dedains qui lui perçoient le cœur ; que c'étoit cette raison qui lui avoit fait naître la pensée de s'ouvrir à moi , pour se rendre un peu plus hardi par mon

approbation, s'il étoit assez heureux pour l'obtenir ; que la crainte avec laquelle il avoit ouvert la bouche pour s'expliquer, ne pouvoit être égalée que par la joye qu'il ressentoit de ma réponse ; que l'estime & l'amitié dont j'avois bien voulu l'assurer étoient pour lui une consolation des plus douces, mais que si je lui permettois d'en attendre quelques témoignages, c'étoit en le rétablissant dans le cœur de Rose que je lui rendrois le seul service auquel il pût être sensible.

J'écoutai avec beaucoup d'attention un discours dont tous les termes étoient fort nouveaux pour moi. Je ne pouvois ajouter à ma première réponse, que la confirmation de ce que j'avois déjà promis. Je suis d'un âge, dis-je au triste Mr. des Pesses, & d'une profession qui ne me permettent guère d'entrer dans le secret de vos petits chagrins d'amour. Cependant le détail que vous m'avez fait servira à redoubler le désir que j'ai de vous obliger, & je parlerai aujourd'hui à ma sœur dans le sens le plus conforme à vos inclinations. En effet j'allai la chercher sur le champ. Je la trouvai dans sa chambre, occupée à se parer, & recevant les avis de Georges qui l'informoit des dernières modes, & qui l'aidoit à les suivre. Je leur demandai quel étoit le dessein d'une parure si affectée ? Georges répondit qu'il avoit proposé à sa sœur de la conduire à la promenade, & qu'étant à Paris il ne convenoit point qu'elle fut vêtue comme une Villageoise d'Irlande. N'ayant aucune raison d'interpréter mal cette réponse, je me contentai de leur faire une courte morale sur la superfluité de certains habillemens, & sur la puerilité des modes. En France, leur dis-je, il est vrai qu'on

se rendroit ridicule en refusant d'observer les modes ; mais je sçai qu'en France même , on fait pitié aux personnes de bon sens , lorsqu'on les suit avec trop d'affectation. Retenez cette regle , ajoutai-je , qui est d'un excellent Auteur Français : „ Les femmes raisonnables re-  
„çoivent les modes, & n'y ajoûtent rien ; elles  
„ ne sont jamais les premières à les suivre, ni  
„ les dernières à les quitter. „ Ils ne purent s'empêcher d'approuver ma réflexion , mais ils n'étoient plus l'un & l'autre en état de la goûter & de la suivre.

Je changeai de discours pour apprendre à Rose le motif qui m'amenoit dans sa chambre. Je lui expliquai naturellement le dessein de Mr. des Pesses , & les sentimens qu'il avoit pour elle. J'ajoutai que dans l'état de notre fortune , je regardois la proposition qu'il m'avoit faite de l'épouser , comme un véritable avantage ; & que si elle prenoit mon conseil , j'étois d'avis qu'elle acceptât sa main sans balancer. Georges étoit témoin de cet entretien , & je ne doutois point qu'ayant marqué à Dieppe les mêmes sentimens que moi à l'égard de ce mariage , il ne joignît ses instances aux miennes pour y faire consentir sa sœur. Cependant il fut le premier à répondre qu'il étoit surpris de me voir oublier si-tôt qui nous étions nez , & proposer un Marchand de vin pour époux à la fille du Comte de . . . ; que pour lui s'il avoit quelque conseil à donner à sa sœur , c'étoit de demeurer fille toute sa vie plû-tôt que de consentir à une alliance si inégale. Rose ne me fit entendre que quelques paroles , mais qui marquoient la même répugnance à se rendre. Le cœur ne se conduit pas par contrainte. D'ailleurs quelque superio-

riorité que l'âge & le respect volontaire de mes freres & de ma sœur m'eussent fait prendre sur eux jusqu'alors, il ne m'étoit jamais arrivé de les traiter avec hauteur, ni d'exiger d'eux plus que de l'amitié. Ainsi sans marquer à Rose que je fusse mécontent de sa réponse, je me bornai à lui représenter toutes les raisons qui m'avoient persuadé moi-même de l'avantage qu'il y avoit pour elle à recevoir les offres que je lui faisois; & pour satisfaire à la parole que j'avois donnée à Mr. des Pesses, je lui recommandai de traiter du moins avec un peu plus d'honnêteté & de complaisance un homme à qui nous avions de si justes obligations. Mes dernières paroles la firent sourire; & sans s'expliquer davantage elle regarda Georges d'un air qui signifioit quelque chose, mais que je pus comprendre.

Ils sortirent ensemble. La nuit étoit fort avancée lorsqu'ils revinrent au logis. Quelque inquiétude que m'eût causé leur absence, j'avois encore si bonne opinion de leur conduite, que je m'étois mis au lit à l'heure ordinaire; de sorte que je ne fus informé que le lendemain de celle de leur retour. Le hasard me fit apprendre aussi avant leur reveil dans quelle occupation ils avoient passé la meilleure partie de la nuit. Mr. des Pesses m'étant venu voir le matin, n'attendit pas que je lui eusse rendu compte de ce que j'avois fait la veille en sa faveur pour faire connoître l'opinion qu'il en avoit déjà. Il me dit d'un air affligé que personne n'étoit si à plaindre que lui, & qu'il n'avoit plus même d'espérance dans mes promesses & dans les secours de mon amitié. Il me raconta que l'envie de dissiper un peu ses chagrins l'ayant conduit la veille à la

Comédie, il y avoit vû Rose, mais dans une parure si brillante qu'il n'avoit pû croire qu'elle y fût venuë sans dessein ; qu'en effet la Loge où elle étoit d'abord seule avec son frere, s'étoit remplie peu à peu de jeunes Seigneurs, qui n'avoient point tardé à lier connoissance avec elle ; qu'il en étoit survenu un plus âgé, auquel les autres avoient cédé la place, par déference apparemment, & qu'il n'avoit pas cessé un moment de marquer une vive admiration pour ses charmes ; que s'étant informé qui il étoit, on lui avoit appris que c'étoit le Duc de..... c'est-à-dire, ainsi qu'on l'en avoit assuré en même tems, l'homme de la Cour de France qui étoit le plus passionné pour les femmes, & qui respectoit le moins l'honneur & les bienséances pour se satisfaire : qu'après le spectacle ce Seigneur avoit offert apparemment son Carrosse à Rose, mais qu'il étoit certain qu'elle y étoit montée avec le Duc & son frere ; qu'il avoit eu la curiosité de les suivre, & qu'il les avoit vû descendre à l'Hôtel de.... où le Prince de ce nom donnoit un grand souper qui devoit être suivi du Bal ; que l'amour ou plutôt la jalousie, l'avoit porté à se masquer pour s'introduire dans l'assemblée sous ce déguisement, & que pendant une partie de la nuit il y avoit vû Rose, briller, danser, s'attirer les regards, recevoir les flateries qu'on lui faisoit sur sa beauté, & marquer sur tout beaucoup de complaisance & d'attention pour le Duc, qui ne s'étoit pas éloigné d'elle un moment ; qu'à la verité son frere ne l'avoit pas quittée non plus ; mais que pour lui, à qui cette funeste nuit faisoit ouvrir les yeux, il ne voyoit que trop par le changement des inclinations de Rose, qu'il n'avoit plus rien à esperer de son affection. Non-



Non-seulement le chagrin de Mr. des Pesses m'inspira beaucoup de compassion pour ses peines, mais par un pressentiment de celles dont j'étois menacé, je me trouvai presqu'aussi inquiet & aussi affligé que lui. Je commençai à ouvrir aussi les yeux sur les difficultés de l'emploi dont je m'étois chargé, & sur le danger où j'étois de voir mes conseils méprisés par mes freres & par ma sœur. Les querelles & la division ne pouvoient manquer d'en être la suite; & par une conséquence plus triste, je prévoyois qu'ils alloient tomber dans le libertinage, perdre de vûë les raisons qui nous avoient amenés en France, oublier qu'ils ne pouvoient s'y procurer un établissement solide que par leur sagesse & leur bonne conduite, dissiper peut-être follement le peu de bien que nous y avions apporté, & m'obliger à la fin de les abandonner pour retourner à Killerine. C'étoit penetrer bien avant dans l'avenir, que de porter déjà si loin ma prévoyance & mes craintes; mais si l'on considère, comme je faisois alors, qu'après m'être engagé au voyage de France presque malgré moi, & sans autre motif que mon affection pour ma famille, j'avois droit d'attendre que je trouverois toujours dans mes freres & dans ma sœur la docilité & la soumission qu'ils m'avoient promises, on ne sera pas surpris que je fusse vivement piqué du changement de leurs manieres, & que je donnasse une si mauvaise explication aux premieres apparences du dereglement de leur conduite. Aussi pris-je sur le champ la résolution de m'expliquer avec eux, & de leur déclarer nettement qu'ils n'avoient point de fond à faire sur moi, s'ils ne répondoient aux idées qu'ils m'avoient fait concevoir en Irlande.

Je priai Mr. des Pesses de se retirer, pour me laisser la liberté d'exécuter mon dessein. Je les fis appeler aussi-tôt tous trois, & quoique je n'eusse rien appris sur le compte de Patrice qui méritoit aussi mes reproches, je crus qu'une leçon de morale ne pouvoit lui être inutile. Ils vinrent. Je leur recommandai d'un ton honnête d'écouter avec attention quantité de choses que j'avois à leur dire. Je commençai par leur rappeler dans quelles dispositions ils m'avoient témoigné qu'ils étoient, lors qu'ils m'avoient fait la première proposition du voyage de France. Vous avez sçu me persuader, leur dis-je, que votre vûë étoit d'accorder les devoirs de votre Religion avec ceux de votre naissance ; c'est-à-dire de chercher un pays où vous pussiez espérer de vous rendre propres à quelque chose dans le monde, sans être obligé de quitter la foi de vos ancêtres pour vous attirer les faveurs de la fortune. J'avoue qu'un tel motif a pû vous faire souhaiter avec raison d'abandonner votre Patrie. Pour moi, vous sçavez quel a été le mien. Je n'en ai point eu d'autre que ma tendresse pour vous, & le souvenir des promesses que j'ai faites à un pere expirant. J'étois tranquille à Killérine. L'ambition ne me portoit à rien qui ne s'accordât avec les devoirs de ma conscience. Ma fortune étoit bornée par mes propres desirs. Cependant je n'ai pas fait difficulté d'abandonner mon emploi, le seul peut-être qui convenoit à mes inclinations, pour me rendre le chef & le guide de vos entreprises. C'est la qualité que vous m'avez forcé d'accepter. Mais vous souvenez-vous à quelles conditions j'y ai consenti ? La première étoit, que vous prendriez ici toutes les voyes qui conviennent à l'honneur & à la Religion

pour vous conduire à quelque établissement. La seconde, que vous n'entreprendriez rien sans me communiquer vos desseins, & sans avoir reçus mes conseils. Si vous avez été fidèles à ces deux promesses, je le serai à toutes les miennes, & j'attens du Ciel qu'il benira nos entreprises. Mais si vous êtes déjà tels que j'ai honte de vous le reprocher, & que vous rougirez sans doute de me l'entendre dire, comment vous flatez-vous que je puisse approuver vos desordres, & conserver la moindre liaison avec vous ? Alors sans leur laisser un moment pour se reconnoître, je leur repetai tout ce que j'avois appris de Mr. des Pesses, & j'affectai de donner un ton odieux aux circonstances mêmes les plus legeres & les plus excusables. Une fille, dis-je à ma sœur, qui dans moins de quinze jours a renoncé à toute bienfaisance & à toute pudeur ; qui va se livrer d'elle-même aux caresses & aux flateries des hommes ; qui se trouve en liaison tout d'un coup avec le Seigneur le plus débauché de la Cour ; un jeune homme, continuai-je avec la même chaleur en m'adressant à mon frère, qui se rend le Ministre des mauvaises inclinations de sa sœur, qui ouvre lui-même le chemin de la débauche, qui cherche volontairement à se perdre, & qui entraîne toute sa maison avec lui dans le précipice ; qu'elle étrange manière de travailler à s'établir en France par les voyes de l'honneur, & pour la cause de la Religion ? ou plutôt quel horrible commencement de ruine & d'infamie !

On voit que mes reproches les plus vifs tomboient sur Rose, quoique cefût Georges sans doute qui fût le plus coupable. Mais je ne faisois point cette difference sans dessein.

L'honneur des personnes de son sexe étant plus délicat que celui des hommes, & les précautions par conséquent plus nécessaires pour assurer leur conduite & leur réputation, j'étois bien aise d'effraier ma sœur par les plus affreuses images du vice & de la honte, & de grossir un peu son imprudence & ses fautes. Aussi fut-elle si frappée de mon discours, qu'elle se mit à verser un ruisseau de larmes, tandis que Georges employoit tout son esprit pour donner un tour favorable à ce qu'ils avoient fait ensemble. Il avoit crû, me dit-il, que suivant le projet que nous avions formé dès l'Irlande, de marier Rose honorablement, ou de la placer auprès de quelque Dame de distinction, il étoit à propos qu'elle se fît voir dans le monde, & qu'elles'y fît quelques connoissances; qu'il l'avoit menée dans cette vûe à la promenade & à la Comédie; qu'il n'avoit pu empêcher qu'elle n'y fût traitée civilement par plusieurs personnes de qualité & d'honneur; qu'au reste il ignoroit quel étoit ce Seigneur debauché avec lequel je l'accusois d'être en liaison; qu'à la vérité Mr. le Duc de.... après s'être approché de Rose & s'être informé du nom de notre famille, leur avoit fait à tous deux des offres d'amitié & de service, & leur avoit proposé de les produire à l'Hôtel de....; que c'étoit sans doute une Maison où l'on pouvoit entrer sans honte; qu'ils y avoient été reçus avec distinction, & que devant penser à faire leur entrée dans un certain monde, c'étoit un bonheur pour eux d'en avoir trouvé si facilement l'occasion; qu'il s'applaudissoit en particulier d'avoir obtenu à si peu de frais l'estime & la protection d'un Seigneur tel que le Duc de.....; qu'il lui avoit promis de

prendre en main les intérêts de notre famille, & qu'il avoit poussé la bonté & la complaisance jusqu'à s'informer du détail de nos affaires & du lieu de notre demeure; enfin, que ne voyant rien de tout ce qui s'étoit passé qui méritât le nom de désordre, de crime, de débauche, il étoit surpris de la dureté avec laquelle je le traitois, & des titres odieux que j'avois donné à sa conduite.

Si cette Apologie étoit sincère, il est certain que je ne pouvois l'accuser que d'imprudence. Peut-être ignoroit-il encore le caractère du Duc, & le danger auquel il venoit d'exposer sa sœur. Cette pensée me fit adoucir un peu mes expressions. Je veux bien avouer, lui dis-je, que vos intentions peuvent vous rendre plus excusable; mais elles n'empêchent point que vous n'ayiez tort dans le fonds, puisque ce qui pouvoit convenir ici à vos intérêts, étoit tout-à-fait contraire à l'honneur de Rose. Avec quelque sagesse qu'elle ait pu se conduire, quelle opinion a-t-on dû prendre d'une fille, qui a choisi pour guide aux premiers pas qu'elle a faits dans le monde, un Seigneur décrié par ses vices; qui s'est fait présenter par sa main, qu'on a vuë sortir avec lui de son Carrosse, & qui a passé familièrement toute la nuit à l'entretenir? Je vous apprends, ajoutai-je en regardant Rose, que soit injustice ou raison, les jugemens du monde se forment toujours sur les premières démarches. Peut-être le coup mortel est-il déjà porté à votre réputation. Ignorez-vous que cette perte ne se repare jamais? D'ailleurs pour peu que vous eussiez réfléchi tous deux sur la situation présente de notre fortune, vous auriez dû juger que ce n'est point par la Comédie & par le Bal qu'il faut com-

mencer l'ouvrage de notre établissement. Si ces frivoles occupations sont quelquefois pardonnables, ce ne peut-être qu'après qu'on a satisfait à tous ses devoirs; le plus important des vôtres est de vous attirer les faveurs du Ciel par une conduite réglée, qui vous fasse mériter ici l'estime & la protection des honnêtes-gens.

Je ne m'arrête à ce détail que pour justifier ma propre conduite, & pour faire voir qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes plaintes, ni trop de rigueur dans mes conseils. Cependant je ne pus réussir à les faire goûter à mon frere. Il s'obstina à pretendre que je ne devois point le condamner d'avoir profité d'une si heureuse occasion de se faire des amis & des Protecteurs; & pour ce qui regardoit l'honneur de Rose, il soutint avec la même opiniâtreté, qu'elle n'avoit pû donner le moindre fondement aux soupçons ni à la médisance, lorsqu'elle étoit avec lui, & qu'elle s'étoit comportée avec la retenue qui convenoit à son sexe.

Nous nous séparâmes, assez mal satisfaits l'un de l'autre. Rose me fit quelques excuses en quittant ma chambre, & j'eus du moins la satisfaction de croire qu'elle avoit reçu mes avis plus docilement que son frere. Ce n'est pas que je le soupçonnasse dans le fond, de s'être rien proposé de contraire au devoir, ni d'être moins jaloux que moi de l'honneur de sa sœur; mais je remarquois avec chagrin que nos idées sur cet article étoient tout-à-fait différentes. Il n'attachoit l'honneur d'une femme qu'à la sagesse extérieure de la conduite & des manieres, & ne redoutant que la censure des hommes, il croyoit la reputation de sa

seur en sûreté lorsque le dehors étoit à couvert. Pour moi qui considérois les choses d'un autre oeil, je faisois peu de fond sur des vertus qui ne tirent pas leur source de plus loin ; & connoissant sur tout le caractère de Rose, je craignois avec raison que son cœur ne fût capable de s'amolir ; d'où il arriveroit tôt ou tard que malgré son courage à sauver les apparences, elle se trahiroit par quelque foiblesse, ou qu'elle auroit du moins à combattre infiniment pour s'en défendre. En effet, je ne m'imaginai rien de si affreux, que la condition d'une femme aimable, lorsqu'étant foible par le cœur, elle sent en même-tems la nécessité des loix qui l'obligent à se contraindre. Quel horrible état que d'avoir sans cesse de la violence à se faire pour dérober aux yeux d'autrui, ce qu'on se plaît à nourrir délicieusement dans soi-même !

J'aurois donc souhaité, pour assurer tout à la fois le repos & la vertu de Rose, qu'elle n'eût commencé à voir le monde que par degrés. Son intérêt n'ayant pas eu moins de part que celui de ses frères à la résolution que j'avois prise de quitter l'Irlande, j'aurois eu le tems de fortifier son cœur, ou de l'armer du moins de défiance & de précaution. Mais depuis notre arrivée à Paris, Georges avoit pris sur elle un certain ascendant, qui me fit craindre de la trouver moins docile ; & s'il étoit capable par sa vigilance & ses conseils, de faire d'elle une femme sage, suivant les idées du monde, il n'étoit propre à rien moins qu'à la rendre vertueuse.

Malgré le petit ressentiment qui nous restoit peut-être à tous deux, nous ne laissâmes pas de nous voir à l'heure du dîner avec les mar-

ques, de notre affection ordinaire. J'observai ensuite la coutume que j'avois de me retirer à ma chambre, pour y passer seul une partie de l'après-midi. J'y étois depuis une heure ou deux, lorsque j'entendis le bruit d'un Carrosse qui s'arrêtoit à la porte du logis, & la voix de plusieurs personnes qui s'informoient où demuroit ma sœur. Je mis la tête à la fenêtre au moment qu'on leur apprenoit qu'ils étoient chez elle, & je vis descendre du Carrosse un homme vêtu magnifiquement qui se fit introduire dans la maison. Je ne pus douter un instant que ce ne fut Mr. le Duc de..... Une visite si peu prévue me jetta dans une étrange surprise, & j'eus peine à me persuader d'abord qu'une fille de l'âge de Rose osât l'accepter. Je m'attendois du moins que Georges trouveroit quelque moyen de la faire disparaître, & que se présentant aussi-tôt pour recevoir Mr. le Duc, il lui feroit civilement les excuses de sa sœur. Tout ce que j'attendois n'arriva point. Ce fut Georges à la vérité qui reçut le Duc, mais Rose ne se fit pas presser pour paroître, & son frere ne pensa pas même à l'en détourner. La conversation dura plus d'une heure, & me parut durer à moi plus de quatre jours. J'employai tout ce tems à me promener à grands pas dans ma chambre. J'en fis cent fois le tour, sans faire réflexion si j'étois assis ou debout. L'inquietude, le chagrin, l'impatience, & cent autres mouvemens qui m'agitoient, rendirent cette heure une des plus insupportables de ma vie.

Enfin le départ de Mr. le Duc me delivra de cette mortelle contrainte. Je ne veux pas le dissimuler. Soit charité chrétienne, soit tendresse pour ma sœur, soit zèle pour l'hon-



neur de ma famille, je descendis brusquement de ma chambre, & gardant beaucoup moins de menagemens que je n'avois fait la première fois, je fis à mon frere des reproches aussi vifs que ma crainte, & aussi pressans que le danger. Je ne balançai pas même à lui déclarer que si j'avois pris la démarche du jour précédent dans le sens le plus favorable, il ne m'étoit plus possible de m'aveugler sur ce qui se passoit à mes propres yeux; que cette visite du Duc de..... me paroissoit concertée; que de quelques pretextes qu'on entreprît de la colorer, une personne de ce rang ne s'abaissoit point à venir voir une jeune étrangere, sans biens, inconnue encore à Paris, s'il n'y étoit porté par des motifs plus forts que la civilité, & pour m'expliquer nettement, s'il n'avoit des vûes conformes à ses vicieuses inclinations; que j'avois honte de penetrer plus avant dans ce mystere d'infamie; mais qu'à quelque prix que ce fût, & quelque moyen qu'il me fallut employer, j'empêcherois Rose assurément de s'écarter de son devoir, & je l'empêcherois bien lui-même de faire servir sa sœur de victime à son ambition.

Il m'écouta avec beaucoup d'impatience. Ensuite paroissant fort affligé de la défiance que je marquois de l'honnêteté de ses vûes, il me pria de lui rendre plus de justice, & de ne pas croire que l'honneur de sa sœur lui fût moins cher qu'à moi. Il convint même que la visite de Mr. le Duc me déplaisoit avec raison, & il me protesta que loin d'y avoir contribué le moins du monde, il prendroit des mesures certaines pour empêcher qu'elle ne fût renouvelée à l'avenir. Mais après cette espèce de réparation dont je commençois à être sa-

tisfait, je fus extrêmement surpris de l'entendre changer de ton & de langage. Mon frere, me dit-il, avec un air de prudence qu'il savoit affecter mieux que personne, me permettez-vous à present de vous expliquer naturellement ce que je pense ? J'ai mille raisons qui m'obligent au respect & à l'amitié que je vous porte ; aussi remplirai-je toute ma vie ces deux devoirs. Mais je ne sais si je puis vous promettre la même docilité sur d'autres points. J'ai réfléchi sur les reproches dont vous m'avez accablé ce matin, & plus je m'examine, moins je m'en trouve digne. Nous ne considerons pas les choses du même côté. Vous êtes un homme d'Eglise, un venerable Theologien, & je confesse que si nous étions destinez au même état, ma sœur & moi, nous ne pourrions mieux faire que de nous conduire par vos maximes. Mais notre naissance & notre inclination nous destinant au monde, cette vocation demande une conduite toute différente. Croyez-moi capable, avec le peu de genie que vous me connoissez, de distinguer à present ce qui convient à mon honneur & à ma fortune. Je suis dans un âge, continua-t'il, où je n'ai plus un moment à perdre, si je veux arriver à quelque chose dans le monde. Ma sœur doit penser aussi à se produire, ou renoncer à tous les avantages qu'elle peut tirer de sa jeunesse & de sa beauté. Vous vous desiez de sa sagesse ? C'est avoir trop mauvaise opinion d'elle. Pour moi, à qui il appartient sans doute autant qu'à vous, d'être sensible à l'honneur de notre Maison, je me repose du sien sur sa propre vertu. Et s'il lui arrivoit d'être assez lâche pour nous deshonorer, je ne crains pas de le dire en sa presence, toute ma tendresse

pour elle ne m'empêcheroit pas de lui percer le cœur. Fiez-vous donc, ajouta-t-il, & sur elle & sur moi; & ne vous opposez point au succès de nos affaires, en condamnant les seuls moyens qui peuvent les faire réussir.

Ce discours, que Georges avoit sans doute médité à loisir, & dont il parut s'applaudir après l'avoir fini, n'étoit propre qu'à exciter ma compassion. Je me hâtai de lui en montrer la foiblesse, en lui faisant appercevoir qu'il avoit raisonné sur un faux principe: que cette grande différence qu'il mettoit entre l'Etat Ecclesiastique & celui d'un homme du monde, n'y étoit pas effectivement, puisque ce n'étoit que deux manieres différentes de remplir les mêmes devoirs; qu'un homme du monde & un homme d'Eglise étoient deux chrétiens, dont l'un n'étoit pas moins obligé que l'autre à la haine du vice & à la pratique de la vertu; qu'à la vérité leurs occupations extérieures ne se ressembloient pas; mais que sans être les mêmes, elles devoient partir du même principe, qui est la nécessité de plaire à Dieu & de sauver son ame: en un mot, qu'il n'y avoit point de condition où l'on ne fut obligé d'éviter les occasions du péché, & que par conséquent l'usage de mes maximes étoit aussi nécessaire pour sa sœur & lui que pour moi-même. S'il est impossible, ajoutai-je, qu'ayant reçu une éducation chrétienne, vous ne sentiez pas la vérité de ce que je vous dis, jugez quel service vous rendrez à votre sœur, en la conduisant sans precautions au milieu du danger. Elle y perira, & son malheur sera votre ouvrage. Vous lui percerez le cœur, dites-vous, si elle oublie son devoir. Etrange remède! Ne voyez-vous pas qu'il

suppose sa ruine déjà consommée ; & qu'il est question d'en trouver un qui puisse la prévenir. Ne précipitez rien ; c'est l'unique faveur que je vous demande. Laissez à votre sœur le tems de reconnoître les précipices qui l'environnent ; elle n'y tombera pas du moins sans avoir sçu qu'elle pouvoit les éviter. N'allez point chercher les occasions ; laissez les naître. Il y en a de nécessaires pour une personne du monde, je le sçai bien ; mais la Religion en diminue le péril lorsqu'on la respecte assez pour ne s'y exposer qu'à regret ; au lieu qu'il est toujours extrême lorsqu'on y court volontairement.

Cette conversation qui dura beaucoup plus long-tems, & dans laquelle j'attaquai les misérables principes de Georges avec les plus fortes armes du Christianisme, ne fit aucune impression sur son esprit. Il me fit connoître par toutes ses réponses, qu'il se croyoit supérieur à mes petites craintes ; que sa Religion étoit l'honneur ; ou que s'il y mettoit quelque différence, elle n'étoit point à l'avantage de la Religion, puisque c'étoit par ses fausses idées d'honneur qu'il en expliquoit les loix & les devoirs. Nous nous trouvâmes si peu d'accord en nous séparant, qu'il traita mes raisonnemens, de scrupules monastiques, & que l'ayant menacé de le quitter pour retourner à Killerine, il me répondit froidement qu'il n'avoit pas dessein de s'opposer à mon départ.

J'essayai sans me plaindre une marque si dure du refroidissement de son affection. Il partit le même soir pour S. Germain en Laye, où nous étions convenus quelques jours auparavant qu'il iroit rendre visite à Mr. de Mahony, à Mr. Dillon, & à quelques autres Gentilshommes, parens ou amis de notre Maison. Je

scûs après son départ qu'il avoit entretenu long-tems sa sœur en particulier , & qu'il avoit donné ordre aux deux domestiques qui nous servoient , de veiller le lendemain à la porte du Logis , pour recevoir Mr. le Duc de..... s'il lui prenoit envie d'y revenir , & pour lui dire honnêtement que Rose étoit allée avec lui à S. Germain. Cette attention me fit plaisir , & me rendit plus tranquille. Je ne manquai pas de prendre occasion de son absence , pour repeter mes exhortations à ma sœur. Elle m'écouta avec beaucoup de douceur & de soumission. M'étant apperçu le lendemain qu'elle avoit reçû la visite de quelques femmes , qui lui avoient apporté diverses sortes d'habits & de coëffures , je lui demandai à quel usage elle destinoit tant de bagatelles. Il me parut que cette question l'embarrassoit. Cependant comme elle avoit le cœur incapable de déguisement , elle me dit , après un leger préambule où elle apportoit la volonté de Georges pour excuse , qu'elle s'étoit engagée à se trouver avec lui , au Bal qui se donnoit deux ou trois jours après chez Mr. le Duc de..... ; & que pour y paroître avec quelque bienléance , elle se faisoit habiller proprement. La perte d'une partie de notre bien m'auroit moins affligé que cette nouvelle. Je lui remis devant les yeux avec plus d'ardeur que jamais , tout ce qu'elle avoit à craindre dans ces assemblées dangereuses , à l'âge où elle étoit , avec si peu de connoissance du monde & des pièges qu'on alloit tendre à son innocence. Je la conjurai d'être sensible aux interêts de son ame ; de prendre quelque tems du moins pour se préparer au passage d'une vie telle qu'elle l'avoit menée jusqu'alors ; à celle où l'on vouloit

malheureusement l'engager ; de ne pas franchir en un moment toutes les bornes , au risque d'être abandonnée par le Ciel , dont elle négligeoit d'implorer le secours , & qui ne pouvoit l'accorder naturellement à des démarches si indiscrettes & si temeraïres ; enfin , si mes prières & mes instances ne suffisoient pas , je lui déclarai que j'y ajoutois mes ordres , & que par le droit que me donnoient ma profession , mon âge , & ma qualité d'aîné , je lui commandois absolument de renoncer à sa partie de danse , & de ne pas sortir du Logis sans ma permission.

Quelque chagrin que je ressentisse de me voir obligé d'employer un remède si dur , je le crus indispensable ; & je ne doutai pas du moins , qu'il ne produisît l'effet que je m'étois proposé. Cette pensée guerit mon inquiétude ; elle me porta même à laisser Rose plus tranquille , parce que ne doutant point que ce petit sacrifice ne coûtât quelque chose à son cœur , je m'imaginai qu'il y auroit de la dureté à la fatiguer encore par ma morale. Georges arriva de S. Germain deux jours après. Je le reçus sans affectation ; & feignant de ne plus songer au passé , je ne l'entreteins que du sujet de son voyage , & je laissai à Rose , le soin de lui apprendre les changemens qui s'étoient faits dans son absence. Ils ne tarderent point à se voir en particulier : ils en avoient pris l'habitude depuis quelque tems , car l'artrice n'entroit pour rien dans leurs projets. Après un entretien de quelques momens , Georges sortit de la chambre de sa sœur , & peu après du Logis. Il revint au bout d'une heure dans un Carosse de louage. Etant descendu , il ne s'arrêta dans la Maison qu'aussi long-tems qu'il falloit pour prendre

ses habits, ceux de sa sœur, avec la moitié de la somme qu'ils avoient apportée d'Irlande; & se faisant accompagner de Rose qu'il conduisoit par la main, il remonta dans le Carrosse avec elle, & ils s'éloignèrent aussi-tôt du quartier.

Il laissa pour moi à la Porte un Billet, qu'on m'apporta tout ouvert. Il ne contenoit que trois lignes. „ Indigné, disoit-il, de la tyrannie avec laquelle je le traitois lui & sa sœur, „ il prenoit le parti de s'établir d'un autre côté „ avec elle; & pour observer toute Justice, il „ avoit fait un partage égal de notre bien, dont „ il laissoit la moitié pour Patrice & pour moi.

J'étois à lire dans ma chambre, & j'attendois l'heure du souper avec impatience, pour sçavoir de quelle maniere il auroit pris la défense que j'avois fait à Rose. Comme rien n'étoit si éloigné de mes idées qu'une trahison de cette nature, ma défiance ne s'étoit pas même tournée de ce côté-là; de sorte que ma surprise, ma douleur & ma confusion furent extrêmes à la lecture de ce fatal Billet. Je levai les yeux & les mains au Ciel. O Dieu! m'écriai-je, est-ce là le prix de la tendresse que j'ai toujours marquée pour eux? Les ingrats! Ils reservoient donc cette récompense à mes soins & à mon affection? Je me trouvai si ému, que je sentis des pleurs couler de mes yeux, & que je fus incapable pendant quelques momens de former aucune résolution.

Lorsque je fus un peu remis de ce premier trouble, je crus qu'il n'y avoit point deux partis à prendre pour moi, & que je ne devois plus penser qu'à retourner promptement à Killerine. Quel motif pouvoit m'arrêter à Paris? ils veulent se perdre, disois-je; ils ont se-

coué le joug ; & s'ils n'ont eu que du mépris pour les saintes maximes que j'ai tâché de leur inspirer , quelle voye me reste-t'il à prendre pour les rappeler à leur devoir ? Non. Je retournerai en Irlande. J'irai me devouer au salut de mon Troupeau. Le champ n'est pas trop vaste pour mon zele , & mes peines n'y seront pas payées d'ingratitude & de perfidie. Je me confirmai d'autant plus dans cette résolution , que connoissant l'humeur douce de Patrice , je ne doutai point qu'il ne consentît volontiers à reprendre avec moi le chemin de notre Patrie. Ainsi j'esperois du moins de sauver une branche de ma malheureuse famille , & de ne pas reparoître au tombeau de mes peres sans avoir à leur offrir quelque reste encore pur de leur sang.

Aussi long-tems que je continuai d'être agité par ces premiers mouvemens , je ne fis que m'applaudir du dessein que j'avois pris de quitter la France ; & je le communiquai même à Patrice , qui ne marqua point d'éloignement pour la proposition que je lui fis de m'accompagner. Mais lorsque mon sang fut tout-à-fait refroidi , je commençai à envisager les choses d'un œil tout différent. Je rapellai toute les raisons qui m'avoient paru assez puissantes pour me déterminer à partir de Killerine , & à suivre en France mes freres & ma sœur. Etoient-elles changées par leur mauvaise conduite ? ou plûtôt n'en étoit-ce pas une nouvelle qui rendoit les premieres beaucoup plus fortes ? Si j'avois cru les obligations de la nature plus sacrées que celles de mon emploi ; si je m'étois attaché pour quelque tems au soin de mon troupeau , dans la seule vûe de diriger mes freres vers quelque fin honnête & utile ,



& de leur faire éviter le chemin trop aisé du vice ; enfin si je les avois regardés comme mon prochain le plus cher , même en les considérant avec les yeux de la foi , & suivant les règles de l'Evangile ; devois - je renoncer à ces sentimens , lorsqu'étant si proches de leur perte , le danger où je les voyois étoit plus capable que jamais d'échauffer mon zele ? Ils étoient dans le précipice , & ma charité alloit s'éteindre. Quelles avoient donc été mes vûes lorsque j'avois fait tant d'efforts pour les empêcher d'y tomber ?

Je me trouvai tout différent après ces réflexions. Toute ma tendresse pour mon frere & pour ma sœur venant à se reveiller , je sentis renaître en même tems une inquietude si vive pour l'intérêt de leur ame , que je ne pus goûter pendant toute la nuit un moment de sommeil. Mon sang étoit brûlant dans mes veines. Rien ne m'étoit si à charge que le repos. J'éprouvai que le zele est en effet un feu devorant , sur tout lorsqu'il est joint à la tendresse naturelle qu'on a pour ses proches , & que le cœur ressent ainsi tout à la fois l'impression de ces deux causes. Loin donc de penser davantage à les abandonner , je résolus de recommencer avec une nouvelle ardeur à leur inspirer le goût de la vertu ; de les chercher , en quelque lieu qu'ils se fussent retirés ; d'essuyer leurs froideurs , leurs refus , leurs mepris même & leurs injures , plutôt que de renoncer à l'espoir de leur faire goûter mes conseils ; enfin , de me proposer leur salut comme l'objet continuel de ma vigilance & de mes soins ; & si je n'étois pas assez heureux pour les éloigner du vice , d'empêcher du moins qu'ils ne s'y livraient sans remord.

Je ne m'occupai plus que du moyen d'exécuter cette résolution. Mais en méditant sur les difficultés de mon entreprise, je conçus qu'après la démarche que Georges avoit faite, & sur tout avec la confiance qu'il avoit dans ses propres lumieres, il ne falloit pas esperer de le gagner tout d'un coup par la force de mes raisons. Il étoit d'ailleurs dans un âge, où je ne pouvois plus prétendre qu'il fût obligé de se conduire par les conseils d'autrui, ni lui faire regarder la deférence que je lui demandois pour les miens comme un devoir. Cependant le danger de sa sœur étoit pressant ; car je me figurois déjà qu'ayant la liberté de suivre ses inclinations, elle avoit besoin à tous momens d'un secours extraordinaire du Ciel pour n'en pas faire un mauvais usage. Cette pensée me fit naître un dessein fort hardi. Ce fut de l'enlever à Georges, & de la faire rentrer sous le joug malgré elle-même ; en me proposant néanmoins de la traiter avec tant de douceur & de complaisance, qu'elle n'eût point à se plaindre de ma conduite. Comme il m'étoit impossible d'exécuter ce dessein sans secours, je m'ouvris à Patrice, & à Mr. des Pesses, qui étoient mortellement affligés de sa fuite, & qui se consumoit de chagrin & d'amour. Je n'eus point de peine à les faire entrer tous deux dans mes vûes. Ils se chargerent d'abord de decouvrir le quartier que Georges avoit choisi pour demeure, & nous remîmes à prendre les mesures necessaires lorsqu'ils auroient acquis cette connoissance.

Cen'étoit pas une entreprise facile dans une Ville comme Paris. Ils s'y employerent pendant quelques jours avec beaucoup de zele, mais inutilement. Enfin le hazard fit tomber

Patrice sur les traces de son frere. Il l'aborda civilement. L'autre affecta de marquer quelque surprise de le voir encore à Paris. Comment ? lui dit-il. Après l'empressement que j'ai vû au Doyen pour retourner à Killerine, & avec l'attachement que je vous connois pour lui, je vous croyois partis l'un & l'autre ? Patrice repondit naturellement que nous aurions été fâchés de quitter Paris sans sçavoir du moins ce que Rose & lui étoient devenus. Quoi ! vous l'ignorez ? reprit-il du même ton. Apprenez-donc que je suis devenu Capitaine d'Infanterie, & que j'en ai l'obligation à Mr. le Duc de . . . . qui s'est employé en ma faveur auprès du Ministre. Pour Rose, ajouta-t'il, il n'y a point encore de changement dans sa condition ; mais j'espere que les occasions ne tarderont point à se presenter, & que nous choisirons les meilleures. Ensuite tâchant de prendre Patrice par ses propres interêts, il lui representa qu'il avoit tort de ne pas suivre son exemple, & de se flater que la fortune l'iroit chercher sous ma robe, pour lui offrir d'elle-même ses faveurs ; qu'à la verité j'étois louable dans mes intentions, & qu'il n'avoit jamais douté de mon zele & de mon amitié : mais qu'ayant eu toute ma vie les yeux sur mes Livres, j'étois moins propre que je ne le croyois à regler leur conduite & leur établissement dans le monde : que sa vûë néanmoins en nous quittant n'avoit pas été de rompre tout-à-fait avec nous, ni de nous abandonner avec le peu de bien qu'il nous avoit laissé ; que sa fortune prenant un train fort heureux, & ne pouvant manquer de prospérer de jour en jour, il se proposoit, aussi-tôt que ses affaires le permettroient, de nous offrir sa maison, & de

partager avec nous les fruits de son industrie ; qu'en attendant , si Patrice se vouloit un peu de bien à soi-même , il viendrait prendre quelque fois ses conseils , dont il pourroit tirer plus d'utilité que des miens.

Si j'eusse été témoin de cette conversation séduisante , j'aurois fort appréhendé qu'elle n'eût fait trop d'impression sur l'esprit de Patrice. Mais grâces à l'excellence de son caractère , elle ne changea rien à ses sentimens. Il se contenta de marquer beaucoup de reconnoissance pour les offres de son frere ; & dans la crainte de lui faire naître quelque défiance s'il s'informoit trop curieusement de sa demeure , il le quitta dans le lieu même où il l'avoit rencontré. Cependant il eut soin de le suivre à vûe d'œil , résolu de ne pas l'abandonner jusqu'à sa maison , & il ne revint à la nôtre qu'après s'être assuré de ce qu'il cherchoit. Le récit de ce qu'il avoit appris de Georges n'étoit propre à rien moins qu'à m'inspirer de la joye. Si j'étois satisfait d'entendre que la fortune eût déjà fait quelque chose en sa faveur , la main dont elle s'étoit servie m'étoit suspecte , & j'avois peine à concevoir d'où venoit cette ardeur de Mr. le Duc de . . . . . à prendre les intérêts d'un étranger. Ce n'est pas que je n'eusse la plus haute idée du monde de la politesse & de la generosité des Seigneurs Français ; mais j'aurois souhaité de ne pouvoir attribuer des bienfaits si inespérés qu'à cette cause. Je me rassurai néanmoins , en apprenant que la demeure de Rose étoit connue de Patrice , & je commençai à chercher sérieusement par quels moyens nous pourrions tromper la vigilance de Georges. Mr. des Pesses nous quitta aussitôt qu'il eût entendu le récit de Patrice , sous

prétexte d'aller reconnoître la situation du Logis de ma sœur, & de voir s'il ne se presenteroit rien qui pût servir à nos desseins, mais dans le fond pour satisfaire l'impatience qu'il avoit d'approcher d'elle & de la revoir. Il revint vers le soir, dans le tems que je méditois avec le plus d'ardeur sur le parti que j'avois à prendre.

Il avoit vû Rose. La joye qu'il avoit eüe de la voir brilloit encore dans ses yeux. Il nous dit qu'après avoir passé quelque tems dans le voisinage de sa maison, il l'avoit vû sortir avec son frere, & qu'il avoit été ébloui de sa parure & de sa beauté. Il vouloit nous en faire la description, que je le priai d'abréger. Les ayant vûs monter en Carosse, il les avoit suivis, pour s'instruire de leur dessein. Ils étoient descendus à l'Hôtel de Carnavalet qui étoit dans le même quartier; & s'étant informé de ce qui avoit pû les y conduire, il avoit appris qu'un grand nombre de personnes de distinction devoient y souper, & qu'il y auroit ensuite un grand Bal, où les Masques seroient admis en se faisant connoître à la porte. J'admirai l'aveuglement de Georges, qui sembloit prendre plaisir à faire avaler le poison à sa sœur, & qui choisissoit comme à dessein les occasions les plus dangereuses pour son innocence. Qu'auroit-il pû s'imaginer de plus funeste, si c'eût été la haine qui lui eût fait chercher les moyens de la perdre? Mais pendant que je gemissois sur sa conduite, le Ciel m'inspira l'envie de le punir en lui enlevant Rose au milieu même de ses plaisirs. Le projet, les moyens, tout se presenta dans le même moment à mon esprit. Je connoissois peu les usages du Bal; mais je m'imaginai qu'une assemblée si nom-

breuse ne pouvoit être sans quelque confusion, sur tout lorsqu'on commenceroit à recevoir les Masques. Je persuadai à Patrice & à Mr. des Pesses de se masquer, & d'aller au Bal. Faites ici un Billet, dis-je à Patrice, que vous ferez donner à votre sœur, lorsque vous serez à la porte de l'Hôtel pour la prier de vous faire introduire. Si elle vient vous recevoir elle-même, cela suffit pour mes vûës. Mais comme il est à craindre qu'elle ne vous fasse recevoir par un autre, vous ferez demeurer Mr. des Pesses à la porte, & lorsque vous serez introduit, vous la prierez en secret de quitter un moment la Salle pour rendre le même service à Mr. des Pesses, à qui vous lui ferez croire qu'on refuse absolument l'entrée. Je serai moi-même à la porte dans un Carosse, & je prens sur moi le soin de tout le reste. Si elle vous conseille de vous adresser à votre frere, dites-lui que vous voulez lui laisser ignorer que vous êtes si proche de lui; & que vous attendez ce service d'elle-même.

Pour l'intelligence de cette entreprise badine, sur laquelle je passerois plus legerement si sa fin ne me l'eût fait croire importante, je dois faire remarquer au Lecteur que les Ecclesiastiques Romains n'ayant point la liberté en Irlande, non plus qu'en Angleterre, de porter l'habit propre de leur état, j'étois encore vêtu comme ils le sont ordinairement, c'est-à-dire en habit court, sans aucune difference d'avec les Laïques. J'attendois pour en prendre un plus canonique, que nos affaires fussent dans une certaine situation, qui ne me permît plus de douter de notre établissement en France. Je pouvois donc, sans blesser la bienéance, paroître au milieu de la nuit à l'Hôtel de Carna-

valet. Pour ce qui regarde l'esperance que j'avois d'enlever Rose avec si peu de mesures & de précautions, elle n'étoit fondée que sur la connoissance de son caractère, & sur l'habitude où elle étoit de me respecter. J'étois sûr qu'elle ne se feroit point traîner avec violence, lorsqu'elle entendroit ma voix, & qu'elle recevrait de moi-même l'ordre absolu de me suivre. Ainsi j'étois sans inquietude pour le succès de mon dessein.

En effet il réussit aussi heureusement que je l'avois espéré. La multitude & la confusion n'étoit pas si grande au Bal que je m'y étois attendu ; mais je reconnus que c'étoit un avantage pour notre entreprise, parce que la crainte eût peut-être empêché Rose de quitter la Salle. Une pistole que je donnai au Portier me fit obtenir la liberté d'entrer dans la Cour. Rose parut avec Patrice à la porte de l'Appartement, & dans le tems qu'elle chargeoit quelques Domestiques de faire ouvrir à Mr. des Pesses, je me presentai à elle de l'air le moins propre à l'effrayer. Je pris ses mains avec beaucoup de douceur. Ma chere sœur, lui dis-je, en les serrant tendrement, ne vous alarmez pas de me voir, je ne vous importunerai qu'un moment. Je ne suis pas ici pour vous causer du chagrin, ni pour vous faire violence. Vous êtes libre, vous êtes maîtresse de vous-même. Mais si la crainte de Dieu vous touche encore, si le souvenir de votre pere, l'honneur de votre famille, & vos propres sentimens, ont encore quelque pouvoir sur vous, accordez-moi la satisfaction de vous voir rentrer aujourd'hui dans votre devoir. Voilà votre frere Patrice qui vous en conjure avec moi. Venez : votre fuite nous a causé une mortelle douleur ; il n'y

à que votre retour qui puisse nous consoler. Je me tus, après avoir prononcé ces paroles avec beaucoup d'ardeur. Elle demeura quelques momens à répondre. Enfin ouvrant la bouche avec un profond soupir, ô Ciel ! me dit-elle, à quoi voulez-vous m'obliger ! A rien, me hâtaï-je de répondre ; c'est de vous-même que votre honneur, votre vertu, votre repos dépendent ici. Venez, repris-je, venez ma chere Rose ; je vais vous en conjurer à genoux, si mes prières & mes larmes ne suffisent pas pour toucher votre cœur. Elle me fit quelques objections sur l'inquiétude où nous allions jeter son frere. Je l'assurai que j'aurai soin de pourvoir à tout ; & moitié déterminée, moitié irresoluë, je la conduisis vers la porte, où sans perdre un moment nous montâmes tous quatre dans le Carosse, qui nous attendoit, & je fis toucher vers la Porte Saint Antoine pour nous rendre *aux Saisons*. C'est le nom de la Maison de Campagne qui avoit appartenu à Mr. de Lezeau.

Je m'applaudis extrêmement du bonheur que j'avois eu de réussir, & je regardai Rose pendant le chemin comme une victime toute parée que j'avois dérobée heureusement au sacrifice de sa vertu, & que je raménois en triomphe. Pour elle, son air rêveur, & quelques soupirs qui sortoient de son cœur malgré elle, me faisoient connoître assez clairement qu'elle ne me suivoit pas sans regret. Mr. des Pesses ayant entrepris de la rendre un peu plus gaye en lui adressant quelques discours galans & flatteurs, elle lui fit porter la peine de sa mauvaise humeur par ses réponses dures & ses manieres chagrines. Je feignis de ne pas m'en apercevoir, assez content de la soumission qu'elle



qu'elle m'avoit marquée, & sûr qu'un peu de tranquillité lui rendroit sa douceur ordinaire. Dès le lendemain j'écrivis quelques lignes à Georges pour l'empêcher de s'alarmer. Le tour de ma Lettre n'étoit pas insultant, mais en lui apprenant que sa sœur étoit rentrée volontairement dans son devoir, je l'exhortois à profiter de son âge & de ses lumières pour ne pas s'écarter davantage du sien. „ Mon des-  
 „ sein, lui disois-je, n'a jamais été de vous gê-  
 „ ner, ni de vous forcer par la violence à sui-  
 „ vrez mes conseils. C'est un ami qui veut se  
 „ rendre utile à votre bonheur, c'est un frere  
 „ qui fait ses propres intérêts des vôtres,  
 „ c'est un pere & un pasteur spirituel, qui n'a  
 „ rien de plus cher & de plus précieux que  
 „ vous, car tous ces titres me conviennent à  
 „ votre égard. Pourquoi donc vous revolter  
 „ contre ma tendresse & me fuir comme votre  
 „ ennemi? Pourquoi du moins m'avoir enlevé  
 „ votre sœur, sur laquelle vous n'aurez jamais  
 „ aucuns droits tant que je serai capable de faire  
 „ valoir ceux que j'ai reçûs de la nature par  
 „ l'ordre de ma naissance, & ceux dont notre  
 „ pere commun s'est remis sur moi en expi-  
 „ rant? Je crains de vous rappeler des circon-  
 „ stances qui vous causeroient trop de honte.  
 „ Souvenez-vous seulement qu'il n'y a guères  
 „ plus d'une année que la mort nous a ravi ce  
 „ bon pere, & demandez-vous à vous-même  
 „ comment vous avez pû perdre si-tôt le res-  
 „ pect que vous deviez éternellement à sa me-  
 „ moire. „ J'ajoutois que si ma Lettre & ses  
 propres réflexions lui faisoient naître l'envie  
 de bien vivre avec moi, il pouvoit être assuré  
 de me trouver peu sensible au passé, & d'être  
 reçu aux Saisons avec toute l'amitié que je lui

devois , & que rien n'étoit capable de me faire perdre. Je le felicitois aussi sur la faveur qu'il avoit reçue nouvellement de la Cour , & je l'exhortois à s'en attirer d'autres , par les moyens qui peuvent rendre un honnête homme content de sa fortune.

Il me fit réponse sur le champ. Son ressentiment , quoique déguisé , se faisoit sentir à chaque mot. Il plaignoit Rose , me disoit-il , d'être condamnée au genre de vie que j'allois lui faire mener. J'en voulois faire apparemment l'épouse d'un Marchand de vin ou de quelque Paysan. Cela étoit bien éloigné des intentions de son pere , que je faisois valoir avec tant de soin , & du but que nous avions dû nous proposer en venant en France. Mais il cessoit d'y prendre intérêt , puisque je l'assurois si fort qu'il n'avoit aucun droit sur elle ; & pour le sort que je lui destinois , il confessoit qu'elle étoit beaucoup mieux dans mes mains qu'entre les siennes. Quant à la proposition de bien vivre avec moi ; si j'entendois par-là de vivre sans haine & sans ressentiment , il me protestoit qu'il y étoit sincèrement disposé : mais si je parlois de recommencer à vivre sous le même toit , il ne voyoit point que cela fût nécessaire , ni même d'aucun avantage pour lui & pour moi-même. Il me souhaitoit d'ailleurs toutes sortes de prospéritez , & il demouroit avec ses sentimens ordinaires , &c.

- Comme je n'avois point espéré qu'il pût être insensible à l'espece d'affront que je lui avois fait , je résolus de laisser à sa bile le tems de se calmer , & de me reposer de notre reconciliation sur son bon naturel. Deux jours après il m'envoya par les mains d'un Notaire

la moitié de la somme qu'il avoit emportée en nous quittant, avec un Billet, par lequel il me prioit de la recevoir au nom de Rose à qui elle appartenoit, & de reconnoître par écrit que je l'avois reçue. Je consentis à ce qu'il desiroit ; & je chargeai le Notaire de lui dire, de la part de sa sœur, & de celle de Patrice & de la mienne, que pour acheter le plaisir de le revoir & de vivre en bonne intelligence avec lui, nous sacrifierions volontiers, non-seulement cette somme, mais tout le bien qui étoit entre nos mains.





# LE DOYEN DE KILLERINE.

## LIVRE SECOND.

**L**Es soins que j'apportai à l'embellissement de notre demeure, & la part que j'y fis prendre à Rose en la consultant sur tout ce qui pouvoit lui plaire, dissipèrent bien-tôt le chagrin qu'elle avoit eu de quitter Paris. Elle se fit du moins assez de violence pour le déguiser ; car une guérison si prompte & si facile devoit m'être suspecte : mais j'affectai de la croire sincère, assez content qu'elle fût capable de prendre un peu d'empire sur elle-même. Son indifférence pour Mr. des Pesses ne faisant qu'augmenter de jour en jour, je conseillai à ce jeune homme de modérer son ardeur, & d'attendre du tems un retour dont il ne falloit pas encore désespérer. Il est vrai qu'avec l'envie d'épargner les moindres peines à ma sœur, pour ne pas lui donner lieu de se repentir de la déference qu'elle avoit eue pour moi, il entroit de nouvelles vûes dans le conseil que je donnois à Mr. des Pesses. La raison qui m'avoit fait approuver son amour ayant été l'interêt même de Rose, dont je croyois ne pouvoir assurer trop tôt l'établissement, je me trouvois un peu refroidi par sa répugnance. Je ne pouvois désavouer que l'inégalité de la naissance fût une juste objection. Il m'avoit paru qu'elle étoit balancée

par les circonstances de notre fortune , mais c'étoit en supposant que l'inclination contribuoit à la diminuer ; car on ne se marie pas précisément pour être riche , & je souhaitois avant toutes choses que ma sœur fût heureuse.

Ces réflexions avoient d'abord renouvelé mon ressentiment contre Georges , que j'accusois de lui avoir fait perdre le goût qu'elle avoit eu pour Mr. des Pesses. Elle étoit accoutumée à le voir. Son penchant pour lui auroit pris des forces , & elle se seroit portée d'elle-même à recevoir ses offres. Cependant je considérois aussi qu'il n'avoit jamais fait de grands progrès dans son cœur , puisqu'une distraction de quelques jours avoit pu les ruiner. Un jeune homme se flatte sur les moindres apparences. Il explique tout en sa faveur. Une fille de l'âge de Rose , qui est encore sans précaution , parce qu'elle est sans expérience , donne quelquefois sur elle des avantages qu'elle ignore. L'ingénuité ne pense à rien , & l'amour propre dans les hommes se figure tout ce qu'il desire. Enfin , quoique Mr. des Pesses m'entretint tous les jours de son amour & de ses peines , je résolus de borner mes bons offices à le consoler.

Sa passion devint si violente , qu'étant tombé dans une maladie dangereuse , je crus qu'il ne falloit pas l'attribuer à une autre cause. Nous n'épargnâmes ni soins ni dépense pour rétablir sa santé , & Rose même parut s'y intéresser avec un zèle qui me surprit. J'en conclus qu'il s'étoit fait quelque changement dans son cœur , & je ne pus lui cacher ma satisfaction. Elle me répondit ingénument que son seul motif étoit la reconnaissance. Je l'estime me dit-elle , je suis persuadée qu'il m'aime.

& je crois lui devoir ce que je fais pour lui. Cette réponse me parut si vraisemblable, que je pris de ses sentimens une idée toute différente. Mais elle les confirma quelques jours après, d'une manière qui guérit tous mes soupçons. Mr. des Pesses m'avoit prié dès les premiers jours de sa maladie, de marquer la situation à ses parens, & je m'étois hâté de le satisfaire. Quoique j'eusse assez mesuré les termes de ma Lettre pour ne leur pas causer de fausse allarme, une juste inquiétude pour la santé d'un fils unique, fit partir aussi-tôt son Pere, & l'amena aux Saisons. C'étoit un vieillard respectable, dont la figure annonçoit d'abord toutes les bonnes qualitez qu'il avoit communiquées à son fils. Je les laissai seuls. Leur entretien dura plus d'une heure. Enfin m'ayant fait prier de reparoitre, le Pere me pressa dans les termes les plus tendres de sauver la vie à son fils, en lui accordant ce qu'il aimoit plus que lui-même. Il venoit d'apprendre, me dit-il, avec quel respect il devoit demander cette faveur, pour un jeune homme qui nous étoit fort inférieur en naissance, & qui n'avoit point d'autre fondement pour l'espérer que sa tendresse infinie pour Rose, & l'amitié dont nous l'avions honoré : mais si le bien pouvoit suppléer à quelque chose, il s'engageoit à lui donner la valeur de deux cens mille livres en terres & en argent comptant, & à lui acheter une Charge de vingt mille écus. Je l'interrompis pour l'assurer que les dispositions que j'avois marquées à son fils étant toujours les mêmes, il pouvoit faire fond sur mon consentement ; que je me chargeois même de faire ces nouvelles propositions à ma soeur. Je la fis appeller, ne doutant presque

pas que l'offre d'une fortune présente ne la déterminât sur le champ. Elle écouta tranquillement mon discours ; mais loin de flatter le Pere & le fils de la moindre esperance, elle protesta civilement qu'elle n'auroit jamais pour eux d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance & de l'amitié. Quelque dureté que Mr. des Pesses dût trouver dans cette déclaration , il fut si sensible aux attentions qu'elle continua de lui marquer pendant sa maladie , qu'il se rétablit contre toute esperance.

J'avoüe qu'après cette preuve de l'indifference de Rose, tout devint obscur pour moi dans sa conduite. Je ne pouvois concevoir par quels motifs une personne de son âge & de son temperamment s'obstinoit à refuser un jeune homme aimable , dont elle étoit sûre d'être aimée , & qu'elle faisoit même profession de ne pas haïr ; car depuis le nouveau témoignage qu'elle avoit eu de sa passion par la violence de sa maladie , je lui trouvois plus de complaisance & d'égards pour lui , & j'aurois pris leur bonne intelligence pour le témoignage d'un amour naturel , si le chagrin de Mr. des Pesses ne m'eût forcé d'en juger autrement. J'en marquai de l'étonnement à Patrice, qui ne m'avoit jamais paru contraire aux desseins de Mr. des Pesses , & qui sembloit être plus affectionné que jamais pour sa sœur depuis notre séjour aux Saisons. Il me fit une réponse si vague , & d'un air si contraint , que j'aurois pû concevoir quelque défiance , si j'eusse crû moins connoître son caractère ; mais je le croyois uniquement occupé de sa mélancolie , de ses Livres , & des changemens continuels qu'il faisoit au Jardin & à la Mai-

son. Je comptois trop sur lui , & je ne me ferois pas imaginé qu'un esprit & un cœur excellent fussent capables de tromper.

Dans toute ma vie , rien n'a tant contribué à mes erreurs & à mes peines , que ce penchant trop crédule à présumer favorablement de la vertu d'autrui ; sur-tout lorsqu'avec un peu d'étude pour démêler le fond d'un caractère, je croyois y découvrir des principes naturels de droiture & d'inclination pour le bien. Je n'ai pas connu les grandes passions par expérience ; & sans cette clef, l'on n'entre jamais parfaitement dans la science du cœur humain, qui ne consiste que dans la connoissance de leurs effets. Comment concevoir avec un cœur tranquille, qu'il y ait des mouvemens capables de faire oublier des devoirs qu'on aime & qu'on ne viole pas même sans remord ? Ainsi je me suis toujours reposé sur le caractère d'autrui presque autant que sur le mien ; & lorsqu'il m'est arrivé d'en être la dupe, j'aimois mieux prendre l'erreur sur mon compte, en croyant que je m'étois trompé dans le jugement que j'en avois fait , que d'accuser la vertu d'inconstance ou de foiblesse. Fausse idée, qui suppose dans les hommes trop de bonté ou de malice , avec une constance dans l'une ou dans l'autre, dont la nature est rarement capable. L'exemple de Patrice a fait plus pour mon instruction, que mes raisonnemens & toutes mes lumières.

Il étoit tel que je l'ai dépeint ; mais entre mille qualités excellentes, il en avoit deux que le moindre excès pouvoit changer en défauts. L'une étoit cette complaisance, qui le rendoit d'un commerce aimable, mais qui



L'exposoit sans cesse à la séduction des conseils & des exemples. L'autre, son inquiétude continuelle, & ce besoin d'être fixé qui lui faisoit saisir sans discernement tout ce qui sembloit promettre à son cœur le repos qu'il cherchoit. Ces deux ennemis de son bonheur & de sa vertu l'avoient déjà engagé dans plus d'une fausse démarche. Cependant les apparences m'imposoient encore. A la surprise que je lui marquai, il se contenta de répondre que n'étant point le garant des inclinations de sa sœur, il étoit d'avis seulement qu'il ne falloit pas la contraindre ni l'importuner : mais qu'après la manière dont elle s'étoit expliquée, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avoir changé de sentimens. Il ajouta, que tous nos projets de mariage venant ainsi à manquer, il ne sçavoit pas même si la bienveillance nous permettoit trop de retenir plus long-tems Mr. des Pesses auprès d'elle. Ce conseil fut intinué si adroitement, qu'il fit impression sur moi. Je convins que la réputation de Rose demandoit des ménagemens. Il y avoit près de six semaines que Mr. des Pesses étoit aux Saisons. Je résolus de l'avertir avec toute la franchise de l'amitié, qu'un si long séjour, qui ne paroissoit pas devoir se terminer par le mariage, pouvoit être mal interprété. J'étois sûr que sa politesse & le respect qu'il avoit pour moi, lui feroit étouffer les murmures de son cœur. En effet, après quelques plaintes de son infortune, il confessa que mes scrupules étoient justes, & il prit le parti de se retirer à Paris. Je ne lui refusai point la permission qu'il me demanda de nous venir voir souvent.

.. Patrice avoit fait pendant ce tems-là divers

voyages, tantôt à ma priere, tantôt pour ses propres vûes. Je l'avois pressé d'aller souvent à Saint Germain, où je me reprochois de n'avoir pas encore paru moi-même. Mon dessein avoit toujours été de nous faire présenter au Roi Jacques par quelqu'un de nos parens, & j'avois jetté les yeux sur M. de Sercine, que ce Prince honoroit de sa confiance : mais je souhaitois ardemment que Georges voulût nous accompagner ; j'attendois avec impatience qu'il se portât de lui-même à notre réconciliation. J'avois donc chargé Patrice, non-seulement de disposer Mr. de Sercine à nous rendre le service que j'attendois de lui, mais de se menager aussi quelque entrevûe avec son frere, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour nous de mieux vivre ensemble, & de demander de concert la protection du Roi pour notre famille. Comme je ne lui voyois point autant de zele que je le désirois pour ces deux commissions, du moins à juger par la froideur avec laquelle il me rendoit compte de ses soins, j'attribuai cette nonchalance à son humeur naturelle, & je pris le parti d'aller moi-même à Saint Germain, où je vis Mr. de Sercine & Mr. Dillon pour la premiere fois. Ils ne me reçurent point en inconnu. Georges avoit eu soin de leur faire le portrait de ma misérable figure. Ils me saluerent même par mon nom, quoique je ne me fusse fait annoncer chez l'un & chez l'autre que sous le titre d'Ecclesiastique Irlandais. Mais si je ne trouvois qu'un sujet de rire dans cette premiere circonstance de mes deux visites, je fus vivement affligé de me voir traité avec une froideur à laquelle je ne m'attendois pas.

A peine me fit-on quelques offres de service. On ne m'entretint que du mérite de mes deux freres, & des témoignages de bonté qu'ils avoient reçus du Roi. On me parla aussi de la beauté de ma sœur, & de l'impatience avec laquelle elle étoit attendue à la Cour de S. Germain.

La crainte de me donner un nouveau ridicule en demandant l'explication d'un discours auquel je ne comprenois rien, me fit abréger les complimens. Je me retirai avec beaucoup d'inquiétude, & loin de passer huit jours à Saint Germain, comme je me l'étois proposé, je ne pensai qu'à reprendre le chemin des Saisons. Il m'importoit d'éclaircir promptement ce que j'avois entendu. Je concevois en général que j'étois trahi par Patrice, & joué par la fausse prudence de Georges : mais que devois-je penser de Rose ? L'intérêt de cette chere sœur me cauçoit une mortelle alarme. J'arrivai aux Saisons tout occupé de mes craintes. Comme j'en étois parti la veille, on étoit fort éloigné d'attendre si-tôt mon retour.

En entrant dans la cour j'apperçus quelques laquais d'une livrée inconnue, deux carrosses & des chevaux qu'on achevoit de dételier. J'avance vers la Maison. On me reconnoît, & j'entens aussi-tôt le bruit des fenêtres & de la porte des Salles qu'on fermoit avec la dernière précipitation. J'en croyois à peine mes oreilles & mes yeux. Que prétendent-ils ? disois-je ; voudroient-ils m'exclure tout-à-fait du Logis ? J'entre. Personne ne se presente pour me recevoir. Je monte droit à mon appartement, sans avoir la force de chercher des éclaircissements que je croyois déjà

funestes, ni celle même d'appeller un Domestique de la Maison ; car j'étois arrivé seul & à pié, après avoir quitté à Paris la Voiture de S. Germain.

On demeura quelques momens dans un profond silence, pendant lequel on méditoit apparemment sur la maniere dont on devoit le conduire avec moi. J'entendis enfin la voix de Patrice, qui demandoit à quelque domestique, où j'étois ? Il monta ensuite à ma chambre. J'étois assis, la tête appuyée sur une main. Je ne quittai point cette posture ; & sans ouvrir même les yeux, j'attendois avec beaucoup d'amertume qu'il m'expliquât ce que j'avois à esperer ou à craindre ; car mes premiers soupçons étoient tombez sur Georges, & je m'imaginois bien que ce ne pouvoit être que lui, qui étoit venu pour m'enlever sa sœur. Mon silence & les marques de ma vive affliction touchèrent le tendre Patrice. Il demeura comme incertain s'il devoit parler. Je levai les yeux sur lui. Mon premier regard le fit rougir. Enfin la bonté de son naturel l'emportant sur tous ses projets, il me dit ingénûment qu'il sçavoit la cause de mon chagrin, & qu'il avoit honte de m'avoir trompé.

Et vous aussi, Patrice ! interrompis-je avec un profond soupir. Helas ! Que vous ai-je donc fait ? Quelle raison aviez-vous de vous defier de moi ? Il convint qu'il étoit coupable, & il me promit la confession de toutes ses fautes. Mais ce qui presse le plus, me dit-il, c'est l'embarras où vous allez être, & où je suis déjà. Mon frere est ici. Je me suis engagé à favoriser le dessein où il est de mener Rose à Paris. Elle y consent. Je crains que vous ne

puissiez vous y opposer sans vous attirer quelque nouveau chagrin. Je le pressai de s'expliquer davantage. Il me confessa que dans le premier mouvement de surprise & de confusion où les avoit jettez mon retour imprévu, Georges l'avoit chargé d'un air furieux de me venir déclarer qu'il ne feroit pas deux fois ma dupe, & que si j'entreprendois de retenir Rose, je l'obligerois, malgré lui, à quelque violence. Quel parti prendre ? me dit-il ; j'ai toujours senti que je m'engageois imprudemment, mais je n'ai pu me défendre contre ses instances, ni résister à certaines promesses.

Quoique je sentisse toutes les difficultez de ma situation, je fus si satisfait de voir rentrer Patrice dans son devoir & dans mes intérêts, que je repris aussi-tôt l'esperance. Je remis toute autre question à des circonstances plus tranquilles, & ne pensant qu'au mal présent, je lui demandai si Georges étoit seul. Il me dit qu'il avoit avec lui trois Dames, & deux Gentilshommes, à l'un desquels on se proposoit de marier Rose. Nouvelle temerité, qui me causa autant de douleur que d'étonnement. Marier Rose ! m'écriai-je : A qui donc ? & de quel droit prétend-on disposer d'elle, sans ma connoissance, & sans mon aveu ? Il se hâta de répondre que je ne devois pas m'alarmer ; que pour ce qui regardoit ce mariage, Georges n'avoit rien entrepris qu'avec l'approbation & le conseil de tous nos Parens & nos amis de Saint Germain ; que le Roi lui-même y donnoit son consentement, & que le Parti étoit également honorable & avantageux pour notre sœur. Chaque mot d'un si étrange récit augmentoit ma surprise & ma consternation. Mais, repris-je, d'une

voix altérée par le ressentiment, suis-je donc compté pour rien ? Méprisez-vous jusqu'à ce point ma tendresse, mon caractère, & les droits de mon âge ? D'ailleurs marie-t-on une fille sans la consulter ? sans qu'elle connoisse, sans qu'elle ait même vu l'époux qu'on lui destine ? Il m'interrompit pour m'assurer que par rapport à moi, l'on étoit résolu de m'informer de toute l'intrigue avant que d'en venir à la célébration des nûces ; & que pour l'amant de Rose, il étoit venu si souvent la voir avec Georges depuis notre séjour aux Saisons, qu'elle avoit eu le tems de le connoître, & de prendre pour lui beaucoup d'estime.

Il ne manquoit que ce dernier trait pour achever de me faire sentir que j'avois été misérablement leur jouet depuis notre départ de Paris. Je ne demandai point d'autre explication, & prenant mon parti sans délibérer, je priai Patrice d'avertir son frere que je desirois impatiemment de l'entretenir en particulier. Il me satisfit, après m'avoir fait promettre que je ne revelerois de sa confidence que ce qui regardoit le départ de Rose. Mais je fus aussi surpris que de tout le reste, de le voir revenir tristement, pour m'annoncer que Georges refusoit absolument de me voir, si je ne m'engageois à consentir au départ de ma sœur, & à bien vivre désormais avec lui. Ciel ! m'écriai-je, en y levant les yeux, vous êtes témoin de qui la paix dépend ici. Mais j'irai moi-même à lui puisqu'il refuse de venir à moi.

En effet, je descendis aussi-tôt, & malgré l'agitation de tous mes sentimens je reçus du Ciel assez de force pour prendre un air cal-

me & composé. J'entrai dans l'appartement , où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à me voir , après la timidité qui m'avoit fait chercher la solitude en arrivant. Georges parut deconcerté ; Rose étoit tremblante ; & tous les spectateurs , qui n'ignoroient pas la situation des affaires , & qui avoient part au complot , se trouverent dans un certain embarras. Mais lorsque j'ouvris la bouche pour m'expliquer avec modération , tout ce que j'avois recueilli de fermeté m'abandonna à la vue de Mr. de Sercine , sur qui le hazard fit tomber mes yeux. C'étoit ce même Gentilhomme que j'avois vû à Saint Germain le matin du même jour , notre proche parent , un homme âgé , un Courtisan , qui avoit la reputation d'être plein de sagesse & d'experience. Je trouvai tout d'un coup dans la complaisance qu'il avoit d'accompagner Georges , la cause du froid accueil qu'il m'avoit fait ; & j'avoué que sa présence & ce souvenir me glacerent tout d'un coup le sang. Ils'apperçut que mon embarras me lioit la langue , & prenant lui-même la parole , il me pria de ne pas m'offenser de ce que son zele pour notre maison & son amitié pour mes freres & ma sœur l'avoient fait entrer dans quelques mesures qui s'étoient prises à la verité sans ma participation , mais qui ne devoient pas allarmer ma sagesse & ma piete ; que de toutes les personnes que je voyois chez moi , il n'y en avoit pas une de qui je ne pûsse attendre dans toutes les occasions de l'amitié & des services ; que c'étoit son épouse & ses deux filles , avec M. Linch , jeune Seigneur d'une grande esperance , qui avoit lié une amitié étroite avec mes freres , & qui avoit des sentimens encore plus tendres pour ma sœur ; que

la retraite où je tenois Patrice & Rose étoit une mauvaise voye pour les avancer dans le monde ; & l'état de nos affaires ne m'ayant pas permis sans doute de leur en faire prendre une meilleure , il venoit avec toute l'affection d'un parent & d'un ami leur offrir sa Maison & son credit à la Cour ; que Rose n'y feroit pas reçue moins agreablement que mes freres , qui avoient deja eu l'honneur d'être présentés au Roi ; que ce Prince souhaitoit ardemment de la voir , sur le portrait que Mylord Linch avoit fait d'elle ; enfin qu'il venoit la prendre avec son Epouse & ses filles pour la conduire à Paris , où elle passeroit quelques jours à se faire habiller , & de là à Saint Germain , où elle étoit attendue : que pour moi , si je persistois dans mon inclination pour la solitude , je pouvois demeurer tranquillement aux Saisons ; & que tous les amis de notre famille s'emploieroient pour me faire obtenir un benefice ou quelqu'autre faveur du Clergé.

Ayant eu le tems de me remettre pendant ce discours , je conçus que mes plaintes , mes objections & mes scrupules seroient peu écoutées , & qu'on n'attendroit pas mon consentement pour exécuter des projets qu'on avoit formés sans me consulter. L'indifference qu'on marquoit pour moi en me conseillant si froidement de demeurer , me touchoit peu. Ce n'étoit point aux caresses des hommes ni aux faveurs de la fortune que mon cœur étoit sensible : il l'étoit à l'endurcissement de Georges , dont la folle prudence l'emportoit sur tous mes soins , & donnoit même un ridicule à ma tendresse & à mon zele ; car je decouvris clairement dans la conduite & dans les termes de Mr. de Sercine , l'opinion qu'on



lui avoit fait prendre de moi. J'étois encore plus vivement touché de l'aveuglement de Rose & de Patrice, qui se livroient si temerairement aux premières espérances, & de l'ingratitude avec laquelle ils s'étoient déterminés à me causer le plus mortel chagrin que je pûsse recevoir. Cependant malgré le trouble où me jettoient des réflexions si amères, je formai sur le champ les deux seules résolutions qui me restoient à prendre dans ces tristes circonstances, l'une de leur épargner jusqu'à mes reproches, parce qu'ils étoient désormais inutiles, & qu'ils ne pouvoient servir qu'à les rendre plus coupables; l'autre de retourner promptement en Irlande, & de ne plus penser à leur être utile que par mes vœux & mes prières. Ils avoient trouvé des conseils, des protections, des secours, des établissemens mêmes; si j'en croyois les flatтерies de leur amour propre ils n'avoient plus rien à attendre de moi; & d'ailleurs il paroïssoit assez qu'ils n'en vouloient plus rien recevoir.

Je ne dirai point qu'il n'entrât pas beaucoup de ressentiment & de dépit dans le serment intérieur que je fis de quitter la France; mais j'étois sûr du moins que la raison & la religion n'y trouvoient rien à condamner. Elles m'y portoient au contraire également; & lorsque je me trouvai l'esprit libre & le sang moins ému, je remerciai le Ciel d'avoir permis que je fusse engagé à partir par un lien assez fort pour me faire surmonter les faiblesses du sang & les mouvemens d'une tendresse excessive.

J'eus donc la force de répondre paisiblement à Mr. de Sercine, que les intérêts de mes frères & de ma sœur étoient fort bien en-

tre ses mains, & que si j'avois dû m'attendre d'être traité avec un peu plus d'égards & de confiance, j'avois du moins la consolation de voir ma famille très-honorée de la protection du Roi & de la sienne. Je n'ajoutai rien; & cette réponse civile à laquelle on s'attendoit moins qu'à quelques traits de morale chagrine, fit renaître la tranquillité & la joye dans l'assemblée. On servit des rafraichissemens. J'en fis les honneurs, & je pris part à la conversation, avec soin d'écarter tout ce qui pouvoit renouveler mes peines. Cependant la vûe de Rose, que je regardois comme la malheureuse victime de l'ambition de son frere, ses charmes innocens, ses regards timides & embarrassés qu'elle osoit à peine fixer sur les miens, m'arrachoient du fond du cœur des soupirs que je ne retenois qu'avec violence. Je formai le dessein de me menager un entretien secret avec elle, pour faire une nouvelle tentative sur son esprit, ou du moins pour la fortifier par la repetition de mes anciennes maximes. Je lui fis signe de me suivre hors de l'appartement. Elle m'auroit obeï. Mais Georges m'observoit; il penetra mon dessein, & la retenant lorsqu'elle se levoit pour me suivre, il me dit avec une douceur affectée, que j'avois en tout le tems de donner mes sages conseils à Rose; qu'il ne falloit pas dérober sa presence à tant d'honnêtes gens; & que la remettant entre les mains de Madame de Sercine, je pouvois compter qu'elle n'avoit plus besoin d'autre leçon que l'exemple d'une Dame si aimable & si sage. Ainsi tout me fut ravi cruellement, jusqu'à la douceur de lui dire en particulier le dernier adieu. A peine eus-je la liberté d'entretenir un moment Patrice. Je

n'entraî avec lui dans aucun nouveau détail : mais après de justes reproches de sa foiblesse, qui rendoient toutes ses bonnes qualitez inutiles, je l'exhortai à l'amour du moins de la vertu, lors même qu'il en oublieroit la pratique ; & je lui prédis une partie des maux dont il étoit menacé. Peut-être n'aurois-je pu lui cacher la résolution de mon départ, si Georges, qui apprehendoit autant mes seductions, que j'eusse dû craindre les siennes, ne fût venu m'interrompre. Il me dit d'un air satisfait qu'il alloit travailler efficacement à notre fortune avec Rose & Patrice ; que je serois toujours le premier à qui il en feroit recevoir les fruits, & qu'il recommandoit ses entreprises à mes prières. Partez, lui repondis-je ; allez Georges, & puisse votre fortune surpasser vos esperances ; le plus ardent de mes souhaits est de vous voir sages & heureux : Mais je suis trompé si vous le devenez par des voyes si étranges. Mr. de Sercine & Mylord Linch qui nous joignirent au même moment, affectèrent de m'interrompre par de complimens déplacés. Il me fut aisé de reconnoître qu'ils agissoient tous de concert, pour m'ôter les moyens de leur dire ce qu'ils ne pouvoient entendre sans honte. La nécessité me fit céder à cette tyrannie. Je les vis partir, sans leur donner aucune autre marque de chagrin que mon silence. J'eus même les yeux constamment baissés ; & lorsqu'ils m'assurèrent en m'embrassant qu'ils auroient soin de me donner souvent de leurs nouvelles, je ne leur repondis que par des inclinations de tête & de profondes reverences.

Il est vrai que Patrice me protesta en me serrant la main, que mes intérêts lui seroient

toûjours auffi chers que les fiens , & qu'il me donneroit bien-tôt de meilleures preuves de fes sentimens : Mais quel fond pouvois-je faire fur un caractère foible & inconstant , fur lequel il paroiffoit que les nouvelles impressions étoient toûjours les plus fortes ? Il avoit reconnu fon-devoir deux heures auparavant : Il avoit pris parti pour moi , en fe confeffant coupable de s'être laiffé entraîner par les confeils de fon frere ; & je le voyois partir pour me fuir , d'un air auffi content que ceux qui me l'enlevoient , fans m'avoir même expliqué le fond de fes deffeins , & fans me laiffer les moindres lumieres fur fes démarches paffées , pour servir du moins de regle à ma propre conduite. Auffi n'emploiai-je les premiers momens que je passai feul après leur départ , qu'à renouveler le ferment que j'avois fait de quitter la France. Il n'y avoit plus de raisons qui puffent me faire balancer. J'étois dégagé de tous mes devoirs par leur obftination & par leur fuite ; & après la maniere sanglante dont on venoit de me traiter , la tendresse du sang n'étoit plus qu'une foiblesse.

Cependant comme je ne voulois rien avoir à me reprocher , je ne crus pas qu'il me fût permis d'abandonner les Saifons fans y laiffer quelque personne de confiance qui prît soin de leurs affaires , & qui leur remît fidellement ce que j'étois réfolu de leur laiffer. Quoique le droit d'aîneffe me donnât la meilleure part à tout ce que nous avions poffédé jufqu'alors en commun , mon deffein étoit de leur céder fans exception tout ce que j'y pouvois prétendre , & de prendre feulemeut fur la somme qui étoit encore entre mes mains , ce qui m'étoit neceffaire pour les frais du voyage.

Killerine m'offroit une retraite où je pouvois toujours vivre commodement des seuls fruits de mon Benefice. Je jettai donc les yeux sur Mr. des Pesses dont je connoissois parfaitement la probité, & jugeant même qu'une commission de cette nature lui seroit fort agréable par les nouvelles occasions qu'il auroit de rendre service à Rose & à mes freres, je le fis prier de venir promptement aux Saisons.

Cette invitation extraordinaire lui donna des esperances qui se trouverent mal remplies à son arrivée. En lui apprenant la résolution où j'étois de retourner en Irlande, je ne pus lui en laisser ignorer les motifs, ni lui cacher par conséquent ce que j'avois recueilli du court entretien que j'avois eu avec Patrice, sur ce qui concernoit Rose, & les vûes de Mylord Linch. Il en fut d'abord affligé jusqu'à me faire craindre quelque funeste effet de sa douleur, sur-tout lorsqu'il vint à considerer que mon départ le privoit de l'unique ressource qu'il avoit auprès d'elle. Cependant étant revenu de ce transport, & me voyant trop affermi dans mon dessein pour se flatter que je pusse changer de sentiment, il se réjoüit, comme je l'avois prévu, du choix que je faisois de lui pour lui confier notre Maison. C'étoit un droit qu'il acqueroit de revoir ma sœur, & d'entretenir quelque liaison avec elle, ce qu'il n'auroit pu se promettre autrement dans des circonstances si peu favorables pour son amour. Je lui demandai si étant logé proche de Patrice pendant le séjour qu'il avoit fait aux Saisons, il ne s'étoit point apperçu de tout ce qui s'y passoit contre ses interêts & contre les miens. Il me dit qu'il s'étoit souvent imaginé pendant des nuits entieres d'entendre du

bruit dans le Jardin & dans d'autres lieux ; mais que ne se défiant de rien , la bienfaisance ne lui avoit pas permis de porter sa curiosité trop loin dans la maison d'autrui. J'interrogeai de même le seul Domestique qui étoit resté avec moi , & je n'en tirai pas plus de lumières ; de sorte que je n'emportai pas même en partant la satisfaction de sçavoir par quels artifices on m'avoit trompé , ni s'il avoit été dans mon pouvoir de m'en défendre. Cette connoissance , à la vérité , n'auroit pas réparé le mal , mais elle auroit servi à me faire raisonner encore plus juste sur les malheureuses suites que j'en devois attendre.

Ce ne fut pas sans un tendre regret que je me séparai le lendemain de Mr. des Pesses , après lui avoir remis environ dix mille écus , qui étoient l'unique reste de la fortune de nos Ancêtres. Je lui laissai un simple Billet, adressé à mes freres , dans lequel je leur déclarois , sans aucune marque de ressentiment , que me trouvant dégagé de toutes mes promesses par mille raisons que j'évitois de rappeler , je prenois le parti de retourner à Killerine ; & que si j'avois cru pouvoir les préférer pendant quelque tems à mon Troupeau , j'étois obligé de me rendre à mes anciens devoirs , lorsque ma présence & mes soins leur devenoient absolument inutiles. Je les exhortois à se souvenir de leur naissance & de leur Religion , & de ce qu'ils devoient par ces deux motifs à Dieu & à l'honneur de leurs Ancêtres. Je leur recommandois instamment leur sœur , dont le soin étoit désormais leur premier devoir , & d'un compte d'autant plus rigoureux , que c'étoit volontairement qu'ils s'en étoient chargés. Enfin je leur marquois

que j'avois remis à Mr. des Pesses nôtre Maison & nôtre argent, sur lesquels je leur abandonnois tous mes droits. Je laissai une Lettre beaucoup plus longue pour Rose, mais où il n'entroit que de la tendresse & des conseils salutaires. Cependant je ne puis cacher que j'eus beaucoup de violence à me faire pour écrire avec cette moderation. Il s'en falloit bien que toutes les playes de mon cœur fussent fermées. J'étouffai ses plaintes; résolu de ne prendre conseil désormais que de la raison & du devoir.

Il fallut néanmoins me combattre encore, en passant par Saint Germain pour me rendre à Dieppe; & j'éprouvai plus que jamais par la peine que j'eus à me vaincre, combien les mouveimens les plus reglez de la nature sont difficiles à gouverner. Que n'en doit-il pas coûter par conséquent pour prendre un parfait empire sur les passions? Je sçavois que mes freres & ma sœur devoient arriver à la Cour avant la fin de la semaine. Je me sentois porté à les attendre, & à chercher pour la dernière fois l'occasion de les voir. Tantôt c'étoit pour leur faire tous les reproches qu'ils meritoient, & que la présence de Mr. de Sercine m'avoit contraint d'étouffer dans mon cœur. Tantôt c'étoit pour satisfaire ma tendresse, qui étoit encore assez forte pour me faire oublier leur ingratitude. Ils ne s'attendoient point à mon départ. Ils n'avoient jamais regardé la proposition de les quitter, que le mécontentement m'avoit fait faire plusieurs fois, comme une menace sérieuse. Il pouvoit encore arriver que me voyant en chemin pour m'éloigner sans retour, le souvenir de tout ce que j'avois fait pour eux, & la honte de

m'avoir causé de si injustes chagrins, leur firent reprendre les sentimens qu'ils avoient eus pour moi. Mais quand ils les eussent repris, à quoy ce changement pouvoit-il aboutir? Ils étoient déjà trop engagés. Ils avoient pris des guides que la bienfiance ne leur permettoit plus d'abandonner, & dont les vûes ne pouvoient jamais s'accorder avec les miennes; d'ailleurs c'étoit me flatter trop que de les croire disposez à se reconcilier avec moi. Je leur étois devenu incommode; je devois craindre de l'être encore plus à Saint Germain. Qui sçait de quelle maniere ils auroient pris ma visite, & si Georges qui avoit été capable de se faire un jeu de mes infirmités naturelles avec Messieurs de Sercine & Dillon, n'eût pas couronné sa vengeance par quelque insulte éclatante? De toutes ces reflexions je m'attachai à celles qui devoient me faire hâter mon voyage. Je me rendis à Dieppe, où je profitai du premier Vaisseau qui s'offrit pour Londres. Au moment que je m'embarquois, on me remit une Lettre de Mr. des Pesses, qu'il m'avoit adressée au hazard dans la même Auberge où nous avions passé quelques jours en arrivant en France. Je balançai si je devois la lire, dans la crainte d'y trouver quelque nouveau sujet de peine; mais la tendresse du sang prévalut encore. Je l'ouvris, Elle contenoit de nouvelles instances pour m'arrêter, avec la relation d'une visite que Mr. des Pesses avoit rendu à mes freres & à ma sœur. Ayant découvert heureusement leur demeure à Paris, il n'avoit pas perdu un moment pour leur annoncer mon départ. Rose s'étoit évanouie à cette nouvelle, & n'étoit revenue que pour verser un torrent de larmes.

Patrice



Patrice avoit donné aussi toutes les marques d'une vive douleur. Georges même avoit paru frappé d'un dénoûment si imprévu ; mais il avoit employé aussi-tôt tout son esprit pour consoler sa sœur & son frere, en leur représentant que ma présence n'étoit pas nécessaire à leurs projets ; que rien ne les empêchoit d'espérer que je ne pusse vivre fort heureusement dans mon Benefice ; & que si leurs affaires tournoient aussi bien qu'ils devoient se le promettre, il ne seroit jamais trop tard pour m'inviter à revenir partager leur fortune. Mr. des Pesses concluoit des larmes de Rose, & des regrets de Patrice, que j'en étois aimé tendrement, & que si je voulois tenter quelque nouvel effort, ils pouvoient encore être ramenez à mes vûes. Je vis dans le tour de sa Lettre un Amant inquiet pour lui-même, qui tâchoit de me retenir par de foibles espérances, pour faire servir mon retour à rétablir un peu les siennes. Mais quand j'aurois crû Patrice & Rose encore plus sincèrement affligez, je connoissois l'humeur fiere & inflexible de Georges. J'étois sûr qu'il n'entroit pas plus de tendresse pour eux dans le parti qu'il avoit pris de me les enlever, que de ressentiment de la maniere dont je lui avois moi-même enlevé sa sœur. Il avoit voulu se vanger avec usure. Ainsi je ne pouvois tenter de les lui ôter encore, sans l'exciter à une nouvelle vangeance, qui perpetueroit puérilement les représailles. Cette pensée qui avoit été un des principaux motifs de mon départ, me défendit contre les sollicitations de Mr. des Pesses, malgré l'attendrissement excessif que sa Lettre m'avoit causé. Je lui fis sur le champ une courte réponse, pour lui marquer la constance de mes

résolutions , & mon embarquement , qui se fit à l'heure même. En deux jours d'une heureuse navigation j'arrivai à Londres , d'où je fis le chemin par terre jusqu'à Holyhead. Un Vaisseau Anglais que le hazard me fit trouver prêt à lever l'ancre , me rendit en quatre jours à Londondery , & je me revis le lendemain au soir dans ma maison de Killerine.

Quatre mois d'absence m'auroient fait trouver une vive satisfaction dans les embrassemens & les caresses de mes amis , si j'eusse pu me délivrer de mille fâcheux souvenirs dont j'avois la source dans le cœur encore plus que dans l'imagination. Je ne pus me trouver si proche du tombeau de mon Pere , sans ressentir une mortelle confusion de n'avoir pas un meilleur compte à lui rendre du dépôt qu'il avoit confié à mes soins. Le témoignage de ma fidélité & de mon zèle , que je trouvois au fonds de mon cœur , en écartoit bien toute ombre de remord ; mais loin d'en bannir le regret & la tristesse , il ne servoit qu'à me rappeler l'inutilité de mes peines , & les misérables fruits que j'avois recueilli de mes esperances. Je portois ce poids à tous momens , & dans toutes sortes de lieux. Ce n'est pas qu'en examinant quelquefois les choses dans un sens plus favorable , je ne rendisse à Georges la justice qu'il meritoit de plusieurs côtés. La sagesse de ses mœurs , la droiture de son jugement , & l'honnêteté de ses principes , étoient trois points sur lesquels je ne lui avois jamais reconnu de foible ; & je concevois bien que quelque part que l'esprit de vengeance pût avoir à la conduite qu'il avoit tenue à mon égard , & l'ambition ou l'amour du monde à celle qu'il vouloit faire

prendre à son frere & à sa sœur, il ne falloit pas craindre qu'il les portât au vice par son ambition ou par son exemple. Mais l'espece de vertu qu'il étoit capable de leur inspirer, me paroissoit presque aussi redoutable que le vice. C'étoit uniquement l'envie de plaire aux hommes, c'étoit l'estime de leurs faveurs, & le goût de toutes les voies qui peuvent y conduire. Le plus honnête homme, qui ne l'est pas avec un autre fin, tarderoit-il long-tems à devenir vicieux, si le vice pouvoit servir à ses vûes? Et n'arrive-t'il pas en effet qu'il y devient souvent nécessaire? Car à quoi sert de le déguiser sous d'autres noms! La noblesse de sentimens est-elle autre chose que de l'orgueil, quand elle n'a pour objet que des grandeurs & des distinctions humaines? La politesse & la complaisance qui servent à ouvrir les voies de la fortune, ne sont-elles pas presque toujours une lâche approbation des défauts ou des déreglemens d'autrui? La galanterie, sans laquelle on ne feroit pas un pas dans le monde, peut-elle être distinguée sérieusement de la volupté sensuelle dont elle est comme la fleur & le raffinement? J'accorde si l'on veut qu'un homme de jugement & d'honneur, tel que je me figurois Georges, ne se livre point sans ménagement à cette dépravation: Mais quel frein pouvoit retenir Rose & Patrice? Leur âge qui étoit à peine au dessus de l'enfance; leur caractère tendre & facile qui les rendoit capables de l'excès du bien & du mal, suivant les premières impressions par lesquelles ils seroient déterminez, l'éclat de leurs qualitez naturelles qui les exposoit à des séductions plus presentes & plus inevitables; enfin la témérité de leur frere,

qui ne concevoit pas même qu'ils eussent besoin de précaution, étoient de justes sujets d'allarmes, qui me faisoient craindre pour eux autant de chûtes que de pas.

En reflechissant ainsi sur la cause de mes regrets, il me vint un scrupule qui me causa beaucoup d'embarras. L'opinion même que j'avois du jugement & de la probité de Georges, me fit douter si mes delicatesses de Religion n'avoient pas été portées trop loin, & si l'idée que je me formois du monde n'étoit pas fausse ou du moins exagérée. Il étoit certain que je ne la devois point à ma propre experience. C'étoit le fruit de mes lectures, ou des principes d'éducation que j'avois reçus au Seminaire de Carrickfergus. Georges au contraire, quoiqu'agé seulement de quelques années plus que son frere, avoit eu de bonne heure l'occasion de se repandre beaucoup plus au dehors, parce que se trouvant l'aîné de notre Maison, il étoit obligé dans les dernieres années de la vie de mon Pere de le représenter aux assemblées de la Province, & d'entretenir certaines liaisons de bienveillance avec la Noblesse de notre Canton. Etoit-il impossible qu'il eût acquis des connoissances plus justes que les miennes, & qu'étant mieux informé des usages du monde, il eût jugé avec plus de discernement de ce qu'ils ont de criminel ou d'innocent ? Dans cette supposition, non-seulement il devoit connoître mieux que moi ce qui étoit convenable aux intérêts de son frere & de sa sœur, mais il auroit eu raison de me reprocher, comme il avoit fait plus d'une fois, que mon zele surpassoit mes lumieres, & que j'étois plus propre à la solitude du Cabinet, qu'à donner des regles de con-

quite pour le monde. J'aurois mérité même d'être regardé comme un censeur aveugle, & comme un turbulent qui derangeoit mal-à-propos ses sages desseins par mes plaintes, & par mes remontrances importunes. A la vérité les Livres saints, dont toutes les maximes sont infaillibles, déclarent la guerre en mille endroits au monde & à ses partisans ; mais ils expliquent aussi ce qu'il faut entendre par les partisans du monde : ce sont les fourbes, les orgueilleux, les sensuels, les vindicatifs, les ravisseurs du bien d'autrui, &c. toutes qualitez qu'on ne peut attribuer raisonnablement à la plupart des personnes qu'on connoît, & qu'on n'attribueroit pas sans une temerité criminelle à ceux qu'on ne connoît point. C'est donc sur cette seule espèce d'hommes, s'il en est beaucoup d'un si affreux caractère, que tombent toutes les maledictions évangéliques ; ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre de ceux même qui vivent avec eux dans le monde, ne puissent être d'un commerce aimable, & sans danger ; & Georges pouvoit l'avoir reconnu par l'expérience.

Dans l'incertitude où je demeurai après ces réflexions, je me repentis amèrement de n'avoir pas mieux profité du tems que j'avois passé en France, pour acquérir les lumieres qui me manquoient. Il m'auroit été facile de me faire introduire dans toutes sortes de sociétés, & d'en démêler les principes & les usages. J'aurois appris par moi-même ce qu'un Chrétien doit penser du monde. Peut-être me serois-je mieux accordé avec Georges après avoir acquis cette connoissance, & la paix auroit continué de regner dans notre famille ; au lieu que par ma precipitation à condam-

ner tout ce qui m'avoit déplû, j'étois peut-être coupable de l'avoir troublée. Ce doute m'affligea si vivement, que j'aurois eu peine à me consoler, si le Ciel n'eût rendu le repos à ma conscience par une autre reflexion. S'il est vrai, me dis-je à moi-même, que Georges ne s'égare point dans ses idées & dans ses projets, je ne dois pas regretter qu'il m'ait ôté la conduite de son frère & de sa sœur; ils ne peuvent être mieux que sous la sienne. S'il s'égare autant que je l'ai cru, j'ai fait mon devoir en le condamnant, & j'ai eu raison de le quitter, lorsque-j'ai perdu tout espoir de le faire rentrer dans le sien.

Ce n'étoit pas à Killerine que mes difficultés pouvoient s'éclaircir autrement. Une Bourgade, presque uniquement composée d'artisans & de laboureurs, étoit peu propre à me représenter le monde où mes frères & ma sœur se trouvoient engagés. D'ailleurs l'innocence & la tranquillité regnoient depuis long-tems dans mon Troupeau. Cependant comme les dispositions de la Providence avoient commencé à se déclarer sur mon sort, & que toute la suite de ma vie étoit destinée à beaucoup d'agitation, il ne me fut pas accordé, même à Killerine, pendant quelques mois que j'y passai, de jouir du repos que j'y étois venu chercher, & que tout le monde y goûtoit. A peine commençois-je à revenir un peu de la profonde tristesse que j'avois apportée de France, que pour me préparer à mille nouvelles douleurs auxquelles la tendresse fraternelle devoit bien-tôt m'exposer, le Ciel me suscita une épreuve d'autant plus sensible, qu'elle regardoit l'honneur de mon Pere, c'est-à-dire, ce que j'avois de plus pré-

cieux après les intérêts de Dieu & de la Religion. Ce n'est pas interrompre l'Histoire de mes freres que de m'arrêter un moment à ce recit, parce qu'il se trouve lié par ses suites avec la plupart des événemens que j'ai entrepris de raconter.

Quelques Gentilshommes du Comté d'Antrim, mal intentionnez pour le Gouvernement, & picquez sur-tout de voir passer les plus belles Terres d'Irlande entre les mains des Favoris du Roi, sans autre titre pour les obtenir que leurs bassesses & leurs flateries, s'étoient liguez secretement dans le dessein de soulever le Peuple, & peut-être dans l'esperance de leur faire secouer entierement le joug de l'Angleterre. Le succès d'une si grande entreprise dependant d'une infinité de ressorts & de mouvemens, ils avoient employé plusieurs années à dresser leurs machines, & le secret avoit été gardé si fidelement, qu'après même qu'il fut decouvert on ne put parvenir à connoître les complices. L'un d'entr'eux nommé *Fincer*, ancien ami & voisin de notre Maison, perdit malheureusement le plan general du projet, qui fut trouvé par un Officier du Roi. *Fincer* s'apperçut aussi-tôt de sa perte ; mais étant sûr que cet écrit étoit d'une main fidelle & inconnue, & la prudence des conjurez, qui l'avoient dressé de concert, leur ayant fait deguiser les noms des personnes & des lieux d'une maniere qui ne pouvoit les trahir, il se flata de pouvoir écarter les soupçons s'ils tomboient sur lui, & de rendre toutes les recherches inutiles. En même tems néanmoins il ne negligea pas d'informer de son malheur tous ceux qu'un même intérêt obligeoit d'y prendre part ; mais

pour les empêcher de s'alarmer il leur jura de nouveau une fidélité à toute épreuve. En effet le Viceroy, à qui l'on s'étoit hâté de remettre le Memoire, prit inutilement toutes sortes de voies pour decouvrir les Auteurs & les Ministres du complot.

Cependant la crainte d'un danger si pressant l'ayant porté à mettre le secret à prix, suivant la méthode d'Angleterre, on vint à bout sur divers indices, tels que le tems & le lieu où le projet avoit été trouvé, de s'assurer que c'étoit Mr. Fincer qui l'avoit perdu. Il fut arrêté, & conduit dans les Prisons de Dublin. On commença aussitôt les interrogations, & le Viceroy s'y trouva présent lui-même. Mais au lieu de voir un criminel consterné, on fut surpris que sans marquer la moindre émotion, Fincer offrit volontairement de s'expliquer. Il confessa qu'il avoit deux choses à se reprocher : l'une d'avoir gardé si long-tems un Memoire dangereux ; & l'autre de ne s'être pas hâté, après l'avoir perdu, de venir declarer le fond du mystere au Viceroy, pour lui épargner les fausses démarches auxquelles un peril imaginaire l'avoit engagé : que pour la premiere de ces deux fautes il n'avoit point d'autre justification à donner que sa curiosité, qui lui avoit fait conserver trop long-tems une piece rare & d'une nature extraordinaire ; & que pour la seconde il étoit vrai que son devoir l'obligeoit d'offrir plutôt quelques éclaircissmens au Viceroy, mais qu'on devoit se figurer aisement qu'un homme innocent qui aime le repos évite autant qu'il peut de s'exposer à des embarras inutiles ; en un mot qu'il avoit esperé qu'on ne decouvriroit jamais que le Memoire eut été entre ses mains,



& qu'étant certain que le projet de revolte qu'il contenoit n'étoit qu'une chimere, qui s'étoit évanouie avec la vie & le souvenir de son Auteur, il avoit cru que pour la tranquillité publique autant que pour la sienne, il ne pouvoit prendre de parti plus sage que le silence.

Comme ce discours parut fort obscur, & qu'on lui demanda des explications moins équivoques ; il ajouta, avec la même tranquillité, qu'il étoit fâché qu'on le forçât de noircir l'honneur des morts, mais que dans la nécessité où il étoit de ne rien cacher, il déclaroit à regret que l'Auteur du Memoire avoit été le feu Comte de.... ; que le zele de ce Seigneur pour la Religion Romaine lui avoit fait entretenir pendant toute sa vie un desir ardent de la tirer de l'oppression ; qu'il avoit formé cent projets qu'il n'avoit pu faire goûter à ses amis, & qui n'avoient jamais été plus loin que sur le papier ; que sa mort ayant achevé de les dissiper, il en étoit resté apparemment quelques copies ; que le Memoire en étoit une, & que l'ayant trouvé lui-même entre les papiers de son Pere, qui étoit mort aussi depuis quelques mois, il ignoroit de quelle maniere elle y étoit venue ; qu'il se souvenoit seulement de l'avoir entendu parler des desseins du Comte, qui étoit de ses meilleurs amis, & des efforts qu'il avoit toujours fait pour le guerir de ces vaines imaginations ; enfin pour donner encore plus de vraisemblance à son discours, Fincer assura le Viceroi que mes freres ne s'étoient déterminés à quitter l'Irlande que par la crainte d'être accusez tôt ou tard, & peut-être avec justice, d'avoir participé aux projets de leur Pere.

A la vérité ce tissu de calomnies n'étoit soutenu d'aucune preuve ; mais comme il n'y en avoit pas non plus à produire contre l'accusé , le Viceroi fut obligé de suspendre les procédures en attendant de nouvelles lumières , & Fincer fut retenu dans sa prison. Le bruit de cette aventure s'étant repandu à Dublin dès le même jour , je reçus tout à la fois plusieurs Lettres , qui m'apprenoient l'injure qu'on venoit de faire à mon Pere , & m'avertissoient même du peril où j'étois d'être arrêté.

C'étoit en effet à quoi je devois naturellement m'attendre. Mais moins touché de cette crainte que de l'honneur de mon sang , je n'examinai point si j'avois des risques à courir , & je me crus appelé à Dublin par toute sorte de raisons. Je fis tant de diligence , qu'ayant prevenu les ordres du Viceroi , je me presentai à lui lors qu'il s'y attendoit le moins. La force avec laquelle je defendis l'innocence de mon Pere , & l'offre que je fis volontairement de ma tête s'il paroïssoit par le moindre temoignage qu'il eût jamais manqué de respect pour le Gouvernement ou pour les Constitutions du Pays , balancerent du moins les depositions de Fincer. Je demandai ensuite , avec la même fermeté , d'être confronté sur le champ à notre accusateur. On ne me refusa point ce qu'on auroit exigé de moi si je ne l'eusse pas demandé comme une faveur. Le Viceroi fut temoin de cette scene. Fincer étoit de mon âge , & nous nous connoissions depuis l'enfance. Ma presence le déconcerta. Il me dit d'un air embarrassé , qu'il étoit surpris de me voir engagé dans son affaire lorsque je n'étois accu-

Je de rien , du moins par ses depositions , & que pour ce qui regardoit mon pere , c'étoit avec un mortel regret qu'il s'étoit trouvé contraint, pour sa propre justification de, reveler tout ce qu'il avoit appris du sien. Je le priai de m'apprendre ce qu'il pretendoit sçavoir avec tant de certitude. Il le fit dans les termes que j'ai rapportez , & qui étoient les mêmes que ceux qu'on m'avoit marquez d'après ses premieres depositions , ce qui me fit juger que le personnage qu'il jouoit étoit medité. Je conçus qu'il me seroit difficile de confondre l'imposture ; & quoiqu'une accusation vague & sans preuves ne fût pas suffisante pour noircir absolument la memoire de mon pere , je m'affligeai d'autant plus de la voir en proye aux soupçons , que Fincer étant protestant , je prevoyois que toutes choses égales , la Cour & le Public lui seroient plus favorables qu'à ma famille. Cette crainte fut verifiée sur le champ par la conduite du Viceroi. Il prit mon chagrin pour une marque d'embarras , & voyant que Fincer ne me donnoit pas le moindre avantage sur lui par ses reponses , il me declara que sans être traité de coupable , je serois retenu par précaution sous la garde d'un Messager d'Etat.

Cependant loin de regarder ma captivité comme une nouvelle disgrâce , je crus qu'elle deviendroit utile à l'honneur de mon Pere par le droit qu'elle me donneroit de presser plus vivement son accusateur , & d'obtenir des Juges une explication qui levât tous les doutes du Public ; car c'est tout ce que je croyois avoir de plus fâcheux à redouter. Je marquai à mes amis de recueillir dans le voi-

sinage des Terres qui nous avoient appartenues, tous les temoignages qui pouvoient faire connoître l'humeur tranquille de mon pere, & l'horreur qu'il avoit eu pendant toute sa vie pour les factions & le trouble. Cette recherche demandoit un tems considerable. De son côté le Viceroy, qui ne vouloit rien precipiter, fit traîner ses informations en longueur, dans l'esperance de quelque rayon de lumiere qui feroit sortir tôt ou tard la verité des tenebres; de sorte qu'il se passa trois mois entiers, sans aucun changement dans le sort de Fincer ni dans le mien. Enfin le zele de mes amis me procura des memoires si favorables, que je croyois mon pere justifié & mes peines finies, lorsque par la negligence ou par la corruption des Gardes, Fincer trouva le moyen de se sauver de sa Prison, & de sortir heureusement d'Irlande. Son évacuation se fit si secretement, qu'on ne put découvrir la moindre trace de sa fuite, & ce fut par d'autres aventures que j'appris long-tems après de lui-même qu'il s'étoit retiré en Danemarck.

On s'imaginait que le Viceroy regarderoit cet éloignement volontaire comme une conviction; & j'étois persuadé que par rapport à mon pere, une circonstance si forte, jointe aux temoignages que j'avois fait recueillir en sa faveur, ne permettoit pas aux Commissaires de me refuser une déclaration publique de son innocence. Cependant on repondit à mes sollicitations, que l'obscurité & l'incertitude n'étant pas diminuées par la fuite de l'accusé, on ne pouvoit s'expliquer sans témérité & sans injustice; que l'amour de la liberté l'avoit pu porter à fuir, plu-

tôt que la crainte du châtimement ; que les Loix du País demandoient des preuves formelles, & qu'il falloit les attendre du tems. On n'inquieta pas même sa fille unique, qu'on laissa jouir paisiblement de son bien. Pour moi, l'on se contenta de me demander Caution, suivant l'usage, & l'on me rendit enfin la liberté. Le Public jugea diversement de cette conduite. Les uns s'imaginèrent que le Viceroi rebuté de l'inutilité de ses recherches, & perdant toute esperance depuis l'évasion de Fincer, avoit pris le parti de renoncer à de nouvelles poursuites ; & que s'il refusoit de justifier la memoire de mon Pere, c'étoit pour humilier les Catholiques, en laissant tomber les soupçons sur eux dans l'esprit de ceux qui croiroient la conspiration réelle. D'autres jugerent avec plus de vraisemblance que cette apparence de moderation n'étoit qu'un voile, & qu'on avoit dessein d'endormir les Conjurez par une fausse paix, pour éclairer sourdement leurs actions, & les surprendre dans quelque fausse démarche.

Ces conjonctures m'occupèrent beaucoup moins que le regret d'avoir tiré si peu de fruit de mon voyage. Je repris tristement le chemin de Killerine, pour y chercher dans l'exercice de mon emploi la seule douceur qui me restoit après tant de disgraces. Ma soumission aux ordres du Ciel m'empêchoit bien de l'accuser de dureté ; mais je me plaignois d'en avoir reçu un cœur trop sensible, ou de n'en pas recevoir des consolations proportionnées à cette foiblesse. Tout le plaisir que je trouvois dans la pratique de mes devoirs, ne se faisoit goûter que de ma raison ; & les chagrins que j'avois essuiés depuis plus.

d'un an alteroient jufqu'à mon fang & mes forces. J'en avois perdu le fommeil & l'appetit. Ainfi le dedommagement étoit d'un autre ordre que les peines , & n'avoit pas la même force pour fe faire fentir. Cependant l'efperance Chrétienne fortifioit mon ame à mefure que ma fanté s'affoibliffoit. Mon âge paffoit déjà cinquante ans. Est-ce la peine, difois-je, pour un refte de vie fi court, de fouhaiter du bonheur & du repos. D'ailleurs les liens du fang doivent être rompus par la mort. Supposons qu'ils le foient déjà, Car pourquoi diftinguer ce qui n'eft feparé que par un instant ? Et je n'ai pas même cette fuppoftion à faire : mon Pere eft au tombeau , & mes freres m'ont forcé de les abandonner ; qui empêche que je me regarde comme un homme déjà mort , puifqu'étant degagé de tous les devoirs de la nature, il n'eft que trop vrai que je ne tiens plus à rien fur la terre.

Peut-être qu'avec le fecours de ces reflexions j'aurois acquis tôt ou tard l'infenfibilité qui étoit neceffaire à mon repos. Je faifois tant d'efforts pour y arriver, que j'avois même différé jufqu'alors de donner de mes nouvelles à mes freres ; & c'étoit une violence que je m'étois faite uniquement dans cette vue. Il eft vrai que je n'avois pas reçu non plus de leurs lettres , & que ne me defiant pas de l'obftacle qui les arrêtoit, je prenois leur fíence pour une confirmation de leur mépris ; mais le reffentiment ne m'auroit pas porté à la garder moi-même fi long-tems , fi je ne m'étois cru juftifié par une raifon plus legítíme. Je fouhaitois donc de parvenir , finon à les oublier , du moins à fupporter leur ingratitude fans douleur , & à demander

leur bonheur au Ciel sans alterer le mien.

Un Dimanche au soir que je rentrois chez moi plein de ces idées, mon Valet que j'avois pris en passant par Saint Germain, & qui étant originaire d'Irlande, m'avoit suivi volontiers jusqu'à Killerne, où il continuoit de demeurer à mon service, me dit que j'étois attendu impatiemment depuis le commencement de la nuit par un jeune homme qu'il ne connoissoit point, & qui n'avoit pas jugé à propos de lui apprendre son nom. Il ajouta que s'étant fait introduire dans une Salle, il lui avoit recommandé instamment de n'y laisser entrer personne jusqu'à mon retour; & si je n'arrivois pas seul, de me dire secrètement qu'il souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je me hâtai de l'aller joindre, en cherchant dans moi-même de qui pouvoit être une visite si mystérieuse, mais fort éloigné de m'imaginer la vérité. J'ouvre la porte de la Salle, & je me trouve au même moment entre les bras de Patrice.

On se figure sans peine que malgré toutes mes résolutions, mon premier mouvement fut un transport de tendresse & de joye. Cependant saisi tout d'un coup d'une vive inquiétude, qui venoit autant du silence avec lequel ce cher frere m'embrassoit, que de son arrivée imprevue & du discours de mon Valet, je me degageai de ses bras pour le regarder d'un œil fixe, sans avoir moi-même la force d'ouvrir la bouche. Je lui trouvai les yeux mouillés de larmes & le visage extrêmement pâle & abbatu. Mon trouble ne faisant qu'augmenter, je le pris par la main, & le conduisant vers un fauteuil; Dieux! lui dis-je, que m'annoncent ces larmes & ce silen-

ce? Et cette arrivée même, dont je n'ai pas reçu le moindre avis, cette pâleur, cet embarras . . . . . Patrice ajoutai-je, je tremble de ce que je vais entendre ; & je vous prie néanmoins de ne pas tarder à me satisfaire. Il me répondit d'une voix basse qu'il avoit des choses extrêmement fâcheuses à m'apprendre ; que me voyant obstiné à ne pas faire de réponse à ses Lettres , il avoit pris le parti de venir lui-même en Irlande pour reveiller ma tendresse en faveur du malheureux Georges, de la triste Rose , & de lui même ; que le ressentiment devoit avoir des bornes dans un cœur aussi bon & aussi religieux que le mien ; qu'en se reconnoissant coupables dans leurs Lettres d'avoir manqué à la confiance & à la soumission qu'ils me devoient , il avoient espéré que je ne m'endurciserois pas jusqu'à leur refuser toute sorte de réponse & de secours ; que ce que je ne voulois pas faire pour eux je le devois à l'honneur de notre nom & au souvenir de notre Pere ; enfin que si sa présence n'avoit pas plus de force que ses Lettres pour m'intéresser au malheur de Georges, à la situation de Rose , & à ses propres peines, il n'y avoit rien dont son désespoir ne le rendît capable plutôt que de retourner en France pour y être le témoin continuel de l'infortune de son frere & de sa sœur, & pour y mener lui-même une vie fort misérable. Dans la consternation où me jeta un début si obscur & si funeste , il eut le tems d'ajouter avant que je fusse en état de l'interrompre, qu'il avoit appris de la fille de Fincer le peril où il se trouvoit exposé en Irlande, & que je devois bien juger que c'étoit par cette raison qu'il étoit arrivé de nuit à



Killerine ; mais que la vie ne lui étoit pas assez chere pour s'allarmer de ce qui le menaçoit , & que sans être arrêté par ses propres dangers , c'étoit de mes résolutions qui alloit faire dépendre toutes les siennes.

J'eus besoin de me soulager par plusieurs soupirs pour trouver la force de lui répondre que tout ce que je venois d'entendre étoit tout-à-fait nouveau pour moi ; que depuis mon départ de France je n'avois pas reçu une seule de ses Lettres , ni les moindres lumières sur sa situation , & celle de son frere & de sa sœur ; que je ne comprenois rien à ce qu'il appelloit leurs malheurs & ses peines , non plus qu'à ce qui regardoit la fille de Fincer ; enfin que je le conjurois de s'expliquer promptement : & pour commencer par guerir la défiance qu'il paroissoit avoir de mes sentimens , je l'embrassai de nouveau avec la plus vive tendresse , en l'assurant que non-seulement je n'avois jamais cessé d'aimer mes chers freres & ma sœur , mais que j'étois aussi disposé que jamais à tout entreprendre pour leur service.

Ce témoignage d'affection parut relever un peu ses esperances. il me fit le recit suivant , que le tems n'a pu effacer de ma mémoire : ce qui n'a pas empêché que je ne l'aye prié de le mettre par écrit dans des tems plus tranquilles ; de sorte que je ne ferai que transcrire ici ses propres termes.

Je me rapelle ainerement , me dit-il avec un profond soupir , le tems où j'ai cessé de suivre vos conseils , parce que c'est de là que je dois compter toutes les peines de ma sœur & les miennes. Vous ne vous attendez pas que je vous fasse remonter plus haut que notre séjour aux Saisons : cependant je ne puis vous

faire entendre toutes les raisons pour lesquelles votre secours nous est nécessaire, sans vous confesser que j'avois commencé à vous déguiser une partie de ma conduite avant notre départ de Paris. Il est vrai que je n'avois point alors de complice, & que tout se passoit encore dans mon cœur. Vous vous souvenez de ce silence & de ces apparences de mélancolie dont vous me faisiez souvent des reproches. Vous étiez bien éloigné d'en pénétrer la cause. Peut-être en accusiez-vous mon inquiétude naturelle, & ce dégoût de tout ce que je possédois, dont je vous avois fait la confidence à Killerine. Mais figurez-vous au contraire que mon caractère étoit changé tout d'un coup, & que tous les mouvemens de mon cœur s'étoient fixés. J'avois conçu une funeste passion qui les réunissoit tous dans son objet. Hélas ! que vous dirai-je ? J'avois vu la plus charmante personne du monde dans une rue voisine de la notre, & je m'étois senti plus enflammé qu'on ne le fut jamais.

La douceur que je trouvai dans ces nouveaux sentimens, me fit renoncer à toutes les occupations qui ne s'y rapportoient pas. Je cherchois pendant les jours entiers l'occasion de revoir ce que j'aimois. J'étois sans cesse dans la même rue, autour de la même maison où je l'avois vue la première fois. Je croyois avoir passé le jour heureusement lors qu'elle avoit paru à sa fenêtre. Vous n'avez pas oublié l'air distrait que j'apportoais le soir au logis, & combien je paroissais occupé de mes rêveries. Ma passion se fortifiant tous les jours, je n'aurois jamais obtenu de moi-même de vous suivre à la campagne, si notre Maison eût été assez éloignée de Paris pour m'ôter

l'esperance d'y retourner plusieurs fois chaque semaine. Je fis même violence à mon penchant, lorsque vous me fites la proposition d'enlever Rose à mon frere; & si l'attachement que j'avois pour vous n'eût combattu fortement en votre faveur, j'aurois peut-être ajouté à vos chagrins celui de me voir fuir à mon tour. Je vous servis néanmoins fidèlement; & je m'applaudis ensuite d'avoir eu cette déference pour vous, lorsque j'eus trouvé qu'il m'étoit facile, comme je l'avois prévu, de retourner presque tous les jours à la Ville. Pour vous dérober d'abord la connoissance de mes démarches, je m'échappois dans le tems que je vous croyois le plus attaché à l'étude; ou bien je feignois de sortir pour me promener dans les campagnes voisines. Je n'étois quelquefois qu'un instant à Paris, lorsque la fortune me favorisoit assez pour ne me pas faire attendre plus long-tems le bonheur que j'allois chercher. C'étoit encore le seul plaisir de voir ce que j'aimois déjà avec la plus parfaite ardeur. Je ne croyois pas même que des soins si peu declarez eussent été remarquez. Ayant eu néanmoins la curiosité de m'informer dans le voisinage du nom & de la condition de ma Maîtresse, j'avois appris qu'elle étoit fille de M. de L. . . . qui avoit été long-tems employé à diverses négociations dans les Cours d'Allemagne, & qu'elle étoit née dans les voyages de son Pere.

Pendant ce tems-là, Georges que vous me recommandiez de voir souvent, & d'exhorter à bien vivre avec nous, renouvelloit au contraire tous ses efforts pour me faire préférer le séjour de Paris à celui des Saisons, & pour me porter à inspirer les mêmes sentimens

à Rose. J'écoutois peu ses discours. Il me faisoit des propositions dont je n'examinois pas même les avantages , persuadé qu'il y entroit autant de ressentiment contre vous que de zele pour mes intérêts. Vous me chargeâtes ensuite de faire le voyage de S. Germain, & je le fis en effet plusieurs fois ; mais je vous confesserai qu'au lieu d'y employer plusieurs jours comme mon absence vous le persuadoit, je revenois le soir du même jour à Paris, où ma passion , qui ne me laissoit plus de repos , me faisoit goûter une douceur extrême à me promener une partie de la nuit sous les fenêtres de Mademoiselle de L . . . . J'y formois vingt projets qui demeuroident le lendemain sans execution. Ils tendoient tous à lui delàrer ma tendresse ; mais si je les goûtois assez le soir pour me former les plus douces espérances pendant toute la nuit, cent difficultés qui se présentent à l'esprit d'un Etranger m'obligeroient le matin de les abandonner. J'eus plusieurs fois la pensée d'ouvrir mon cœur à Georges. Il avoit déjà ses habitudes à Paris. Il pouvoit me faire trouver des voyes qui eussent mieux satisfait mon impatience. Mais je ne voulois pas lui donner cet avantage sur moi ; & par une bisarrerie fort étrange , j'étois comme jaloux de mon secret.

Je n'ai fait ce détail que pour vous conduire à une aventure des plus extraordinaires , qui decida de mon sort , & qui mit Georges en possession de l'empire qu'il a depuis exercé sur moi. J'étois allé un jour à Saint Germain , d'où l'amour me ramena de fort bonne heure à Paris. Je ne manquai pas de me procurer avant l'obscurité la seule satisfaction à laquelle je rapportois tous mes soins , & j'en jouis ce

jour-là plus heureusement que jamais ; parce que Mademoiselle de L . . . se fit voir fort long-tems à sa fenêtre. Je n'avois point encore si bien distingué tous ses charmes. J'achevai de me perdre dans cette dangereuse considération. C'étoit une de ces physionomies dont la douceur fait le fond, quoique l'éclat du tein & la finesse des yeux décèle du feu & de l'enjoûment ; une taille, un port au gré de mes desirs. Toute sa figure & tous ses mouvemens me paroissoient assortis à mon cœur. Elle n'étoit pas plus âgée que ma sœur, mais avec toutes les graces de la plus tendre jeunesse, elle avoit un air de maturité qui me faisoit juger avantageusement de son esprit & de sa raison. Je ne sçais si ce portrait suffisoit pour justifier tout ce que je sentoie pour elle ; mais figurez-vous qu'il n'approche point de ce que je lui ai connu de graces & de perfections lorsque je suis parvenu à la voir de près & à l'entretenir.

Il étoit impossible que promenant ses regards dans la rue elle ne s'aperçût pas que les miens étoient tendrement fixés sur elle. Je me tenois à la porte d'un Café qui étoit assez voisin de sa maison. J'y demeurai long-tems encore après qu'elle se fut retirée ; & quoique je n'eusse plus d'esperance de la revoir lorsque le jour fut fini, à peine pris-je le tems d'aller souper pour revenir au même lieu où j'avois passé de si agréables momens. J'y étois encore à onze heures. Mon imagination m'avoit rendu le service que je ne pouvois plus recevoir des yeux. Cependant je pensois enfin à me retirer, lorsque je crus appercevoir à la lueur des lanternes plusieurs personnes qui se rendoient l'un après l'autre à la

porte de Monsieur. de L... & qui s'introduisoient sans bruit dans la Maison. La curiosité m'en fit approcher. Je remarquai que la porte étoit entr'ouverte, & qu'il y entroit à chaque moment, quelque nouveau venu, qui la repoussoit doucement sans la fermer tout-à-fait. J'en avois déjà compté dix-neuf ou vingt. Ils étoient tous en habit noir ; mais la Cour de France étoit alors en deuil, & j'étois moi-même vêtu de cette couleur. Leur air d'ailleurs & la propreté de leur ajustement, ne me permettoient pas de soupçonner leur caractère & leurs intentions. Enfin voyant que cette procession ne finissoit pas, il me vint à l'esprit de suivre le premier qui succéderoit, & de m'introduire avec lui dans la Maison. Si c'étoit de la connoissance & de l'aveu du Maître que cette multitude de gens entroient chez lui, j'espérois me sauver dans la foule, & non-seulement satisfaire ma curiosité mais me procurer peut-être l'occasion de voir Mademoiselle de L..., & le bonheur de lui parler un moment. Si tant d'inconnus étoient conduits par quelque mauvais dessein, je devois remercier le Ciel qui permettoit que je pusse être utile à une personne si chère, & la garantir du danger qui menaçoit peut-être sa fortune ou sa vie.

Je ne balançai point après cette réflexion, & me laissant précéder seulement de cinq ou six pas, j'entrai dans la Cour avec le premier que je vis arriver. Il n'y avoit pas un seul flambeau qui servît à éclairer. Mon guide la traversa, & je le suivis à l'entendre plutôt qu'à le voir. Il entra dans un vestibule, d'où il s'engagea dans une galerie étroite qui aboutissoit à un escalier. Deux lanternes qui é-

toient suspenduës au bas des degrés, car l'escalier n'étoit que pour descendre & paroïsoit être celui d'une cave, jettoient assez de lumiere pour faire discerner les objets autour de nous. L'inconnu tourna le visage avant que de descendre, & ne reconnoissant pas le mien, il se contenta de me saluer civilement. Je continuois de le suivre, quoique la situation du lieu commençât à m'inspirer quelque defiance. J'arrive au bas de l'escalier, où je fus surpris de me trouver tout d'un coup aussi éclairé qu'en plein jour. C'étoit effectivement une cave, qui se divisoit en trois allées souterraines, dont les murs étoient couverts d'un très-grand nombre de bougies; mais suivant toujours mon guide, j'enfilai celle du milieu, qui conduisoit à une salle vaste & bien voutée, où je me vis environné de plus de cinquante personnes. La plupart étoient assis, & s'entretenoient à voix basse, avec beaucoup de decence & de modestie. On me salua à mon arrivée. Quoique mon embarras fût extrême, j'étois trop engagé pour ne pas souhaiter d'être témoin de la fin de cette scene; & l'air de civilité & d'honneur que je voyois regner dans l'assemblée devant me défendre de toutes sortes de craintes, je ne balançai pas à prendre place sur la premiere chaise qui se trouva proche de moi. On me regardoit de plusieurs côtez, & je m'appercevois bien que ma presence causoit de l'étonnement; mais j'affectai de garder une contenance libre, resolu d'attendre du moins qu'on me témoignât ce qu'on pensoit de ma hardiesse.

Je fus bien-tôt delivré de cette contrainte, par l'arrivée de plusieurs Dames qu'un Do-

mestique vint annoncer. On se leva pour les recevoir , ce qui mit un desordre favorable pour moi dans l'assemblée. Chacun commençant à se mêler & à se croiser dans la foule , je ne doutai pas qu'on ne me perdît bien-tôt de vûe , & j'attendois avec une vive impatience la vûe des Dames , parmi lesquelles j'espérois de voir paroître Mademoiselle de L.... Elle entra effectivement la premiere. Je vous décrirois foiblement tous les charmes , & l'agitation de mon cœur. Je n'étois qu'à dix pas d'elle. Si j'avois suivi mon transport je me ferois jetté à ses pieds. Elle s'assit avec les Dames qui l'accompagnoient. Tous les hommes demeurèrent debout. On garda le silence pendant plus d'un quart d'heure , que j'employai à m'enivrer d'amour. Ce n'est pas que je ne fisse aussi quelques reflexions sur un spectacle aussi étrange que celui que j'avois devant les yeux ; car je n'avois encore rien remarqué qui pût me faire juger à quoi il pouvoit aboutir , mais soit agréable ou tragique , j'étois sûr qu'avec la satisfaction dont je jouissois , il ne pouvoit avoir que de la douceur pour moi.

Cependant la suite auroit pû m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposerent au milieu de la salle. On l'ouvrit pour en tirer un paquet informe , que je reconnus aussitôt pour un cadavre , couvert de la dernière parure des morts. Le silence continuoit de régner dans l'assemblée. Je vis paroître au même moment un cercueil de couleur noire , dans lequel le cadavre fut enfermé. On le mit sans ceremonie au fonds d'une fosse qui étoit préparée dans un coin de la salle même , & que



que je n'avois point encore apperçue. Elle fut remplie de terre sur le champ, avec tant de propriété & de soin, qu'on auroit eu peine à reconnoître la place. Une execution de cette nature devoit me faire naître d'horribles idées. Mais ne pouvant penser mal d'une assemblée qui me paroissoit composée d'honnêtes gens, & où plusieurs femmes bien nées avoient assisté volontairement, je conçus une partie de la vérité, & le reste ne tarda gueres à m'être éclairci. Tous les assistans se rangèrent pour faire place au milieu d'eux à une personne que j'avois déjà distingué à quelques marques d'autorité. Ils paroissoient se disposer à l'entendre, & lui par conséquent à faire quelque discours sur le sujet qui les assembloit, lorsqu'un mot ou deux que quelqu'un lui dit à l'oreille fit changer entièrement les dispositions. On ne fit plus que se communiquer tout bas le même secret, avec des précautions extrêmes pour m'empêcher de l'entendre, & la compagnie s'étant divisée en pelotons pour s'entretenir ainsi à l'écart, je demeurai seul au milieu de la salle, exposé à tous les regards. Mademoiselle de L.... m'aperçut & se remit mes traits. J'étois mieux que je ne le pensois dans sa mémoire. Elle fut touchée de mon embarras par un motif plus favorable que je n'aurois osé me l'imaginer, & prenant la parole avec l'autorité que l'absence de son pere lui donnoit dans sa maison, elle déclara que si le trouble venoit de ma présence on pouvoit être tranquille sur sa parole, parce que son pere me connoissoit, & qu'elle repondoit de moi. Cette bonté, dont l'amour beaucoup plus que la crainte me fit sentir tout le prix, penetra mon cœur de tendresse & de

reconnoissance, J'allai vers elle aussi-tôt d'un air ouvert. Un clin d'œil acheva de me faire comprendre la manière dont je devois me conduire ; & soutenant assez bien ce rôle , je fis naître la tranquillité & la confiance dans l'assemblée. Le discours fut prononcé : C'étoit une exhortation Chrétienne à profiter de la mort d'autrui pour bien vivre.

Comme je ne m'étois pas écarté de Mademoiselle de L....., elle trouva le moyen de me dire secrètement qu'il falloit qu'elle m'entretînt avant mon départ, & que je pouvois attendre dans les appartemens que toute la compagnie l'eût quittée. Je ne me fis pas répéter un ordre si favorable. A peine eut-on commencé à se retirer, que pernant le chemin par lequel j'étois venu, je priai le premier domestique que je rencontrai, de m'introduire dans quelque lieu qui ne fût point exposé aux yeux des passans. Il ne fit pas difficulté de m'ouvrir une salle, lorsque je l'eus assuré que c'étoit pour y attendre les ordres de sa Maîtresse. J'y éprouvai pendant un quart d'heure toutes les impatiences de l'amour. Sans oser former de conjectures sur le motif qui faisoit souhaiter de l'entretenir, je me mis dans toutes les situations qui m'étoient représentées par l'esperance ou par la crainte, & je cherchois des termes qui fussent capables de répondre à mes sentimens. Mais le trouble que je sentis en la voyant rendit toute mon étude inutile. Elle entra dans le lieu où j'étois, avec une femme âgée que je pris pour sa gouvernante. Eh bien, me dit-elle en entrant, vous conviendrez que vous m'avez quelque obligation. Mais je veux sçavoir ce qui vous amenoit ici, & comment

vous avez fait pour vous y introduire sans être connu de personne. Je lui racontai naturellement ce que le hazard m'avoit fait remarquer à sa porte ; & qu'ayant douté s'il n'y avoit point quelque chose à craindre pour elle, l'envie de lui rendre service, aux dépens de ma vie même s'il eût été nécessaire, m'avoit fait prendre le parti de suivre tant de personnes que je voyois entrer dans sa Maison. Je vous ai obligation, reprit-elle ; mais ce n'est pas assez. Êtes-vous Catholique ? Je lui répondis que je l'étois. Il faut donc, interrompit-elle, que vous soyez assez honnête homme pour ne pas faire un mauvais usage de ce que vous avez vû, & que vous m'en donniez votre parole.

Vous sçavez ce que nous sommes ? Je lui protestai que je n'avois rien compris à ce que j'avois vû ; & que j'aurois eu un mortel regret de mon indiscretion, si l'honneur qu'elle me procuroit de lui parler ne m'eût empêché de m'en repentir ; mais que n'ayant rien vû néanmoins qui ne m'eût paru sage & louable, je n'aurois pas de violence à me faire pour garder le silence, outre que sa volonté étoit une loi que je faisois vœu de respecter toute ma vie. Non, me dit-elle ; je conçois bien que vous pourriez vous former d'étranges idées du spectacle que vous avez vû, si je ne vous apprenois que nous sommes Protestans de la Confession de Luther, & que l'exercice public de notre Religion n'étant pas libre ici, nous enterrons secrètement nos morts. Voilà tout le mystère. Mon Père qui est fort zélé pour sa créance, a fait creuser exprès le caveau d'où vous sortez. Elle ajouta, qu'il avoit été fort heureux pour moi qu'il fût ab-

sent, parce qu'étant d'une humeur violente ; il auroit pû se trouver fort offensé de ma hardiesse ; mais que cette raison devoit me faire avoir encore plus d'égard à la priere qu'elle me faisoit de ne les point trahir, parce qu'elle se trouveroit la premiere exposée à son ressentiment : & que si je lui permettois pour son propre intérêt de me donner un conseil, je ne pouvois mieux faire que de chercher à son retour l'occasion de lier promptement connoissance avec lui, pour prevenir les mauvaises interpretations qu'il pourroit donner à ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

S'il m'étoit échappé dans mes reponses quelques expressions passionnées que Mademoiselle de L..... avoit feint de ne pas entendre, j'avoue que la foible opinion que j'ai toujours eue de moi-même ne me permit pas non plus d'entrer tout d'un coup dans le sens de son conseil. Je n'y vis que le rapport qu'il avoit au sujet de notre entretien, & je m'engageai aussi-tôt à executer toutes ses volontez. Cependant j'étois au desespoir que la presence de la gouvernante m'empêchât de lui expliquer mes tendres sentimens, sur-tout lorsqu'elle m'avertit qu'il étoit assez tard pour songer à se retirer. Quand retrouver, disois-je, une si heureuse occasion ? je mourrai de regret de l'avoir manquée. Cette reflexion me fit passer si temerairement sur toutes mes craintes, que je suivis la premiere pensée que l'amour m'inspira. Il est juste, Mademoiselle, repris-je d'un air naturel, après le bon office que vous m'avez rendu, que je vous apprenne qui je suis, & mon devoir m'y oblige ; mais j'ai quelques raisons, ajoutai-je en m'approchant d'elle, qui ne me per-

mettent de m'ouvrir ici qu'à vous. Je continuai alors de lui dire, d'un ton que l'autre ne pût entendre, que j'étois le plus fortuné de tous les hommes, si je parvenois à lui faire connoître & à lui faire approuver ce qui se passoit depuis deux mois dans mon cœur ; mais que j'en allois être le plus malheureux, si elle ne me permettoit d'emporter cette espérance. Sa rougeur, & la crainte d'être entendu, me firent reculer aussi-tôt ; mais j'ajoutai en me retirant : voilà, Mademoiselle, qui je suis. Vous voyez s'il étoit important pour moi de ne pas m'expliquer avec moins de mesures ; c'est à votre bonté que je recommande un si précieux secret. Elle se remit promptement de son embarras, & m'avertissant de nouveau qu'il étoit tems de la quitter, elle me dit avec douceur que mon secret ne couroit aucun risque, mais que m'ayant conseillé de lier connoissance avec son Père, il auroit peut-être été mieux que je l'eusse réservé pour lui. Jugez avec quels sentimens de joye je reçus cette reponse. S'il fallut les moderer un moment, ce fut pour m'y livrer avec transport aussi-tôt que je fus sorti. En effet, quel excès de bonheur ! Un étranger, sans liaison & sans appui, se trouver favorisé tout d'un coup dans ses plus chers desirs ; aimer la plus charmante personne de Paris ; voir sa fortune au comble par l'espérance de plaire ; n'y decouvrir que des sujets d'admiration & d'amour ; car je ne vous ai pas décrit la moitié de ses charmes, je ne vous ai dit que ce qui m'avoit frappé dans l'éloignement ; mais figurez-vous . . . .

J'interrompis Patrice au milieu de cette effusion de cœur. Je conçois, lui dis-je, que

la connoissance de votre amour peut être nécessaire à l'éclaircissement de vos affaires ; mais vous devriez vous épargner ces détails passionnez , qui ne m'apprennent rien que je ne puisse supposer , & que ma profession ne me permet pas d'entendre sans quelque embarras. Comptez que je n'ai pas besoin d'autres motifs que mon affection pour m'intéresser à vos plaisirs & à vos peines. Ce discours l'affligea. Il me conjura en m'embrassant , de ne le pas priver de la seule consolation qui lui restoit. Je vous ouvre mon cœur , me dit-il ; vous devez tout entendre. Si vous voulez connoître mes maux , pourquoi n'en connoîtriez-vous pas la source ? Helas ! il ne me reste rien de tout le bonheur & de tous les biens que je vous vante. Apprenez du moins toutes les raisons que j'ai de les regretter.

Il continua son récit. Figurez-vous donc mille charmes que je n'acheve pas de décrire , mais dont vous jugerez beaucoup mieux par l'impression qu'ils ont faite sur mon cœur. J'avois trop de joye pour la contenir toute entière. Dès le lendemain je sentis qu'un amant ne peut se passer du secours d'un ami , soit pour applaudir à son bonheur , soit pour l'aider à tous momens de ses conseils. J'en éprouvois déjà la nécessité , par l'incertitude où j'étois sur la nouvelle conduite que je devois tenir dans mon amour. Falloit-il voir Mademoiselle de L..... chez elle , ou différer jusqu'au retour de son Pere ? lui écrire dans cet intervalle , ou continuer de me présenter devant sa Maison avec le même respect & le même silence ? Il ne faut point d'art ni d'étude pour sçavoir aimer ; mais je ne sentoís déjà que trop qu'on en a besoin continuelle-

ment pour regler une passion violente, quand on veut se contenir dans les bornes de la bienséance & de l'honneur. Cette pensée m'auroit peut-être porté à ne pas prendre d'autre Confident que vous, si je n'eusse redouté la severité de vos principes. Il ne me restoit à choisir qu'entre Mr. des Pesses & mon frere. J'eus quelque défiance de la fidelité du premier, à cause de l'attachement extraordinaire qu'il marquoit pour vous ; & je considerai d'ailleurs que pour lier connoissance avec Mr. de L.... & pour d'autres evenemens qui pourroient naître, je tirois toujours plus d'avantage & d'honneur de l'entremise de mon frere.

Je me hâtai donc de le voir. Il reçut ma confiance avec les marques d'une vive satisfaction. Je suis ravi, me dit-il, que vous commenciez à songer à vous. Ne doutez pas que je ne vous aide de tout mon pouvoir. Si Mademoiselle de L..., est telle que vous le dites, & disposée comme vous vous en flattez, je ne considere pas seulement votre entreprise comme une épreuve de cœur, qui servira à vous rendre plus galant homme, mais comme un acheminement même à quelque chose de solide. Est-elle riche, ajouta-t'il ? Je ne pouvois satisfaire à cette question ; mais l'air de propreté & d'abondance que j'avois vu regner dans sa maison, m'avoit fait bien juger de sa fortune. Il suffit, me dit Georges. L'ambition d'un cadet d'Irlande doit avoir des bornes. Il seroit à souhaiter seulement qu'elle fût de la même Religion que nous. Mais comme elle peut changer, l'essentiel est qu'elle soit assez aimable pour satisfaire votre cœur, & assez riche pour vous former un établisse-

ment. Il me promit là-dessus qu'avant la fin du jour il seroit en état de m'aider de sa personne ou de ses conseils. Nous convinmes que pendant qu'il alloit s'employer pour moi, je retournerois aux Saisons ; & que dans la crainte de vous trouver opposé à nos projets, je prendrois d'avance toutes sortes de précautions pour vous les cacher. J'allai vous rendre compte effectivement de mon voyage de Saint Germain, & vers le soir je retournai à Paris sous un autre prétexte.

Georges étoit déjà fort avancé. Vous allez distinguer, me dit-il en me voyant paroître, qui vous est le plus affectionné du Doyen ou de moi. Je vous repons du succès de votre amour & de l'établissement de votre fortune. En effet, comme vous le connoissez hardi & entreprenant, il avoit plus fait dans un après-midi, que je n'aurois attendu de mes propres soins dans l'espace de plusieurs semaines. Il me raconta que sous le prétexte d'acheter quelques bijoux chez un Marchand, dont la maison touchoit à celle de Mr. de L.... il s'étoit informé adroitement de ses affaires & de ses habitudes ; & qu'avant appris entre plusieurs circonstances, que la Gouvernante qu'il avoit mis auprès de sa fille depuis la mort de son épouse, étoit une vieille Dame Irlandaise, il avoit conçu aussi-tôt un autre dessein dont le succès m'alloit combler de joie. Il étoit allé demander cette Dame après avoir appris son nom. Il s'étoit fait connoître d'elle par le nôtre, pour lequel elle avoit marqué beaucoup de considération, & faisant valoir ensuite l'inclination que des personnes du même Pais doivent avoir à s'obliger, il l'avoit priée avec confiance de lui apprendre pour



quelques raisons qu'il ne tarderoit point à lui expliquer, ce que c'étoit que Mr. de L.... & sa fille. Elle lui avoit parlé fort honorablement de l'un & de l'autre ; sur quoi Georges lui avoit dit que ce témoignage le guérissoit d'une mortelle inquiétude : qu'ayant un frere plus jeune que lui, qui avoit conçu une passion extrême pour Mademoiselle de L.... & qui paroïssoit resolu de lui sacrifier toute autre proposition d'établissement, il avoit apprehendé qu'il n'eût mal tourné ses vûes & ses esperances : mais que loin de le condamner après ce qu'il venoit d'entendre, il la prioit de le favoriser dans l'occasion, & de lui rendre auprès de sa Maîtresse, tous les bons offices qui dépendroient d'elle. Il lui avoit offert ensuite un diamant de quelque prix, qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'accepter, & qui avoit contribué peut-être autant que notre Pais & notre nom à lui faire declarer le secret de Mademoiselle de L.... Elle avoit assuré mon frere, que si j'étois, comme elle n'en pouvoit douter, le même jeune homme qui avoit cherché si assidûment depuis environ deux mois, les regards de Mademoiselle de L.... je devois être fort content de mon sort ; que ma figure & la constance de mes soins avoient fait sur elle une impression surprenante, & qui ne feroit sans doute qu'augmenter, lorsqu'elle apprendroit ma naissance. Georges ajouta qu'il l'avoit pressée de me procurer la satisfaction de voir ma Maîtresse, & qu'il l'avoit trouvée intraitable sur ce point. Je vous servirai, lui avoit-elle dit, mais je ne trahirai point la confiance de Mr. de L.... Elle avoit eu même la discrétion de lui cacher l'avanture du jour precedent, dont le discours qu'il lui avoit te-

nu ne pouvoit faire soupçonner qu'il fût informé ; & elle lui avoit conseillé de prendre les voies d'honneur , en s'autorisant de la connoissance du Pere , qui devoit être à Paris quelques jours après. Cependant elle n'avoit pu rejeter une autre proposition , qui étoit celle de lui accorder à lui-même la liberté de saluer Mademoiselle de L. . . . Elle avoit pris un moment pour la disposer à cette visite ; & les explications imprévûes qu'elle lui portoit l'avoient fait consentir à la recevoir. Enfin Georges s'étendant sur les qualitez charmantes qu'il avoit reconnûes dans Mademoiselle de L. . . . & sur les tendres aveus qu'il avoit tirez d'elle en ma faveur , acheva de m'enflammer à un degré inexprimable , & me rendit véritablement le plus passionné de tous les hommes.

Vous ai-je bien servi , me dit-il ensuite , & me croyez-vous votre ami ? A peine pouvois-je trouver des termes pour lui exprimer ma reconnoissance. Comptez , reprit-il , que je me charge de même de vous menager la connoissance & l'amitié de Mr. de L. . . . , & je ne vois rien de toutes parts qui ne m'annonce une fin aussi heureuse que vous la souhaitez. Mais , continua-t'il après avoir rêvé quelques momens ; êtes-vous si occupé de vos propres interêts que vous abandonniez entièrement ceux de la pauvre Rose ? Où en est son mariage avec des Pesses ? Consentez-vous à cette infamie ? Les caprices du Doyen ruineront-ils la fortune d'une si aimable fille ? Il faut absolument la delivrer de ses mains. Voyez si vous voulez contribuer à lui rendre ce service. Un discours si peu attendu me causa le dernier embarras. Je demurai rêveur à

mon tour ; mais il me pressa instamment de répondre.

Il est certain que je fremis d'abord à cette proposition, & que toutes mes reflexions tombant sur vous, je ne pus supporter la pensée de vous causer un aussi mortel chagrin que celui de vous enlever de nouveau ma sœur. Ce n'est pas pour vous faire valoir mes sentimens que je vous fais cette protestation. Ma seule vûë est d'être sincere dans mon recit. Je ne prétens pas non plus rejeter sur Georges tout ce que vous avez pû trouver d'odieux dans nos dernières resolutions. Vous devez le connoître comme moi. Il est droit & genereux ; & je lui dois cette justice, que si le ressentiment de l'injure qu'il croyoit avoir reçue de vous l'a fait aller trop loin, il n'a pas laissé de conserver pour vous les sentimens d'un frere, & de penser même à vos interêts. Mais enfin je suis le moins coupable, & je trouye de la douceur à vous le dire ; car le Ciel m'est témoin de l'attachement sincere que j'ai pour vous, & du tourment que m'ont causé toutes vos peines. Nous le ferons mourir de chagrin, ai-je dit cent fois à Georges ; il nous aime avec la dernière tendresse, & notre ingratitude lui perce le cœur.

J'interrompis de nouveau Patrice, & pressé de mon affection, qui étoit renouvelée par ces témoignages de la sienne ; oui, cher Frere, lui dis-je en l'embrassant, je sçais que votre cœur est tel que vous le dites ; qu'il n'y a rien de bon & de vertueux qu'il ne soit disposé à goûter, & qu'il n'est point capable de renoncer volontairement au devoir. Je commence à comprendre ce qui vous a éloigné de moi. C'est une passion à laquelle vous avez laissé

prendre trop d'empire. Vous vous êtes flaté d'y trouver votre repos. Le Ciel ne la pas permis, j'en suis sûr. Quelques momens d'une joie frivole & sujette à mille alterations, ne composent pas le bonheur après lequel votre cœur soupire. Il est fait pour un autre amour ; & pour une félicité plus parfaite. Tôt ou tard il en obtiendra la connoissance & le goût. Et que ne puis-je en avancer le moment aux dépens d'une partie de la mienne ! Mais continuez votre récit , que j'interromps trop long-tems.

Il reprit ainsi. En vain representai-je à Georges la repugnance que j'avois à vous chagriner. Sa réponse fut que vous n'aviez pas eu tant d'attention pour lui , lorsque lui enlevant ma sœur à l'Hôtel de Carnavalet, vous l'aviez laissé pendant vingt-quatre heures dans une inquietude qui n'avoit gueres paru vous toucher ; que ses vûes d'ailleurs ne tendant qu'au bien de Rose & à l'honneur de notre famille , vous seriez contraint d'approuver quelque jour ce qu'il vouloit faire pour elle ; que je serois toujours témoin de ses démarches ; & qu'il vouloit commencer sur le champ à me faire une confidence qui me feroit entrer tout-à-fait dans ses sentimens. J'ai lié , me dit-il , une étroite amitié avec Mylord Linch, jeune Seigneur Irlandais , dont vous connoîtrez le nom. Il est riche & maître de lui-même. Je suis persuadé qu'il ne verroit pas Rose sans prendre de l'inclination pour elle. Nous aurons soin qu'il n'arrive rien qui puisse nous être reproché. Je vous confesserai même , ajouta-t-il , que le portrait que je lui ai fait d'elle , lui a fait naître une pressante envie de la voir , & qu'il m'en parle incessamment. C'est

à vous à faire votre devoir aux Saisons, en tâchant de faire goûter mon projet à ma sœur, ou si quelque difficulté vous arrête, ménagez-moi du moins le moyen de l'entretenir sans la participation de des Pesses & du Doyen.

J'embrassai avidement ce dernier parti, qui me delivroit d'un emploi que je n'aurois pas accepté volontiers. La nuit étant le seul tems que je pouvois choisir pour l'introduire secrètement aux Saisons, nous convînmes qu'il s'y rendroit dès le lendemain au soir, & que je previendrois Rose sur cette visite. Je le laissai aussi content de cette promesse, que je l'étois des heureuses nouvelles qu'il m'avoit rapportées; & comme il restoit encore assez de jour pour me faire espérer de voir Mademoiselle de L. . . . je me rendis dans sa rue, où je demeurai quelque tems sans l'appercevoir à sa fenêtre. Elle y étoit néanmoins, mais cachée derrière le rideau. Ce ne fut qu'après avoir passé près d'un quart d'heure à la porte du Café, que je crus la découvrir par une ouverture qu'elle fit au rideau en se remuant sans precaution. La crainte de lui déplaire, lorsqu'elle paroïsoit souhaiter de n'être pas apperçue, m'empêcha de la saluer: mais je conçus qu'étant favorisée du jour elle pouvoit de là m'examiner fort aisément. J'avois peine à moderer mes transports, qui étoient continuellement prêts à me trahir. Enfin levant le rideau, elle se laissa voir à découvert, & je lui fis connoître aussi-tôt par une reverence fort animée l'impatience avec laquelle j'avois attendu cet heureux moment. Elle me salua civilement, mais sans aucune marque d'intelligence. Elle affecta ensuite de tourner les yeux d'un autre côté;

tandis que les miens étoient constamment attachés sur elle. Je ne sçais quelles étoient ses pensées : mais son cœur qui étoit si heureusement prévenu pour moi, ne souffrit pas long-tems qu'elle lui fit cette violence & à moi cette injustice. Il me ramena peu à peu ses regards, qui se rencontrèrent enfin avec les miens. Nous rougîmes tous deux, en cherchant dans les yeux l'un de l'autre toute la tendresse que nous étions charmez d'y trouver. Je m'oubliois dans cette délicieuse contemplation. Je m'égarois dans mille sentimens qui m'étoient encore inconnus. Je goûtois plus de plaisirs que je n'avois jamais eu d'idées, lorsqu'un Domestique de la Maison venant par hazard à sortir, la porte demeura ouverte. Aussi-tôt perdant de vue tout obstacle, & comme entraîné par le charme qui agissoit sur tous mes sens, je traverse la rue, & j'entre dans la Cour. Je serois monté de même à l'appartement, si j'en'eusse rencontré un autre Valet qui me demanda ce que je desirois. Je demeurai sans réponse. Cependant un instant me fit revenir à moi; & craignant qu'après ce qu'on m'avoit recommandé la veille, & ce qu'on avoit confirmé le même jour à mon frere, on ne fût offensé de ma hardiesse, je pris le parti pour couvrir cette indiscretion de demander seulement Madame Gerald. C'étoit le nom de la vieille Dame Irlandaise, que Georges avoit mis dans mes intérêts.

On m'introduisit dans une salle, où elle ne tarda point à paroître. Je la reconnus pour la même Dame qui étoit la veille avec Mademoiselle de L. . . . Elle la quittoit au même moment, de sorte que m'ayant vu traverser la rue & venir droit à la Maison, elle n'avoit pu douter que ce ne fût moi qui la

faisois appeller. J'ouvris la bouche pour commencer par des excuses , & pour lui apprendre ensuite que j'étois le frere de Mylord C.... à qui elle avoit promis de favoriser mes sentimens. Mais elle me fit connoître en me prevenant , qu'elle n'avoit pas besoin de cette instruction. Vous êtes un imprudent , me dit-elle , de paroître ici avant le retour de Mr de L.... , & je venois pour vous en faire des reproches. Mais je me sens si bien disposée pour vous , que je n'en ai pas la force. Assoyez-vous , continua-t'elle ; je veux vous expliquer ce que nous pensons ici , ce que vous avez à pretendre , & de quelle maniere vous devez vous conduire.

Nous nous assimes. Elle baissa la voix , & sans me laisser le tems de la remercier , vous sçavez , me dit-elle , que Mr. de L.... & sa fille sont Lutheriens , & vous êtes surpris sans doute de voir chez eux une Irlandaise Catholique. J'étois parente de feu Madame de L.... qui me prit avec elle pour faire le voyage d'Allemagne , où son mari étoit envoyé de la Cour. Nous y passâmes plusieurs années , pendant lesquelles elle mit sa fille au monde. Une curiosité dangereuse ayant porté Mr. de L.... à s'instruire de la Religion du Pais , il y prit tant de goût qu'il l'embrassa , & par un effet du même zele , il employa tant d'efforts & d'adresse pour gagner l'esprit de son Eponse , qu'il la rendit aussi Lutherienne. Leur fille fut élevée par consequent dans les mêmes principes. On n'épargna rien pour me les inspirer , mais le secours du Ciel m'a soutenu contre toutes de seductions. Je ne laissois pas de vivre chez eux avec la même amitié & dans la mé-

me union , sans me croire en droit de raisonner sur la conduite d'autrui ; & Mr. l'Envoyé même qui connoissoit mon caractère tranquille & mon attachement pour sa maison , ne perdit rien de la confiance qu'il avoit toujours eue pour moi. Quelque tems après il fut rapellé par la Cour , qui malgré toutes les precautions qu'il avoit gardées ; eut quelque soupçon de son changement. Il auroit volontiers renoncé à sa Patrie pour fixer son séjour & son établissement en Allemagne , mais les biens considerables qu'il avoit en France l'obligerent d'y revenir avec sa famille ; & persistant dans ses idées de Religion , il entreprit pour se dedommager de la contrainte à laquelle il étoit forcé par les Edits du Roy , de rendre tous les bons offices du zele & de la charité au petit nombre de Lutheriens qui sont à Paris. C'est ainsi qu'il est devenu comme leur Pere commun , & qu'il est parvenu à faire une espece de Temple & de Cimetiere de sa Maison.

La mort lui enleva son Epouse il y a deux ans. Elle n'étoit point attachée à ses opinions d'une maniere si ferme , que l'approche de l'éternité ne lui causât de vives allarmes. Ce fut dans un de ses momens d'agitations qu'elle m'ouvrit son cœur , avec des marques d'inquietude , qui me firent connoître que sa tendresse pour son Epoux avoit été le principal motif de son changement. Je la pressai de se reconcilier avec l'Eglise , & je lui procurai secrètement le secours d'un Ecclesiastique , qui rendit enfin la paix à sa conscience. Il l'obligea de déclarer à sa fille dans quels sentimens elle mouroit , & de l'exhorter à profiter de son exemple.



Quoique ces derniers conseils d'une mere mourante , n'eussent pas fait sur Mademoiselle de L. . . . toute l'impression que j'eusse desire , j'aurai bien de ses dispositions , lorsque je la vis supplier son Pere de me laisser aupres d'elle. Il l'aimoit trop , & il étoit trop satisfait de ma conduite , pour lui refuser cette faveur. Je lui ai tenu lieu de mere depuis qu'elle a perdu la sienne. Sa confiance & son amitié pour moi n'ayant point de bornes , elle n'a point eu depuis deux ans de pensées ni de sentimens qu'elle ne m'ait communiquéez. Tous mes soins ont tendu à la détacher insensiblement de sa Religion , tantôt en lui rappelant les derniers discours de sa mere , tantôt en lui proposant des objections & des doutes , suivant la mesure de mes propres lumieres : Mais la crainte de me rendre suspecte par un zele trop ardent , & sur tout les ménagemens que j'ai à garder avec son pere , m'ont toujours fait moderer mes exhortations & mes conseils. Je sème ; c'est au Ciel à benir mes efforts , en me faisant recueillir un jour les heureux fruits que j'en espere.

Enfin , ajoûta Madame Gerald , comme il est rare que je sois éloignée d'elle , il y a environ deux mois que nous vous aperçûmes de nos fenêtrés , & que nous remarquâmes avec quelle admiration vous jettiez les yeux vers nous. Je ne doutai point que ce ne fût l'effet des charmes de mon Eleve , & je lui en fis la guerre en badinant. Elle convint que votre attention ne lui deplaisoit pas , & que votre air lui revenoit beaucoup. Je ne lui avois jamais inspiré ces farouches maximes , qui font craindre à une fille la vue

d'un homme aimable , & qui augmentent le peril en apprenant trop à s'en defier. Il faut tôt ou tard que le cœur aime quelque chose , & ce n'est pas un penchant si invincible que la sagesse est obligée de combattre. Mais il faut qu'elle l'éclaire , pour ne lui pas laisser prendre un cours aveugle , & qu'elle songe en même tems à se fortifier assez pour l'arrêter toujours à ses justes bornes. J'ai accoutumé Mademoiselle de L... par ces principes , non seulement à ne pas se faire une peine des mouvemens indeliberés de son cœur , mais à ne jamais s'y livrer temerairement , & je fais plus de fond sur cette sorte de vertu que sur toutes les grimaces affectées auxquelles notre sexe en donne le nom. Elle convint donc que vous lui plussiez , & je n'eus point d'autre objection à lui faire que l'imprudence qu'il y auroit à prendre du goût pour inconnu. Vous continuâtes de venir régulièrement au Café voisin , où vis-à-vis de nos fenêtres. On ne perdoit point une seule fois l'occasion de vous voir , quoiqu'on ne se montrât pas toujours à vous. On vous tenoit compte de tous vos soins , & je vous avoue qu'après avoir considéré qu'un amour aussi timide & aussi respectueux que le votre devoit venir d'une autre source que la legereté ou le libertinage , je me sentis fort portée à souhaiter que vous fussiez de la naissance & du caractère que les dehors annonçoient. J'avois même de l'embarras à répondre à mon Eleve , lorsqu'elle me consultoit sur le progrès de ses sentimens. Attendez , lui disois-je ; le tems nous fera connoître s'il est digne de vous. Il cherchera tôt ou tard à s'expliquer. Mais demeurez toujours maîtresse de

vosre cœur. Elle m'assuroit que son inclination supposant que vous étiez tel qu'elle se l'imaginait, elle n'auroit pas de peine à la vaincre, si le fond repondoit mal aux apparences ; mais qu'elle auroit un mortel regret de s'être trompée ; & elle confessoit que vous lui paroissiez fait pour la rendre heureuse.

O Dieux ! m'écriai-je en interrompant Madame Gerald ; ai-je pû ignorer si long-tems mon bonheur ? Permettez donc que je la voye, & que j'aille mourir de joye & de reconnoissance à ses piés. Non, reprit-elle ; c'est une chose résolue : vous ne lui parlerez que du consentement de son Pere. Mais écoutez ce qui doit soutenir vosre esperance. Depuis qu'elle vous a entretenu, & que j'ai parlé moi-même à vosre frere, nous sommes résolus de faire pour vous tout ce qui pourra contribuer à vous rendre Mr. de L..... favorable. Il aime passionnément sa fille, & il lui a déclaré mille fois qu'il lui laisseroit la liberté de satisfaire son cœur dans le choix d'un mari. Quel que soit vosre bien, le défaut de richesses ne sçauroit être un obstacle. Mademoiselle de L... est une heritiere, qui peut faire la fortune d'un homme qu'elle aime. Il n'y a que la difference de Religion qui me fasse craindre quelque nuage. Mais nous avons tout prévu, avec un zele qui vous persuadera que nous nous occupons serieusement de vos affaires. Lorsque vous vous ferez infinué dans l'amitié de Mr. de L.... & qu'avec un peu plus de familiarité nous reconnoîtrons mieux encore que vous meritez l'opinion que nous avons de vous, si nous ne voyons pas qu'il panche à vous rendre heureux, nous prendrons le parti d'attendre que

sa mort ou l'âge de sa fille nous mette en liberté. Nous vous repondons de notre confiance. Toutes ces résolutions, ajouta-t'elle, sont prises d'aujourd'hui. Vous ne sçauriez croire avec quelle joye nous avons reçu les explications de votre frere. Il m'a offert un diamant, que j'ai accepté comme un gage de sa bonne foi & de la votre. Hier au soir vous me vîtes embarrassée ; & quoique le conseil que vous donna Mademoiselle de L.... de lier connoissance avec son pere, fût venu de moi, je regrettois sa dernière réponse, qui m'avoit parue trop flatteuse pour un inconnu. Mais aujourd'hui je ne donne plus de bornes à vos espérances, ni à la passion que j'ai de vous rendre service.

Ah ! lui dis-je en baissant ses mains, vous faites plus pour mon bonheur que je ne puis attendre de tout le pouvoir des hommes & de la fortune. Mais croyez-vous que je puisse vivre, si vous ne m'accordez à ce moment le plaisir de voir Mademoiselle de L...., de lui parler, de lui dire mille fois que je l'adore, de lui abandonner ma vie & ma destinée... Elle me protesta de nouveau que c'étoit une priere inutile ; qu'on ne me defendoit pas de venir suivant ma coutume au Café voisin, & qu'on ne me desespereroit pas par des rigueurs contrefaites ; mais que ne voulant rien avoir à se reprocher on attendroit absolument le retour de Mr. de L.... à qui l'on souhaitoit que je pusse faire agréer promptement mes visites. Dans le chagrin de me voir comme arracher un plaisir auquel j'avois crû toucher, & pour lequel le transport où j'étois m'auroit fait sacrifier un Empire, il me vint à l'esprit que Madame Gerald qui avoit reçu le

diamant de mon frere, pourroit bien être sensible encore à quelque libéralité de cette nature ; & rien ne se présentant plû-tôt à ma mémoire que ma portion de nos trente mille livres , je lui dis sans rien examiner , que si ma qualité de cadet ne m'avoit pas fait tomber les bijoux en partage , je ne laissois pas d'avoir environ mille pistoles d'argent comptant ; que c'étoit tout ce que j'avois apporté d'Irlande , & que cette somme étoit à elle si elle me procuroit la satisfaction que je lui demandois , & qu'elle pouvoit m'accorder. Quelque imprudence qu'il y eût dans cette offre , elle étoit proposée du fond du cœur. Je ne sçais ce qu'elle parut à Madame Gerald ; mais elle dut paroître sincere , puisqu'elle en fut si touchée , que me quittant sans repondre , elle monta aussi-tôt à l'appartement de Mademoiselle de L..... , d'où elle revint au bout de quatre minutes , avec l'heureuse permission de m'y conduire. Venez , me dit-elle en me prenant par la main , vous êtes un amant d'un caractère tout nouveau , & qui meritez bien qu'on se relâche de quelque chose pour vous empêcher de mourir ou de vous ruiner. Cependant elle exigea en montant l'escalier , que je promisse avec serment de ne pas lui demander deux fois la même faveur jusqu'au retour de Mr. de L.....

Je lui aurois promis ma vie , & tout ce qui ne pouvoit m'ôter le plaisir dont j'allois jouir. Je jure , lui dis-je , de vous obéir éternellement. Et voyant Mademoiselle de L... qui étoit debout à nous attendre , je me jettai à genoux comme j'aurois fait à l'entrée d'un Temple. Je n'aurois pas quitté cette posture , si elle ne m'eût ordonné absolument de m'af-

soir. Nous commençames un entretien où la passion n'eut point d'autres bornes que l'honneur & la modestie. Mais je vous épargne des circonstances que la severité de vos maximes ne vous laisse point entendre volontiers. Je passai avec Mademoiselle de L... deux heures, qui ne furent qu'un continuel transport, & j'emportai en la quittant de quoi être heureux pendant des siècles entiers, du seul souvenir de tant d'amour & de plaisir.

Il étoit trop tard pour aller faire part de mon bon bonheur à Georges. Je ne pensai qu'à gagner les Saisons, où plein de ma joye, qui me faisoit paroître rêveur & distrait, j'eus le plaisir de vous voir attribuer à mon humeur melancolique les plus delicieuses meditations qui pussent occuper un amant. Rose fut la seule à qui je crus pouvoir découvrir mon secret, autant pour flater mon propre cœur par cette confidence, que pour la preparer à la visite de mon frere. Je passai une partie de la nuit à lui peindre les charmes de L... & je lui fis naître une envie pressante de s'en faire une amie. Comme elle m'avoit déjà confié l'état de son cœur, & que je lui connoissois pour Mr. des Pesses des sentinens tous differens de ceux que je lui avois crus en Irlande, rien ne m'empêchoit de lui declarer d'avance que le dessein de Georges étoit de lui procurer un amant. Elle me repondit qu'elle ne s'engageroit à rien sans votre participation. Vous êtes plus sage que moi, lui dis-je; mais je vous laisse vos affaires à démêler avec Georges, qui sera ici demain au soir, & qui veut y être secretement. Nous prîmes des mesures pour l'introduire dans ma chambre, où elle consentit à se rendre lorsque tout le monde

seroit retiré. Je la laissai déterminée à ne rien entreprendre sans vous consulter , & je ne combattis point cette résolution ; mais , pour continuer d'être sincère , l'intérêt qu'elle m'avoit paru prendre au récit de mon amour me fit juger qu'elle ne seroit pas toujours sans goût pour les mêmes plaisirs , & que Mylord Linch ne seroit pas rebuté s'il avoit assez de mérite pour lui plaire.

Je me dérobai le lendemain pour retourner à la source de ma joye & de mon repos. Si j'observai fidèlement la loi que Madame Gerald m'avoit imposée , je fus récompensé de cette soumission par d'autres complaisances qui satisfirent ma tendresse. Je rendis compte ensuite à mon frere de toutes les circonstances qu'il ignoroit , & de la disposition où Rose étoit de le voir la nuit suivante. Il me promit d'être à minuit aux Saisons , & il me recommanda d'avance de faire naître quelque prétexte pour aller le jour d'après à Saint Germain , parce qu'il avoit formé de nouvelles vûes qu'il remettoit alors à m'expliquer.

A l'heure marquée , rien ne me fut si facile que de l'introduire dans ma chambre. Ma sœur s'impatientoit à l'attendre , & toute la maison étoit déjà dans un profond sommeil. Vous vous imaginez quel put être le sujet de leur entretien. Georges employa tout son esprit pour donner un tour insinuant à ses offres & à ses prières. Il ne proposa pas d'abord ouvertement de quitter les Saisons ; mais après avoir parlé de Mylord Linch comme d'une conquête certaine , & relevé l'avantage qu'il y auroit pour ma sœur à l'épouser , il lui représenta qu'une affaire si importante ne pou-

voit être ménagée qu'à Paris ; qu'il étoit question de s'affurer une fortune , un rang , un titre , & que ces favorables occasions ne renaissent pas toujours ; qu'ayant vécu quelque tems seule avec lui , elle avoit dû rendre plus de justice que vous à l'innocence de ses vûes & de sa conduite , & ne pas donner si légèrement dans vos fausses allarmes ; qu'il conviendrait toujours que vous étiez plus capable que personne de faire d'elle une Religieuse & une Sainte , mais que si elle n'étoit pas résolue de s'ensevelir dans un Cloître , elle n'avoit point d'autre parti à prendre que de se produire dans le monde , & de faire valoir ses qualitez naturelles , qui étoient désormais son unique ressource ; que j'avois reconnu moi-même le tort que nous avions eu de nous rendre esclaves de vos conseils , & que je commençois à me trouver bien de leur avoir préféré les siens. Enfin il joignit à ces raisons les instances les plus tendres & les plus pressantes. Je croyois Rose vaincue. Cependant elle eut la force de se défendre ; & refusant constamment de vous quitter , elle consentit seulement à recevoir la visite de Mylord Linch quand nous pourrions l'amener aux Saisons avec bienfiance.

Mon frere parut satisfait de ce qu'il avoit obtenu. Nous allâmes à Saint Germain le jour suivant. On y avoit déjà quelque connoissance de nos querelles domestiques , & le dessein de Georges étoit de faire tomber par notre presence un bruit dont l'effet ne pouvoit nous être avantageux. On ne douta plus de notre bonne intelligence , lorsqu'on nous vit paroître ensemble à la Cour. Nous y fûmes reçus favorablement du Roi ; & comblez de civilités par nos amis. Ce



Ce fut en raisonnant avec eux sur divers projets d'établissement & de fortune, que Mr. de Sercine, à qui Georges avoit déjà confié le fond de nos affaires, & qui entroit dans ses idées sur la nécessité de produire ma sœur à la Cour, nous offrit de la recevoir dans sa maison, où elle seroit agreablement avec son Epouse & sa fille. Nous acceptâmes cette proposition avec reconnoissance ; & lorsque je fus seul avec mon frere, je lui demandai s'il n'esperoit pas que vous pussiez l'approuver vous-même, & prendre cette occasion pour nous reconcilier sincerement. J'en doute, me dit-il ; car quelle esperance de le guerir de ses scrupules, & de le rassurer sur les dangers du Bal, des Spectacles, & des assemblées ? Il demande du tems pour fortifier Rose, mais dans ses idées une femme ne sera-t-elle pas toujours foible ? Ne nous exposons pas, ajouta-t'il, à lui voir renverser de nouveau tous nos projets. Commençons par la delivrer de ses mains, & par établir sa fortune. Il sera toujours tems de nous reconcilier ; & s'il trouve après cela qu'elle ait encore besoin de ses instructions, nous l'abandonnerons à son zèle. Je me rendis d'autant plus aisément à ces specieuses raisons, que je voyois en Mylord Linch un empressement extrême pour la connoître, & que je ne doutois point qu'il ne pût s'attacher serieusement à elle après l'avoir vûe. Il me demanda mon amitié, que je lui promis volontiers en acceptant la sienne. Il étoit d'un caractère vif & ouvert, mais plus capable de prendre beaucoup d'amour que d'en inspirer. Connoissant Rose, je concevois que pour faire la conquête de son cœur, il eût fallu dans un Amant des

qualitez plus brillantes, & sur tout plus d'esprit & de noblesse de sentimens. Cependant comme il n'étoit question que de fortune, & que Georges ne lui en avoit pas parlé sur un autre pied, je me figurai que ce motif pourroit l'accoutumer à le souffrir comme il l'avoit fait consentir à le voir.

Peu de jours après nous menageâmes si heureusement l'occasion, qu'étant venu aux Saisons avec Georges, il y passa une partie de l'après-midi. Quelques affaires vous avoient obligé de sortir avec Mr. des Pesses; & j'avois pris soin la veille d'avertir mon frere de votre dessein. J'examinai curieusement l'impresion que Linch fit sur ma sœur. Elle fut conforme à mes conjectures; c'est-à-dire que malgré la passion qu'il conçut tout d'un coup pour elle, elle n'y vit qu'un homme riche qui pouvoit relever sa fortune. Pour lui, dont j'avois observé de même tous les discours & les mouvemens, il emporta tant d'amour en la quittant, que je crus l'établissement de Rose aussi certain que Georges l'avoit prédit. Je fus exposé les jours suivans à des sollicitations continuelles pour lui procurer de nouveau la satisfaction de la voir; mais quoique mon frere y joignit les siennes, il me fut impossible d'en faire naître l'occasion jusqu'à la maladie de Mr. des Pesses.

Cet accident, dont Mr. des Pesses eut assez de generosité pour vous cacher la cause, ne fut que l'effet de sa jalousie. Avec quelque soin que nous eussions gagné nos Domestiques, il eut l'adresse, sur quelques soupçons, de tirer d'eux assez d'éclaircissemens pour decouvrir une partie de la verité. Sa passion qui est montée depuis long-tems à l'excès, le

porta à quelques plaintes , que ma sœur rejeta peut-être avec trop de hauteur , & qui faillirent causer sa mort en achevant de lui faire perdre l'esperance. Quoique je fusse irrité moi-même de son indiscretion , l'amitié que j'ai pour lui me fit prier Rose de le traiter avec plus d'indulgence pendant sa maladie , & elle s'y trouva disposée volontairement par la bonté de son naturel. Mais un tems si favorable ne fut pas négligé par Mylord Linch & mon frere , qui étoient souvent aux Saisons , tandis que votre amour pour l'étude vous retenoit au milieu de vos Livres. Ils y demeuroident même une partie de la nuit , que nous passions à souper , lorsque vous étiez livré au sommeil. Le retablisement de Mr. des Pesses interrompit peu leurs plaisirs , parce que sur quelques représentations que je vous fis goûter , vous le priâtes bien-tôt de retourner à Paris. Enfin Mylord Linch absolumment livré à Rose , nous proposa le dessein où il étoit de partager sa fortune avec elle , & le fit même éclater à Saint Germain , en suppliant le Roi de l'approuver.

J'avois cru devoir à Georges cette complaisance presque aveugle , pour reconnoître le zèle avec lequel il n'avoit pas cessé de me servir. De tant de cœurs contents , le mien étoit le plus heureux , puisqu'avec l'esperance de la fortune j'avois le plus doux plaisir de l'amour , car il ne se passoit pas de jour que je ne fisse le voyage de Paris , & que je n'y jouisse librement de la vûe ou de l'entretien de Mademoiselle de L... Son Pere étoit revenu au tems qu'on l'attendoit. J'avois l'obligation à Georges de m'avoir fait obtenir son amitié , & quelques droits même sur sa reconnaissance.

Comme c'étoit un homme dur & violent, qu'il eût été difficile de gagner par les voies ordinaires, mon frere avoit employé un stratagème innocent, dont le succès avoit surpassé notre attente. Après s'être assuré du jour de son arrivée, il avoit fait prendre des habits de Soldats à deux Laquais de Mylord Linch & aux deux siens, & les ayant armez de pistolets, il les avoit postez sur le grand chemin, avec ordre d'attaquer brusquement sa chaise. Nous étions à cent pas d'eux, de sorte qu'ayant picqué nos chevaux nous arrivâmes à son secours lorsqu'il se croyoit dans le dernier danger. Quelques coups de pistolets tirez en l'air, d'autres marques de resistance & de combat lui persuaderent facilement que nous avions exposé notre vie pour le défendre, & qu'il nous devoit la sienne. Nous le trouvâmes muet & tremblant dans sa voiture. Mais lorsqu'il nous vit maîtres du champ de bataille, il parut vivement touché du service qu'il venoit de recevoir. Il nous pressa de lui apprendre le nom de ses Libérateurs, il nous declara le sien, enfin il nous offrit la disposition de sa fortune & de la vie que nous lui avions conservée. Mon frere lui repondit modestement; & pour mettre le comble au bienfait, nous le conduisîmes jusqu'aux portes de Paris, où malgré ses instances, nous refusâmes de lui apprendre notre demeure; mais nous lui prîmîmes de n'être pas long-tems sans le revoir à la sienne.

Sa fille & Madame Gerald étoient dans le secret de notre entreprise. Il ne manqua point de leur faire le récit du danger dont il sortoit, & de leur vanter le service que nous lui avions rendu. Madame Gerald qui étoit Irlandaise,

devoit naturellement connoître notre nom , ne l'entendit pas sans en prendre occasion de faire notre éloge. Elle s'épuisa particulièrement sur le mien ; de sorte qu'étant allez chez lui deux heures après , nous le trouvâmes dans toute la chaleur de la reconnoissance & de l'estime. Il nous presenta sa fille , en lui recommandant de nous regarder désormais comme ses meilleurs amis. Il nous fit promettre que nous ne mettrions plus de distinction entre notre maison & la sienne , & que nous userions librement de tout ce qui lui appartenoit. Je commençai à croire mon bonheur solidement affermi. Mademoiselle de L . . . . aussi charmée que moi du succès de notre artifice , se crut tout-à-fait autorisée à se livrer à sa tendresse. Nous eûmes la liberté de nous voir , le tems de nous connoître , & mille nouvelles raisons de nous aimer. Si la prudence ne nous permettoit pas de faire d'autres propositions à son pere , tout nous portoit du moins à esperer heureusement de l'avenir. Il est vrai que nous gardâmes toujours assez de mesures pour lui deguiser nos sentimens , mais c'étoit par le conseil de Georges même & de Madame Gerald , qui voyant croître de jour en jour son amitié pour moi , s'imaginèrent qu'il pourroit se porter de lui-même à m'offrir sa fille. J'eus encore plus d'une fois la pensée , dans un tems où tout m'étoit favorable , & où vous n'auriez pû condamner mes vûes & ma conduite , de vous faire l'ouverture de cette intrigue pour m'autoriser de votre consentement. Je le proposai à Georges , qui s'obstina à me le defendre. Il me fit craindre que la difference de Religion n'allarmât votre zèle , & me vous fit traverser nos projets.

Voilà quelle étoit notre situation lorsque vous prîtes le parti d'aller à la Cour. Je donnai avis de votre départ à mon frere. Cette occasion lui parut propre au dessein qu'il entretenoit toujours de vous enlever ma sœur. Il n'avoit pû lui faire goûter jusqu'alors l'offre même de la conduire à Saint Germain ; mais il ne douta pas que s'il pouvoit engager Mr. de Sercine à se rendre aux Saisons avec son Epouse & sa fille , la presence & la compagnie de ces deux Dames ne missent beaucoup de changement dans ses résolutions. Je ne vous rappelle point le reste ; vous en pûtes juger par les circonstances dont vous futes témoin. Je me laissai vaincre à mon tour par les mêmes instances qui avoient vaincu ma sœur. A la verité j'en eus honte, lorsque vous me fîtes appercevoir votre chagrin : Mais vous ayant vû prendre un air plus tranquille aussi-tôt que vous eutes entendu Mr. de Sercine, je me figurai que vous approuviez ses raisons, & que vous nous verriez partir sans regret avec un guide tel que lui. Je pris même vos reproches pour des conseils, qui regardoient moins le present que l'avenir. Si vous ne croyez pas ses excuses sinceres, j'étois resolu du moins de retourner si souvent aux Saisons pour vous voir, que vous auriez à peine eu le tems de vous appercevoir de mon absence.

Enfin nous nous séparames de vous. Il est impossible que vous ayez supporté notre separation sans ressentiment, puisqu'elle vous a fait prendre aussi-tôt le parti de nous abandonner : mais si vous nous croyez coupables, si vous avez souhaité peut-être que le Ciel renversât nos desseins, & qu'il nous fit sen-

tir par quelque châtiment la legereté de notre conduite, il ne vous a que trop entendu. Vous me voyez ici chargé de mes propres douleurs, & de celles d'un frere & d'une sœur encore plus malheureux qui vous demandent des secours qu'ils ne peuvent plus attendre que de vous. Georges au fond d'un cachot pour n'en sortir jamais. Rose dans un cloître, où son penchant ne l'a pas conduite, & que la nécessité néanmoins doit l'empêcher de quitter aussi longtems qu'elle aimera la vertu & l'honneur. Moi depouillé.... hélas de tout le bonheur que l'amour m'avoit promis, car je meprise toutes les autres richesses que je n'aurois pas obtenues avec l'unique bien qui me les faisoit aimer. Mais pourquoi chercher d'avance à vous attendrir, lorsque mon recit demande plus que jamais votre attention.

En quittant les Saisons, nous nous rendîmes à Paris, où le projet de Georges étoit de faire passer quelques jours à ma sœur pour la mettre en état de paroître honorablement à la Cour. Mr. de Sercine avec sa famille & Mylord Linch reprit au soir la route de Saint Germain. Nous étions logez chez Georges, qui s'étoit donné nouvellement une maison propre & commode. Ayant dessein de rendre ma visite ordinaire à Mademoiselle de L.... je proposai à ma sœur de satisfaire l'impatience qu'elle m'avoit marquée de la connoître, & mon frere lui conseilla de m'accompagner, tandis qu'il alloit s'occuper de quelques autres devoirs. Nous trouvâmes Mademoiselle de L.... seule; & la vûe de Rose, que je lui faisois espérer depuis long-tems, la combla de plaisir. La vivacité & la joie animerent long-

tems notre entretien. Si j'étois charmé de faire connoître à ma Maîtresse une sœur si aimable, je ne l'étois pas moins de pouvoir justifier aux yeux de Rose tout le mérite qu'elle m'avoit entendu vanter cent fois dans Mademoiselle de L..... Je me fis même une gloire de la tendresse extrême qu'on avoit pour moi, & m'abandonnant à toute la mienne avec cet air de badinage qui fait le charme d'un amour innocent, j'obtins de Mademoiselle de L..... mille nouveaux témoignages d'affection dont il me sembloit aussi qu'elle voulût se faire un mérite auprès de ma sœur. Jamais deux amans n'avoient paru si contents l'un de l'autre. Rose nous reprocha agreablement l'excès de notre passion.

Nous lui répondîmes du même ton, que c'étoit cet excès même qui devoit nous servir d'excuse. Elle continua quelque tems de nous faire la guerre, & nous de nous défendre sans paroître disposer à céder à ses raisons. Mais je crus enfin m'appercevoir que l'enjoûment qu'elle affectoit étoit forcé. Je trouvai même un air de pesanteur & de mélancolie dans ses yeux. Pendant qu'elle s'efforçoit de rendre la conversation agreable, elle étoit occupée de quelque rêverie, & la moitié de son attention s'arrêtoit sur ce qui se passoit dans elle-même. Je craignis que cette scene de tendresse ne lui fût devenue importune, & quoique je ne la crusse point capable de se choquer mal-à-propos, il me vint à l'esprit qu'une delicateffe excessive pouvoit lui faire trouver mauvais que nous n'eussions pas gardé plus de mesures avec elle dans une premiere visite. Ses distractions ne faisant ensuite qu'augmenter, jusqu'à lui faire gar-



der le silence & perdre quelque fois le fil de nos discours, je jugeai qu'elle en étoit tout-à-fait fatiguée, & qu'elle souhaitoit de se retirer. Elle y consentit en effet dès la première proposition.

Nous ne trouvâmes point Georges de retour au logis, & nous reçûmes un Billet de lui à l'heure du souper, par lequel il nous faisoit des excuses de ce qu'il ne pouvoit nous tenir compagnie le jour de notre arrivée. Il se trouvoit retenu malgré lui par Mr. le Duc de... son ami & son protecteur. Nous en serons plus libres, dis-je à ma sœur; & je souhaitois en effet de l'être, pour m'entretenir naturellement avec elle. Je ne lui avois pas encore fait connoître que je me fusse apperçu du changement de son humeur chez Mademoiselle de L..., & comme je m'étois proposé de leur faire lier une étroite amitié, dans l'espérance de tirer beaucoup d'utilité pour mes intérêts, j'étois véritablement affligé que les apparences eussent répondu si mal à mes intentions du côté de Rose. Je soupai seul avec elle. J'attendois qu'elle s'expliquât sur ce qui avoit pû lui déplaire, ou qu'elle me fit naître du moins quelque ouverture pour l'interroger. Elle se renfermoit dans des éloges vagues de la beauté & de la douceur de Mademoiselle de L... sans perdre l'air rêveur qu'elle avoit rapporté de notre visite. Enfin voulant être éclairci, je lui demandai précisément ce qui lui avoit causé l'alteration dont je m'étois apperçu. Elle balança à me répondre. Je la pressai. Si c'est quelque chose, lui dis-je, qui intéresse Mademoiselle de L..., comment pouvez-vous refuser de me l'apprendre? Je vous repons déjà qu'elle vous aime tendre-

ment , & qu'elle n'auroit pas moins de chagrin que moi de vous avoir déplû. Elle m'en a marqué de l'inquiétude en vous quittant.

Je lui fis d'autres instances auxquelles elle résista long-tems ; cependant je voyois que son cœur étoit plein , & qu'il ne demandoit qu'à se soulager. Je me plaignis de ce qu'elle manquoit de confiance pour moi , qui lui avois toujours porté une affection particulière , & qu'elle avoit toujours aimé aussi avec une espèce de prédilection. Hé bien , me dit-elle en cachant d'une main son visage , que me servira-t'il de vous dire que je ne puis aimer Mylord Linch , & que j'aimerois autant mourir que de me voir forcée à l'épouser ? En aimez-vous un autre , interrompis-je aussitôt. Non , reprit-elle , mais je sens que je ne puis être heureuse avec un homme que je n'aimerois pas. Vous me forcez de vous découvrir la foiblesse de mon cœur , ajouta-t-elle en soupirant. Je n'ai pû voir Mademoiselle de L.... si contente de sa tendresse & de la votre , sans être jalouse d'un bonheur qui n'est pas fait pour moi. Qu'elle est heureuse , & vous aussi ! Je suis aussi tendre qu'elle , & je n'ai pas le moindre espoir de trouver un peu de douceur dans mes sentimens. On pense à me faire épouser un homme pour lequel je n'aurai jamais de goût. Il faudra donc passer toute ma vie sans l'aimer , gémir de mon sort , m'ennuyer de mon devoir , porter envie à toutes les femmes qui me vanteront leur tendresse , & faire une cruelle violence à la mienne ? Quel tourment continuel ! Et vous , Patrice , qui m'aimez , dites-vous , & qui m'avez arraché cet aveu de mes peines , ne ferez - vous rien pour m'en délivrer ?

Je l'écoutois avec un extrême étonnement. Mais, chere Rose, lui dis-je, qui parle de vous forcer à quelque chose, & de vous faire épouser Linch malgré vous ? Convenez que voilà les premières marques que vous ayez données de votre repugnance. N'est-il pas étrange qu'elle soit née si tard, ou que vous l'ayez dissimulée si long-tems ? Elle m'assura que sa seule timidité lui avoit lié la langue, & qu'après avoir refusé Mr. des Pesses sous prétexte qu'il manquoit de naissance, elle n'avoit osé rejeter un homme de la considération de Mylord Linch. Quoiqu'il en soit, lui repondis-je, moi qui prefere le contentement du cœur à la fortune, je ne balance point à vous promettre que vous ne serez mariée que lorsqu'il vous plaira d'y consentir, & je m'engage à faire entrer Georges dans les mêmes sentimens. Comme j'achevois de parler, j'entendis du bruit dans un cabinet qui touchoit à la salle où nous étions, & la porte s'étant ouverte avec violence, nous fûmes fort surpris d'en voir sortir Mylord Linch. Il étoit revenu à Paris pendant la visite que nous avions rendue à Mademoiselle de L..... & me voyant arriver seul avec ma sœur, il avoit voulu se faire un plaisir de nous écouter & de nous surprendre. Sa curiosité lui coûta cher. Il avoit entendu notre entretien jusqu'au moindre mot. Un juste desespoir ne lui permettant plus de se contraindre, il vint se jeter d'un air furieux dans un fauteuil qui étoit vis-à-vis de Rose. Nous demeurâmes tous trois fort long-tems dans un profond silence. Enfin, je pris la parole avec beaucoup d'embarras. Mylord, lui dis-je, vous jugez bien qu'on ne vous croyoit pas si proche ; &

qu'on est fort confus de cette scène. Mais pais-  
que le hazard vous a fait entendre ce qu'on au-  
roit eu quelque peine à vous déclarer , je ne  
doute pas que vous n'ayez pour ma sœur tou-  
te la complaisance qu'un honnête homme doit  
à son sexe , & que vous ne lui rendiez la li-  
berté qu'elle demande. Il parut quelques mo-  
mens incertain : Mais s'adressant tout d'un  
coup à elle ; non , Mademoiselle , lui dit-il,  
je n'aurai pas la sotte complaisance que vous  
demandez. Vous êtes à moi par votre consen-  
tement , par la parole de vos freres , & par  
l'autorité même du Roi. Je ferai valoir des  
droits si justes , & je ne me laisserai pas jouer  
impunément. Rose , perdant toute contenan-  
ce , se leva pour se retirer. Il se presenta brus-  
quement devant elle , en protestant qu'elle ne  
quitteroit pas la salle jusqu'au retour de mon  
frere , de qui il vouloit recevoir , dit-il , l'ex-  
plication d'un si ridicule procédé. Cette bru-  
talité m'échauffa. Je lui dis d'un ton ferme  
qu'il suffisoit de moi pour lui donner toutes  
les explications qu'il desiroit , & que je com-  
mençois par prétendre que ma sœur fût libre  
chès elle. Un reste de considération lui fit  
calmer apparemment son transport. Il prit un  
ton plus doux pour me demander si je sçavois  
où étoit Georges. Je lui dis qu'il étoit à sou-  
per chès Mr. le Duc de . . . . & nous quit-  
tant sans repliquer , il se mit en chemin pour  
l'aller joindre.

Rose ne prévît que trop les malheureuses  
suites de ce démêlé. Elle me pressa avec lar-  
mes d'oublier la confidence qu'elle m'avoit  
faite , & de lui laisser reprendre ses chaînes ,  
dont elle s'efforceroit de cacher la pesanteur  
sû au tombeau. Je confesse , me dit-elle ,

qu'il y a eu de l'immodestie dans mes plaintes. Nous sommes faites pour être les victimes des hommes. Eh ! qu'importe en effet au bon ordre de l'Univers , que le cœur d'une femme soit tranquille ? Que dites-vous ? lui répondis-je. Il me semble au contraire que la foiblesse de votre sexe, qui vous met continuellement dans la dependance du notre, nous oblige à nous faire une étude de votre bonheur, & qu'indépendamment du penchant naturel, la justice & la raison doivent nous porter au soulagement du plus foible. J'emploie cette seule raison, pour vous faire voir que je ne parle point en homme aveuglé par la qualité de frere & par celle d'amant : car si l'on vient à compter vos charmes, & la douceur que votre commerce repand dans la société, il n'y a qu'un barbare qui puisse se plaire à chagriner une femme, ou chercher même la satisfaction de son cœur aux dépens du votre. Mais dans quelques principes que soit là-dessus Milord Linch, comptez encore, ajoutai-je, que vos inclinations seront libres, & que je veux vous voir quelque jour aussi heureuse que moi. En effet, l'aimant avec la dernière tendresse, & ne connoissant rien de si doux que le plaisir de se livrer à une passion innocente, j'aurois souhaité à toute sorte de prix, de lui procurer un bonheur auquel elle paroîtroit si sensible.

Nous étions encore à raisonner sur notre aventure, lorsque nous entendîmes revenir Georges, qui demandoit avec empressement si nous nous étions retirés. Il vint à nous aussitôt ; & nous regardant d'un œil inquiet, il nous pria de lui apprendre sans déguisement ce qui s'étoit passé dans son absence. Je le

satisfis. Le raport de Milord Linch avoit été fidelle, puis qu'il s'accordoit exactement avec le mien. Georges ne balança point à prendre le parti qui convenoit à l'honneur & à l'amitié. Il ne faut plus penser à Mylord Linch, nous dit-il, puis qu'il deplaît à Rose, ni se plaindre même qu'elle nous ait caché jusqu'aujourd'hui son degoût, puisque le passé ne se repare point. Mais l'embaras est de nous degager honnêtement, du moins aux yeux du Public. Il nous apprit là-dessus que Linch s'étant expliqué avec lui dans des termes fort vifs, il avoit crû devoir l'écouter avec patience, & lui demander le tems de s'éclaircir; qu'il lui avoit promis de lui écrire le lendemain, & de lui marquer naturellement sur quoi il pouvoit compter; que le connoissant vif & fougueux, il ne doutoit pas qu'il ne prît toutes sortes de voyes pour se vanger, & que le tort étant de notre côté, nous serions obligez. par menagement pour le Public, de nous conduire avec moderation. Rose nous pressa encore de ne pas nous exposer pour elle aux conséquences qu'elle craignoit: mais mon frere n'étoit pas plus capable que moi de contraindre ses inclinations.

Il écrivit à Linch le jour suivant, & nous nous attachâmes ensemble à donner un tour civil à nos excuses. Nous fumes quelques jours sans recevoir de réponse. Ce fut dans cet intervalle que Mr. des Pesses nous apprit votre depart, avec mille circonstances qui nous firent sentir toute la dureté de notre conduite. Dans l'inquietude où Rose étoit déjà, cette nouvelle la fit tomber sans connoissance. J'en fus aussi vivement touché qu'elle; & Georges, même en parut si frappé qu'il ay-

roît pris la poste pour vous suivre & pour vous faire changer de résolution, si nous n'eussions appris en même tems qu'étant parti depuis plus de quatre jours, il y avoit peu d'esperance de vous rejoindre. Avec quelle amertume ne rappellai-je point notre ingratitude & votre tendresse, dans tous les entretiens que j'eus avec ma sœur ? J'avois comme elle un pressentiment des malheurs qui nous menaçoient. Les consolations mêmes de Mademoiselle de L. . . . à qui je fis la confidence de mon chagrin, ne firent point rentrer la tranquillité dans mon cœur. Ce n'est pas qu'elle eût perdu l'empire absolu qu'elle avoit sur mes peines & mes plaisirs. Hélas ! ma passion n'avoit jamais été si parfaite. Mais elle avoit part elle-même à mes craintes. J'étois agité sans sçavoir pourquoi ; & dans le trouble involontaire de mes sentimens, je croyois devoir trembler pour tout ce qui m'étoit cher.

Ne recevant néanmoins aucune réponse de Linch, nous commencions à croire qu'il avoit pris le parti de se vanger par l'oubli ; & nous nous disposions à conduire Rose à St. Germain, lors qu'un Gentilhomme Irlandais qui se fit connoître de nous par son nom, nous remit deux Lettres, l'une adressée à mon frere, & l'autre à moi. J'ouvris la mienne avec un mouvement de frayeur, qui ne fit qu'augmenter à la lecture de chaque ligne. Linch, de qui elle étoit, me remercioit avec une amere ironie des bons offices que je lui avois rendus auprès de sa Maîtresse, & m'apprenoit que s'étant crû obligé de me rendre service pour service, il avoit pris de bonnes mesures pour m'empêcher d'être plus heureux avec la mienne. Il m'expliquoit les moyens

dont il s'étoit servi, parce qu'il avoit le cœur, disoit-il, incapable de trahison. Il avoit marqué à Mr. de L.... le soir precedent, toutes les circonstances de mon intrigue avec sa fille; l'état de ma fortune, c'est-à dire ma pauvreté, qui me faisoit souhaiter avec raison un mariage capable de la reparer; les justes droits que je m'étois acquis sur son amitié, en lui suscitant de faux assassins, qui ne lui avoient pas fait courir plus de peril qu'à moi, & qui avoient servi fort heureusement à lui procurer l'honneur de ma connoissance; enfin mille choses, qui sous un tour si odieux, devoient me ruiner infailliblement dans l'esprit de Mr. de L.... Il ne doutoit pas, ajoutoit-il, que mon esprit & mon adresse ne me fissent tirer beaucoup d'avantage de tous ces articles; mais il me declaroit en attendant qu'il falloit se battre. La Lettre adressée à mon frere étoit plus courte. C'étoit un simple apel, où le lieu & l'heure du combat étoient marquez. Aussi Georges n'eut-il besoin que d'un coup d'œil pour la lire, & se hâtant de repondre avant que j'eusse fini de lire la mienne, il assura le Messager que nous serions exacts au rendés-vous.

Il étoit huit heures du matin, & l'on devoit se rencontrer à dix. Mon frere me dit froidement qu'il étoit fâché de cet accident, qui alloit déranger toutes nos affaires. Voyez, lui dis-je, à qui de nous deux le desespoir convient. Je lui fis la lecture de ma Lettre. Il confessa d'un air calme que j'avois tout à craindre pour le succès de mon amour. En effet, ma situation étoit si accablante, qu'il m'étoit même impossible de voir Mademoiselle de L.... pour apprendre du moins quel ef-



set la malignité de mon ennemi avoit produit sur son pere : car l'heure pressoit , & nous avions beaucoup de chemin à faire pour nous rendre au lieu du combat. Cependant je fus irrité de la froideur avec laquelle Georges regardoit mon agitation. Vous ne me plaignez pas , lui dis-je , vous ne plaignez pas Rose , qui va demeurer sans ressource si le sort des armes se declare contre nous. Il me répondit que dans une occasion de cette nature il ne falloit pas s'attendrir inutilement , & que l'honneur ne nous permettant pas d'arriver trop tard sur le Pré , nous devions remettre tout autre soin après la decision de notre querelle. Une cruelle necessité me força de suivre son conseil. Nous partîmes après nous être embrassés. Rose , qui étoit encore au lit, n'eut pas la moindre connoissance de notre départ.

Nos ennemis étoient déjà à nous attendre. Ils s'étoient fait accompagner de deux valets , qui gardoient leurs chevaux ; & nous étions à pied , sans aucune suite. Mais l'intrepidité de Georges ne s'arrêtant point au nombre , il les aborda l'épée à la main sans sçavoir encore combien nous en aurions à combattre. Cependant Mylord Linch donna ordre à ses gens de s'écarter : & nous voyant à pied ; si vous êtes les plus heureux , nous dit-il , je vous fais present de mes chevaux pour vous sauver. Ce soin genereux dissipa notre defiance. Il me fit signe de la main que c'étoit avec moi qu'il vouloit se mesurer. Nous combattîmes vivement ; & je parai des coups si furieux qu'il me fut aisé de comprendre qu'on en vouloit à ma vie. Enfin je fus blessé au bras. Mon frere qui étoit aux prises avec l'autre , ayant vû couler mon sang , ne garda plus de mesures , & s'a-

bandonnant sur son adversaire , il lui porta dans l'estomach un coup qui le fit tomber mort. Je le vis qui accouroit à mon secours ; mais soit que la crainte affoiblît Linch , soit que l'envie de vaincre sans secours augmentât mes forces , je lui fis au même moment une blessure si profonde à la cuisse , que ne pouvant plus se soutenir , il fut obligé de s'asseoir à terre , & de m'abandonner son épée. Je la lui rendis aussi-tôt. La honte lui fit tenir quelque tems les yeux baissés. Mais nous voyant appeler ses gens pour leur faire prendre soin de lui , il nous renouvela genereusement l'offre de ses chevaux , si nous les croyions nécessaires à notre sûreté.

Dans le besoin qu'il en avoit lui-même , notre propre générosité ne nous permettoit point d'accepter cette proposition. D'ailleurs quelque danger qu'il y eût à craindre , nous étions rappelés à Paris par des raisons trop puissantes , pour nous en éloigner si légèrement. Nous en reprenions le chemin , lorsque se sentant affoibli par la perte de son sang , & commençant à croire sa blessure mortelle , il nous fit rappeler par ses gens. L'impatience que nous avions de rentrer à Paris , ne nous empêcha pas de retourner d'assez loin , & nous le trouvâmes en effet d'une pâleur & d'une foiblesse qui nous fit mal augurer de sa vie. Ses gens s'étant écartés de quelque pas par son ordre , il nous conjura d'une voix mourante , par la confiance qu'il avoit dans notre honneur , d'être les depositaires d'un secret dont l'importance étoit égale pour la Religion & pour l'Etat , & qui pouvant même servir à nous faire obtenir grace pour sa mort & celle de *Plunck* ( c'étoit le nom de son ami ) seroit

l'expiation de sa haine & du mal qu'il avoit voulu nous faire. Plunck & moi, continuait-il, nous sommes, ou puisque la mort nous met au rang des choses passées, nous étions en possession d'un trésor immense qui s'est conservé depuis long-tems dans nos maisons, & que mon Pere & lui ont augmenté considérablement par leurs propres soins. La principale partie consiste dans les Vases & les Reliques d'or & d'argent, qui ont appartenu avant la Reformation à plusieurs Eglises Episcopales d'Irlande, & à quantité de riches Abbaies. Le tumulte des Guerres, & la crainte de tous les maux qui sont arrivez depuis, obligerent dans ce tems-là un grand nombre de Prélats & de Seigneurs Catholiques de chercher un lieu de sûreté pour tant de richesses; & la situation des Domaines de nos Ayeux les rendant propres à ce dépôt, elles furent transportées pendant la nuit dans un souterrain qu'ils firent creuser au milieu d'une vaste Forêt.

Quoique le fait ait été connu de quantité de personnes, le secret du lieu est toujours demeuré dans nos seules maisons. Enfin, perdant toute esperance de rétablissement pour la Religion depuis que la branche Protestante est sur le Trône, mon Pere & Plunck avoient formé le dessein de faire passer un trésor désormais inutile à l'Irlande, entre les mains du Roi Jacques, pour en faire l'usage qui conviendrait à sa pieté & à sa sagesse. Leur zèle les avoit portez en même-tems à lever parmi les Catholiques du Pais, de grosses sommes, qu'ils destinoient aussi au soutien de la Cour, & qui sont renfermées dans le même souterrain. Ils se dispoient à faire le voyage de

Saint Germain, pour recevoir les ordres du Roi, sur les moyens de transporter en France cet amas de richesses, lorsque la mort interrompu le projet de mon Pere. A sa dernière heure il s'est déchargé sur moi de son secret & de son devoir, & c'étoit pour suivre ces vûes que j'étois ici avec Plunck depuis quelques mois. Le Roi est informé du motif de notre voyage, & n'attend que des circonstances favorables pour profiter de nos offres, mais il ignore dans quel lieu le trésor est caché. En voici les indices, ajouta Linch en tirant un Memoire de sa poche. Je vous le remets. Plunck en a le double. C'est une précaution que nous avons prise contre toute sorte d'accidens. Faites-en l'usage qui conviendra à votre sûreté, à votre fortune & à votre honneur. Les forces achevant de lui manquer après un si long récit, il nous fit signe de prendre dans la poche de Plunck le double du Memoire, & nous ayant protesté en peu de mots qu'il nous pardonnoit sa mort, il nous laissa la liberté de nous retirer. Nous ne pûmes lui refuser quelques marques de regret & de reconnoissance. Mais nos propres affaires demandant toute notre attention, nous le laissâmes entre les mains de ses gens, pour retourner promptement à Paris.

Quoiqu'étrangers en France, nous n'ignorions pas la rigueur inflexible de la Justice contre les duels, & nous concevions bien que le parti le plus sûr étoit de penser d'abord à nous mettre à couvert. Cependant deux intérêts aussi pressans que ceux de l'amitié & de l'amour, devoient marcher avant le nôtre. Rose, qui n'avoit aucune connoissance de notre malheur, ne pouvoit être abandonnée à

elle-même sans secours & sans conseils ; & j'aurois exposé mille fois ma vie pour ne pas ignorer plus long-tems comment j'étois dans le cœur de Mademoiselle de L.... & dans l'esprit de son Pere. Comme il y avoit peu d'apparence que le bruit de notre combat pût être tout d'un coup repandu, nous nous flatâmes de pouvoir trouver assez de tems pour satisfaire à ces deux soins. Mon frere entreprit de retourner chez lui, tandis que j'irois chez Mr. de L.... Il se proposoit de régler avec Rose de quelle maniere elle devoit se conduire, & de prendre une partie de notre argent, qu'il avoit apporté des Saisons à Paris. Il devoit se rendre ensuite chez Mr. le Duc de....., où je lui promis de le rejoindre, & où nous venîmes à former d'autres résolutions.

Nous ne nous séparâmes point sans nous être embrassés tendrement, en nous recommandant l'un à l'autre de ne pas perdre de vue le danger, & de mettre à profit tous les momens. Mon frere affectoit encore un air ferme, & je m'efforçois de l'imiter ; mais j'étois démenti par le trouble de mon cœur, qui se communiquoit jusqu'à mes regards & au son de ma voix. Outre l'horreur du combat sanglant d'où je sortois, je fremissois de ce que j'avois à craindre dans l'instant où j'allois entrer, & je pressentois toutes mes pertes avant que de les connoître. Georges qui s'en aperçut, m'exhorta à mieux espérer, & me fit promettre que de quelque maniere que les choses pussent tourner, je ne manquerois pas de le rejoindre. Mais il ne prévoyoit ni son infortuné ni la mienne.

Je me rendis à la porte de Mr. de L....

que je trouvai fermée. Les fenêtres l'étoient aussi, avec toutes les apparences d'une maison deserte. Je frappai timidement. On m'ouvrit, & je vis paroître un homme dont le visage m'étoit inconnu. Je le pris pour un nouveau Domestique. Après m'avoir demandé mon nom, il m'introduisit dans le vestibule où donnoit la porte du corydor qui conduisoit au Caveau. J'y trouvai quatre hommes que je ne connoissois pas mieux que le premier, & qui me saisirent le bras, quoique sans violence. Ils m'ôtèrent mon épée, & m'ayant mené au bout de la gallerie, ils me laisserent alors les bras libres, en me priant civilement de descendre avec eux. Je leur demandai ce que je devois penser de cette reception & de leur dessein. Ils m'exhorterent à ne rien craindre.

Nous descendîmes dans le même Caveau où je m'étois trouvé la premiere fois. Je n'y fus pas long-tems sans voir entrer Mr. de L.... suivi de sa fille & de Madame Gerald. Je commençai à lui dire quelques paroles qu'il interrompit, en me recommandant de garder un morne silence. Il y avoit quelques flambeaux allumés, mais en petit nombre. Mr. de L.... me fit approcher d'une table, autour de laquelle tous les spectateurs se rangerent. Il plaça sa fille vis-à-vis de moi, & tirant son épée hors du fourreau, il m'en appuya tout d'un coup la pointe sur l'estomach. La crainte & la tendresse firent jetter à sa fille un cri perçant. Il lui ordonna severement de se taire. Et s'adressant à moi : Vous vous êtes fait un jeu de m'effrayer, me dit-il d'un ton brusque, il est juste que je jouisse du même plaisir à mon tour. Mais quoique je n'aye pas dessein de vous ôter la vie si vous m'obéissez, comp-

Revenez-vous au nombre des morts qui reposent dans cette Cave si vous faites difficulté de me satisfaire. Ensuite m'expliquant ses volontés : Vous m'avez trompé, continua-t'il, vous avez seduit l'esprit de ma fille, vous avez exigé d'elle des sermens de vous aimer & de vous être fidelle, qu'elle m'objecte pour justifier le refus qu'elle fait de m'obéir : je veux que vous la degagiez sur le champ de toutes ses promesses, & que vous renonçiez à toutes sortes de droits sur elle. Vous êtes mort si vous balancez.

Je tournai les yeux vers elle, pour lire les mouvemens de son cœur dans les siens. Sa pâleur & ses larmes, que l'obscurité m'avoit d'abord empêché d'apercevoir, me firent trop connoître qu'elle avoit été préparée à cette scene par des persecutions auxquelles sa tendresse pour moi l'avoit fait résister. Etoit-ce assez de ma vie pour payer ces précieuses marques d'amour & de constance ? J'avois peut-être senti quelque frayeur au premier mouvement de l'épée ; mais n'écoutant plus qu'une passion capable de me faire braver la mort & tous les supplices, je répondis avec une fermeté à laquelle Mr. de L.... ne s'attendoit pas, qu'il étoit le maître de ma vie, puisque je me trouvois sans défense ; qu'avec la possession du cœur auquel il vouloit me faire renoncer, la mort n'avoit rien qui me parût terrible, & que je la cherchois volontairement si j'avois le malheur de perdre le seul bien pour lequel je voulois vivre ; qu'ainsi dans l'un ou l'autre sort sa vengeance seroit trompée si elle lui faisoit espérer quelque chose de ses menaces ; mais que s'il vouloit écouter la raison il me traiteroit peut-être avec plus d'humanité ; que

ma naissance, & l'honneteré de mes vûës & de mes sentimens, ne meritoient pas son mepris ni sa haine... Il m'interrompit, en jurant de nouveau qu'il alloit m'enfoncer son épée dans le sein : & je ne sais à quoi la violence de son humeur l'auroit porté, si sa fille à qui la frayeur avoit déjà fait perdre la voix & les forces, ne fût tombée tout d'un coup sans connoissance. Il l'aimoit. Cette vûë fit prendre un autre cours à ses esprits. Il s'empressa d'aller à elle & de la secourir. Peut-être aurois-je pû m'échapper dans le désordre, qui dura quelques momens. Mais je rejettai une pensée si basse, sur-tout pendant le peril où tout le monde croyoit la vie de Mademoiselle de L... Je me serois efforcé bien plû-tôt de lui donner tous mes soins sans songer à la mienne, si son Pere n'eût eu la barbarie de me repousser lorsqu'il me vit approcher d'elle.

Madame Gerald prit cet intervalle, pour me dire en Irlandais qu'elle étoit surprise de me voir sacrifier ma vie, & mettre celle de Mademoiselle de L.... en danger, pour une chimere Lutherienne qui n'interessoit ni mon honneur ni mon amour ; qu'étant sûr d'être aimé, je ne risquois rien à renoncer à des droits que rien ne pouvoit me faire perdre, & dont ma Maîtresse étoit aussi jalouse que moi ; enfin qu'elle remettoit à m'expliquer pourquoi l'on s'étoit retranché dans cette excuse, & ce qu'on avoit souffert toute la nuit pour se conserver à moi, mais qu'elle m'avertissoit serieusement que le seul moyen de calmer l'orage étoit de céder aux emportemens de Mr. de L..... En effet, il ne vit pas plû-tôt sa fille hors de danger, qu'il reprit son épée avec la même fureur. C'est vous, s'écria-t'il



cria-t'il, qui me causez des peines que je n'avois jamais senties ; mais si vous vous obstinez , je vous perce le cœur à ce moment. Il allongeoit le bras, en me regardant d'un air qui confirmoit sa menace. Sa fille prête à retomber dans l'évanouissement dont elle sortoit , me dit d'une voix foible & tremblante ; eh ! Monsieur, ne pensez-vous pas à votre vie ? J'avoue que mon agitation étoit extrême. Je voulois suivre l'avis de Madame Gerald, ne fût-ce que pour delivrer Mademoiselle de L..... de la mortelle situation où je la voyois : mais mon cœur & ma langue se refusoient également à une declaration, qui me paroïssoit honteuse , parce qu'elle étoit forcée. J'étois sûr à la verité de la constance de ma maîtresse ; mais c'étoit ma propre delicateffe que j'avois à vaincre : sans compter que ce qui m'étoit arraché avec une si affreuse violence ne pouvoit me paroître aussi peu important que Madame Gerald vouloit me le persuader. Cependant je ne resistai point aux quatre mots que j'avois entendus. Je les regardai même comme un ordre, auquel toutes mes difficultez devoient ceder. Vous l'emportez , dis-je à son Pere ; je consens à tout ce que vous exigez. Il ne se contenta pas d'une declaration si vague. Il me fit repeter après lui les mêmes termes qu'il avoit déjà employez , & il m'obligea de les confirmer par un serment. Ensuite se tournant vers sa fille ; vous êtes libre, lui dit-il , j'en prens toute l'assemblée à témoin. Au reste, reprit-il en s'adressant à moi, si vous pensiez à me trahir pour vous venger, je vous declare qu'ayant toujours respecté les Ordonnances du Roi, & n'ayant jamais fait ici d'autre acte de Religion que l'enterrement de quel-

ques morts, je crains peu votre ressentiment. Je me contentai de lui répondre qu'il connoissoit mal mes principes. Les mêmes personnes qui m'avoient introduit me prièrent aussi-tôt de me retirer. A peine eus-je le tems d'exprimer à Mademoiselle de L . . . . , par quelques regards, que la fidélité qu'on m'avoit fait violer extérieurement s'étoit réfugiée au fond de mon cœur pour n'en sortir jamais. Je fus reconduit à la porte, où l'on me rendit mon épée avec la liberté de sortir.

Quoique rien ne pût égaler ma consternation après une aventure si triste, j'emportoïs du moins la douceur de croire ma maîtresse fidelle, & l'espérance de la revoir bien-tôt malgré tous les obstacles; car c'est une promesse que Madame Gerald avoit trouvé le moyen de me faire secrètement. D'ailleurs plus je vins à réfléchir sur la renonciation bizarre qu'on m'avoit arraché, moins j'y trouvai de sujet de me chagriner. Dans quelque sens que Mr. de L . . . . voulut l'expliquer, & quelque idée même que je pusse me former de ses vûes, il étoit certain que mon serment ne m'engageoit à rien pour l'avenir, & qu'en rendant à sa fille les droits que j'avois sur son cœur, je ne m'étois pas privé de ceux qu'elle recommenceroit à m'accorder par la constance de son affection. Au premier instant que je la reverrai, disois-je, j'obtiendrai d'elle mille nouveaux témoignages de tendresse & de fidélité. Nous resserons nos chaînes; nous en formerons de nouvelles, si l'on se flate d'avoir rompu les premières; & nous aurons pour dernière ressource, comme nous nous le sommes toujours proposé, d'attendre la mort de son Pere, ou

l'âge qui rend une fille maîtresse d'elle-même.

Ce fut le Ciel qui tourna ainsi mes réflexions du côté le plus favorable. Sa bonté suspendit les noirs présentimens qui m'avoient agité pendant plusieurs jours , pour me laisser la liberté d'esprit qui m'alloit être nécessaire dans le plus grand de tous nos malheurs. J'avois promis à mon frere de le rejoindre chez Mr. le Duc de . . . . dont nous esperions que l'Hôtel nous serviroit quelque-tems d'azile. Il y avoit environ deux heures que je l'avois quitté , & je ne doutois pas qu'il ne s'y fût déjà rendu. Cependant comme les dernières idées dont j'étois rempli me faisoient presque oublier le péril , je ne pus passer proche de la rue où étoit sa Maison sans être pressé de l'envie d'y entrer. Je serois même allé directement chez lui , dans l'esperance de l'y trouver encore , si je n'eusse rencontré Mr. des Pesses , qui me fit sortir de ma rêverie en me tirant par le bras. Ciel ! où allez-vous , me dit-il ; que je suis heureux de vous avoir apperçû ! Et sans me laisser le tems de lui repondre , il me pressa d'entrer dans un Carosse de louage qui avoit déjà ses ordres. Nous marchâmes aussi-tôt. Que je suis heureux , repeta-t'il en m'embrassant. J'avois jugé que vous pourriez reparoître dans cette rue , & j'y suis depuis une demi heure à vous attendre.

La confiance que j'avois dans son amitié m'auroit porté à lui découvrir notre embarras , s'il n'en eut pas été informé ; mais son discours me faisant connoître qu'il l'étoit déjà , je me hâtai de lui demander s'il avoit vû mon frere. Helas ! non , me repondit-il. Mais avant que de me demander des expli-

cations souffrez que je vous mette dans un lieu où vous puissiez les entendre sans danger. Cette réponse & le refus qu'il fit de me conduire chez Mr. le Duc de . . . me firent juger de notre malheur. Mon frere est arrêté, lui dis-je, il ne peut le desavouer. La tendresse fraternelle me fit jeter un cri douloureux qu'il me fut impossible de retenir. Je voulois sortir du Carosse, courir à son secours, sans sçavoir néanmoins à qui je devois m'en prendre, ni de quel côté je devois tourner. Des Pesses eut une peine extrême à m'arrêter. Enfin m'ayant fait comprendre que les secours violens étoient déformais inutiles, il m'apprit que Georges, denoncé apparemment par les gens de Milord Linch, avoit été surpris dans sa Maison, où il avoit eu l'imprudence de demeurer plus d'une heure, & qu'il avoit été conduit à la Bastille. Il avoit obtenu en partant, la liberté de faire avertir Mr. le Duc . . . de son infortune. Ce Seigneur qui sçavoit où étoit sa maison s'y étoit rendu aussi-tôt, pour offrir ses premiers soins à Rose; mais sa visite & ses propositions avoient déplû sans doute à ma sœur, puisque malgré les raisons qui pouvoient lui ôter l'envie des'adresser à Mr. des Pesses, elle avoit pris le parti de lui écrire & de lui marquer sa situation. C'étoit proprement la seule connoissance qu'elle eût à Paris. Des Pesses en me faisant ce recit, ne pouvoit me cacher sa joye. Mon bonheur a donc voulu, me dit-il, qu'elle ait pensé à moi. J'ai volé chez elle, j'y ai trouvé Mr. le Duc, mais peu content, puisque sur quelques froids remerciemens qu'elle lui a faits à mon arrivée, il s'est déterminé à se retirer.

On avoit déjà mis le scellé sur tout ce qui vous appartient , & quatre Gardes étoient demeurez dans la maison. J'ai proposé d'abord à votre aimable sœur , continua des Pesses , de se laisser conduire chès une Dame de mes amies , où elle recevra toutes sortes de soins & de respects , mais elle a voulu que j'aye commencé par vous chercher ; & dans la crainte que vous ne retournassiez à la maison , où les Gardes sont peut-être uniquement pour vous attendre , j'ai cru devoir veiller avec un Carosse à l'entrée de la rue.

Je le remerciai de son zele , & concevant que tous les momens que je passerois à m'affliger étoient perdus pour nos interêts , j'écartai tout ce qui pouvoit partager l'attention que je devois à des embarras si pressans. En arrivant au lieu que des Pesses m'avoit choisi pour azile , je le renvoyai chès ma sœur. Il la consola beaucoup en lui apprenant que j'étois en sûreté , mais il ne put lui faire accepter d'autre retraite qu'un Couvent. Loin de condamner cette résolution , je la regardai comme le seul parti qui convenoit à son honneur , sur-tout lors qu'ayant appris que Mr. le Duc lui avoit offert une Maison , un Equipage & des richesses , je compris à quels perils sa sagesse seroit exposée dans tout autre lieu que le Cloître. Des Pesses la conduisit dans un Monastere Anglois , où il eut la générosité de payer d'avance une partie de sa pension. S'étant rendu de là à la Bastille , il ne put obtenir la permission de voir mon frere ; cependant on ne lui en ôta point l'esperance , aussi-tôt qu'on auroit reçu les ordres de la Cour. Il revint chès moi le soir avec ces nouvelles. Je le conjurai de mettre le comble à ses

bienfaits , en se rendant à Saint Germain sans perdre un moment. J'avois conçu qu'il étoit d'une importance extrême que tous nos amis fussent prévenus en notre faveur par un recit sincere de notre aventure : j'écrivis même à Mr. de Sercine , pour l'engager à nous rendre ses bons offices auprès du Roi , & je recommandai à des Pesses de s'assurer jusqu'à quel point nous pouvions compter sur la protection de ce Prince.

Je demeurai en proie à mes craintes jusqu'à son retour. Il ne revint que le lendemain au soir. Sa tranquillité me parut de bonne augure. En effet , je reçus de son recit toute la consolation dont j'étois capable parmi tant d'inquietudes. Il avoit vu non-seulement Mr. de Sercine & tous nos amis , mais le Roi même , à qui les circonstances de notre malheur avoient inspiré plus de compassion que de colere. Et ce qui me fit reprendre encore plus d'esperance , il m'assura que Mylord Linch , quoi qu'extrêmement affoibli par la perte de son sang , n'étoit dans aucun danger. Malgré la mort de Plunck , je ne doutois point qu'ayant été forcés de nous battre , & nous étant deffendus avec honneur , le Roi Jacques ne nous eût fait grace aisément si nous eussions été en Angleterre : mais nous étions en France ; le bien que nous y avions acquis nous soumettoit aux Loix du Pais , & c'étoit à la Cour de Versailles que nous avions besoin de protection. Cependant je m'étois imaginé que si celle de Saint Germain nous étoit favorable , nous trouverions plus de faveur à celle de France avec une recommandation si puissante. C'étoit dans cette vue que j'avois jugé à propos de commen-

ter nos sollicitations de ce côté-là. Ensuite pour ne rien négliger, je priai Mr. des Pesses de voir Monsieur le Duc de..... que je ne croyois point assés refroidi par les refus de ma sœur, pour refuser de s'employer pour nous. Il y alla sur le champ, & les assurances de zele & d'amitié qu'il en reçut, servirent encore à me rendre l'esprit plus tranquille. Nous convinmes d'écrire à mon frere, pour le délivrer d'une certaine inquiétude, en lui apprenant que nos affaires avoient déjà pris un heureux cours. Mr. des Pesses se chargea de ce soin, parce que la vûe de mon caractère pouvoit m'exposer à quelque nouveau peril.

Cet intervalle d'esperance étoit encore une faveur du Ciel, qui ne vouloit pas que ses épreuves surpassassent mes forces, & qui me ménageoit ainsi quelques instans de repos après les plus violentes agitations. Si j'avois attendu de moment en moment le retour de Mr. des Pesses, j'avois mille autres raisons d'impatience avec le desir de sçavoir le succès de son voyage. L'état où j'avois laissé Mademoiselle de L.... l'envie de la revoir, celle d'apprendre tout ce que Madame Gerald m'avoit promis de m'expliquer, étoient autant de sujets d'inquietude, qui m'avoient fait balancer plus d'une fois si je ne sortirois point de mon azile au mepris du danger, pour satisfaire ma curiosité & mon amour. Enfin comme je m'étois proposé de charger des Pesses de cette commission, je n'eus pas plutôt fini sur ce qui concernoit mon frere, que je lui confiai une partie des embarras de mon cœur. Il n'étoit question d'abord que de voir Madame Gerald, de lui apprendre dans quelles circonstances je me trouvois & de sça-

voir d'elle si je pouvois l'entretenir la nuit suivante chès Monsieur de L.... ou dans quelque'autre lieu. Rien n'étant difficile au zele de des Pesser, il me promit que je serois satisfait de sa diligence, & je le vis revenir effectivement beaucoup plutôt que je ne l'attendois. Mais au lieu d'avoir vû Madame Gerald, il ne m'apportoit qu'une Lettre d'elle, qui m'apprenoit en quatre lignes qu'elle étoit partie le même jour avec Mademoiselle de L.... sous la conduite de deux hommes, & que n'ayant pas le tems de s'expliquer davantage, elle remettoit à m'écrire du premier endroit où elle auroit la liberté de s'arrêter. Elle ajouta en finissant qu'elle étoit trompée si on ne les menoit en Allemagne ; mais que dans quelque lieu qu'on les foçât de vivre, elle me promettoit de m'écrire, & Mademoiselle de L.... de m'aimer avec une constance qu'elle proposoit pour modelle à la mienne.

Helas ! mon cher Frere, la pitié vous rend trop tranquille, & votre esprit est trop supérieur aux foiblesses de l'ainour, pour concevoir tout ce qu'il y avoit de cruel & d'accablant pour moi dans cette nouvelle. Vous n'y voyez qu'un départ, un voyage, des marques même de souvenir & de fidélité, & vous me demanderez pourquoi je me livrai au dernier desespoir. Mais vous ne sçavez pas que le souverain bien d'un amant est la presence de ce qu'il aime. Vous ignorez qu'il n'y a point de repos pour un cœur loin de l'objet dans lequel il vit & il respire ; que sans la douceur du moins de le voir, sans un soulagement si nécessaire, la vie est une langueur, l'ennui un poison, l'impatience un martire ; ah ! vous ne connoissez ni les delices, ni les tourmens de



l'amour. Et puis ne comprenois-je pas bien que Madame Gerald me flattoit d'une vaine espérance. Ne prevoyois-je pas que la même rigueur qui les avoit forcées de partir contre leur attente , sçauroit bien les empêcher de m'écrire, ou moi de recevoir de leurs Lettres ; que je ne parviendrois pas même à découvrir le lieu de leur demeure ; que j'étois par conséquent abandonné , trahi , perdu sans ressource & sans consolation.

Je sentis en un instant toute l'étendue de mon malheur. En vain demandai-je à des Pesses des éclaircissemens que je ne pouvois recevoir de lui ni du Valet même qui lui avoit remis la Lettre. Toute la Maison de Mr. de L.... étoit dans mes interêts ; mais cette raison , qui lui avoit fait prendre soin d'écarter ses gens la veille pour le dessein qu'il avoit exécuté dans sa Cave, l'avoit encore porté à cacher le voyage de sa fille jusqu'au moment de son départ. Madame Gerald avoit à peine eu le tems de m'écrire deux mots. Elle avoit confié sa Lettre à un garçon dont elle connoissoit l'adresse & la fidélité , & qui avoit eu l'attention d'être continuellement à la porte pour me recevoir, ou ceux qui se présenteroient de ma part. Je le vis la nuit suivante , mais je n'en tirai point d'autres lumières. Près de quatre mois qui se sont écoulés depuis , sans que tous mes soins & les empressements de des Pesses ayent pû me faire sortir d'une si funeste obscurité , vous feroient trouver mon sort digne de votre plus tendre compassion , si vous pouviez prendre quelque idée de mes peines.

Je ne m'étendrai pas inutilement sur toutes les circonstances de notre démêlé avec la Jus-

tice. Le premier effet du credit de nos protecteurs fut de faire suspendre les procédures qui avoient été commencées vivement dès le premier jour. Mylord Linch s'étoit retabli heureusement ; Georges, que Mr. des Pesses eut enfin la liberté de voir dans sa prison, nous crut obligé par l'honneur, de lui renvoyer les deux Memoires qu'il nous avoit confiés. Il fut si touché de cette generosité volontaire, qu'il devint un de nos plus ardens deffenseurs. Cependant l'amour eut la meilleure part à son zele. A peine étoit-il revenu de la premiere chaleur de son ressentiment, que se trouvant plus passionné que jamais, il avoit fait faire à ma sœur des excuses fort soumises de l'excès auquel il s'étoit emporté, avec un offre sans bornes de son bien & de ses services. Il n'avoit osé néanmoins se presenter à elle aussi-tôt que sa santé s'étoit rétablie ; mais prenant occasion du retour des deux Memoires pour se louer hautement de notre procedé, & pour se reconnoître obligé de nous servir à toutes sortes de prix, il se figura qu'après cette profession d'estime & d'amitié, elle pourroit consentir à recevoir sa visite. Son esperance fut trompée plusieurs fois ; jusqu'à ce qu'ayant pris le parti de lui écrire, & de lui rendre compte de ce qu'il faisoit effectivement en notre faveur, il obtint enfin la liberté de l'entretenir. Rosé trembloit pour nous, & s'attendoit à tous momens de voir la tête de Georges sur un Echaffaut. Ce sentiment, qui étouffoit tous les autres, lui fit faire assez de violence à son cœur, pour promettre à Linch que s'il réussissoit à nous sauver la vie, & à nous faire obtenir la liberté, sa main seroit la recompense d'un si

grand service. Un motif si capable d'animer un Amant, ne lui permit plus de rien ménager. Il prodigua ses richesses pour gagner nos Juges, & il s'employa jour & nuit à nous faire des Protecteurs.

Cependant notre mauvaise fortune a rendu tant de soins inutiles. Les sollicitations des deux Cours, & le voyage que le Roi même a fait à Versailles, n'ont pu ébranler la fidélité que le Roi de France croit devoir à ses sermens. Il s'est retranché sur cette loi inviolable, qu'il s'est imposée à lui-même, & que nulle considération ne lui a jamais fait violer. L'unique grace qu'il ait accordée à tant d'instances, est de souffrir que notre procès demeure suspendu, & que mon frere acheve sa vie à la Bastille. J'aurois sans doute le même sort, si j'étois arrêté; mais me croyant d'autant plus à couvert par cette espece d'indulgence, que Plunck n'a point laissé de pareils qui sollicitent la vengeance de sa mort, je n'ai pas fait difficulté de reparoitre à Paris sous un nom différent du mien, & de visiter même mon malheureux frere dans sa prison.

Je voyois beaucoup plus souvent ma sœur. Le plaisir de la revoir après tant d'inquiétudes & d'alarmes, me faisoit oublier une partie de mes peines. Hélas ! cette chere Rose ! Je ne la quittois gueres sans être arrosé de ses larmes. Elle se reprochoit d'être la cause de tous nos malheurs, & c'étoit pour s'en punir ; disoit-elle, qu'elle avoit promis sa main à Mylord Lynch. Je flattois son cœur, en lui représentant que sa promesse ne l'obligeoit à rien, puisque nous ne tenions point le prix dont elle l'avoit fait dépendre ; & si la reconnaissance pouvoit l'engager à quelque chose,

je lui parlois de des Pesses qui meritoit bien de balancer son Rival par l'ardeur & le desintéressement de ses services. Elle sentoit tout , car le cœur de Rose est composé de generosité & de tendresse ; mais je voyois que l'amour ne parloit point en faveur de des Pesses ni de Linch. Je trouvois de la douceur aussi à faire tomber souvent l'entretien sur mes propres tourmens. Je lui demandois si elle étoit encore jalouse d'une malheureuse & inutile tendresse qui remplissoit mon cœur d'amertume , & qui ne devoit pas rendre Mademoiselle de L. . . . plus heureuse , si le sien m'étoit aussi fidèle. En dépit du sort qui me separoit de mon Amante , elle prétendoit que nous étions dignes d'envie , & que des peines causées par la fidélité & la tendresse meritoient le nom du plus charmant bonheur.

Quand je lui parlois de la reconnoissance dont nous étions redevables à Mr. des Pesses , je n'entendois pas seulement celle qu'il meritoit par ses soins & par mille démarches pénibles auxquelles l'amitié & l'amour l'avoient engagé. Dans le besoin absolu où nous nous étions trouvez depuis le commencement de notre malheur , il avoit fourni liberalement à notre depense , & il continuoit de nous aider avec la même generosité. Aussi long - tems que nous avions eu l'esperance de rentrer en possession de notre terre des Saisons & de notre argent , nous avions accepté ses bienfaits sans honte. Mais nos amis ayant oublié de demander à la Cour la restitution de nos biens , qu'ils auroient obtenuë plus facilement que notre liberté , il falloit de nouvelles sollicitations pour nous faire accorder cette faveur , & le succès en étoit incertain ; de sorte que

nous trouvant chargez de ce que nous lui devions déjà , & forcez de nous engager tous les jours dans de nouvelles dettes , cette nécessité étoit devenue un de nos maux les plus insupportables. Je vous avois écrit au fort du danger de Georges , dans le seul dessein de vous le communiquer , & je n'avois point reçu de reponse. Votre silence ne me rebuta point : J'aimai mieux l'attribuer à toute autre cause qu'à votre indifférence. Je vous écrivis de nouveau , & je m'efforçois sur-tout de vous attendrir pour l'intérêt de ma sœur , que l'honneur seul devoit vous porter à secourir , lorsqu'elle n'avoit plus pour ressource que vous & sa vertu. Vous ne m'avez pas répondu. Toutes mes Lettres ont péri sans doute : que feroient-elles devenues , puisque vous m'assurez qu'il n'en est parvenu aucune jusqu'à vous ? Enfin dans l'extrémité du besoin & de la douleur , accablé du malheur de mon frere dont je ne prévois pas la fin , des larmes de Rose qui augmentent tous les jours , pressé du désespoir d'autrui & du mien , j'ai pris le parti de faire le voyage d'Irlande , sûr de veiller plus heureusement votre bonté & votre affection par ma présence. Il a fallu recourir encore à la libéralité de des Pesses pour les frais d'une si longue route.

Il y a huit jours que passant rapidement à Londres , je vous écrivis encore pour vous annoncer mon arrivée. J'ai fait le reste du chemin avec l'ardeur d'une vive impatience. Le Vaisseau qui m'a apporté de Holyhead faisant voile à Corck , c'est de ce Port que j'ai pris ma route par terre avec beaucoup d'incommodité & de fatigue. Hier au soir la pluie & l'obscurité me forcèrent de m'arrêter à l'en-

trée de la nuit, & m'étant souvenu de Fincez notre ancien ami, dont la maison n'étoit qu'à cent pas du chemin, je me déterminai à m'y mettre à couvert du mauvais tems. Je n'y trouvai que sa fille: elle me reçut avec une timidité & des marques d'embarras qui m'auroient fait naître quelques soupçons, si la froideur de cet accueil n'eût été réparée aussi-tôt par ses civilités. Mais ayant reconnu facilement que j'ignorois le malheur de son Père, ou que je ne l'accusois pas d'avoir eu part au vôtre, elle n'épargna rien pour me persuader qu'elle me voyoit avec plaisir. Ma tristesse apparemment, & l'air attendri que doit me donner le sentiment continuel de mes peines, augmentèrent tellement cette disposition, qu'elle me fit appercevoir par mille témoignages, que nous ne devons pas la compter parmi nos ennemis. Elle m'apprit la fâcheuse aventure de son Père, l'adresse avec laquelle il s'est défendu, & le bonheur qu'il a eu dans sa fuite. Elle ne me déguisa pas le chagrin qu'il vous a causé, ni le péril auquel ses accusations m'exposent en Irlande. C'est par son conseil que j'ai attendu aujourd'hui la fin du jour pour entrer à Kilerine.

Patrice me demanda en finissant ce récit, si je ne le croyois pas plus malheureux que coupable, & si l'amitié étoit si éteinte dans mon cœur qu'elle n'y pût être rappelée par la compassion. Je l'embrassai, en le serrant de toute ma force. Mes larmes, que j'avois eu peine à retenir pendant son discours, s'ouvrirent un passage malgré moi; & ne pouvant résister à tous les mouvemens qui s'élevoient dans mon âme, ô ! Patrice lui dis-je, ô ! cher objet de mon inquiétude & de ma tendresse, qu'avez-

Vous fait de votre sagesse & de mes conseils ? Qu'avez-vous fait du secours du Ciel, qui n'a jamais pû vous manquer ? Helas ! qu'avez-vous fait de vous-même ? Georges, Rose, malheureuse famille ! voilà donc le terme où votre folle prudence & votre avide ambition devoient vous conduire. O Dieu ! profiteront-ils de cet exemple, pour sentir le besoin qu'ils ont de vous ! J'ajoutai mille choses avec la même amertume de sentimens. Cependant ne voulant pas augmenter son chagrin par des reproches, & remettant à délibérer sur tant d'évenemens dans une situation d'esprit plus tranquille, je me fis violence, pour songer à lui faire prendre les rafraichissemens & le repos qui devoient lui être nécessaires. Nous nous mîmes à table : mais tous mes efforts ne pûrent m'empêcher de retomber continuellement sur ce que je venois d'entendre. Je recommençois sans cesse à faire des questions, à demander des éclaircissemens sur toutes les circonstances, lorsque nous entendîmes frapper brusquement à la porte. Elle fut ouverte aussi-tôt, parce que mes Domestiques étoient sans défiance. Au même moment huit hommes armés, avec un Officier à leur tête, s'introduisirent dans le lieu où nous étions, & reconnoissant sans peine que Patrice étoit celui qu'ils cherchoient, ils lui déclarèrent qu'ils l'arrêtoient par l'ordre du Vice-Roi, pour le conduire au Château de Dublin. L'Officier étoit un homme civil. Voyant mon saisissement & ma douleur, il me dit avec beaucoup d'excuses, qu'il ne pouvoit m'expliquer des ordres dont il ignoroit la cause ; mais qu'après l'affaire de Fincer, j'en devois juger mieux

que personne : que si mon frere avoit quelque chose à se reprocher , il y avoit eu beaucoup d'imprudence à confier au papier le dessein de son voyage ; qu'on avoit sans doute intercepté toutes les Lettres qui étoient à mon adresse , & qu'il sçavoit du moins que c'étoit d'une Lettre de Patrice même , qu'on avoit appris si juste le tems de son arrivée.







LE DOYEN  
DE KILLERINE.

---

*LIVRE TROISIÈME.*

A peine eus-je assez de pouvoir sur mon inquiétude pour la moderer jusqu'à la fin de la nuit. Celle que j'avois conçue pour Georges & pour Rose, sur le récit de Patrice, fit place à des agitations dont la cause étoit plus présente ; & ne croyant point qu'il y eût de tems à perdre ni de peine à ménager, je résolus de suivre le lendemain mon frère jusqu'à Dublin. Je comptois également sur la faveur de mes amis & sur son innocence ; mais trop de lenteur à les faire valoir, nous exposoit à des embarras dont la durée étoit incertaine, & je ne perdois pas de vûe les dangers de Paris, jusqu'à oublier que Georges & Rose avoient droit à une partie de mes soins.

Le jour commençoit à paroître, lorsque me disposant à partir, je fus averti qu'un Gentilhomme du voisinage me demandoit à ma porte avec beaucoup d'empressement, & qu'il me faisoit prier de l'aller recevoir moi-même, sans m'offenser d'une incivilité qu'il étoit sûr que j'approuverois, lorsqu'il m'en auroit appris la cause. Je connoissois son nom, mais j'avois si peu de liaison avec lui, que le tems & les formalitez de sa visite auroient pu me causer de l'effroi dans d'autres circonstances. Cependant un moment de reflexion sur

l'importance dont il étoit de ne rien négliger pour l'intérêt de mon frere , me fit descendre sans balancer. Je trouvai le Gentilhomme à cheval. Il baissa la tête pour me demander si je pouvois faire écarter mes Domestiques. Oui , lui dis-je , en la considerant au visage , où je croyois remarquer de l'émotion. Il me pressa de les éloigner avec tant de soin , que nous pûssions gagner ma chambre sans être apperçûs. Je n'eus pas de peine à le satisfaire , & je continuois seulement de le regarder avec quelques marques de surprise. Enfin se croyant sans temoins , il mit pied à terre , & me laissa voir une valise fort épaisse , qui étoit cachée auparavant sous son manteau. N'ayez aucune défiance de mon honneur , me dit-il , en attachant la bride de son cheval au mur ; aidez-moi à transporter ce fardeau dans votre cabinet où je rémets à vous expliquer le secret de ma visite. L'obscurité n'étant pas encore assez éclaircie pour lui faire craindre les regards de mes voisins , il ne paroissoit inquiet que de la part de mes domestiques , & il me demanda de nouveau , si j'étois sûr de les avoir éloignés. Dans quelque allarme que pussent me jeter tant de precautions , je cedai à ses instances , par la seule crainte de blesser un homme d'honneur , en lui marquant de la défiance.

Le poids du fardeau surpassoit beaucoup sa grosseur. Nous le portâmes néanmoins sans nous trahir par aucun bruit. Dilnick , ( c'étoit le nom du Gentilhomme ) me pressa de le renfermer dans un lieu sûr ; & m'ayant proposé de m'asseoir , il baissa la voix pour me tenir ce discours. Votre sagesse , me dit-il , & le zele que vous avez fait éclater pour l'hon-

neur de votre Maison , sont deux garans de votre discretion & de la confiance des personnes qui m'employent. Ce n'est pas ma propre vie que je viens remettre entre vos mains , mais celle qui s'abandonne à vous , doit vous être encore plus precieuse. Vous connoissez Sara....., la fille unique du malheureux Fincer mon parent & mon ami. L'indiscretion , ou plutôt la foiblesse de son pere , qui a exposé l'honneur du vôtre par de fausses imputations , & qui vous a causé des embarras dont vous n'êtes pas encore delivré , ont pû vous la faire regarder comme une ennemie de votre famille. Vous en prendrez d'autres idées en apprenant que c'est par ses ordres que je suis ici , & que les richesses que je vous ai apportées , sont un secours qu'elle vous envoie pour votre defense & pour celle de Patrice. Elle a sçu cette nuit , par le bruit qui s'en est deja repandu dans le voisinage , que votre frere fut arrêté chez vous hier au soir , & qu'un ordre de la Cour le fait conduire à Dublin. Il est clair que c'est la dernière persécution qui se renouvelle. Les frais de vos propres affaires & le desordre de votre bien , lui font juger que vous n'êtes pas dans l'abondance ; elle a recueilli non-seulement tout ce qu'elle avoit d'argent comptant , mais jusqu'à ses diamans & sa vaisselle , pour vous fournir les moyens de soutenir votre innocence , & de mettre promptement la liberté & la vie de Patrice à couvert. Je voulus interrompre Dillnick , & lui marquer l'admiration que je devois à cette generosité. Il me conjura de lui laisser la liberté de continuer.

Sara , reprit-il , est une fille pleine d'esprit & de charmes. Avec ces perfections naturel-

les, elle a les sentimens dignes de sa naissance. Une somme d'argent & quelques bijoux, n'est pas ce qu'elle peut offrir de plus précieux. J'ai pénétré le secret de son cœur ; & trop heureux qu'elle ait crû devoir quelque confiance à mon amitié, je l'ai exhortée à suivre des inclinations qu'elle peut confesser sans honte. Elle a vû Patrice. L'éloge ardent qu'elle m'a fait de son mérite, & les alarmes où elle est tombée cette nuit à la première nouvelle de son malheur, m'ont fait decouvrir ce qu'elle ne pensoit point à m'apprendre. Le hazard m'avoit conduit chez elle. Je l'ai pressée de ne pas s'ouvrir à demi. Les liens du sang & ceux d'une longue familiarité justifioient mes instances. Elle m'a confessé que dans le peu de tems que Patrice a passé chez elle, il a touché vivement son cœur ; qu'elle se flatoit aussi d'avoir fait quelque impression sur le sien ; que n'en pouvant juger néanmoins que par des apparences équivoques, elle ne s'en croyoit pas plus autorisée à se livrer à son penchant ; mais de quelque manière qu'il fût disposé pour elle, il ne lui seroit pas aisé de vaincre des sentimens si tendres, & que pour se satisfaire du moins par un endroit si sensible, elle vouloit employer tout ce qui dependoit d'elle à lui procurer la liberté. Loin de combattre sa résolution, continua Dilnick, je lui ai représenté que je connoissois peu de partis sur lesquels elle pût jeter les yeux avec tant de bienfaisance & d'honneur ; que votre frere étoit à la vérité sans biens, mais qu'avec sa naissance & ses qualitez naturelles, il n'y avoit point de fortune à laquelle il ne pût aspirer ; que pour elle, son âge, la retraite & la vieillesse de son Pere, ses richesses & sa qualité

d'héritière unique, tout s'accordant enfin à la faire penser au mariage, elle ne seroit condamnée de personne, lorsqu'elle auroit suivi l'inclination de son cœur pour disposer de sa main, & qu'avec mille raisons de louer son choix, on auroit celle de le voir servir à la reconciliation de deux Maisons illustres, que les malheurs du tems avoient divisées. Elle a reçu ma réponse avec des larmes de joye. Elle s'est reposée sur moi du soin de son bonheur, & toujours possédée de ses craintes presentes, elle n'a pas pris un moment de repos pendant toute la nuit pour se rendre utile à la liberté de Patrice. Je me suis chargé avec plaisir, ajouta Dilnick, de vous apporter ce qu'elle a jugé de plus propre à vous secourir dans un premier trouble, & je ne lui ai pas caché que pour abréger les difficultez que votre delicatesse pourroit m'opposer, je commencerois par faire usage avec vous de sa confiance & du pouvoir qu'elle m'a donné de la servir.

Chaque partie de ce discours me parut mériter plus de reflexion que je n'en étois capable dans la nécessité où je me trouvois d'expliquer aussi-tôt mes pensées par ma réponse. Les sentimens de Sara pour Patrice étoient propres à m'inspirer pour elle autant d'estime que de reconnoissance ; mais je me souvenois du recit de mon frere, que j'avois entendu quelques heures auparavant, & comment m'imaginer que le cœur plein de sa Julie, il eut pu s'engager dans un nouvel amour, qu'il falloit l'accuser de m'avoir déguisé ? Cependant, sans cette supposition, je ne pouvois ni m'expliquer juste sur les ouvertures favorables que je recevois, ni accepter avec honneur un secours que Sara ne destinoit point à

l'amant d'une autre. En rendant justice à sa générosité, je comprenois ce qu'il falloit attribuer à sa tendresse. L'une étoit clairement le motif de l'autre, & la probité ne me permettoit pas d'abuser de son erreur. Dans cette incertitude, je pris le seul parti qui pouvoit m'en delivrer. Ma chaise étoit prête pour le voyage de Dublin. Sans m'ouvrir à Dilnick, je le priai de trouver bon que je l'accompagnasse sur le champ chez sa parente, n'apportant pour pretexte que l'excès de ma reconnaissance, qui ne pouvoit différer plus long-tems à s'expliquer. Mon esperance étoit qu'en m'acquittant d'un si juste devoir, je me procurerois adroitement quelques lumieres sur les dispositions de Patrice, & que suivant la conduite qu'il auroit tenuë avec son amante, je regleroïs tout à la fois l'opinion que je cherchois à me former de ses desseins, & les marques d'approbation que je ne pouvois leur refuser.

La distance étoit courte. Nous trouvâmes Sara, qui paroïssoit attendre avec impatience le retour de son Confident. L'ardeur qu'elle ne put moderer en l'appercevant, fut refroidie tout d'un coup par la surprise qu'elle eut d'apprendre que je le suivois. J'avois prié Dilnick de me precéder de quelques pas, pour la prevenir sur mon arrivée. Il lui rendit compte en peu de mots de toutes les circonstances de son voyage; du moins sa rougeur me fit-elle juger en la saluant qu'elle me croyoit informé de tout ce qui se passoit dans son cœur. Cette pensée me fit employer des termes fort simples pour menager sa modestie. Elle repondit à mes remerciemens, qu'elle se croyoit fort heureuse, si Dilnick qui lui avoit proposé

d'accorder sa main à mon frere, m'avoit bien expliqué toute l'estime qu'elle avoit effectivement pour lui, & l'honneur qu'elle croyoit se faire en s'alliant avec ma famille; que son Pere en quittant l'Irlande, où son malheur ne laissoit gueres esperer qu'il pût jamais reparoitre ouvertement, lui avoit permis, par un érit signé de sa main, de chercher honnêtement l'occasion de se marier; que le penchant qu'elle s'étoit senti pour mon frere avoit été déterminé par la nouvelle disgrâce qui venoit de nous arriver dans sa personne; qu'elle confessoit, à la honte de son Pere, que nous n'en devons accuser que lui; que cette raison même servoit à lui rendre Patrice plus cher, & à lui faire regarder l'offre qu'elle lui faisoit de son cœur & de son bien comme une juste reparation du mal qu'il souffroit injustement; que son Pere, dont elle ne craignoit pas d'expliquer les intentions, approuveroit infailliblement son dessein par les mêmes vûes: & me proposant de la suivre dans son cabinet, je vous ferai voir, me dit-elle, dans sa dernière Lettre des sentimens qui ne sçauroient être suspects. Elle me remit en effet une Lettre assez recente, où parmi quantité de reproches qu'il se faisoit de sa conduite, il s'accusoit particulièrement d'avoir violé la reconnaissance & l'attachement qu'il devoit à mon pere & à notre famille. Que j'apprehende, ajoutoit-il, que mes fausses dépositions ne deviennent funestes à ses enfans, & que leur infortune ne fasse quelque jour la honte de ma memoire! J'arrêtai sa fille: cette piece, lui dis-je, est d'une importance extrême pour Patrice, & vous ne pouvez être si bien disposée pour lui, sans la faire servir à sa justi-

fication. Elle comprit dans quel sens une Lettre de cette nature pouvoit lui être utile, & je la vis quelques momens suspenduë entre ce qu'elle croyoit devoir à l'honneur de son pere, & l'interêt de son amant. Mais lui ayant représenté qu'il y avoit plus de gloire à retracter une imposture, que de honte à l'avoir commise, & que le Public mettoit d'ailleurs un juste difference entre les fautes volontaires, & celles où l'extrémité de certaines situations peuvent entraîner les plus honnêtes gens, elle me confia sans peine cette espece de retraction, dont j'esperai les plus favorables effets pour mon frere.

Des procedés si nobles & si desintereffez augmententerent tellement l'estime que je croyois déjà devoir à cette généreuse fille, que je lui souhaitai dès ce moment, au fond du cœur, tout le retour de tendresse & de fidelité qu'elle paroissoit attendre de Patrice. Je me hâte de faire cet aveu, pour attirer l'attention de mes Lecteurs sur la justice & la force des raisons qui m'engagerent insensiblement dans la plus fatale demarche où le Ciel ait jamais permis que la prudence humaine m'ait entraîné. Je conçus de l'affection pour la belle Sara, & je l'en crus digne. Sa fortune, qui étoit seule un avantage considerable pour mon frere, ne me prevint pas plus en sa faveur que l'excellence de son naturel & les témoignages que je recevois de sa vertu. Que pouvoit-il arriver de plus heureux à Patrice que de se trouver tout d'un coup dans l'opulence; & de la devoir à une femme aimable, dont la sagesse & les charmes pouvoient fixer si agreablement l'inquietude naturelle de son caractere ? Je ne balançai point à m'expliquer  
d'une



d'une manière conforme à ces réflexions. Cependant le souvenir du récit de Patrice me laissant quelque sujet de défiance, j'aurois souhaité d'être éclairci sur les raisons que Sara pouvoit avoir de lui croire du penchant pour elle. Je pris occasion d'une réponse modeste qu'elle fit à mon discours. Mon frere seroit un monstre, lui dis-je, s'il ne sentoît pas le prix de votre cœur. Il ignore vos bien-faits, mais je ne doute pas que dans l'occasion qu'il a eüe de vous entretenir, il ne vous aît fait connoître qu'il est capable de distinguer votre mérite, & de s'attacher à vous par estime autant que par reconnoissance. Elle me répondit avec le même air de modestie, que sans s'être expliqué sur ses sentimens, il avoit parû trouver quelque satisfaction à la voir, & qu'elle croyoit pouvoir interpréter bien des choses en sa faveur. Cette réponse n'étant pas suffisante pour lever mes craintes, je lui témoignai plus ouvertement, que malgré le desordre de notre fortune, qui rendoit les sommes qu'elle m'avoit envoyées fort utiles à la situation de Patrice, je ne croyois pas que l'honneur me permît d'en faire usage sans l'avoir informé de son bonheur. Je pars pour Dublin, ajoutai-je ; la rigueur avec laquelle on le traite, n'ira pas jusqu'à me faire interdire la liberté de le voir. Je me flatte de vous rapporter dans peu de jours les expressions de sa reconnoissance, & la confirmation de tout ce que vos bontez m'en font augurer. Elle comprit à la fin ce qui causoit mon scrupule. Ses plaintes me firent naître une nouvelle admiration : quoi ! me dit-elle, independamment de ma tendresse, dont je ne dois plus faire mystere, faites-vous

un si grand mérite à l'estime, d'aider un voisin malheureux de quelque argent superflu ? Me refuseriez-vous le même service dans les mêmes situations ? Elle s'obstina à rejeter toutes mes excuses, & je n'obtins la liberté de partir, qu'après lui avoir promis de retourner chez moi pour me charger d'une partie de ce qu'elle m'avoit envoyé. Dilnick s'engagea, pour lui plaire, à faire avec moi le voyage de Dublin, & à l'informer promptement du succès de notre entreprise.

Dans les idées que j'ai expliquées, je conçus que de quelque manière que Patrice fût disposé pour elle, la reconnoissance seroit un motif de plus pour le faire consentir à nos propositions, & que je ne pouvois prendre une meilleure voye pour lier un cœur aussi sensible que le sien. Cette reflexion diminua la repugnance que j'avois à profiter de la générosité d'autrui. Nous prîmes Dilnick & moi dix mille francs, qui font une somme considérable en Irlande. Patrice n'ayant rien à se reprocher, & la sévérité du gouvernement n'étant excitée que par des soupçons, je n'apprehendois point qu'on se portât contre lui à des extrémités violentes. Mais je connoissois par expérience la lenteur des procédures de la Cour, & partagé comme j'étois par d'autres inquiétudes, je portai sur toute la route un fond de tristesse qui étonna Dilnick. Il ne l'attribua qu'à la crainte qui m'alarmoit pour mon frère ; & s'efforçant d'interrompre les rêveries auxquelles je me livrois continuellement, il me raconta comment il avoit contribué à l'évasion du père de Sara.

Le Château de Dublin, qui sert de Prison

aux criminels d'Etat, est un ancien Edifice, fortifié de plusieurs Tours inaccessibles, où les prisonniers sont gardez avec beaucoup de vigilance. Fincer étoit renfermé dans une des plus épaisses, & ses amis, après mille tentatives, desespéroient de s'ouvrir une voye jusqu'à lui. Sa perte néanmoins paroissant inévitable, on apprehendoit toujours qu'à l'extrémité de sa vie, quelques allarmes de conscience ne lui fissent reveler le nom de ses complices; & les meilleures familles d'Irlande attendoient cette catastrophe en tremblant, par la crainte d'y être mêlées dans la personne de quelque parent ou de quelque ami. Dilnick, intéressé pour lui-même, forma le plan d'un artifice que tout autre n'auroit pas executé si heureusement. Sa demeure habituelle étant dans une Terre éloignée de la Capitale, il craignoit peu d'être reconnu à Dublin. Il acheva de se precautionner contre ce peril, en se deguisant sous l'habit d'un Bourgeois. Cet habillement convenoit d'ailleurs à son projet. Il sçavoit, par le soin que ses amis avoient eu de s'informer des moindres circonstances, que le Concierge particulier de la Tour qui servoit de prison à Fincer, étoit un homme marié, & pere de plusieurs enfans. Sous divers pretextes il trouva le moyen de se faire connoître d'une de ses filles; & sans s'arrêter à la beauté, il jeta les yeux sur celle à qui il crut le plus d'empressement pour le mariage. La proposition de l'épouser suivit de près les premieres declarations de tendresse. Pour se faire agréer du pere, il parla d'une somme considerable qu'il cherchoit à placer; & lui ayant demandé s'il connoissoit quelque personne de confiance

dont il pût suivre les lumières, il lui proposa de prendre ce soin lui-même. Ensuite son attachement & son estime paroissant augmenter par degrés, il l'associa au profit de son commerce, sans autre condition que de se charger de le conduire. Le Geolier se crut trop heureux du changement qu'un gendre si credule alloit mettre dans sa fortune. Il lui promit sa fille en touchant la somme promise, que Dilnick avoit ramassée effectivement dans la bourse d'une multitude d'amis.

On avoit évité avec soin dans cet intervalle, de prononcer le nom de Fincer, & même de faire connoître qu'on fût informé de ses affaires, ou sous la garde de qui il étoit. Mais après avoir remis la somme au Concierge, Dilnick avoit ajouté sans affectation qu'il lui en étoit dû une autre dont il apprehendoit beaucoup de n'être jamais payé, parce qu'il avoit négligé quelques formalitez qui manquoient à l'obligation, & que son débiteur étant un des Conjurez que la Cour avoit fait arrêter, il y avoit peu d'apparence qu'il pût rien obtenir d'un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. L'avidité du gain faisant naître la curiosité du Concierge, il lui nomma naturellement Fincer. Ce détour parût si peu suspect, qu'il parvint sur le champ à son but. On ne sçauroit même accuser le Concierge d'avoir violé son devoir. Il rendoit service de bonne foi à un homme qu'il regardoit déjà comme son gendre. Dilnick, introduit dans la prison de Fincer, réussit sans peine à le faire entrer dans le sens de sa visite & de son discours. Il n'étoit question d'abord que de lui glisser un billet, par lequel il vouloit l'avertir du dessein qu'on avoit de le sauver. Mais

Fincer tira parti sur le champ des circonstances, & se procura lui-même la liberté de l'entretenir plusieurs fois, en reconnoissant qu'à la vérité il lui devoit une somme considérable, mais obscurément expliquée dans les mémoires qu'il avoit reçus, & qui demandoit par conséquent de nouveaux comptes. L'avarice du Concierge fut trompée de nouveau par une réponse si simple. Il consentit à leur accorder le tems de s'éclaircir. Dilnick le mit à profit dans plusieurs visites, pour fournir à son ami divers instrumens qui pouvoient faciliter sa liberté. Cependant un stratagème encore plus heureux lui épargna la peine de les employer. La confiance du Concierge encouragea Dilnick à lui montrer enfin une obligation nette & précise, qui paroissoit lui assurer le payement de sa somme; mais en feignant de n'avoir plus rien à démêler qu'avec l'Intendant ou les héritiers de son débiteur, il marqua tant de satisfaction de la facilité avec laquelle il avoit obtenu ce qu'il desiroit, qu'il engagea aisément le Concierge à partager sa reconnoissance. On convint que pour en marquer quelque chose au prisonnier, on porteroit secrètement de quoi souper dans sa chambre. La fille promise à Dilnick fut la seule qui fut admise à cette fête avec son pere. Fincer eut l'adresse de se les attacher de plus en plus, en commençant la partie par un présent de nocces qu'il fit genereusement aux pretendus époux. Ce fut au milieu de la joye que le vin & cette galanterie avoient inspirée aux convives, que Dilnick tua le pere d'un coup de poignard, tandis que Fincer menaçoit la fille du même sort, si elle pouffoit le moindre cri. Leur dessein étoit de la faire servir à leur éva-

sion, en se faisant accompagner d'elle jusqu'à la porte, & Fincer s'étant revêtu des habits du Concierge, se promettoit de passer sans difficulté à la faveur des ténèbres. Mais cette malheureuse fille, épouvantée du meurtre de son pere & de son propre péril, tomba dans un évanouissement si profond, que désespérant de lui faire rappeler ses esprits, ils se hâtèrent de fuir. Le danger de la porte étoit moindre que celui du délai. Fincer passa heureusement sous l'habit du Concierge, d'ailleurs leurs amis les attendoient pour favoriser leur sortie ; & quantité de relais, placez de longue main sur la route, les rendirent au bord de la mer avant la fin de la nuit.

Il seroit admirable, me dit Diltnick en finissant ce récit, que nous trouvassions votre frere dans la Tour d'où j'ai tiré Fincer. Vous en sçavez les routes, répondis-je en souriant, mais vous auriez à craindre de ne pas trouver la famille de votre beau-pere si favorablement disposée. Ce discours, qui n'étoit qu'un badinage, fut vérifié par des événemens sérieux. La premiere nouvelle que j'eus du sort de Patrice, fut qu'il étoit gardé en effet dans la même Tour d'où Fincer s'étoit sauvé. Toute la Ville étoit déjà informée de son aventure, & le souvenir de la mienne, qui étoit toute récente, servoit à échauffer encore plus la curiosité du Public. Jerecommandai à Diltnick de ne pas suivre imprudemment son zele. N'ayant rien à ménager pour moi-même, je me rendis sans crainte au Palais du Viceroi, où j'eus la satisfaction de me voir reçu avec quelques marques de considération. Ce Seigneur me fit introduire ; en prévenant mon discours, il se justifia hon-

nêtement de la nécessité que son emploi lui imposoit de faire violence à son inclination , pour soutenir les droits de la Couronne & l'autorité du Roi. Si votre frere est innocent , ajouta-t'il , je m'empresserai de réparer le chagrin que je lui caule. Je le pressai là-dessus d'écouter ce que j'avois à dire pour sa défense. Il me refusa cette faveur , sous prétexte que le jugement d'une affaire si importante ne dépendoit pas de sa seule autorité. La permission de le voir , à laquelle j'eus obligé de me réduire , me fut vendue plutôt qu'accordée ; car je ne l'obtins qu'à condition de me faire accompagner d'un Garde ou d'un Messager d'Etat , qui devoit être témoin de notre entretien.

C'étoit néanmoins une grace précieuse , & que je me hâtai de mettre à profit. Dans la crainte seulement qu'elle ne me fût pas accordée plus d'une fois , je retournai au lieu où j'avois laissé Dilnick , & je convins avec lui des conseils que je devois donner à mon frere. Il me recommanda de lui porter mille écus , qui pouvoient lui être nécessaires à plus d'un usage ; & m'expliquant particulièrement ses vûes , il m'assura que si dans les premières interrogations il ne se trouvoit rien d'assez considérable à sa charge , pour faire prendre aux procédures une couleur de *haute trahison* , il n'y avoit point un seul Habitant de Dublin à qui l'espoir de la plus légère récompense ne fit tout entreprendre pour sa liberté. C'est ce qu'il j'ai vérifié , ajouta-t'il , dans l'affaire de Fincerl. La rareté de l'argent le rend si cher aux Irlandais , qu'ils se le procurent à toutes sortes de prix ; mais les exécutions terribles par lesquelles on a voulu cimenter l'autorité Royale , ont repandu tant d'épouvante à Dublin , que

vous verrez pâlir tout le monde au seul mot de haute trahison. Il m'engagea à mettre cette remarque par écrit , & à cacher le papier dans la bourse où je mettois les mille écus. Je ne me flatte pas , lui dis-je , que mon Argus m'accorde la liberté de remettre la bourse sans l'avoir visitée. Commencez par le gagner lui-même , répliqua Dilnick. Cent pistoles vous rendront le maître de toutes ces ames venales. Je compris que cette entreprise étoit possible ; mais j'étois arrêté par deux scrupules : l'un causé par mes principes de religion , qui ne me permettoient pas de séduire un homme à prix d'argent pour lui faire violer son devoir ; l'autre , par la délicatesse de l'honneur , qui me faisoit regarder comme une bassesse d'employer l'argent de Sara au service de mon frere , sans sçavoir si je le trouverois disposé à l'épouser. Cependant cent pistoles n'étant point une somme si considérable , que mes propres revenus ne fussent suffisans pour la restituer , j'aurois passé sur cet obstacle , si l'autre n'eût agi sur moi dans toute sa force. Je fis l'aveu de mon embarras à Dilnick. Il le traita de foiblesse ; mais n'ayant pû me faire changer de pensée , il me laissa partir sans la combattre plus longtemps.

Je me rendis au Château , conduit par le Messager d'Etat que le Viceroi avoit nommé. Patrice fut attendri de ma diligence à le suivre & des premières expressions de mon amitié. Hélas ! me dit-il , ce n'est ni ma vie ni ma liberté qui cause mes craintes ; mais que deviendra ma sœur ? Qui sollicitera pour mon frere ? Vous ne vous figurez pas , ajouta-t'il , toute l'horreur de leur situation , puisque c'est à moi que vous vous croyez redevable des premiers soins.



Allez , partez pour Paris , où votre présence est plus nécessaire qu'à Dublin ; & sous quelque prétexte qu'on me retienne ici , remettez-vous au Ciel du soutien de mon innocence. Je jouïssais la tendresse de son naturel ; mais comment voulez-vous , lui répondis-je , que l'objet le plus présent ne soit pas celui qui cause ma plus vive allarme ? Vous laisserai-je périr sans secours , pour en porter au loin , & peut-être d'inutiles , à votre frère & à Rose , dont vous ne m'avez pas même représenté le danger comme une extrémité si pressante ? Patrice m'interrompit : je crois Georges , me dit-il , à couvert de certaines craintes. Mais le malheur qui m'arrive me force de vous ouvrir mon cœur sur d'autres sujets d'inquiétude , que la seule envie de vous ménager m'a fait déguiser dans mon récit. Rose est vertueuse , n'en doutez pas. Elle a supporté notre infortune avec courage ; elle paroît insensible à la sienne ; mais elle est à la veille de tomber dans la dernière indigence. Les soins amoureux du Duc de... ne se relâchent pas un moment. Etrangère , jeune , credule . . . dispensez - moi de vous faire pressentir tout ce qui la menace. La vertu la plus ferme a besoin de secours ; & qui vous assure qu'un instant négligé n'entraîne pas quelque-fois des suites irréparables ? Il vouloit continuer ; mais son discours avoit déjà fait trop d'impression sur moi. L'air même d'obscurité qu'il paroïssoit affecter , avoit servi à redoubler mon trouble. Je l'interrompis à mon tour , mais avec un sentiment si vif & si amer , que je ne fus pas surpris de l'effet qu'il produisit. Secours du Ciel ! m'écriai-je , n'abandonnez pas une fille infortunée. Hélas ! Patrice , pourquoi me déchirez-vous le cœur ? Je vous

y porte tous trois, mais que vous le divisez cruellement ! Affreux partage ! Où dois-je tourner ? où courir ? où porter les premiers remèdes ? Devois-je quitter Paris ! Mais pourquoi méprisez-vous mes conseils ? Mille plaintes de cette nature, que je laissai échapper dans mon transport, touchèrent si sensiblement le Messager d'Etat, qu'il mêla à notre entretien quelques marques civiles de compassion. L'ardeur avec laquelle nous nous étions livrés d'abord au plaisir de nous revoir, ne nous avoit guères permis de faire attention que nous étions observés. L'expression naturelle de nos peines avoit amolli ce caractère farouche. J'en fus frappé, malgré les mouvemens qui m'agitoient, & je crus que la reconnoissance étoit une juste raison de le récompenser. Je lui offris une partie de la somme que Dilnick avoit cruë capable de le corrompre. La disposition où j'avois intérêt de le mettre, n'étoit que celle où il entroit naturellement, & je n'avois rien à lui proposer qui ne pût s'accorder avec son devoir. Il reçut avidement mes offres. Son zèle augmenta, & ne voyant que de l'innocence, nous dit-il, dans tout ce qu'il venoit d'entendre, il nous permit de traiter nos affaires domestiques à l'écart.

Je puis donc m'expliquer en liberté, dis-je aussi-tôt à Patrice. Hélas ! quel contre-temps ! Comment puis-je vous laisser dans le péril où vous êtes, si je vole au secours de Rose ? & dois-je abandonner aussi notre malheureuse sœur au bord du précipice où vous me la représentez. Je sens, continuai-je en arrêtant l'impatience qu'il avoit de me répondre ; je sens, mon cher Patrice, qu'avec un peu de présence & de fermeté d'esprit vous pouvez résister à nos persecuteurs & faire triompher votre inq

nocence. Je suis sorti heureusement des mêmes embarras. Mais votre caractère m'épouvante. Je crains votre manière de penser sur les événemens de la vie, & cette indifférence mélancolique que vos dernières aventures n'ont fait que redoubler. Vous vous défendrez mal, vous vous abandonnerez vous-même à l'injustice, en vous croyant assez vengé par vos dédains. Vous êtes capable de servir mieux que personne à la défense d'autrui, & vous ne ferez rien pour la votre. Vous laisserai-je ici dans un doute si cruel, & n'exposerai-je pas plutôt ma vie pour assurer celle d'un frère qui m'est si cher ? Ah ! repris-je en l'embrassant, que n'êtes-vous en état de goûter un conseil qui répareroit tous nos malheurs ! Vous mettriez le repos & l'honneur de Rose à couvert, vous faciliteriez la liberté de Georges ; vous me retiendriez auprès de vous pour avancer la votre ; vous rétabliriez notre Maison dans son ancien lustre ; enfin, vous deviendriez le soutien & la gloire d'une malheureuse famille, qui paroît toucher à sa ruine, & qui ne peut être relevée que par vous. Je ne vous nomme point des avantages chimériques. Tout les biens que j'ai comptez sont entre vos mains, je vous les offre, & je vous conjure de les accepter.

Je le regardois fixement, en m'efforçant de mettre dans mes yeux tout l'air de confiance & de joie, que je ne devois avoir qu'après l'assurance de ce que je désirois. De son côté il paroissoit inquiet & agité, comme s'il eût pressenti à quoi mes propositions alloient aboutir. Mais, doutez-vous, me répondit-il, que je n'embrasse avec ardeur tout ce qui peut nous conduire à tant de biens, du moins si c'est par des voyes dignes de nous. Non, je n'en doute

pas , répliquai-je , si vous avez quelque tendresse pour votre famille , si l'intérêt de Rose vous touche , si vous êtes sensible au mérite , à la générosité , au desir qu'on a de vous plaire & d'acheter votre cœur par mille bienfaits. Ensuite , sans lui laisser le tems de se reconnoître , je continuai delui apprendre que Sara-Fincher , dont il connoissoit la beauté & les richesses , consentoit à le rendre le maître de sa fortune & de sa personne ; que Dilnick son plus proche parent m'en avoit fait la proposition , qu'elle me l'avoit confirmée de sa bouche , & que ne consultant que son inclination & son estime , elle avoit déjà fait pour lui tout ce qu'un mari pouvoit attendre d'une femme tendre & vertueuse. Elle s'est dépoüillée , lui dis-je , de ce qu'elle possédoit de plus précieux ; elle a sacrifié son argent , ses pierreries & jusqu'à sa vaisselle ; c'est vous dire qu'elle se sacrifieroit elle-même. Je ne connois rien de si modeste que son caractère , & de si tendre que ses sentimens. Voyez si c'est payer trop cher les avantages qui nous manquent , que de nous les procurer en un moment par le consentement que je vous demande ; car vous devez comprendre qu'étant chargé des libéralitez de Sara , je puis sauver Rose en vous quittant , & lui faire toucher de quoi se passer du secours d'autrui. C'est vous-même qui lui rendrez cet important service , en lui faisant part du bien que je n'ai accepté que pour vous. Libre de cette inquiétude , je demeure à Dublin pour vous aider de mes conseils & de mes soins. Je vous mets en peu de jours entre les bras d'une femme aimable & passionnée pour vous. Vous devenez le chef , le protecteur , le pere de votre famille ; vous faites tout à la fois votre bonheur &

le notre. Un mot, un signe de volonté nous rend tous heureux.

Le cœur de Patrice s'étoit comme resserré à proportion des efforts que j'avois faits pour l'ouvrir. Il paroissoit consterné de m'entendre. Sa consternation s'étoit répandue sur son visage. Hélas ! que me proposez-vous , me répondit-il , en baissant les yeux ? Avez-vous oublié ce que je vous racontois il y a trois jours ? Est-ce mettre notre fortune & notre bonheur à des conditions possibles , que de les faire dépendre du parjure & de la perfidie ? Songez-vous que je ne suis pas plus lié à Julie par mon inclination que par mes sermens ; qu'elle a reçu ma foi ; qu'elle m'a donné la sienne ; que je suis moins à moi qu'à elle , & que je n'ai plus de pouvoir sur un cœur où elle regne avec des droits si justes ? Qui vous arrête , ajouta-t'il en soupirant ? Partez pour Paris. Allez secourir Rose. Les secours qui peuvent la sauver ne surpassent pas vos forces. Et moi je n'en desirerai pas d'autre à Dublin que celui de mon innocence.

Il étoit trop clair que Sara s'étoit flattée mal à propos. Cette explication suffisoit pour arrêter l'usage que j'aurois pu faire de ses libéralitez. Je ne parlai pas même à Patrice des mille écus que j'avois à lui offrir , & je remis à délibérer seul sur le parti qui me restoit à prendre. Cependant , ayant peine à concevoir qu'une passion que je regardois comme le dérèglement d'une jeunesse oisive pût tenir long-tems dans un esprit aussi sensé que Patrice contre toutes les raisons que je lui avois apportées , je l'exhortai sans faire réponse aux siennes , à méditer sur une affaire de cette importance. M'accorder la permission de vous voir , ajoutai-je en levant la voix pour être entendu du Messager , c'est

marquer en effet qu'on ne vous croit pas digne d'être traité avec rigueur. La condition qu'on y attache n'est pas importune, puisque cet honnête homme ne nous ôte point la liberté de nous entretenir. Je vous reverrai dès aujourd'hui.

J'affectai ainsi de ne pas m'ouvrir sur les embarras de Rose, pour lui laisser toute son inquiétude, qui me paroissoit un motif puissant sur un cœur tel que le sien. Mon projet n'étoit pas moins de prendre de justes mesures, en sortant du Château, pour faire toucher une somme honnête à ma sœur. C'étoit l'espérance de voir réussir les desirs de Sara qui m'avoient engagé plus que la nécessité à recevoir son argent, car il m'en restoit assez pour faire tête à une partie du moins de mes embarras, & je n'aurois pas désespéré de trouver d'autres secours dans la générosité de quelques amis, avec lesquels j'avois toujours eu plus de liaison qu'avec les Fincers. Je quittai donc Patrice sans lui laisser d'autre sujet de réflexion que les avantages que je lui avois proposés & ses alarmes pour sa sœur. Mais un incident cruel, contre lequel toute la droiture de mes vûes ne pouvoit me prémunir, augmenta tout d'un coup mes peines, & faillit à détruire toutes mes espérances.

Diltick, que j'avois laissé seul, ne crut pas que l'aventure qu'il m'avoit racontée fût une raison de se tenir caché dans une Ville telle que Dublin. Le changement de ses habits & le soin qu'il avoit eu de nous choisir un logement fort éloigné du Château, lui parurent deux sûretés suffisantes. Sans autres précautions il employa le tems de mon absence à visiter ses amis, qui demouroient dans divers quartiers de la

ville. La fille du Concierge qu'il avoit poignardé, cette même maîtresse qu'il avoit feint de vouloir épouser, le reconnut au passage d'une rue écartée; & joignant à la vengeance de son père le ressentiment de sa propre honte, elle résolut à toutes sortes de prix de le livrer à la justice. Quoique Dilnick fût en Carosse, elle s'obstina à le suivre à pied pendant une partie du jour, jusqu'à ce que s'étant assurée de son logement, elle crut le pouvoir faire arrêter à coup sûr. J'arrivois du Château pour le consulter sur la voye la plus courte de faire tenir une Lettre de Change à Paris. A peine avois-je commencé à m'expliquer, qu'un bruit causé par la résistance de nos Domestiques, nous fit craindre qu'on ne pensât à nous faire quelque insulte. Je fis souvenir Dilnick qu'elle ne pouvoit regarder qu'à lui, & je lui conseillai de se mettre à couvert par la fuite, sans faire fond comme il y paroïssoit porté, sur une défense inutile. Il suivit si heureusement mon conseil, qu'en s'étant échappé par une fenêtre qui donnoit sur le jardin, il eut le tems de s'éloigner du quartier, avant qu'on fût prêt à le suivre.

Cependant le bruit croissant par les cris de la Gardé qui menaçoit d'enfoncer les portes, je me presentai pour en sçavoir la cause. J'appris de nos Domestiques, qu'à la seule vue de plusieurs gens armés, ils avoient pris le parti de pousser une porte fort épaisse qui faisoit la separation de notre appartement. Cette precaution sauva Dilnick, qui eut toute la liberté de se refugier chez un de ses amis. Pour moi, qui ne croyois rien avoir à redouter, je donnai ordre à nos gens d'ouvrir la porte; & me présentant à la Gardé, je me plaignis du trouble qu'elle causoit chez

moi. L'Officier ne me répondit que par un ordre du Viceroy, qui le chargeoit d'arrêter un ennemi du Gouvernement, & de se saisir de tout ce qu'il trouveroit dans la même chambre. Cette commission qui n'étoit point expliquée dans d'autres termes, fut exécutée sur le champ. Quoique l'Officier, qui avoit pris des informations dans la Maison, fût surpris de me trouver seul, il se contenta de faire une recherche exacte dans tous les cabinets; & n'écoutant ni mes justifications ni mes plaintes, il me conduisit dans les prisons du Château, tandis que les malles de Dilnick & les miennes furent portées chez le Viceroy.

Nous n'avions heureusement avec nous que la lettre de Fincer, que j'avois reçue de sa fille. Cette reflexion soutint un peu mes esprits; & m'imaginant avec raison que le nom de Dilnick n'avoit point été connu dans son ancienne aventure, je me flattai que lorsque l'accusation de son ennemi ne pourroit être vérifiée par sa présence, elle tomberoit d'elle-même avec toutes les poursuites de la Justice. Je prévis aussi qu'il en coûteroit quelque chose à ma sincérité, pour répondre nettement aux interrogations; mais j'espérois de les éluder en protestant que je n'avois jamais eu de commerce avec Dilnick, & en prouvant même par le témoignage de diverses personnes d'honneur avec lesquelles je vivois familièrement, que je ne le connoissois que depuis deux jours. Cette manière de me défendre pouvoit servir aussi à faire soupçonner son Ennemie de s'être abusée, & d'en avoir cru trop légèrement sa haine; parce que n'ayant point de preuves à donner de son accusation, il étoit naturel



dans une affaire qui touchoit l'honneur d'un homme de distinction, de s'en rapporter plutôt à des apparences qui lui étoient favorables, qu'aux dépositions d'une fille sans nom & sans aveu. Le souvenir de Rose fut donc le seul poids dont mon imagination ne put se soulager. Les instances de Patrice & ses expressions équivoques me revinrent à l'esprit; & n'ayant que trop de penchant à grossir le danger par mes craintes, je me plaignis amèrement au Ciel pendant toute la nuit, de l'obstacle qu'il avoit laissé naître aux secours que je destinois à la vertu.

Il arriva néanmoins, comme je l'avois prévu, que cette affaire prit bientôt un heureux cours. Le Viceroi fut surpris d'entendre que c'étoit moi qu'on avoit arrêté. Il trouva si peu de vraisemblance dans l'accusation dont on l'avoit entretenu, que sans porter ses vûes plus loin, il se reprocha d'avoir fait une démarche inconsidérée, qu'il se crut même obligé de réparer par des excuses. La Lettre de Fincer ne servit qu'à le confirmer dans cette disposition, & à lui en inspirer de favorables pour Patrice. Il me fit ouvrir dès le lendemain les portes de ma prison, avec un compliment civil sur l'erreur où sa précipitation l'avoit exposé. Le premier usage que je fis de ma liberté, fut pour l'aller remercier. Il me renouvela ses excuses; & me parlant de la Lettre de Fincer, il me témoigna la satisfaction qu'il avoit eu d'y trouver un éclaircissement qu'il pouvoit faire valoir à l'avantage de ma famille, & à la justification de mon frere. Enfin soit qu'ayant mal compris le premier discours de ceux qui m'avoient arrêté, la seule honte de m'avoir chagriné mal à propos lui eût fait rejeter toutes

les autres explications ; soit qu'il fût bien aisé d'avoir trouvé un prétexte pour ne pas reveiller une affaire ensevelie , il ne me fit pas la moindre question qui eût rapport à Dilnick. On oublia donc comme une nouvelle constante à Dublin, que j'avois été arrêté injustement sur une ridicule accusation, & Dilnick fut si heureux, que son nom ne fut pas même mêlé dans cette aventure.

Qui ne s'imagineroit pas que mes peines touchoient à leur fin, ou que j'étois du moins délivré du principal embarras qui les avoit causées ? J'en avois moi-même cette opinion, & pressé par le souvenir de Rose, je ne perdis pas un moment pour me rendre à ma Maison, où le Viceroi m'avoit assuré que mes malles avoient été renvoyées par ses ordres. Elles y étoient en effet ; mais notre argent étoit disparu. A peine en crus-je mes yeux & ma mémoire. J'étois trop sûr néanmoins, que non seulement le gros de nos richesses, mais les mille écus mêmes que j'avois portés la veille au Château, devoient être dans un sac de cuir où je les avois mis à mon retour. Je n'étois pas moins certain d'avoir renfermé le sac dans ma malle, elle avoit été enlevée à ma vue par les Gardes du Viceroi. C'étoit sans doute par les mêmes mains qu'elle avoit été rapportée. Il étoit clair que je ne pouvois accuser qu'eux, & qu'ils devoient m'en répondre. Je conçus du moins l'esperance que mes plaintes seroient écoutées, & que la justice du Viceroi me feroit restituer ce qu'on m'avoit ravi sans son ordre. Je retournai sur le champ au Palais, moins ému par le ressentiment de notre perte, que par mille idées effrayantes qui me

troubloient déjà pour l'avenir. Le Viceroi apprit l'infidélité de ses Gardes avec une vive colere. Il fit arrêter au même moment ceux qui avoient été chargés du dépôt. Mais, soins inutiles. La presence de la mort n'auroit pas fait lâcher leur proie à des miserables, qui estiment l'argent plus que la vie. Ils s'étoient trop fidelement accordés dans l'exécution de leur crime. On ne put tirer d'eux la moindre confession qui les exposât même aux procedures de la Justice. Ils protestèrent constamment que la malle n'avoit pas été ouverte jusqu'au Palais, & que le Viceroi l'ayant faite visiter à ses yeux, c'étoit à lui même qu'il falloit demander compte de ce que j'avois perdu.

Cette insolence, qui auroit merité seule d'être punie dans une autre Nation, & qui ne peut être conçue que par ceux qui connoissent le caractère de la populace d'Irlande, n'en eut pas moins le succès que ces malheureux s'étoient promis. Le Viceroi me dit avec chagrin qu'il étoit au desespoir de ma perte, mais que je ne devois en accuser que moi-même; & que pour être en droit d'en exiger la reparation, suivant toute la rigueur des Loix, il eût fallu qu'au moment que j'avois été arrêté par ses gardes, j'eusse déclaré que j'avois dans ma malle la somme que je les accusois de m'avoir ravie. Il me fit même entendre que ne pouvant les convaincre par aucune preuve, j'avois à craindre qu'il ne me chagrînassent à leur tour, en exigeant eux-mêmes la reparation d'une plainte qu'ils pouvoient traiter de calomnie.

C'étoit me déclarer qu'il étoit tems de finir mes poursuites; car le temoignage de Dilnick, qui auroit pu servir de preuve à la verité, n'é-

toit pas un secours auquel il me fût permis de penser. J'eus assez de pouvoir sur le trouble de mon cœur pour faire valoir du moins mon infortune, comme une nouvelle raison d'indulgence, qui obligeoit un Seigneur aussi généreux que le Viceroy à ne pas faire languir Patrice dans une trop longue attente de son sort. Il parut sensible à ce motif, & je sortis satisfait de ses promesses. Mais foible consolation, lorsque me trouvant rendu à moi-même j'essuyai les assauts réunis de mille passions que je ne connoissois pas encore, & qui se joignirent à celles dont j'éprouvois toute la force. Mon inquiétude pour Rose & pour Patrice ne fut pas le premier tourment qui se fit sentir à mon cœur. Je pensai à cette généreuse Sara, dont l'attente étoit si malheureusement trompée, & qui perdoit avec ses tendres espérances une somme qu'elle croyoit mieux employée. Je pensai à moi-même, qui me trouvois ainsi chargé de deux sortes de dettes, auxquelles je ne voyois aucune apparence de pouvoir satisfaire; celle de l'honneur, qui m'obligeoit à restituer, un prêt dont toutes mes épargnes n'égaleront pas de long-tems la valeur, & celle de la reconnaissance, dont les refus de Patrice ne me permettoient jamais de m'acquitter. Quelle opinion Sara pouvoit-elle prendre de mon aventure? Comment lui faire entendre que son argent s'étoit échappé de mes mains, & qu'elle n'en avoit pas plus de fruits à esperer de sa tendresse & de sa générosité? Mais en supposant que par une longue privation du nécessaire je pusse me décharger du premier, du moins de ces deux devoirs, que devenoit Rose, à qui je m'otois le pouvoir de procurer le moindre secours? Il lui restoit l'assistance du Ciel; mais l'a-t'elle

méritée, disois-je, par son penchant pour les vaines occupations du monde & par sa résistance à mes conseils ? Et de quelque cause que vienne sa chute, en est-elle moins terrible pour moi, soit que j'écoute l'honneur, ou que je ne consulte que la Religion ?

Je passai une partie du jour dans ces réflexions, & rien ne me paroissoit propre à calmer mon esprit, lorsque je reçus un billet des mains d'un inconnu, qui n'ajouta rien pour expliquer le sujet de sa commission. Je le reçus avec inquiétude ; mais avec quelque obscurité qu'il fût conçu, je n'en lus pas deux lignes sans y reconnoître Dilnick, qui se croyoit obligé par l'expérience à garder toutes ces précautions. Il me marquoit qu'étant à couvert chez un ami fidelle, il avoit été informé de toutes les suites de son aventure ; qu'il apprenoit en dernier lieu la perte de mon argent, mais que la regardant comme le moindre de nos malheurs, il m'exhortoit à m'armer de courage, & à faire fond sur de nouveaux secours qu'il se dispoisoit à me procurer ; qu'étant lié de si près par le sang avec Sara, il prenoit déjà pour Patrice tous les sentimens qu'il croyoit devoir au mari d'une parente si chère ; qu'il étoit sans enfans, & que son bien ne pouvant être mieux employé, il étoit résolu d'en vendre une portion pour suppléer à ma perte ; qu'il trouvoit ce parti plus convenable que celui de vendre ou la vaisselle ou les diamans de Sara, d'autant plus que cette vente entraîneroit des longueurs, & qu'il pouvoit terminer la sienne en un moment avec un de ses amis à qui l'avoit déjà proposée. La suite de sa lettre contenoit d'autres témoignages de zèle, & quelques conseils qui pouvoient avancer la liberté de Patrice. Je

marquai hier votre disgrâce à Sara , ajoutoit-il en finissant , mais j'en ai pas jugé à propos de lui apprendre aujourd'hui le vol qu'on vous a fait , & je vous demande la même discrétion.

Nouveau sujet de reconnoissance , mais qui ne pouvoit servir qu'à redoubler les tourmens de mon cœur. Je ne balançai pas sur la reponse que je devois à cet avis ; ce fut une priere pressante de ne rien entreprendre sans avoir reçu quelques explications que je lui promettois dans notre premiere entrevûe ; & louant la prudence qui l'avoit empêché de me nommer son azyle dans une lettre , je le suppliois de s'assurer de quelqu'un qui pût me l'apprendre avec moins de danger. Dans l'ardeur des mouvemens que tant de generosité m'inspiroit , je serois parti sur le champ pour Killerine , & j'aurois employé tout mon credit pour lever une somme d'argent , fallût-il engager jusqu'au dernier de mes meubles & tous les revenus de mon Benefice ; mais outre que je n'aurois jamais compté de faire monter mes emprunts à dix mille francs , je ne pouvois oublier de quelle importance il étoit pour Patrice que je fusse à Dublin , lorsqu'il seroit interrogé pour la premiere fois. La diligence ou la lenteur des procédures me paroissoit dépendre de cette scene , & c'eût été m'arracher le cœur que de m'éloigner de lui sans sçavoir ce qu'il avoit à craindre ou à esperer.

Je ne laissai point passer le jour , sans retourner à la prison , autant pour le délivrer de l'inquietude qu'il avoit pu ressentir la veille de ne me pas revoir , suivant ma promesse , que pour tirer de lui des explications politi-

ves sur la situation de Rose. J'espérois quelque chose aussi de mes dernières instances, & de tant de motifs pressans auxquels j'avois laissé le tems d'agir. A l'égard de sa sœur, il me repeta que sa principale crainte consistoit dans l'adresse & les intrigues du Duc de... qui s'étoit comme proposé la ruine de sa sagesse & de son honneur ; mais je reconnus encore qu'il dissimuloit une partie de ses sentimens, & je n'en fus que plus effrayé d'un péril qu'il s'obstinoit à me déguiser. Je ne remportai pas plus de satisfaction pour le second de mes desirs. Il me renouvela tristement ce qu'il m'avoit dit la veille, avec les mêmes instances, de l'abandonner à son malheureux sort. Il n'étoit pas tems de lui découvrir toutes les circonstances qu'il ignoroit ; mais j'ajoutai aux raisons que je connoissois capables de toucher son cœur, diverses considérations prises des aveux mêmes qu'il m'avoit faits. Songez-vous, lui dis-je, que votre Julie vous est ravie sans retour ; que vous ignorez jusqu'au lieu de sa demeure ; qu'elle est sous la garde d'un pere qui vous hait, qui lui destine un autre époux, qui l'a déjà forcée, peut-être, de le recevoir ; enfin que vous n'avez rien à me promettre de sa tendresse ni de la votre... Il m'interrompit en versant quelques larmes ; Vous comptez mes douleurs, me dit-il ; mais ce n'est pas un remède propre à les guerir.

J'aurois désespéré de le vaincre, si la confiance que j'avois au pouvoir du Ciel ne m'eût fait penser continuellement que le cœur des hommes est entre ses mains, & qu'il peut les tourner à son gré. Nos infortunes me sembloient dignes de sa pitié, & ne

voyant que le mariage de Patrice qui pût les réparer, je l'attendois comme une faveur de sa bonté, ou j'étois disposé à le voir manquer avec cette patience qu'on a dans les malheurs dont on ne voit point la cause, & que la Religion seule apprend à souffrir sans murmurer. Qu'aurais-je fait dans cette cruelle supposition ! Je me serois jetté aux genoux de Sara, au risque peut-être d'y mourir de douleur ; je lui aurois confessé le malheureux succès de sa tendresse & de sa générosité ; j'aurois remis à sa disposition ma vie, qui n'étoit pas mon objet le plus cher, & le bien modique dont je jouissois ; & si la bonté de son cœur m'eût laissé l'un & l'autre, j'aurois volé à Paris pour en offrir de nouveau le sacrifice à Rose, sans autre condition que d'aimer la vertu, & de suivre quelquefois mes conseils. Je me gardai bien de communiquer toutes ces idées à Dilnick, que je vis le lendemain. Il satisfit au desir que je lui avois marqué, en me faisant remettre simplement le nom & la demeure de son ami. Je compris le sens de cette adresse, & ne voulant négliger aucune précaution, je fis plusieurs détours pour me rendre au lieu qu'il m'avoit nommé. Il me reçut avec une joye qui me fit attendre quelque nouvelle favorable. En effet, me prévenant d'abord ; je ne me suis pas arrêté, me dit-il, aux difficultés que vous m'avez fait pressentir ; & craignant de manquer une occasion qui ne se trouve pas toujours, j'ai vendu à mon hôte une portion de mon bien. Quoiqu'il le connût, ajouta-t-il en riant, j'ai gagné quelque chose à ce marché, car j'ai tiré quinze mille francs de ce qui n'en a jamais été estimé que treize ou



ou quatorze. Comme je me recriois sur cette démarche, en la traitant d'inutile & d'inconsidérée : vous ne sçavez pas, reprit-il, que plus heureux que nous n'aurions jamais osé l'espérer après tant de traverses, nos affaires sont à la veille de se terminer ; & ne me reprochez pas d'avoir été trop vîte, car c'est à cette diligence que je dois tout le bonheur qui ne peut plus nous manquer. Il continua de m'apprendre que le matin du même jour se croyant en état d'entreprendre quelque chose avec son argent, il étoit allé chez le Président du Comité, que la Cour avoit établi pour les derniers troubles, & devant lequel l'affaire de Patrice devoit s'instruire ; que n'en étant point connu, il s'étoit fait annoncer sans crainte pour un Gentilhomme de notre Maison ; que dès les premières explications il avoit compris clairement qu'on n'alleguoit rien de précis à la charge de Patrice, & qu'il n'étoit question que de simples soupçons ; mais que ne comprenant pas moins qu'on prendroit du tems pour les éclaircir, il avoit jugé que ce que nous avions à craindre de plus dangereux étoit le délai de l'interrogatoire, & la durée d'une prison, dont nous ne verrions peut-être jamais la fin ; qu'il s'étoit hazardé là-dessus à sonder le Président, & que sans parler d'indulgence pour un coupable, il avoit demandé au contraire qu'il y eût de la sévérité dans les recherches & le jugement, pourvu qu'il y eût autant de diligence ; qu'il avoit ajouté seulement qu'étant aussi persuadé que cette faveur dépendoit de lui, qu'il l'étoit qu'elle ne blessât pas son devoir, il ne faisoit pas difficulté de lui proposer des motifs qui pouvoient s'accorder avec sa conscience,

& devenir peut-être utiles à ses affaires ; enfin qu'il lui avoit parlé de mille pistoles qui pouvoient être comptées au même moment ; sur quoi le marché avoit été conclu ; portant dans un seul article , que si Patrice ne se trouvoit chargé de rien , il seroit libre avant la fin du mois. Cette promesse avoit été payée sur le champ par les dix mille livres que Dilnick avoit en or ; & comme il étoit homme sensé , la maniere dont il avoit lié le President , lui répondit de l'exécution. J'allois marquer , ajouta-t'il , cette heureuse nouvelle à Sara , & vous pouvez de votre côté la communiquer à Patrice.

Son récit n'avoit pas été assez long pour me donner le tems de revenir de ma surprise , ni de mettre dans ma reponse plus d'ordre que dans mes pensées. Je sentoispalpiter mon cœur de crainte & d'embarras. Mais pourquoi vous hâtiez-vous , lui dis-je , sans être fixé à ce que je voulois exprimer ? Pourquoi ne pas attendre , que je me fusse expliqué avec vous ? Se défait-on de son bien , continuai-je avec le même embarras , pour servir des étrangers , du moins sans les avoir consultez , sans sçavoir s'ils sont en état de satisfaire à des avances & à des generositez de cette nature ? Si c'est l'unique peine , repondit Dilnick , qui cause vos difficultez , calmez-vous , & n'ayez pas plus d'inquietude pour la reconnoissance , que je ne vous impose d'obligation pour le bienfait. Sara doit heriter de mon bien ; qu'importe qu'elle le reçoive aujourd'hui ou après ma mort , lorsqu'il m'en reste assez pour continuer de vivre avec agrément ? Je fais , ajouta-t'il , que je la flatte par l'endroit le plus tendre , & qu'elle prefereroit le service que je

viens de lui rendre à tout mon heritage.

Plus touché encore de ces sentimens que de leurs effets , je ne repliquai que ce qu'il falloit pour faire connoître que je leur donnois leur juste prix ; & quittant Dilnick sous quelque prétexte , je me rendis au Château avec toute la vîtesse dont je fus capable. Mon impatience souffrit beaucoup du detour que je fus obligé de prendre pour me faire accompagner du Messager d'Etat. Chaque moment de delai me sembloit une perte pour l'honneur de Patrice , pour le mien , pour la tendresse de mon cœur , enfin pour tout ce que j'avois de cher & de sacré.

Il n'est plus tems de menager les termes , dis-je à Patrice en l'abordant , ni d'écouter une vaine tendresse , lorsqu'il faut se rendre à la voix de l'honneur. Et lui racontant sans interruption tous les droits que les Fincers avoient acquis sur lui ; voilà , repris-je avec force , ce que j'oppose à vos pretextes & à vos excuses. Si l'on vous offroit avec un cœur si noble , un visage rebutant , ou quelque autre difformité de corps & d'esprit , je vous plaindrois peut-être d'une necessité à laquelle vous ne seriez pas moins obligé de vous soumettre. Mais la naissance , la beauté , les richesses , unies à toutes les qualitez de l'esprit & du cœur , ne sont pas une offre qui merite vos dedains. En un mot vous êtes lié. Vous n'êtes plus libre de choisir. Accusez si vous voulez le caprice de votre sort , qui vous rend malgré vous l'esclave des bontez d'autrui , & plaignez-vous d'un excès de bonheur , auquel mes soins n'ont pas eu plus de part que les vôtres ; mais cette plainte même doit demeurer renfermée au fond de votre cœur , & vous

ne pouvez manquer d'amour & de reconnoissance pour Sara, sans vous couvrir d'un opprobre éternel. Je ne fais plus valoir, ajoutai-je, les raisons qui étoient prises auparavant de notre propre intérêt. C'est à vous de voir si elles ont perdu leur force, & jusqu'à quel point le malheur de Rose peut vous toucher.

Il m'écoutoit les yeux baissés, avec plus d'agitation qu'il n'eût entendu la sentence de ses Juges. Vous m'accablez, me dit-il impatientement, & vous êtes de concert avec ceux qui veulent ma perte. Je connois Sara Fincer. Je confesse tout ce que vous dites de ses charmes. Mais si je dois de l'estime à son mérite & de la reconnoissance à ses bienfaits, je ne suis obligé par aucun droit de me livrer à ses vûes, & de me rendre la victime d'une inclination que je n'ai pas eu dessein de lui inspirer. Si elle ne demandoit que ma vie, je ne lui disputerois rien. Vous exigez pour elle un cœur qui n'est plus à moi ; & quand des raisons plus invincibles me forceroient d'accepter l'offre de sa main, je sens que tous ses charmes n'obtiendroient jamais de moi ce que je ne suis plus le maître d'accorder. Je lui répondis que l'honneur & l'habitude suppléeroient à la vivacité de l'inclination ; & que le plus solide fondement du mariage étant l'estime, il en trouveroit une source perpétuelle dans le mérite qu'il attribuoit lui-même à son épouse. A l'égard des reponses par lesquelles il croyoit satisfaire à mes instances, je les lui reprochai comme une ingratitude ; & reprenant en détail toutes les circonstances de la conduite & de la generosité de Sara, je le réduisis à reconnoître en soupirant, qu'elle méritoit les adorations d'un cœur libre. Helas !

s'écria-t'il, que ne m'est-il possible de l'aimer ! Je le crus ébranlé. Cependant voulant ménager aussi sa santé & son repos, qui avoient beaucoup à souffrir dans un combat si rude, je remis à le soumettre entièrement dans la suite de nos entretiens.

Mes raisons ne firent que se fortifier de jour en jour par de nouveaux événemens. Dilnick attentif à son entreprise, laissa si peu de relâche au Président, que dès le jour d'après il l'obligea d'assembler son Comité avec la participation du Viceroy, pour ouvrir l'interrogatoire. Tout le crime de Patrice étant d'être le fils d'un pere, que les fausses dépositions de Fincer avoient rendu suspect, on n'eut à lui objecter que les mêmes soupçons, fondés sur le parti qu'il avoit pris d'abandonner l'Irlande, & sur son séjour en France, d'où l'on supposoit qu'il pouvoit être ramené par quelque dessein contraire à l'Etat. Il expliqua les motifs de son départ & ceux de son retour, avec toute la simplicité qui accompagne l'innocence. L'honnêteté & la candeur qui étoient peintes sur son visage, acheverent de mettre l'assemblée dans ses intérêts. Le Président, disposé en effet à le servir, fit remarquer la justesse & la netteté de ses réponses ; & s'étant jetté habilement sur la nature du zèle qu'on doit à l'Etat, il observa que pour remplir un devoir si juste, il n'en falloit pas blesser d'autres, en exposant légèrement l'honneur d'une infinité de personnes distinguées par le mérite & la naissance, & en se fondant sur les moindres apparences pour attenter à leur liberté. La Lettre de Fincer, qui fut communiquée à l'assemblée par le Viceroy, vint confirmer fort à propos cette favorable dispo-

fiction. La main de ce Gentilhomme étoit connue. On ne pouvoit se figurer raisonnablement qu'il eût été gagné pour nous rendre un témoignage de cette nature ; & quand on l'eût cru capable de se parjurer successivement pour & contre, il étoit clair que du Dannemarck, où l'on n'ignoroit pas qu'il s'étoit réfugié, on ne se communique point ses demandes & ses réponses dans un espace si court. Il n'y eut personne qui voyant prendre un si heureux tour aux premières délibérations, n'augurât bien de l'avenir. Dilnick entretint le Président après l'assemblée. J'obtins de mon côté l'audience du Viceroy, & les réponses que nous reçûmes de part & d'autre, s'accorderent si bien en notre faveur, que nous ne doutâmes plus du prompt succès de nos desirs.

Patrice fut le seul qui parut insensible à l'approche de sa liberté. Il commençoit à regarder ses engagements avec Sara, comme une chaîne qu'il auroit peine à rompre ; & cette pensée l'avoit tellement abattu, qu'il n'auroit point été plus défiguré par quelques jours de maladie. Quoique la cause de cette alteration ne pût m'échapper, j'affectai de l'attribuer à l'inquietude que l'interrogatoire avoit pu lui causer ; & surmontant moi-même le chagrin que je ressentais de sa peine, par la persuasion où j'étois que je travaillois solidement à son bonheur, j'eus la constance de renouveler mes persecutions, & de lui faire rappeler son devoir avec plus de vigueur que jamais. Il ne pouvoit se dispenser de voir Dilnick en sortant de sa prison. J'apprehendois que n'ayant point vaincu ses repugnances, il n'eût la foiblesse de faire appercevoir qu'il se croyoit mené au supplice, & que nos bienfai-

teurs ne fussent choquez de lui voir accepter de si mauvaise grace une faveur qui paroïssoit meriter toutes sortes d'empresseinens. Je n'épargnai rien pour le faire entrer dans les mêmes vûës, & je continuai les jours suivans de le presser sans menagement.

L'arrivée imprévûë de Sara Fincer enflamma de plus en plus le zèle que j'avois pour leur bonheur commun. Elle étoit partie sur la premiere Lettre de Dilnick ; & s'attendant à nous trouver, lui dans la necessité de garder son azile, moi dans une prison aussi étroite que celle de mon frere, elle avoit ramassé avec précipitation tout ce qu'elle avoit pû tirer de ses amis, pour venir travailler elle-même à notre liberté par ses propres soins & par de nouveaux secours. J'avoüe que malgré tous les sentimens de reconnoissance dont j'étois penetré, je ne la vis pas sans quelques marques de confusion. Ce n'étoit pas le fardeau de ses bienfaits qui m'étoit incommode. Il étoit aisé à porter, près d'une personne qui s'estimoit heureuse de les voir acceptez, & qui me confessoit que j'aurois bien des avantages sur elle, lorsqu'elle seroit redevable à mes services de l'estime & de l'affection de mon frere. Mais quelle explication pouvois-je lui donner sur le fond même de cette esperance ? Je fus réduit à me renfermer dans des complimens vagues, qui lui auroient fait démêler une partie de mon embarras, si sa generosité & sa droiture ne l'eussent soutenuë dans ses préventions. Loin de condamner la conduite de Dilnick, elle le remercia les larmes aux yeux, du service important qu'il avoit rendu à Patrice. Elle vouloit lui restituer sur le champ le prix de sa Terre. Mais avec la

même noblesse, il la pria de remettre ce soin à d'autres tems. Je ne manquai pas de faire valoir à Patrice ce surcroit de bontez & d'obligations. Il ne repondit plus rien à mes discours les plus ardens ; & ses soupirs n'étant point pour moi un langage assez clair, je le quittai sans sçavoir comment je devois interpréter son silence.

Je reçus le même jour du Viceroy, l'agréable confirmation des résultats du Comité. On s'étoit assemblé de nouveau ; & tous les Juges entraînez par l'autorité du President, & par le suffrage du Viceroy, avoient opiné de concert à rendre la liberté à Patrice. Il avoit même été resolu par une délibération unanime, que pour réparer aux yeux du Public l'espece d'outrage qu'il avoit souffert injustement, on lui députerait un Membre du Comité, qui le prieroit de pardonner la conduite qu'on avoit tenuë avec lui au zèle du Gouvernement pour la Maison Royale, & pour la tranquillité de l'Etat. Cette attention venoit du Viceroy, qui avoit des menagemens à garder avec la Noblesse. J'en informai aussi-tôt Sara : elle reçut cette nouvelle avec des transports de joie ; & ne se croyant pas moins sûre du cœur, que de la liberté de son Amant, elle se livra sans réserve à deux esperances qui devoient être remplies dès le lendemain. Je m'y ferois livré avec elle, si j'avois pû me repondre à moi-même des dispositions de Patrice. Je l'avois laissé incertain dans ma dernière visite : c'étoit ce que j'avois conclu de plus favorable de son silence. J'esperois à la verité, qu'en faisant un nouvel effort au moment même qu'il se verroit ouvrir la porte de sa prison, je lui ferois sentir plus vivement que jamais ce qu'il de-



voit du moins à la reconnoissance ; & que dans le premier mouvement qui emporte un cœur sensible , il seconderoit l'erreur de Sara par la vivacité de ses remerciemens. Cette pensée m'en fit naître une plus étendue. Je me flattai qu'en donnant toute la force que je pourrois à cette premiere ardeur , je le ferois peut-être passer à l'instant sur ses frivoles difficultez ; & que n'osant se défendre contre des raisons qui seroient soutenuës si fortement par la vûë & les tendresses de Sara , il consentiroit sans réflexion à tout ce qu'elle paroîtroit desirer. Je ne la mis point elle-même dans la confidence de mon dessein ; mais la prévenant en general sur l'empressement que j'avois de m'acquitter promptement de toutes nos dettes par le cœur & la main de mon frere , je lui fis entendre que si elle étoit absolument resoluë de se contenter d'un retour si inferieur à ses bienfaits , il étoit inutile de remettre à Antrim ce qui pouvoit s'exécuter à Dublin. Les ceremonies catholiques se font sans éclat en Irlande , & les pouvoirs dont j'étois revêtu me donnoient encore le droit de les abréger. Nous éviterons ainsi , lui dis-je , & le bruit & les frais d'une fête , dont le principal prix consistera dans les tendres sentimens de nos cœurs. Elle applaudit à cette proposition , & Dilnick ne la goûtant pas moins qu'elle , ils me laisserent tous deux le maître de regler la ceremonie & les momens.

Je me retirai de bonne heure , pour méditer à loisir sur une entreprise dont je rendois grâces au Ciel de m'avoir inspiré le dessein. En arrivant chez moi , je trouvai une Lettre qui m'étoit envoyée de Killerine , où j'avois eu soin de laisser mon adresse , & levant la pre-

miere enveloppe , je reconnus avec étonnement dans la seconde suscription le caractère de Rose. Avec quelle ardeur ne me hâtai-je pas de l'ouvrir ? Je me sentis le cœur ému & les mains tremblantes , comme si j'eusse pressenti tout ce que j'allois lire. Cette triste Lettre subsiste encore entre mes Papiers les plus précieux , & je ne puis mieux satisfaire mes Lecteurs qu'en la leur représentant ici fidèlement.

„ Que les momens me paroissent longs, mon  
 „ cher Frere, & que la necessité cause d'étran-  
 „ ges allarmes ! Patrice est parti : je ne reçois  
 „ point de ses Lettres , & j'ignore le succès de  
 „ son voyage ; mais quelques nouvelles qu'il  
 „ puisse m'en apprendre , elles ne sçauroient  
 „ être plus tristes que celles que j'ai à vous  
 „ écrire. Peu de jours après son départ la Su-  
 „ perieure du Couvent où il m'a laissée, sur-  
 „ prise de ne le plus voir paroître , & sans dou-  
 „ te inquiète pour quelques frais extraordinai-  
 „ res où mes incommoditez l'avoient engagée,  
 „ m'est venuë déclarer honnêtement que sa  
 „ maison n'étant point en état de faire des avan-  
 „ ces aux Pensionnaires, il falloit lui restituer  
 „ la valeur de ce qu'elle avoit employé pour  
 „ moi ; & paroissant encore plus alarmée pour  
 „ la suite de ma pension , elle m'a demandé si  
 „ je comptois de revoir bien-tôt mon Frere.  
 „ Mes inquiétudes ne m'ayant point permis de  
 „ l'entendre sans verser quelques larmes, loin  
 „ d'en être attendrie, elle m'a repeté que n'é-  
 „ tant point assez riche pour se charger gratui-  
 „ tement de mon entretien, elle me prioit de  
 „ penser de bonne heure à me menager une au-  
 „ tre retraite. J'ai compris qu'elle étoit infor-  
 „ mée du désordre de notre fortune , & qu'elle

„ le faisoit peu de fond sur les promesses de  
„ mon Frere. Dans l'embarras où je me suis  
„ trouvée, avec peu d'argent comptant, &  
„ forcée d'en donner sur le champ la meil-  
„ leure partie, je n'ai pas vu de ressource plus  
„ honnête que de me réduire à vivre du travail  
„ de mes mains, en faisant usage des petits ta-  
„ lens que je dois à mon éducation. J'ai satisfait  
„ à toutes mes dettes; & suivie de ma fem-  
„ me de chambre qui n'a pas voulu m'aban-  
„ donner, je me suis retirée chez d'honnêtes  
„ gens, mais pauvres, qui me louent une cham-  
„ bre d'un prix fort vil. Je m'y tiens renfer-  
„ mée depuis huit jours dans une solitude im-  
„ penetrable. Mes Hôtes se chargent de faire  
„ vendre mon ouvrage, & ne me demandent  
„ point d'autre paiement pour mon logement  
„ & manourriture. Je m'occupe à broder, &  
„ ma femme de chambre m'aide dans mon tra-  
„ vail.

„ Ce triste état ne seroit point sans douceur  
„ pour un cœur affligé, si mon malheur n'a-  
„ voit fait découvrir ma retraite à quelques  
„ ennemis de mon repos, qui s'obstinent con-  
„ tinuellement à le troubler. Le Duc de . . .  
„ m'a fait renouveler des offres qui sont trop  
„ exagérées, pour ne pas couvrir quelque poi-  
„ son. Il m'a fait assurer par mes Hôtes que  
„ sa résolution est de m'épouser, & je n'ai pu  
„ me délivrer de leurs persécutions, qu'en les  
„ menaçant de chercher une autre retraite.  
„ L'un de ces jours, il a fait mettre dans la  
„ corbeille, où je serre mes ouvrages, une  
„ bourse remplie d'or, & si pesante, que j'ai eu  
„ peine à la jeter par ma porte, en ordonnant  
„ à mon Hôte de la rendre, & de ne rien ac-  
„ cepter de la même main. Un autre jour m'é-

„tant aperçû que nos alimens étoient meilleurs & mieux apprêtez qu'ils ne doivent l'être chez des gens tels que mes Hôtes, je les forçai de confesser qu'ils les recevoient d'un Traiteur inconnu, qui refusoit d'accepter leur argent ; & me privant de dîner ce jour-là, je leur protestai qu'à l'avenir je me laisserois plutôt mourir de faim, que de toucher à ces viandes empoisonnées. Des Pesses ne me laisse pas plus de repos. Il seroit inutile de vous nommer d'autres persecuteurs que vous ne connoissez pas. Mes peines augmentent sans cesse, & je n'ai personne de qui je puisse esperer la moindre consolation.

„Ce n'est pas des secours que je vous demande ; je ne m'imagine que trop le mauvais état de vos affaires ; mais ne m'accorderez-vous pas de conseils ? Un juste égard pour l'honneur de notre Nom m'a retenu cent fois, lorsque je prenois la plume pour écrire à Saint Germain : cherchons, disois-je, à me cacher plutôt qu'à lever le voile qui couvre encore nos infortunes. Si je connoissois quelque solitude plus retirée que la mienne, un Couvent où l'on ne rougisse point d'accorder un azile à l'honneur & à la vertu abandonnée, j'irois me dérober pour jamais au monde, & je vous épargnerois tout d'un coup les chagrins que l'incertitude de mon sort ne manquera point de vous causer. Mais, où m'adresser ? N'auriez-vous pas quelque ami qui pût me rendre secrètement un si important service ? Qu'importe où je meure de tristesse & d'ennui, pourvu que je parvienne à n'incommoder & à ne deshonnorer personne. Patrice m'a sans doute abandonnée.

„J'aurois reçu de ses nouvelles. Sous pré-

„texte de repasser en Irlande, il est allé cher-  
„cher de l'emploi dans quelque Cour étran-  
„gère. Il a raison de s'être déchargé d'un far-  
„deau tel qu'une malheureuse sœur. Hélas !  
„j'avois fait néanmoins plus de fond sur sa  
„tendresse. Georges est dans les chaînes. J'i-  
„gnore s'il en sortira ; & ne pouvant lui être  
„utile à rien, je n'irai pas redoubler ses peines  
„en lui faisant communiquer les miennes. Il  
„ne me reste que mon honneur, ma confiance  
„au Ciel, & le secours que je tire de mes mains.  
„Adieu, mon cher frere. Vous ne sçauriez  
„croire combien mes pleurs m'ont changée. “

Elle finissoit par le nom de ses hôtes & de sa demeure, où elle me prioit d'adresser directement ma réponse.

J'étois seul heureusement lorsque j'achevois de lire cette lettre fatale. Il importoit à mon honneur que personne ne fût témoin de mon transport. Je me précipitai à genoux au milieu de ma chambre, & le cœur plus serré que de la crainte d'un cruel supplice, je demeurai long-tems dans cette posture, sans autre mouvement que celui de mes bras que j'étendois de toute ma force vers le Ciel. Mes pensées étoient aussi forcées que mon attitude. Je ne me représentois rien distinctement ; & dans la confusion de tant de sensations douloureuses, mes yeux avoient déjà versé un ruisseau de larmes, que je n'avois pas encore commencé à les sentir couler. Enfin tournant plus librement mes regards vers le Ciel, comme ils s'y étoient portez naturellement dans mon premier transport, je lui adressai toutes les plaintes qui s'étoient comme accumulées au fond de mon cœur pendant ce violent silence. O Pere des misérables ! Ô protecteur des foibles ! m'écriai-je mille fois en un moment, abandon-

nes-tu ceux qui ne t'ont pas oublié ? Laisse-taperir une fille tremblante qui combat encore pour son devoir ? Qui sera le refuge des orphelins & des pauvres, si tu leur refuses ton secours ? Et revenant comme à moi après quantité d'autres invocations, je me représentai avec mille nouvelles douleurs la situation dont ma chère & malheureuse sœur me faisoit un portrait si touchant ; réduite à travailler dans la maison d'un pauvre, à donner son travail en échange pour sa nourriture , à se cacher pour fuir la honte & pour supporter honnêtement la misère, à pleurer & à souffrir : O Rose ! O tendre sœur ! Quelle destinée , & de quoi sert dans le monde le mérite & la naissance , si la fille du Comte de.... est forcée à cet horrible abaissement !

Cependant à mesure que la raison & la Religion reprenoient le dessus sur les mouvemens de la nature , je considérai que ce que je regardois comme le dernier excès du malheur pour une fille de la naissance & du mérite de Rose, pouvoit n'être qu'une disposition du Ciel qui avoit voulu mettre sa vertu à l'épreuve ; & qui n'en seroit peut-être que plus libéral à la récompenser. Je relus cette lettre qui m'avoit causé tant d'agitations. J'eus honte d'avoir pris dans des vûes si humaines une disgrâce qui devoit être reçue avec soumission , & qui serviroit infailliblement à faire éclater l'honneur & la sagesse de ma sœur. Car laissant à part l'expression de ses peines , qui n'avoit même rien d'amer ni d'importé , je croyois decouvrir dans tous ses termes une âme ferme dans son devoir, & un goût déclaré pour la vertu. Qu'ai-je à redouter pour elle, disois-je ? Un peu de chagrin & d'ennui , quelques pleurs, que l'orgueil de la nature lui arrache, un peu d'alteration

dans ses traits, que la bonne fortune aura bien-tôt réparée. Mais elle se forme à la patience, à l'humilité, à la douceur, à la compassion des malheurs d'autrui; & ce cœur que l'adversité ne peut abattre ni écarter de son devoir, formera peut-être quelque jour un des premiers caractères du monde. Nous prendrons soin, ajoutai-je, que l'épreuve ne dure pas trop longtemps; & la santé, ou plutôt la vie me manquera bien-tôt, si quelque chose est capable de retarder le secours que je veux porter à ma chère Rose.

Une autre reflexion qui contribua beaucoup à me calmer l'esprit, fut la pensée qui me vint tout d'un coup, de faire servir cet incident à fixer les irresolutions de Patrice. Je connoissois sa tendresse pour sa sœur. La peinture de sa misère, celle de ses dangers, l'impuissance présente où il étoit de la soulager par d'autres voyes que par son mariage, enfin mille terreurs que l'éloignement alloit grossir, & que mes raisonnemens rendroient encore plus pressantes, me firent croire ma victoire presque assurée. Ainsi, disois-je, j'étois aveugle de ne pas reconnoître une faveur du Ciel, dans ce que j'ai pris d'abord pour une nouvelle disgrâce.

Je passai tranquillement la nuit dans cette espérance; & l'arrivée du jour ne l'ayant pas diminuée, je pris le chemin du Château sur les neuf heures, avec plus de joye que d'inquiétude. Le Concierge m'avertit que Patrice n'étoit pas seul, & que sur les bruits qui s'étoient repandus, il ne falloit pas douter que la visite qu'il avoit reçue ne fût pour lui annoncer sa liberté. En effet, je vis sortir de sa chambre un Magistrat que je reconnus pour un

Membre du Comité ; & qui laissant au Concierge un ordre par écrit, lui déclara qu'il pouvoit rendre sur le champ la liberté à son prisonnier. M'ayant apperçu, il me témoigna civilement la satisfaction qu'il avoit eue d'être choisi par son Corps, pour apporter une si heureuse nouvelle à mon frere ; & il me repeta les termes qu'il avoit eu ordre d'employer. C'étoient des félicitations sur son innocence, & des regrets de l'avoir soupçonnée mal-à-propos. Mais il ne nous restoit pas moins à satisfaire le Concierge pour les frais de la prison, qui sont immenses en Irlande. J'en fis le compte avant de voir Patrice ; & les joignant à ce qui revenoit encore au Messager d'État, j'eus le chagrin de ne me pas trouver assez d'argent pour y fournir. Cependant étant bien résolu de ne pas recourir volontairement à Sara, trop confus de tant de bienfaits que sa générosité & l'embarras des circonstances m'avoient forcé d'accepter, je proposai au Concierge de nous accorder quelque délai sur mon billet ; & je le trouvai assez civil pour me promettre cette faveur.

Je n'eus plus rien de si pressant que de vaincre le cœur de Patrice. Vous êtes libre, lui dis-je en l'embrassant ; vos Juges vous traitent avec tant de distinction, que vous devez leur pardonner leur rigueur. Je ne connois point de sort plus heureux que le votre, ajoutai-je ; & je doute si un passage si prompt du malheur à la plus brillante fortune, n'a pas quelque chose de plus piquant qu'un bonheur sans interruption. Sara Fincer vous attend, repris-je encore. Croiriez-vous qu'elle est à Dublin, & que dans l'impatience de vous voir, autant que pour nous apporter de nouveaux secours, elle



arriva hier chargée de ce qu'elle a pu recueillir de plus précieux ? Il m'interrompit : Ne cherchez point de détours inutiles , me dit-il ; je penetre votre pensée. Il est clair , sur tous les recits que vous m'avez faits , qu'il n'y a rien d'égal à la generosité de Sara Fincer , & que je me trouve couvert de ses bienfaits. C'en est un autre encore plus signalé , de vouloir partager son sort & ses richesses avec moi. J'ai honte de m'en trouver indigne ; mais ne refusez pas de m'écouter. On n'est pas maître de ses affections , continua-t'il froidement. Plus je consulte les miennes , plus je trouve d'impossibilité à les gouverner. Donnez le nom qu'il vous plaît à cette foiblesse ; mais je prens le Ciel à témoin , qu'ayant promis une tendresse éternelle à Julie , rien ne me fera jamais renoncer à ce sentiment. J'épouserai donc Sara sans l'aimer. Je la rendrai malheureuse par ma froideur. Elle s'apercevra tôt ou tard que j'ai le cœur occupé d'un autre amour. Je ne serois capable que de la plaindre sans la consoler. Voyez à present s'il vous convient de prescrire un mariage que le Ciel ni les hommes ne peuvent approuver , & qui est peut-être propre à reparer notre fortune , mais aux dépens de Sara même , qu'il précipiteroit infailliblement dans une infortune sans remede.

Ce discours me parut medité ; & ne doutant point que son principal dessein ne fût de me refroidir par des allarmes de conscience , je trompai extrêmement son attente , en lui repetant avec la même froideur , qu'il s'égaroit absolument dans ses principes. Je lui prouvai par un raisonnement sans replique , que ce qu'il nommoit amour invincible , constance inviolable , fidelité necessaire , étoient autant de chimeres.

que la Religion & l'ordre même de la nature ne connoissoient point dans un sens si badin. Car il s'ensuivroit donc, lui dis-je, qu'un homme de la plus vile condition, qui peut être aussi sensible qu'un autre au mérite d'une femme distinguée, seroit en droit de suivre son penchant, & qu'après l'avoir suivi, il devroit se faire, comme vous, une loi de son amour & de sa constance. Non, continuai-je, si ces deux qualités sont des vertus nécessaires, c'est après un engagement juste & légitime; mais la raison & l'estime sont les guides qui doivent le précéder. L'amour ne manque jamais de venir à la suite d'une si belle cause; & la benediction du Ciel, en purifiant la nature, achève de faire trouver de la douceur dans les liens qu'elle a sanctifiés. Cette morale s'accordant peu avec ses idées, il se préparoit à repliquer; mais dans le dessein où j'étois d'employer de la chaleur pour l'émouvoir, j'interrompis des speculations qui m'auroient mené trop loin, & dont le succès étoit douteux. Je nommai brusquement l'honneur & la reconnaissance, qui sont après la Religion, ce que le monde a de plus sacré, & à qui je soutins que toute autre sorte de vûës & de considerations humaines doit être sacrifiée. Je lui rappelai de nouveau tous les bienfaits de Sara. Je ne lui fis valoir ses charmes, que comme une espece de recompense, pour avoir suivi un sentiment vertueux; mais n'oubliant pas l'excellence de son caractère, je lui demandai si dans la concurrence même du vrai mérite, elle avoit à craindre le desavantage d'aucune comparaison, & s'il y avoit au contraire quelqu'autre femme qui joignît au même nombre de vertus & de qualités aimables, un droit

de plaire aussi bien acquis par une suite innombrable de services. Voilà des titres, lui dis-je, si saints, si inviolables, qu'ils ne peuvent jamais être affoiblis. Regardez-les néanmoins comme autant de chimères. Foulez aux pieds tous les devoirs & tous les droits. Allez, partez si vous l'avez résolu ; mais gardez-vous de vous présenter à Sara. Que dis-je ! fuyez sans être vu de personne. On vous traiterait ici de monstre, on ne vous verroit qu'avec horreur & avec mépris ; & ne comptez pas d'être vu d'un autre œil dans tous les lieux où l'on apprendra l'indignité de vos sentimens. Croyez-moi, cachez soigneusement votre nom ; il ne suffiroit pas de vous taire sur un procédé dont vous ne pourriez parler sans confusion. Ne doutez pas que le bruit n'en soit bien-tôt répandu. La honte est attachée à vos pas, & vous devez vous attendre qu'elle vous suivra dans toute l'Europe.

Mais où irez-vous, repris-je en attachant mes yeux sur les siens ? Quelle ressource avez-vous pour partir ? Faites-vous réflexion que vous êtes sans argent, sans secours, & sans espérance d'en obtenir ? Le fond que vous auriez pu faire sur moi vous manque, par le nouvel engagement que je viens de prendre pour assurer votre liberté, car vous ne savez pas que la porte de votre prison n'est ouverte qu'à demi, & que pour satisfaire aux droits du Concierge, il faut que je lui abandonne presque une année de mon revenu. Vous serez témoin de la promesse que je vais lui faire par écrit. Que me reste-t'il donc à vous offrir ? Hélas ! Rose même, ajoutai-je d'un ton tendre, & en m'attendrissant en effet jusqu'aux larmes, Rose se trouve ainsi privée de

mon secours. Ce que je fais pour vous est autant de retranché sur ce que je destinois à soulager sa misère. Voyez néanmoins s'il y a rien de si touchant que ses plaintes, & de si terrible que sa situation. Je lui donnai la Lettre de Rose qu'il ouvrit avec empressement, après en avoir reconnu le caractère. Il la lut avec la même ardeur. Je vis bien-tôt ses pleurs qui commençoient à couler. De quelque source qu'elles pussent partir, je les pris pour le signe de ma victoire, & recommençant à le presser par les motifs réunis de l'honneur, de l'intérêt, de la reconnoissance & de la tendresse naturelle, je tirai enfin de sa bouche une résignation absoluë à toutes mes volontez. Les soupirs & les regrets, dont elle fut accompagnée, étoient des restes de foiblesse, que je pardonnai à la violence qu'il faisoit à ses inclinations. Mais persuadé comme je devois l'être, que nous suivions l'un & l'autre la voix de notre devoir, je fus moins sensible à la pitié qu'à la joye, & je ne pensai qu'à tirer parti d'une disposition qui pouvoit encore changer. Je fis appeller le Concierge, pour finir avec lui le reglement des fraix. Ma surprise fut extrême d'entendre pour reponse qu'il étoit satisfait, lui & le Messager d'Etat, & que pendant que je m'étois entretenu avec mon frere, on lui avoit apporté sous notre nom une somme qui surpassoit même ses pretentions. Il ne falloit pas chercher long-tems pour decouvrir à qui nous étions redevables de ce nouveau bienfait. C'étoit Sara, qui ne s'occupant que du succès de ses soins, s'étoit fait informer aussitôt que moi de tout ce qui pouvoit encore les retarder.

Patrice me confessa au milieu de son trou-

ble qu'il sentoît le prix de tant de generositez. Nous nous rendîmes directement chez Sara, dont il étoit juste de satisfaire l'empressement par notre premiere visite. Ce fut en chemin que m'étant souvenu du pouvoir qu'elle m'avoit donné de regler le tems & la ceremonie de son mariage, je conçus la pensée de ne pas laisser à Patrice un moment pour se refroidir. Je donnai ordre secretement au domestique qui me suivoit, d'avertir un Ecclesiastique, que j'avois deja prevenu, & ne doutant point que mon projet ne fût approuvé de Sara & de Dilnick, je resolus de profiter du tumulte même des premiers complimens, pour sceller notre bonheur commun par les ceremonies de l'Eglise. Patrice avoit marché long-tems sans parler. Je suis inquiet, me dit-il enfin, du rôle que j'ai à soutenir. Comment paroître sans embarras devant une personne à qui j'ai tant d'obligations, avec si peu d'esperance de pouvoir jamais les reconnoître ? Sommes-nous éloignez de chez elle ? Je fus ravi de voir prendre ce cours à ses reflexions. Nous touchions à la maison de Sara : Votre inquietude est juste, lui dis-je, si vous perdez de vûe votre promesse, & toutes les raisons qui vous y ont engagé ; mais avec un peu de fidelité à l'honneur, vous devez ressentir moins d'embarras que de joye & d'assurance, à la vûe d'une personne qui attend son bonheur de vous. Et lui montrant la porte au moment qu'il y pensoit le moins, je l'introduisis brusquement sans prêter l'oreille à sa reponse.

Sara parut elle-même un peu déconcertée de nous voir arriver sans s'y être attendu. Sa rougeur & celle de Patrice auroit formé une scene agreable pour des spectateurs indifferens.

Mais voulant leur épargner toutes les explications qui pouvoient sentir la contrainte, je les mis tout d'un coup où ils ne seroient parvenus que par bien des longueurs. En vous présentant mon frere, dis-je à Sara, je vous offre un bien qui est à vous par toutes sortes de droits ; & son bonheur est de trouver aujourd'hui son devoir dans ce qui est capable de flatter ses plus tendres inclinations. S'il a dû juger des sentimens que vous avez pour lui par les genereuses preuves qu'il en a reçues, vous devez juger des siens par vos propres bienfaits, & par l'opinion que vous avez eue de lui lorsque vous l'en avez crû digne. Des engagemens de cette nature ont déjà toute la force de ceux du mariage, & les ceremonies de l'Eglise ne sont nécessaires que pour les sanctifier. Elles ne seront pas retardées long-tems, ajoutai-je en regardant Sara, & si vous en croyez l'ardeur des sentimens que je dois partager avec mon frere, j'aurai dès aujourd'hui la satisfaction de vous nommer mabelle-sœur. J'attendis un moment sa reponse. Elle ne la prononça point, mais elle exprima son consentement par une inclination gracieuse & modeste. Patrice, à qui je n'avois pas laissé le tems d'ouvrir la bouche, prit cet intervalle pour lui adresser quelques complimens moins tendres que civils & spirituels ; & parlant néanmoins du bonheur d'être à elle comme d'une fortune digne d'envie, il ajouta qu'il n'osoit l'accepter aussi promptement que je le proposois, & qu'il demandoit quelque tems pour le mériter. Je conçus son adresse ; & tremblant de me voir obligé à de nouvelles discussions en presence de Sara, je me tournai vers Dilnick, à qui je demandai, sans affectation, s'il n'é-

toit pas d'avis comme moi de ne pas differer ce qui pouvoit être executé au même moment. Il me repondit en riant que c'étoit leur rendre service à l'un & à l'autre, & que Patrice surtout avoit besoin de ce soulagement à la fin d'une longue prison. Heureusement l'Ecclesiastique que j'avois fait avertir, parut avec deux surplis sous le bras, & le Rituel Ecclesiastique à la main. Voyez, leur dis-je, si mon zele vous laisse quelque chose à desirer ; & m'étant revêtu aussi-tôt du surplis, je pris la main de Sara que je mis dans celle de Patrice. Il me regardoit d'un œil interdit. Que Rose, lui dis-je pour le soutenir, recevra de consolation d'une si heureuse nouvelle ! Une courte priere, leur consentement que je leur fis prononcer en peu de mots, & ma benediction que je leur donnai en prenant le témoignage des assistans, firent l'essence de cette ceremonie. Le nœud indissoluble étant ainsi formé, je les fis mettre à genoux avec moi pour achever avec moins de precipitation. Mon cœur s'échauffa de joye & de tendresse en remerciant le Ciel de l'heureuse fin qu'il accordoit à mes desirs. Il m'étoit lui-même témoin que j'en avois en vûë que sa gloire, le bonheur de mon frere, l'interêt de notre famille, & les bien-séances mêmes du monde, autant qu'elles peuvent s'accorder avec la Religion. On reconnoîtra dans la suite de notre Histoire de quelle necessité il étoit de peser sur toutes ces circonstances.

Quelques sentimens qui pussent s'élever dans le cœur de Patrice, il avoit trop d'honneur & d'esprit pour ne pas sentir ce qu'il devoit à ses engagemens. Il embrassa son épouse après notre priere, & quoiqu'il ne fût point

remarquer toute l'ardeur que j'aurois souhaité dans ses embrassemens , il ne lui échapa rien du moins qui pût rendre sa disposition suspecte. Pour elle, il paroissoit visiblement qu'elle se croyoit en effet au plus beau jour de sa vie. La joie qui éclatoit dans ses yeux, ses caresses modestes, ses regards, ses attentions, me firent penser plus d'une fois qu'elle faisoit le personnage de Patrice. Il étoit question de confirmer le sceau de l'Eglise par un acte civil, suivant la methode ordinaire. J'avois bien pressenti que je n'aurois pas besoin de précautions pour la disposer à traiter favorablement mon frere. Elle lui fit tous les avantages qui étoient autorisez par les Loix, & voulant, lui dit-elle, tenir tout de lui avec son cœur, elle lui abandonna au même moment les sommes qu'elle avoit apportées, avec les clefs de toutes ses malles, & celles même de ses cabinets d'Antrim. En vain se défendit-il de les recevoir. Elle l'exigea comme une complaisance qu'elle vouloit prendre, ajouta-t-elle, pour l'augure de leur éternelle tendresse. J'applaudissois à ces tendres transports, & je ne doutai point, que sensible comme je connoissois Patrice, il ne prît bien-tôt, malgré lui-même, du goût & de l'attachement pour une femme si aimable.

Dilnick, qui aimoit les plaisirs de la table, ne parla plus que de celebrer la fête par un dîner somptueux qu'il prit soin de faire préparer. Il y invita, avec le consentement de ma belle-sœur, trois de ses amis, qu'il avoit déjà informez de notre joie, & qui avoient assez connu mon pere & celui de Sara, pour prendre part au bonheur des deux familles. Ils arriverent à l'heure marquée, mais rien ne fut égal à no-



tre étonnement , lorsque nous vîmes entrer avec eux Mylord Linck , qui se jetta impetueusement au cou de Patrice. Il étoit à Dublin depuis quelques jours , & se trouvant lié avec un des amis de Dilnick , de qui il venoit d'apprendre toutes les circonstances qu'il n'avoit sçu qu'imparfaitement par le bruit public, il n'avoit pû résister à l'impatience de nous embrasser. Le souvenir du passé n'empêcha point Patrice de le recevoir avec beaucoup d'amitié. Ses premières offenses avoient été réparées par son propre malheur , & par le zèle qu'il avoit fait ensuite éclater pour le service de mes freres. D'ailleurs ses sentimens pour Rose étant toujours les mêmes , nous ne pouvions le regarder comme un ennemi de notre famille , lorsqu'il bruloit de s'y attacher par le lien le plus étroit. Il n'ignoroit point la triste situation de Rose , & non-seulement il étoit de ceux dont elle se plaignoit , que les soins l'avoient importunée dans sa retraite ; mais l'intérêt même qu'il prenoit à ses peines , & le desir d'obtenir d'elle & de nous la liberté de les finir , étoit la principale cause de son voyage : cependant sa discrétion ne lui permettant point de s'ouvrir au premier moment sur toutes ses vûes , il se borna d'abord à ses felicitations sur le mariage de mon frere , & il nous pria de trouver bon qu'il demeurât à dîner avec nous.

On se mit à table avec tous les préparatifs qui pouvoient nous permettre de la joie. Patrice même que j'observois continuellement , sembloit se prêter de bonne grace à la fête ; & quoique je crusse appercevoir un reste de mélancolie dans ses yeux , j'étois toujours persuadé que les charmes & la tendresse de son épouse en triompheroient bientôt. Je l'exci-

fois moi-même à se livrer au plaisir ; & le fond naturellement sérieux de mon caractère , ne m'empêchoit pas d'entrer dans la disposition des convives , que Dilnick animoit par sa gaieté & par son entretien. Enfin tout le monde paroissoit livré au même sentiment , lorsque Mylord Linck , entre divers complimens qu'il adressoit aux deux époux , crut pouvoir mêler les excuses qu'il devoit à mon frere , pour les mauvais offices qu'il lui avoit rendu à Paris. Il les tourna à la vérité d'une maniere si galante , qu'elles ne pouvoient être choquantes pour Sara : mais en se felicitant lui-même d'avoir contribué sans y penser au bonheur qui attendoit Patrice en Irlande , il fortifia les sombres reflexions que je m'efforçois de dissiper , & qui n'agissoient déjà que trop sur son cœur. Du moins n'observai-je rien de plus vraisemblable à quoi je puisse attribuer les tristes effets qu'elles produisirent. Je remarquai l'impression que Patrice en ressentit , & je me hâtai de faire prendre un autre cours à la conversation. Il s'aperçut de ma contrainte , qui servit peut-être quelques momens à redoubler la sienne ; mais succombant enfin au poids qui lui opprimoit le cœur , il se leva sans prononcer un seul mot , pour aller respirer dans une chambre voisine. N'ayant pu me tromper à ce mouvement , je me levai aussi pour le suivre , dans la seule pensée de le rappeler à lui-même par une courte exhortation. On prit mon départ pour la marque de quelque allarme qu'on me supposoit pour sa santé. Tous les Convives en ayant la même opinion , ils quitterent la table comme de concert , & vinrent après moi , en se demandant d'un air inquiet les uns aux autres , s'il se trouvoit mal. Il s'étoit assis

près d'une table, sur laquelle il avoit le coude appuyé, & la tête sur sa main. Soit que l'empressement de tant de personnes qui l'avoient suivi, & la crainte peut-être qu'on n'eût pénétré quelque chose de ses agitations, lui causassent une révolution subite, soit que le poids de ses peines commençât en effet à surpasser ses forces, nous ne fumes pas plutôt autour de lui, qu'il tomba à nos pieds sans connoissance & sans sentiment.

Les secours n'étant point éloignés, on ne fut pas long-tems à lui faire rappeler ses esprits. Son épouse fut la plus ardente à lui rendre toutes sortes de soins. Il remarqua son zèle; & touché sans doute de tant d'affection, il prit une de ses mains qu'il baisa respectueusement. Les Medecins qui furent appelez aussi-tôt, lui trouverent une fièvre violente. Ils le forcerent de se mettre au lit; & jugeant que le repos lui étoit nécessaire, ils voulurent qu'on l'y laissât quelques heures sans l'interrompre. S'étant fait expliquer les circonstances de cet accident, ils l'attribuerent à l'imprudence qu'il avoit eue de s'exposer tout d'un coup à l'air en sortant du Château, & au passage trop précipité de la tristesse d'une prison à la joie d'un festin. Loin de combattre leur erreur, je fus ravi de voir tout le monde disposé à trouver cette explication juste & naturelle. On devint tranquille sur leur parole; & Sara même se laissa persuader malgré son inquiétude, de retourner à table avec la Compagnie.

J'avois des idées bien différentes de ce qui venoit d'arriver; & je brûlois de pouvoir me dérober avec bienveillance, pour retourner au lit du Malade, à qui je jugeois bien qu'un

moment de mon entretien, étoit plus nécessaire que le repos. J'en fis naître l'occasion sous quelque prétexte, & j'arrêtai même Sara qui étoit aussi empressée que moi de le voir. Il poussa un profond soupir en me voyant approcher. Je m'assis proche de lui, & j'y demurai quelques momens sans parler, feignant en apparence de ménager son repos; mais au fond pour attendre qu'il m'ouvrit son cœur, & qu'il s'expliquât le premier. Enfin, voyant qu'il continuoît de garder le silence, je lui témoignai l'inquiétude où son évanouissement avoit été capable de nous jeter, & l'espérance où nous étions néanmoins que cet accident seroit sans suite dans un tempéramment tel que le sien. Ah ! me dit-il d'une voix basse, & comme s'il eût appréhendé d'être entendu, les suites que je crains ne sont pas celles qui peuvent menacer ma santé & ma vie : le sacrifice en est fait, & j'abandonne au Ciel l'une & l'autre. Y pensez-vous, me hâtai-je d'interrompre ? Vous m'allarmez par un discours que j'ai peine à comprendre. Je devine vos alarmes, reprit-il aussi-tôt, mais je ne puis les guérir, & vous avez dû les prévoir. Je me suis sacrifié à vos volontés, & à l'intérêt de ma famille : en demandez-vous davantage ? Mais Sara, interrompis-je encore ; n'aurez-vous pas pour une épouse.... Il m'arrêta : j'aurai pour Sara, me dit-il, tout ce que je vous ai promis pour elle ; du respect pour ses vertus, car je sens tout ce qu'elle vaut, & je n'admire pas moins que vous sa bonté & ses charmes ; de la reconnaissance pour ses bienfaits ; de la complaisance & de l'attention pour tous ses desirs. C'étoit à vous, qui vous êtes chargé de lier mon sort au sien, à lui déclarer ce que

j'étois capable de mettre dans notre engagement, & à quelles conditions je pouvois être à elle. Je n'y ai pas eu d'autre part que celle d'une soumission avengle, qui m'a fait renoncer au soin de moi-même pour l'intérêt & l'honneur d'autres. Vous ne l'ignorez pas ; je ne fais que vous repeter ce que je vous ai juré plusieurs fois dans la presence du Ciel. Prenez donc sur vous, ajouta-t-il avec une espee d'indifference, le succès de votre entreprise, comme vous en avez pris le dessein & l'exécution. Si vous croyez que Sara attende plus que vous n'avez dû lui promettre, & que je ne puis lui offrir, faites-lui perdre cette esperance, preparez-là dès aujourd'hui à la conduite que je tiendrai avec elle : representez-moi comme un caractère froid, distrait, melancolique, farouche. Ajoutez - y, si vous voulez, que je n'en serai pas moins respectueux ni moins civil ; c'est tout ce qu'elle doit attendre, & je ne vous ai pas promis davantage.

Un discours si étrange, & le ton dont il fut prononcé, me causerent un saisissement dont je ne me remis pas tout d'un coup. Dans l'embarras où je me trouvai pour y repondre, je me rappelai comme j'avois déjà fait mille fois, tous les motifs qui m'avoient fait souhaiter ce fatal mariage, & les demarches dans lesquelles je m'étois engagé pour le faire réussir. Mes vûes ni ma conduite ne me presentant rien de criminel, je me serois peut-être armé de toute l'autorité de ma profession & de mon âge contre un caprice opiniâtre qui me paroissoit blesser toutes sortes de droits & de lumieres, si je n'eusse entendu Sara qui s'approchoit. Sa presence me parut le meil-

leur remede que j'eusse apporter aux dégoûts de mon frere, & ne doutant pas du moins qu'il ne la traitât avec autant de civilité qu'il se proposoit de froideur, je pris le parti de le laisser seul avec elle.

Je trouvai Mylord Linck, qui bruloit de m'entretenir en particulier. Je repondis à son empressement. Le hazard, me dit-il, qui me procure ici l'honneur de vous voir, m'épargne le chemin que j'aurois fait jusqu'à Killerine. Mais intérêts n'ont pas eu plus de part à mon voyage que les vôtres, ou plutôt ma plus forte passion étant de les unir, je me les propose déjà comme s'ils ne pouvoient plus être séparés. Il continua de me raconter tout ce qui avoit suivi son démêlé avec mes freres, dont il supposoit que j'avois été informé par leurs lettres. La captivité de Georges, le danger du même sort, auquel il avoit été exposé, & qu'il n'avoit évité qu'en changeant d'habit & de nom à Paris, où cette crainte ne l'avoit pas empêché de solliciter ardemment la grace de mon frere; le prix que Rose avoit attaché au succès de son zele, le malheur qu'il avoit eu de le manquer par la rigueur inflexible de la Cour; enfin la retraite de Rose dans un Couvent & le depart de patrice, furent des preludes que l'espoir de m'engager dans ses intérêts le porta à me retracer, comme le desir d'apprendre quelques nouvelles circonstances, me les fit écouter patiemment. Si vous avez pû sçavoir, poursuivit-il, une partie de ce detail par la bouche de Patrice, vous ignorez tous deux sans doute que Rose est sortie du Couvent où elle s'étoit retirée. Mes recherches m'ont fait decouvrir son nouvel azile, & toujours plein de la tendresse qu'elle m'a

inspirée, je lui ai fait offrir de nouveau la disposition de ma fortune. Elle a refusé de me voir ; elle a rejeté aussi de ma main des secours trop légers pour les faire valoir, mais dont je ne sçais que trop combien elle a besoin dans sa situation. Enfin, poussé par l'amour, & persuadé qu'une fille n'est pas à plaindre, lorsqu'on la force de devenir riche & heureuse, j'ai pris le parti de louer sous un nom emprunté l'appartement qui répond au sien dans une maison voisine. N'en étant séparé que par un mur commun, je l'ai fait percer sans bruit, & ce que je lui ai laissé d'épaisseur peut être renversé par le moindre effort. Mon dessein, si je puis le confesser sans honte, étoit de prendre le tems de la nuit pour enlever une personne que j'adore, & sans laquelle je n'ai plus de bonheur à espérer. Le respect que je dois à sa naissance & à sa vertu, ne m'avoit pas permis de former cette entreprise, sans prendre des mesures pour l'épouser sur le champ. Cependant, à la veille de l'exécution, un scrupule d'honneur m'a retenu. J'ai pensé que si la réputation de votre sœur n'avoit rien à souffrir lorsque ma violence se trouveroit aussi-tôt réparée par son mariage légitime, une Maison que je dois respecter, & qui a des alliances avec la mienne, en recevroit toujours quelque tâche ; sans compter que n'osant me promettre de vous & de vos frères l'aveu d'un action si hardie, je m'exposois à la nécessité de vivre avec vous dans une division éternelle. Ces considérations ont prévalu. Sans renoncer absolument à mon dessein, que je regarde comme la seule voye qui puisse vaincre le cœur de Rose, je me suis déterminé à le communiquer à votre frère. On m'a

laissé la liberté de le voir à la Bastille. Il m'a reçu sans aucune marque de ressentiment, & confessant qu'il m'auroit vu volontiers le mari de sa sœur, si la tendresse qu'il a pour elle ne lui eût fait craindre de forcer son inclination, il ne m'a pas entendu parler des embarras où elle est réduite, sans l'accuser de s'y être précipitée elle-même, & sans plaindre son obstination qui a causé toutes nos disgraces communes. J'ai saisi cette occasion pour lui découvrir mes vûes, & pour le presser de les approuver. Ma franchise l'a touché. Il n'a mis qu'une condition à ma démarche, c'est qu'elle soit communiquée à ses frères, & que j'obtienne d'eux l'approbation qu'il m'accorde. Je l'apporte signée de sa main, ajouta-t'il, & quoique mes affaires ne soient par terminées à St. Germain, je n'ai rien eu de si pressant que d'en finir une, dont je fais dépendre tout le bonheur de ma vie. Il me presenta aussi-tôt le billet de Georges, qui ne contenoit qu'un simple consentement au mariage de Mylord Linck avec Rose .... sa sœur, sans aucune mention expresse de l'enlèvement ; & il joignoit à son recit les instances les plus tendres & les plus pressantes, en m'offrant même un empire absolu sur son bien, qu'il remettoit, me dit-il, entre mes mains.

Quoiqu'une proposition de cette nature eût commencé par me revolter, & qu'elle me parut meriter toutes mes reflexions, la réponse qu'on me demandoit me causa peu d'embarras. Je rendis graces à Mylord Linck de l'inclination qu'il conservoit pour ma sœur. Ne pensant à chaque moment, lui dis-je, qu'à partir moi-même pour Paris, je me flatte d'avoir conservé assez de pouvoir sur l'esprit de



Rose, pour lui faire goûter tout ce qui convient à sa sagesse & à l'honneur de sa Famille. J'espère que les moyens violens nous seront inutiles : mais quand il deviendrait nécessaire de les employer, vous trouveriez bon que ce ne fût qu'après avoir épuisé toutes les autres ressources. Cette manière de m'expliquer, qui n'étoit ni opposée, ni trop favorable à ses espérances, me laissoit le maître d'approfondir les avantages d'une alliance dont je n'avois connu les premiers projets que par le récit de Patrice. D'ailleurs j'étois résolu effectivement de ne pas différer mon départ pour la France, & dans l'ardeur avec laquelle j'avois pressé le mariage de Patrice, il entroit presque une égale envie de me trouver libre, pour aller donner tous mes soins à la consolation de ma sœur. Cependant je ne pus m'empêcher de témoigner à Mylord Linch combien j'étois alarmé de ce mur à demi percé, qui la mettoit comme à decouvert. Il me rassura, en m'apprenant qu'il avoit laissé dans l'appartement une femme qui étoit destinée suivant ses premières vûes à servir Rose, & que tous ses domestiques étoient logez par son ordre dans diverses maisons du voisinage, pour être à portée non-seulement de secourir ma sœur dans toutes sortes d'occasions, mais encore de l'observer, & sur-tout de la suivre, si quelque raison l'obligeoit de changer de demeure. Je conçus qu'elle étoit en sûreté avec ces précautions ; mais quelle idée devois-je me former de son sort, lorsque joignant de si étranges circonstances à celles de sa lettre, je me la représentois tout à la fois luttant contre la misère, & comme environnée d'une troupe de loups ravissans, qui en vouloient à son

repos & à sa liberté. Le dessein que la faveur du Ciel avoit détourné dans Mylord Lynck ne pouvoit-il pas naître au Duc de . . . & à ces autres amans qu'elle ne m'avoit pas fait connoître par leurs noms ? A quoi étoit-elle continuellement exposée ? Je serois parti sur le champ , si je n'eusse consulté que mon ardeur ; & Mylord Lynck , qui me croyoit déjà dans ses intérêts , profitoit de l'aveu que je lui avois fait de mon dessein , pour me prescrire de ne le pas différer. Je n'étois arrêté que par deux raisons ; l'envie de voir Patrice tranquillement établi dans le Comté d'Antrim avant mon départ , & la nécessité de faire une somme assez forte pour n'être dans la dépendance de personne à Paris.

Milord Linck vouloit s'ouvrir à Patrice. Je le priai de me laisser ce soin ; & retournant au lit de mon frere que je trouvai encore avec son Epouse , leurs mains tendrement entrelacées , je tirai une augure si favorable de la situation où je les surprenois , que je crus pouvoir en user plus librement avec ma Belle-sœur , & traiter nos affaires en sa présence comme un intérêt commun. Je leur appris le sujet du voyage de Mylord Linck , ses propositions , & les instances avec lesquelles il me pressoit de partir. Quoique j'eusse évité de toucher la triste situation de Rose , Sara comprit qu'une fille exposée à un enlèvement dont elle ne pouvoit se défendre , n'étoit pas dans une situation heureuse ; & la tendresse de son cœur s'allarmant tout d'un coup pour la sœur de Patrice , elle fut la première à m'interrompre , pour exiger deux choses sur lesquelles elle insista avec la même ardeur. Vous seriez cruel , me dit-elle , de prêter les mains à l'enlèvement

de Rose, & de vouloir la marier malgré elle à Mylord Linck. Je sçais qu'il est riche ; mais le bonheur depend-il des richesses ? Si la fortune de ma sœur ne repond pas à vos desirs, ajouta-t'elle en s'autorisant deja d'un nom si tendre, faites-la repasser en Irlande. Ne serai-je pas trop heureuse d'avoir une Compagne si chere, & de pouvoir contribuer à son Établissement ? Et serrant les mains de son mari, elle lui demanda la liberté & le retour de Rose, comme deux faveurs qu'elle vouloit obtenir.

Je demêlai dans les yeux de mon frere que son esprit n'étoit pas sans embarras. Cependant prenant parti sans balancer pour le sentiment de Sara, il se joignit à elle pour me prier de ne pas retarder l'exécution de ce qu'elle desiroit. Nous convinmes que sans nous expliquer ouvertement avec Mylord Linck, nous lui marquerions notre reconnoissance dans les termes dont je m'étois deja servi ; & que s'il étoit même disposé à partir aussi-tôt que moi, je ne refuserois pas de faire le voyage avec lui. Sara n'attendit point que je representasse la nécessité où j'étois de faire auparavant celui d'Antrim. Elle me dit qu'il étoit juste que Patrice & elle fussent chargez de tous les frais de mon entreprise, tandis qu'ils me chargeoient eux-mêmes de la peine & du succès. Mon depart fut réglé pour le lendemain. Je communiquai sur le champ cette resolution à Mylord Linck, qui ne balança point à repondre qu'il seroit prêt à m'accompagner.

Après tant de soins & d'inquiétudes, j'aurois commencé à trouver quelque douceur dans l'esperance, si j'eusse pû partir plus tranquille sur les dispositions de Patrice. Je m'en-

tretins de cette idée une partie de l'après-midi, en attendant l'occasion de lui parler sans témoins. Sa fièvre étoit toujours ardente ; & de quelque manière qu'il fallût expliquer l'air de complaisance que j'avois cru lui voir pour son Epouse, je ne pouvois attribuer les desordres de sa santé qu'aux agitations de son esprit. Le moment que je souhaitois arriva : l'ayant trouvé seul, je vous quitte, lui dis-je, & si je vous laisse avec une santé incertaine, j'emporte du moins la douceur de vous croire un peu plus sensible au mérite de votre Epouse. J'ai remarqué les progrès qu'elle a fait dans votre cœur, & j'en ai remercié le Ciel au fond du mien. Il m'interrompit : Hé bien, me dit-il d'une voix languissante, partez avec cette opinion. Je souhaite qu'elle puisse la prendre aussi. Vous serez satisfaits tous deux, & je serai le seul misérable. Comment ? repris-je avec étonnement, vous ne pensez pas à vivre heureusement avec elle, & vous lui refuseriez les sentimens qu'un honnête homme doit à une femme aimable & vertueuse ? Que signifioient donc les caresses que vous lui faisiez tantôt ? Il me conjura de ne pas irriter ses peines, & de me souvenir de ce qu'il m'avoit dit quatre heures auparavant, comme d'une règle de laquelle il ne s'écarteroit jamais. J'ai l'humeur douce, continua-t'il ; je ne suis point capable de résister aux avances d'une femme ; & lorsque Sara viendra m'accabler, comme tantôt, des marques obligeantes de sa tendresse & de son inquiétude, je n'aurai pas la brutalité de la repousser. Mais ce qui pourra servir à sa tranquillité sera toujours inutile pour la mienne. Pourquoi me remettre sur cette triste matière, ajouta-t'il en s'interrompant lui-

même ? Ne vous souvenez-vous pas de tout ce que je vous ai promis ?

Je crus qu'étant encore si rempli de ses préventions, il étoit inutile de les combattre à la veille de mon départ. J'aurois rompu cet entretien à l'heure même, & le recommandant au Ciel, je ne me serois plus occupé que des préparatifs de mon voyage, s'il ne m'eût témoigné lui-même qu'il avoit quelque chose d'importance à me communiquer. M'étant rapproché de lui, je remarquai que son visage s'étoit couvert de rougeur. Il me pria de l'écouter, & il me tint ce discours.

Hélas ! quel detour dois-je employer pour vous decouvrir un secret que les circonstances ne me permettent plus de vous cacher ? Vous partez pour Paris où vous espérez peut-être de retrouver des Pesses. Il en est bien éloigné. Si vous vous souvenez du récit que je vous ai fait à Killerine, vous m'avez entendu louer son zèle, & confesser le penchant que j'avois à le servir auprès de Rose ; mais ce que vous avez pu croire qu'il ne devoit qu'à ma reconnaissance & à mon amitié, venoit d'une autre cause. Après la ruine de nos affaires, & dans le tems qu'il m'offroit tout son bien pour les rétablir, je lui avois fait la confidence du plus sensible de tous mes maux. Ma passion pour Mademoiselle de L.... & son évafion imprévue, qui me faisoit ignorer jusqu'au chemin qu'on lui avoit fait prendre, touchèrent un cœur à qui l'amour faisoit sentir les mêmes tourmens. Son intérêt le porta peut-être aussi à m'offrir un service dont le salaire devoit être de la même nature. En un mot il s'engagea à faire le voyage d'Allemagne, où j'étois persuadé que Mr. de L. s'étoit retiré.

vec sa fille, & à visiter plusieurs grandes Villes où il avoit été employé pour les affaires du Roi. Le retour qu'il me proposa fut de lui ménager le cœur de Rose, tandis qu'il alloit parcourir la moitié de l'Europe pour m'en assurer un que je croyois prêt à m'échapper. Dans l'ardeur d'une malheureuse passion je lui promis beaucoup plus qu'il n'osoit peut-être espérer. Ne m'étant jamais aperçu que Rose eût d'autres raisons de le rebuter, que celles que Georges lui avoit inspirées, je me flattai de les surmonter. Georges, lui dis-je, est pour long-tems à la Bastille; le Doyen vous aime; Rose même n'a jamais marqué d'aversion pour vous; & je me suis toujours imaginé qu'elle vous donneroit bien des préférences si elle écoutoit son cœur plus que son ambition. Enfin je lui promis d'avoir pour ses intérêts le même zèle qu'il auroit pour les miens; & pour donner plus de force à cet engagement, je lui fis un écrit signé de mon nom, avec toutes les formalités qui peuvent lier un homme d'honneur.

Il est vrai qu'ayant voulu commencer aussitôt à prévenir Rose en sa faveur, je remarquai que sans le haïr, elle ne recevoit pas mes impressions aussi facilement que je m'en étois flatté. Je l'aurois soupçonnée d'avoir le cœur rempli d'une autre passion, si je n'avois sçu depuis long-tems par des preuves certaines, que Mr. le Duc de.... & Mylord Linch, les seuls hommes dont les soins avoient éclaté, étoient fort éloignés de lui plaire; & dans l'assiduité que j'avois à la voir au Couvent, je ne m'apercevois point qu'elle y reçût d'autres visites que les miennes. Cependant un jour qu'ayant choisi sans dessein une heure différen-

te de celle que je prenois ordinairement pour la voir, j'étois seul à l'attendre à la Grille, je vis un Domestique sans livrée qui présenta plusieurs fois sa tête à la porte, comme s'il eût attendu quelque réponse qu'il s'ennuyoit de ne pas recevoir. Ce fut du moins l'opinion que je pris de sa curiosité; & ne pouvant résister à la mienne, je lui demandai naturellement ce qui l'amenoit. Il me confessa qu'il attendoit les ordres d'une Pensionnaire du Couvent à qui il venoit de rendre une Lettre. Mademoiselle de.... lui dis-je en nommant ma sœur? Il avoua que c'étoit elle. Je pris sur le champ une résolution qui va vous surprendre. Fort bien, lui dis-je, je serai discret, & je ne veux pas vous interrompre. Sortant ensuite du Parloir, je lui laissai le tems de recevoir la réponse qu'il attendoit; mais j'étois à quatre pas de la porte avec mon Laquais; & l'ayant vu sortir, je l'arrêtai, en le menaçant des dernières extrémités s'il ne me remettoit la Lettre qu'il venoit de recevoir. Dans un lieu desert, où nous ne pouvions être apperçus de personne, il ne put éviter de me satisfaire. Je m'éloignai aussi-tôt pour retourner chez moi, où je voulois remettre à lire tranquillement une pièce si intéressante. Mon Laquais m'avertit que l'autre nous suivoit; mais n'ayant point de mesures à garder dans une affaire de cette nature, j'affectai de continuer mon chemin sans y faire attention.

Jugez avec quel empressement j'ouvris la Lettre de ma sœur. Elle ne contenoit que six lignes dont j'ai retenu tous les termes. Je n'éconterai jamais, disoit-elle, une proposition qui blesse mon devoir. Ne la renouvez plus si vous voulez que je conserve l'opinion que

j'ai de vous. N'est-ce pas assez d'avoir arraché de moi un aveu que je me reproche ; & quel fond ai-je à faire sur votre estime , sans laquelle je ne serois point sensible à votre tendresse , si les voyes que vous m'ouvrez ne sont propres qu'à me la faire perdre ? Attendez que mes affaires s'éclaircissent : ce sera mon devoir alors de repondre à vos sentimens ; mais c'est le vôtre aujourd'hui de ne pas abuser du penchant que j'ai pour vous , & de l'embarras où je me trouve.

Cette lecture, continua Patrice, ne me causa point d'autre émotion que celle de la surprise. Il n'étoit pas extraordinaire qu'une fille aussi aimable que Rose plût à tous ceux qui la connoissoient , & je ne lui faisois pas un crime d'être sensible elle-même à la tendresse d'un homme de merite. D'ailleurs jugeant de ses engagemens par ses expressions , je ne pouvois l'accuser d'être sortie de certaines bornes , dans lesquelles il me semble que l'amour peut aisement s'accorder avec l'honneur.

Mais je ne revenois point de ma surprise en considerant de quelle adresse elle avoit eu besoin pour nous déguiser une passion qui ne pouvoit être née nouvellement , & qui ne l'engageoit point dans un commerce de lettres , sans avoir fait de grands progrès dans son cœur. Je cherchois qui pouvoit être cet heureux Amant qui étoit preferé au Duc de . . . , à des Pesses , & à Mylord Linck. Il ne se présenta rien à ma memoire qui pût me faire sortir de ce doute , lorsque mon laquais vint m'avertir qu'un homme bien mis , & d'une figure avantageuse , demandoit à me parler. Il ajouta qu'il n'y avoit point d'apparence que j'en fusse connu , parce qu'en demandant à



me voir, il n'avoit pû lui dire mon nom, & qu'il ne m'avoit désigné qu'en lui demandant son maître. Je ne doutai point que cette visite n'eût quelque rapport à la lettre de ma sœur; & toutes les craintes qui pouvoient me rester d'un autre côté, ne m'empêcherent pas de la recevoir. L'Inconnu étoit en effet un homme de bonne mine. Il s'avança fierement; & ne mettant pas moins de fierté dans le ton de sa voix, il me demanda de quel droit, & par quelles vûes j'avois employé la violence pour m'emparer d'une lettre à laquelle je n'avois aucune part. Je souris de cette question, qui sentoit la menace; & sans donner un air fort sérieux à ma réponse: Il est vrai, lui dis-je, que j'aurois des droits beaucoup plus clairs sur Mademoiselle de... si j'étois son pere, mais elle n'est que ma sœur. Ces deux mots ayant éclairci ses doutes, il me fit des excuses d'un air embarrassé, & se jettant sur le mérite de Rose, il me félicita d'être le frere d'une personne si charmante. Oûi, interrompis-je d'un ton plus ferme; jeune & charmante, mais digne aussi d'être respectée par sa naissance & par l'honnêteté de ses sentimens. Et qui penseroit à elle sans prendre cette route, s'exposeroit à trouver de l'obstacle en chemin. J'approuve cette généreuse chaleur, me dit l'Etranger, & j'en ferai même valoir toute la justice; car ce n'est pas mon intérêt propre, ajouta-t'il, qui m'a conduit ici. Il se leva, & m'ayant renouvelé civilement ses excuses, il se retira sans vouloir être accompagné jusqu'à la porte.

Cette conversation me laissa plus d'inquiétude que de chagrin. L'opinion que j'avois de Rose, & les expressions mêmes de sa Lettre,

me garantissoient assez sa vertu ; mais j'aurois souhaité de pouvoir découvrir qui s'étoit mis si bien dans son cœur , & par quelle voye il y étoit parvenu. N'espérant ces lumieres que d'elle-même , je résolus de ne pas attendre qu'elle pût être prévenue par son Amant. Je retournai à sa grille , & ne la trouvant informée de rien , je pris occasion de quelques nouvelles instances en faveur de des Pesses , pour lui témoigner que je lui croyois d'autres raisons de froideur que son indifférence naturelle. Je ne voulus pas même l'exposer à recourir au déguisement pour se défendre ; & lui confessant que le hazard m'avoit appris ce que je ne cherchois point à pénétrer , je me plaignis qu'elle eût manqué de confiance pour un frere qui l'aimoit si tendrement. Elle n'étoit pas capable des artifices que j'avois voulu prévenir. La candeur étoit dans ses yeux & sur ses lèvres. Elle prit mes mains en rougissant ; & me demandant pardon de sa timidité , me dit-elle , beaucoup plus que de sa défiance , elle me promit de m'apprendre ce qu'elle se reprochoit depuis long-tems de m'avoir caché. Mais s'interrompant aussi-tôt ; vous le connoissez donc , reprit-elle en baissant les yeux ? Pouvez-vous m'apprendre son nom ?

Cette question prononcée avec feu , quoique d'un air rêveur , me fit trop connoître , que non-seulement la blessure de Rose étoit profonde , mais qu'il y avoit quelque circonstance extraordinaire dans son aventure. J'étois impatient d'entendre cet étrange secret. Vous vous souvenez , me dit-elle enfin , de ce premier Bal où vous me conduisîtes avec Georges. L'affiduité que M. le Duc de . . . eut auprès de moi , ne m'empêcha point de remar-

quer que j'étois observée avec autant de soin par un homme dont la figure & l'attention m'intéressent beaucoup davantage. Il changea vingt fois de place, pour se saisir de celles qui l'approchoient de la mienne, ou qui lui donnoient plus de facilité à me regarder. Je veillois trop sur moi-même, pour lui laisser appercevoir que j'étois frappée de la persévérance de ses regards : mais il est vrai que j'en ressentis des effets qui m'étoient encore inconnus ; & j'aurois eu la curiosité de m'informer de sa qualité & de son nom, si la bienséance ne m'eût arrêtée. Ainsi je perdis l'unique occasion que j'aye eue de le connoître.

Cependant d'autres soins ayant presque effacé ce souvenir, il ne m'en restoit qu'une faible impression, lorsque Georges prit le parti de vous laisser avec le Doyen, pour s'établir avec moi dans une maison différente. Je n'eus point d'autre motif pour le suivre, que l'ascendant qu'il avoit gagné sur mon esprit. Mais dès la première fois que je sortis pour aller à l'Eglise, je fus comme effrayée de me trouver à côté de ce même homme, que j'avois pris plaisir à voir au Bal. Il me confessa qu'il ne devoit point cette rencontre au hasard. Toute son occupation avoit été de me chercher. Il trouvoit enfin l'occasion de m'expliquer une partie de ses sentimens. Que puis-je dire pour me justifier de l'avoir écouté ! Il me les expliqua en effet avec tant de respect & de douceur, que je sentis tout mon penchant se réveiller. Ma frayeur fit place à la confiance. Sans blesser la modestie dans ma réponse, je ne me défendis que par les raisons générales de bienséance & d'honneur, qui ne me permettoient pas de recevoir ses soins sans

l'aveu de mes freres. Loin de se plaindre de mes sentimens, il m'assura qu'il s'estimoit heureux de les trouver tels qu'il s'y étoit attendu, & n'étant pas capable, me dit-il, d'aimer ce qu'il n'auroit point estimé, il me fit des sermens de sincerité & de constance, dont il ne craignit point de prendre à témoin celui que nous venions adorer à l'Eglise. Mais lorsque je lui repetai que j'étois dans la dépendance de mes freres, & que je ne sçavois rien mettre en balance avec mon devoir, il m'avoua d'un air chagrin, qu'une raison invincible le mettoit dans la nécessité de se contraindre; que portant un nom connu dans le monde, & jouissant d'une fortune assurée, il se promettoit bien que mes freres ne le rejetteroient pas lorsqu'il m'offriroit ouvertement ses soins, mais qu'il étoit forcé par un motif qui lui feroit honneur un jour, à leurs propres yeux, de les tenir pendant quelque tems cachés; qu'au nom de moi-même, & se proposant mon bonheur autant que le sien, il me conjuroit de les souffrir secrètement, & de regler même avec toute la rigueur de ma vertu la maniere dont il devoit me les rendre.

Cette proposition, continua Rose, me parut si offensante, que le dépit que j'en eus me fit rompre aussi-tôt un entretien qui n'avoit duré que trop long-tems. Non, lui dis-je, je ne connois point les traitez de cette nature, & mon devoir m'apprend à fuir lorsqu'on ose me les proposer. Nous étions à la porte de l'Eglise, où la foule ne permettoit pas d'entrer aisément, ce qui pouvoit me faire craindre qu'il ne continuât de m'entretenir malgré moi. Mais si cette raison avoit favorisé le goût que j'avois pris d'abord à l'écouter, elle me servit

encore de prétexte pour remonter brusquement dans le carrosse qui m'avoit amenée, pour me faire conduire dans une Eglise plus éloignée.

J'étois si ému d'entendre Rose, que je ne pensois point à l'interrompre. Toute la satisfaction, poursuivit-elle, que je ressentis d'avoir préféré mon devoir au penchant de mon cœur, ne me défendit pas d'une secrète amertume, lorsque je me demandai à moi-même en soupirant, pourquoi l'un étoit si malheureusement contraire à l'autre, & par quelle disposition du Ciel les douceurs qui paroissent attachées à nos foiblesses, sont plus sensibles que celles de la vertu ? Les traits que je venois de voir m'étoient presens. Le son de la voix, le tour des expressions frapoient encore mes oreilles. Je trouvois un rapport si doux entre l'impression de mes sens & les mouvemens de mon cœur, qu'après bien des réflexions je ne pus douter que le sacrifice que je venois de faire, ne fût celui de tout mon bonheur. Cependant je fus soutenuë par l'idée de mon devoir. Le Bal de l'Hôtel de Carnavalet, où je revis la cause de mes inquiétudes, ne changea rien à mes principes. J'évitai même de lui parler, & le regret de m'en éloigner n'eut point de part à la difficulté que je fis de vous suivre.

Je ne pûs m'empêcher de demander ici à ma sœur, pourquoi elle n'avoit pas du moins consulté Georges sur une aventure si singulière, & quelle raison elle avoit eue de lui en faire un secret. Il ne m'entretenoit, me dit-elle, que des esperances qu'il avoit conçues de me voir faire une fortune brillante. L'exemple de Mr. le Duc de . . . qui ne se rebutoit

pas de toutes mes froideurs ; lui faisoit croire qu'il me suffiroit de paroître à la Cour , ou dans les belles assemblées de la Ville , pour m'attirer une foule d'amans. Je n'aurois pas eu la hardiesse de lui confesser l'inclination que je me sentoís pour un inconnu. Vous m'avez accoutumée tous trois , ajouta-t'elle tendrement , à vous respecter comme autant de maîtres. En revenant à son recit : Je pouvois donc me flatter , reprit-elle , d'avoir le cœur libre , mais il n'en étoit pas plus disposé à prendre d'autres engagemens , dont cette aventure même m'avoit fait perdre le goût. Ainsi des Pesses & Mylord Linch étoient peu capables de me toucher. Ce ne fut que ma soumission pour le conseil de mes freres qui me déterminâ successivement à les souffrir. Rappelez-vous l'inclination que j'avois pour la solitude , j'y prenois tristement plaisir à me retracer le bonheur auquel j'avois renoncé , & je me fortifiois dans mon indifférence pour les hommes , à mesure que je croyois m'endurcir contre le seul qui m'auroit scû plaire.

Cependant à peine sommes-nous arrivés à Paris , que la vûe de Mademoiselle de L.... dont vous m'avez procuré la connoissance , votre tendresse mutuelle , vos protestations d'amour & de constance , enfin votre bonheur dont j'ai été témoin , m'ont fait sentir plus que jamais qu'il manquoit quelque chose au mien. Je n'ai pû vous déguiser mes sentimens. Vous m'en avez arraché l'aveu par vos instances & vos caresses. C'est à cette funeste confidence qu'il faut attribuer tous nos malheurs. Quand la nécessité m'a fait prendre le parti d'entrer dans ce Couvent , j'en ai beni le Ciel , & j'ai considéré que pour une femme qui n'a rien à

espérer de l'amour ni de la fortune, la retraite est un partage qui ne peut être choisi trop tôt. Je ne sçais à quoi cette reflexion m'auroit portée, si dès le second jour de mon entrée dans cette Maison je n'étois retombée dans de nouvelles peines par une aventure imprevûe. On m'avertit qu'une personne me demande à la Grille. Je me figure que c'est vous ou des Pesses. Mais imaginez-vous ma surprise, lorsqu'en ouvrant la porte de ce Parloir, j'apperçois mon inconnu. Peut-être devois-je me retirer. On est redevable aussi de quelque chose à la bienfaisance. Il est certain que je demeurai d'abord irresolue, & qu'ayant remarqué mon embarras, il me fit des instances si respectueuses & si tendres, qu'elles eurent la force de m'arrêter. Sans m'apprendre comment il avoit decouvert ma demeure, après s'être donné cent tourmens inutiles pour la trouver pendant notre séjour aux Saisons, il me conjura de décider de sa vie, qu'il faisoit dépendre de la pitié qu'il me demandoit. Je fus attendrie de son air, où je crus démêler en effet de l'abattement & de la langueur. Cependant m'étant rendue maîtresse de ce sentiment, je ne balançai point à répondre que je me trouvois offensée d'une visite qui bleissoit tous les devoirs, & que je ne recevois personne qui ne me fût présenté par mon frere. Je me tournai pour le quitter. Il se jeta à genoux : Ne désesperez pas, me dit-il, un homme qui vous adore ; je n'ose vous vanter le prix de mon cœur, mais vous le connoîtrez.... Quoi ? interrompis-je ; sans avoir pris la peine de vous expliquer avec mon frere ? Cette réponse qui m'échapa dans mon émotion, acheva de le consterner. Ah ! s'écria-t'il, j'ai de si cruelles

raisons de me taire, que vous les approuverez vous-même un jour. Mais elles finiront. Je ne vous demande que la permission de vous aimer, & l'espérance de l'être un jour de vous. Je renoncerais même à vous voir, je me ferais cette affreuse violence, si vous me flattez du moindre espoir pour un avenir qui ne peut être fort éloigné. Ne voyant rien dans ces instances qui pût m'engager à une composition honorable, je le quittai sans répliquer, après l'avoir salué civilement. Il ne s'est présenté depuis à la Grille. Mais ce matin même il m'est venu une Lettre que j'ai ouverte avec précipitation, dans la seule pensée qu'elle pouvoit avoir quelque rapport à nos affaires. Quoiqu'elle soit sans nom, & que je n'aye aucune raison d'en connoître le caractère, j'ai reconnu aux premières lignes qu'elle venoit de lui. Il paroît informé, non-seulement du malheur de Georges & du votre, mais du besoin même où je suis de mille choses nécessaires à la commodité de la vie. Il plaint mes peines en amant passionné ; & ce qu'il propose uniquement, dit-il, étant ma tranquillité & mon bonheur, il me conjure d'accepter une maison toute meublée, où je serai servie au gré de mes desirs, & où il me promet de ne me pas voir avant que ses affaires lui laissent la liberté de m'offrir sa fortune & sa main. Voyez si ma franchise est sans réserve ; je ne puis vous cacher que cette apparence de désintéressement m'a touché jusqu'au fond du cœur. J'ai versé des larmes sur mon sort, qui me condamne à rejeter les adorations d'un homme si aimable & si genereux. Je n'ai pu me défendre de lui faire du moins une réponse civile. En refusant ses offres, je lui ai fait espérer par quelques



quelques termes vagues , que si ses affaires & les miennes peuvent s'éclaircir . . . . enfin que si les justes difficultez qui m'arrêtoient venoient à cesser . . .

Je vous entends , interrompis-je , pour soulager son embarras que je voyois augmenter. Voilà des apparences qui annoncent un amant extraordinaire ; & je vous reproche de ne m'avoir pas donné plutôt ces lumieres , qui auroient pû servir d'abord à me faire découvrir du moins son nom. Mais que faut-il penser , ajoutai-je , de ces raisons obscures qui l'empêchent de suivre ses desirs ; & qui semblent lui faire même apprehender d'être connu ? Est-il si jeune qu'on puisse le croire gêné par l'autorité de sa Famille ? Elle me dit que son âge ne devoit pas être fort au-dessous de trente ans. Auroit-il quelque procès , repris-je , quelque affaire d'honneur qui l'oblige de se cacher , ou peut-être quelque tache avec laquelle il n'ose paroître dans le monde ? Je remis ainsi devant les yeux de Rose tout ce que la sagesse pouvoit lui faire craindre , moins pour combattre un penchant qui me paroissoit fortement déclaré , que pour observer la parole que j'avois donnée à des Pesses , en évitant du moins de prendre parti contre ses intérêts. Cette adresse me réussit. Rose toute remplie de ces idées , ne pensoit qu'à me faire expliquer sur les premiers discours qui avoient été l'occasion de son récit. Elle m'embarrassa d'abord par ses instances ; mais étant devenue moins pressante , lorsque je l'eus assurée que je ne connoissois point le nom de son amant , j'eus le tems d'arranger mes explications d'une manière qui n'étoit point capable de la chagriner. Je lui laissai même ignorer que je m'étois fait

de la Lettre ; & j'observai dans tout le reste un  
tempérament dont elle fut satisfaite.

Cependant je souhaitois ardemment la fin  
de cette conversation , pour suivre l'esperance  
que j'avois de découvrir cet amant inconnu.  
A peine eus-je quitté Rose , que je mis deux  
hommes en garde à la porte du Couvent , avec  
ordre d'observer si l'on venoit demander ma  
sœur , & de se détacher l'un ou l'autre pour  
venir sur le champ m'en avertir. De mon côté ,  
je me rendis chez moi , où je n'étois pas  
sans esperance de recevoir une seconde visite  
de l'Etranger que j'avois déjà vu. S'il me re-  
fusoit d'autres éclaircissements , ma résolution  
étoit de le faire suivre , ou de prendre moi-  
même cette peine à toutes sortes de risques.  
Trois jours d'attente & de vigilance conti-  
nuelle ne m'ayant procuré aucune lumière ,  
mon inquiétude ne fit qu'augmenter ; & se  
joignant avec un autre embarras , qui étoit ce-  
lui de la nécessité , que je commençois à crain-  
dre non-seulement pour moi , mais pour Ro-  
se , à qui des Pesses s'efforçoit en vain de fai-  
re accepter quelque nouveau secours , je for-  
mai le dessein du voyage d'Irlande pour venir  
veiller votre tendresse & votre zele. Je le  
communiquai à Georges & à ma sœur , qui  
l'approuverent. Des Pesses , à qui la mort de  
son pere avoit fait différer son départ pour l'Al-  
lemagne , résolut de se mettre en chemin pres-  
qu'en même tems , dans l'esperance d'être à  
Paris aussi-tôt que moi , & de nous rejoindre  
avec d'heureuses nouvelles. Un ample herita-  
ge dont il se trouvoit le maître augmenta sa  
confiance & son zele. Il me prêta cent pistoles ,  
que je ne fis point difficulté de recevoir d'un  
ami. Rose s'obstina encore à refuser toutes ses

offres , autant par la crainte de lui donner quelque avantage sur elle , que dans la pensée qu'elle pouroit se soutenir jusqu'à mon retour. Enfin je quittai Paris , tandis que des Pesses prenoit la route d'Allemagne.

Vous concevez , ajouta Patrice , que si je vous ai caché ces circonstances en arrivant à Killerine , c'étoit pour vous épargner des inquiétudes qui n'auroient rien changé au sort de ma sœur ; & par rapport à moi , il étoit inutile alors de vous communiquer l'entreprise de des Pesses , comme il le feroit encore aujourd'hui , si je ne me croyois obligé de faire entrer cette considération dans ma conduite. Hélas ! reprit-il avec un profond soupir , que cette reflexion lui arrachoit , que pensera-t'il de l'inconstance de mes résolutions & de l'abîme où je me suis précipité ! Mais si j'ai sacrifié à la famille toute la tendresse & tous les liens de mon cœur , je n'en suis pas plus dégagé de la promesse que j'ai faite à mon ami. Je ne puis accorder à Mylord Linck le consentement qu'il demande pour épouser Rose. Je ne le ferois pas au prix de ma vie , quand elle y donneroit le sien ; bien moins sans doute lors qu'il est question de faire violence à une sœur si chère. J'admire que Georges , dont je connois le caractère , ait pû se prêter à cette proposition. Et ne vous flattez pas , me dit-il encore , de lui faire perdre les sentimens qu'elle a pour son inconnu. Après m'avoir découvert le secret de son cœur , elle sera constante. Là-dessus il me pria de commencer par la mettre en sûreté contre les entreprises de Mylord Linck , qui la tenoit comme assiégée ; & si elle ne se portoit pas , comme il le craignoit , à repasser en Irlande avec moi , de l'engager

avec douceur à rentrer pour quelque tems dans le meilleur Couvent de Paris , jusqu'à ce qu'il eût pris une certaine connoissance de ses affaires domestiques.

Il me communiqua aussi ce qu'il pensoit de la situation de Georges. Son affaire étoit trop récente , me dit-il , pour esperer que la Cour ajoutât si-tôt quelque chose à l'espece de faveur qu'il en avoit déjà reçue. Mais il vient un tems où toutes les offenses s'effacent par l'oubli ; & diverses personnes de consideration paroissoient persuadées qu'à l'exemple du Comte de R. . . il pourroit un jour sortir de ses fers , à condition de quitter la France , ou d'y demeurer sous un autre nom. On ne vous refusera point l'entrée de sa prison , me dit Patrice , & vous apprendrez de lui-même jusqu'où vos sollicitations lui seront necessaires pour soutenir celles de ses amis.

Il étoit tems de finir un entretien qui pouvoit être nuisible à sa santé ; mais lorsque je lui parlai de mes derniers adieux , en lui promettant de lui épargner les importunités de Mylord Linck : Arrêtez , me dit-il d'un air attendri , & comme s'il eût remis à ce moment le soin de ses propres interêts , que d'autres reflexions avoient suspendu , ne partez pas sans m'apprendre ce que vous direz de ma part à des Pessés. Vous le reverrez tôt ou tard à Paris. Que lui direz-vous lors qu'il vous demandera ce qui me retient en Irlande , & pourquoi je ne suis point en France aussi-tôt que lui ? Que lui repondrez-vous , si vous rendant compte de son voyage , il vous apprend qu'il a découvert la retraite de Mademoiselle de L. . . & qu'il m'apporte peut-être quelque nouveau temoignage de sa tendresse & de sa fidélité ?

Comment justifierez-vous la fatale démarche où vous m'avez engagé ? Car l'estime d'un honnête homme doit être comptée pour quelque chose ; & lui qui sçait par quels nœuds j'étois lié , se persuadera-t'il jamais que j'aye dû les rompre par des nécessités plus fortes que tous les engagements de l'honneur & de l'amour ? Le voyant pénétré de cette idée jusqu'aux larmes , je ne voulus point entrer dans de nouvelles discussions. Laissez , répondis-je , ces fausses idées de vos premiers engagements , & persuadez-vous que l'amour & l'honneur vous imposent des loix plus saintes & plus inviolables. Il me sera aisé de convaincre des Pesses que vous avez pris le parti du devoir ; & s'il a cherché vos intérêts dans le voyage d'Allemagne , il se réjouira de les voir assurer par des voyes plus honnêtes & plus courtes. J'exigeai enfin que sans se livrer davantage à des regrets aussi honteux qu'inutiles , il me laissât donner le reste du jour aux préparatifs de mon départ. Ma satisfaction , ajoutai-je , auroit été de vous accompagner jusques dans vos Terres ; mais je vous laisse entre les mains d'une Epouse dont la tendresse n'attend point le secours de la mienne ; & tout abattu que je vous vois de votre fièvre , je la crois peu dangereuse , & je pars sans inquiétude. S'il reste à Rose un peu de docilité pour mes conseils , vous ne vous plaindrez pas que nous soyons trop lents à vous rejoindre.

Je fis appeller Sara & Dilnick , qui avoient eu l'attention d'ordonner que nous ne fussions pas interrompus. Leur ayant déclaré que j'étois résolu de partir le lendemain , nous réglames de concert que Patrice prendroit le nom de Mylord N... c'est-à-dire , celui qui étoit attä-

ché depuis plusieurs siècles au Chef de notre Maison. Il n'étoit point à craindre que Georges, qui ne pensoit point à s'établir en Irlande, vint jamais leur disputer ce titre, & je comptois d'obtenir son approbation en arrivant à Paris. Je saluai Sara par le nom de son mari ; & le soin que j'eus de disposer favorablement l'esprit de Mylord Linck ayant délivré Partrice des importunités qu'il redoutoit, je me trouvai assez libre après tant d'agitations, pour n'être plus occupé que de mon voyage.

*Fin du troisième Livre.*





## LIVRE QUATRIÈME.

TOUTES les réflexions que j'aurois pû faire sur la conduite & sur la situation de Rose ne pouvant servir à régler mes résolutions : dans l'éloignement, je ne pensai qu'à choisir la route la plus courte, & à prévenir tous les obstacles dont l'approche d'une furieuse guerre sembloit nous menacer en chemin. Mylord Linck, toujours déterminé à m'accompagner, me représenta qu'en traversant l'Angleterre nous devions nous attendre à mille questions pressantes, auxquelles il ne seroit pas toujours aisé de satisfaire. Quoique le prétexte de ses voyages de France eût été jusqu'alors son éducation, il entroit dans un âge où cette raison commençoit à manquer de vraisemblance. On ne voit point sans quelque défiance, à la veille de la Guerre, un Gentilhomme quitter sa Patrie pour passer chez l'ennemi de son Maître. C'étoit cette réflexion qui lui avoit fait tenir son arrivée secrète, & il paroïsoit souhaiter que son départ ne le fût pas moins. Moi-même, je ne pouvois faire éclater le mien sans me mettre dans la nécessité de le communiquer au Gouvernement. Si nous voulions éviter néanmoins de prendre la route commune, il falloit attendre des occasions qui ne se présentent pas continuellement, & nous exposer à des délais qui ne s'accordoient point avec notre impatience. Mylord Linck, suivant le conseil d'un petit nombre d'amis fidèles auxquels il s'étoit ouvert, me proposa de nous rendre à Waterford, Ville Méridionale, d'Irre

lande, où nous pouvions espérer qu'il se trouveroit quelque Vaisseau Français prêt à faire voile ; avec d'autant plus de vraisemblance, que le bruit même de la guerre faisoit déjà penser tous les Marchands à se retirer dans leurs Ports. Je me rendis à ses raisonnemens ; & suivis seulement chacun d'un Domestique , nous quittâmes Dublin sur des lumières si vagues. Il se trouva en effet à Waterford un Vaisseau du Havre, mais qui ne devant partir que dans dix jours, nous laissoit plus embarrassé pendant cet intervalle, que nous n'avions appréhendé de l'être en traversant l'Angleterre. J'étois d'avis de retourner à Dublin, où nos vûes auroient été du moins plus à couvert que dans une Ville de Province. Le sentiment de Mylord Linck prévalut encore. Ses Terres n'étant pas extrêmement éloignées du lieu où nous étions, il me pressa d'employer un tems qui étoit nécessairement perdu pour nous, à visiter ce Trésor héréditaire, dont il ne doutoit pas, me dit-il, que Patrice ne m'eût entretenu. Il sera utile, me dit-il, à nos intérêts communs, que vous ayez quelque connoissance de la situation & de la valeur de ce dépôt, autant pour confirmer le témoignage que j'en ai rendu au Roi Jacques, que pour lui faciliter les moyens de s'en mettre en possession. J'y consentis, parce que les circonstances m'en faisoient une nécessité ; & je fus même sensible à la confiance d'où cette offre sembloit partir. Linck se regardoit déjà comme lié à ma famille, & ne distinguoit plus nos intérêts des siens. Je m'observois néanmoins dans tous mes discours, pour ne laisser rien échapper qu'il pût faire valoir comme un engagement. Sans me repentir de la conduite que j'avois tenue.



dans celui de Patrice, je ne pouvois me défendre d'une espèce de frayeur, lorsque je me rapellois les agitations où je l'avois laissé, & plus timide encore à l'égard de Rose, j'étois bien résolu de ne me pas charger des suites de son mariage, en y contribuant par des voyes qu'elle pût me reprocher.

Nous nous rendîmes à la principale Terre de Mylord Linck, avec la précaution de n'y arriver que dans l'obscurité, pour tenir cette partie cachée dans son voisinage. Il se reposoit absolument sur la fidelité de ses Domestiques, qui étoient tous de la Religion Romaine, & attachez depuis long-tems à sa famille. Dès la même nuit il me fit monter avec lui dans une chaise, & sans autre témoin qu'un Valet fort âgé qui nous conduisoit, nous gagnâmes une Forêt qui touchoit à son Parc, où l'épaisseur des arbres ne nous permit d'entrer qu'en mettant pied à terre. Une lanterne servit à nous conduire dans ce labyrinthe, dont Linck même ne connoissoit les détours qu'à la faveur d'un Memoire qu'il étoit obligé de consulter à chaque moment. Enfin nous arrivâmes dans un lieu fort enfoncé, dont le Memoire faisoit une description trop exacte pour s'y méprendre. Je me reconnois ici, me dit Linck, j'y suis venu dans ma premiere jeunesse avec mon Pere. Il fit lever en effet, sans autre information, l'épaisseur d'environ deux pieds de terre, qui couvroit l'entrée du caveau. Nous levâmes une pierre fort large, sous laquelle étoit un trou qui nous conduisit par une pente assez douce jusqu'au fond de ce souterrain.

Il n'y avoit point d'autre ornement, que quelques planches grossieres, qui étoient rangées l'une proche de l'autre, pour garantir de

l'humidité plusieurs grands coffres où le trésor étoit renfermé. Linck en avoit les clefs ; & chacun étoit distingué par différens signes. Les coffres furent ouverts successivement. J'y vis avec admiration, les dépouilles de plus de cent Eglises, autrefois florissantes, dont les noms étoient écrits sur chaque pièce qui leur avoit appartenu. Quelques-unes avoient eu soin d'y joindre le Procès verbal de cette déposition, avec quantité de circonstances qui en faisoient connoître le tems & les motifs. La plupart des pièces étoient des Chefs & des Bras d'argent, des Chandeliers, des Croix, & diverses sortes de vaisseaux qui servent aux cérémonies Ecclésiastiques.

Un mouvement de respect dont je fus saisi à la vûe de ces vénérables momumens de la piété de nos Ancêtres, me fit remercier le Ciel à genoux de les avoir conservez. Mylord Linck qui continuoît pendant ce tems-là, de visiter quelques cassettes sur lesquelles il avoit été surpris de trouver le nom de sa famille, poussa tout d'un coup un cri de joye, en ouvrant un papier dont il reconnut le caractère pour l'écriture de son pere. Il étoit adressé à lui-même. Dans cette boîte, mon fils, lui disoit ce pere vertueux, vous trouverez tous les joyaux de votre mere. Ne les donnez avec votre main & votre cœur, qu'à une femme digne de les porter après elle, & souvenez-vous du récit que je vous ai fait en mourant.

Je suis intéressé, me dit Linck, après m'avoir lû ces quatre mots, à vous éclaircir ces obscurités. J'ai perdu mon pere dans un âge fort tendre : il m'aimoit, non-seulement comme un fils unique, mais comme le seul fruit d'une passion immodérée, qu'il ne pût vain-

cre même après la mort de ma mère, & malgré les raisons extraordinaires qu'il eut de se consoler de cette perte. Elle étoit née sans biens, mais son mérite lui tenant lieu de richesses, toute la Province avoit applaudi au choix de mon pere qui étoit l'héritier d'une grosse maison, lorsqu'il l'avoit préférée à cent partis d'une fortune égale à la sienne. L'éclat d'une alliance si supérieure à leur situation ne permit point aux parens de ma mere de consulter d'autres regles, ni à elle d'écouter d'autre penchant. Ainsi l'ambition & l'amour se lièrent avec des vûes fort différentes, & contribuerent néanmoins au soutien l'un de l'autre, comme des sentimens qui se seroient mieux accordez. Mon pere toujours passionné ne s'aperçut qu'il manquoit une certaine ardeur à la tendresse de ma mere, que pour ranimer sans cesse la sienne par le délir de la posséder plus parfaitement; & ma mere livrée à l'ambition, se fit long-tems comme un triomphe de regner avec un empire absolu sur un cœur qui s'efforçoit inutilement de toucher le sien. Leur plus grand malheur fut, que n'étant point d'ailleurs insensible, elle ne se défendit pas si bien contre le mérite d'un Gentilhomme du voisinage, qui employa une partie de son bien pour lui déclarer ses sentimens par toutes les fêtes & les galanteries que l'amour peut inventer: c'est-à-dire qu'elle l'aima; car la vertu & l'honneur étant ses premières maximes, elle fut le garantir de toutes les folies de l'amour.

Mon pere, à qui sa passion ne laissoit point de repos, n'y joignit pas moins le malheureux tourment de la jalousie. Il passa quelques mois aussi occupé à défendre le cœur de son épou-

se contre les soins d'un autre, qu'à le vaincre par les siens. C'étoit lui naturellement qui devoit manquer de forces le premier, dans un combat si rude ; mais une maladie mortelle, qui réduisit ma mere en peu de jours à la dernière foiblesse, lui fit connoître qu'il étoit destiné à lui survivre. Elle souhaita de l'entretenir seul peu de momens avant que d'expirer. Vous vous croyez à plaindre, lui dit-elle, & j'ai remarqué depuis quelques mois que vous êtes mortellement agité : vous seriez-vous trompé jusqu'à me croire plus tranquille & plus heureuse ? Comparez aujourd'hui nos peines, & confessez que les plus fortes sont celles qui vont me mettre au tombeau. Dans ce dernier moment, où la justice & la vérité sont les seuls devoirs qui m'occupent, je sens que je vous tromperois si je voulois vous persuader que je vous aye jamais aimé. Mais si vous m'aviez soupçonnée d'avoir manqué aux engagements de la bonne foi & de l'honneur, en un mot à toutes les loix qu'une femme s'impose dans la cérémonie du mariage, vous offenseriez cruellement ma mémoire. Voyez ce qu'il m'en coûte pour les avoir bien observées, je meurs. Elle expira peu de momens après. Mon pere, continua Linck, ne vit dans cet aveu qu'un exemple admirable de constance & de vertu. Il s'accusa lui-même d'avoir ignoré les moyens qui peuvent toucher le cœur d'une femme, ou d'avoir manqué d'habileté à les prendre, puis que son épouse ayant combattu si généreusement pour son devoir, c'étoit une marque qu'elle en avoit le goût, & qu'elle n'avoit eu besoin pour y trouver de la douceur, que d'être aidée par l'étude & les soins d'un mari. Cette idée ne l'abandonna

point pendant toute sa vie. Elle servit même à l'abreger, par les regrets & les tourmens dont elle empoisonna le reste ; & touchant enfin à sa dernière heure, il me fit ce récit, avec une exhortation à ne me rebuter jamais des froideurs d'une femme vertueuse.

Ce fut alors, ajouta Linck, qu'il me remit le Mémoire dont nous venons de faire usage. Dans l'âge tendre où j'étois encore, il me conseilla d'aller faire mes exercices à Paris, & d'y attendre des circonstances plus tranquilles pour retourner dans ma Patrie. Plunck, qui étoit mon proche parent, fut mis dans le secret, & reçut le double du Mémoire, comme une précaution contre toutes sortes d'accidens.

Etant jeune & sans bien, il se soumit volontiers aux dernières dispositions de mon pere, qui lui ordonna de suivre le cours de ma fortune, & à moi de prendre toujours soin de la sienne. C'étoit de concert que nous avions pris le parti de nous faire un mérite auprès du Roi Jacques, des richesses que nous pouvons ici lui procurer. Mais outre la difficulté de les faire transporter en France, du sein de l'Irlande, le malheur de Plunck & l'agitation continuelle où j'ai vécu depuis sa mort, ont interrompu notre entreprise.

Je n'avois, me dit encore Mylord Linck, qu'une connoissance générale de ce qui est renfermé dans les trois caisses qui m'appartiennent ici ; mon pere m'avoit seulement averti que j'y trouverois ce qu'il avoit de plus précieux. Nous y laisserons tout ce qu'il nous est mal-aisé d'emporter : mais cette boîte qui ne peut nous incommoder sur la route, vous comprenez à qui je la destine, & vous devez

comprendre aussi qu'en m'obstinant à vaincre les rigueurs de la belle Rose, je n'agis point sans autorité ni sans exemple.

Les commencemens de son discours m'avoient fait prévoir cette conclusion. Il me paroissoit clair que la dernière déclaration de son pere étoit au contraire une instruction pleine de sagesse, par laquelle il avoit voulu le précautionner contre un engagement aussi malheureux que le sien, & je croyois m'être aperçu qu'il avoit été obligé de faire quelque fois violence aux expressions qu'il prétendoit me rapporter d'après lui, pour en détourner le sens à son avantage. Mais je sçavois que l'aveuglement de l'amour consiste précisément dans cette malheureuse obstination qui lui faisoit tout expliquer en sa faveur, & ce n'étoit pas le tems de combattre Linck par des raisonnemens que je n'aurois pu lui faire goûter. En y faisant réflexion, je ne trouvois non plus dans l'exemple de son pere de quoi m'inspirer le moindre remord de ce que j'avois fait pour Patrice; car je mettois une différence extrême entre épouser une femme malgré elle, & sans espérance par conséquent d'en être aimé; ou se laisser persuader d'en épouser une, pour laquelle on est à la vérité sans amour, mais dont on est sûr d'être aimé tendrement, & pour laquelle on espère par conséquent que la raison & la reconnoissance feront prendre tôt ou tard des sentimens plus tendres. Le dernier de ces deux mariages peut s'accorder également avec la Religion & l'honneur, au lieu qu'en y pensant, je ne faisois que me persuader de plus en plus, que l'autre est l'entreprised'un furieux, qui cherche sa satisfaction aux dépens de celle d'autrui, & qui s'aveugle

même sur ce qu'il croit propre à causer la sienne, puisque le suposant capable d'aimer, il est impossible qu'il soit long-tems. heureux en faisant le malheur de ce qu'il aime.

Cependant la sûreté de Rose m'obligeant toujours de me contraindre, je ne répondis que par des civilitez qui ne m'engageoient à rien, & je ne m'opposai point au dessein qu'il avoit de lui présenter les joyaux de sa Mere. Nous ne quittâmes le Caveau qu'après avoir continué long-tems d'en examiner toutes les richesses. Avec le trésor de l'Eglise & la vaisselle d'or ou d'argent de la Maison de Linck, il y avoit environ cinq cens mille francs de diverses monnoyes, qui avoient été levez secrètement pour le secours du Roi & de l'Eglise au tems de la révolution. En sortant de ce lieu obscur, Linck me pria d'observer les environs, autant que la nuit me le permettoit, & de m'en forner une image qu'il me recommanda de conserver fidèlement. Nous retournâmes à son Château, où notre entretien pendant plusieurs jours roula sur les moyens de faire passer le trésor à Saint Germain. J'évitai de parler de Rose; où si je fus forcé d'entendre les répétitions ennuyeuses d'un Amant, je me bornai à flatter ses inquiétudes par la promesse de l'aider de mes sollicitations, qui étoit la seule que je pusse lui faire sincèrement.

Le Capitaine du Vaisseau étant dans notre secret, nous évitâmes par son adresse tout ce qui pouvoit nous faire reconnoître à Waterford. Notre embarquement ne fut pas moins heureux, & huit jours de Navigation nous rendirent au Havre, où nous prîmes aussi-tôt la Poste pour Paris. L'impatience de Linck lui faisoit souhaiter d'aller descendre directe-

ment chez ma sœur. Il se croyoit sûr de vaincre avec mon secours ; & se regardant déjà comme mon frere, il ne faisoit plus difficulté de m'en donner le nom. L'ardeur de ses sentimens me dispoisoit en effet à le servir. Je reconnoissois au fond que son alliance étoit ce que je pouvois attendre de plus honorable & de plus avantageux pour ma Sœur. Mais de combien d'autres soins n'étois-je pas troublé, & de quelles précautions n'avois-je pas besoin dans toutes les obscuritez que j'avois d'abord à démêler ? Mon envie la plus pressante étoit de commencer par entretenir Rose, & de la surprendre seule, occupée du travail dont elle m'avoit fait une peinture si touchante.

Le fruit que je tirai de l'empressement de Mylord Linck, fut d'être informé aussi-tôt que lui des observations de trois de ses Domestiques qu'il avoit laissez aux environs du logement de Rose, & de celles d'une femme qui avoit occupé pendant son absence l'appartement dont il avoit fait percer le mur. Nous étions descendus au même lieu. Il les fit avertir d'y venir recevoir ses ordres. La femme de chambre nous communiqua peu de lumières ; elle nous dit seulement qu'entendant la voix de ma Sœur, sans avoir jamais pu distinguer ses paroles, elle avoit remarqué qu'elle parloit rarement ; mais qu'autant qu'elle en pouvoit juger par le ton soutenu d'une autre voix, elle se faisoit faire quelque lecture à divers momens du jour. La commission des trois Domestiques ayant été de veiller au dehors, leur rapport fut plus intéressant. Ils nous assurerent que depuis environ trois semaines que leur Maître étoit parti, ils avoient vu régulièrement un homme sans livrée, qui étoit entré



dans sa Maison deux fois le jour, & qui y passoit chaque fois près d'un quart-d'heure. Comment, s'écria Mylord Linck, dans un transport de jalousie, vous ne l'avez pas suivi dès la première fois à la trace, & vous ne l'avez pas forcé de vous apprendre à qui il appartient. Il nous l'a confessé volontairement, répondit un des Laquais, aussi-tôt que nous l'avons interrogé. Il est, dit-il, au service d'un Ecclésiastique Irlandais, nommé le Doyen de Killerine. Nouvel éguillon qui irrita mortellement la jalousie de Mylord Linck ; car il étoit évident que c'étoit l'artifice de quelque Amant caché, à qui mon nom avoit servi de voile. J'en eus quelque effroi moi-même, quoique je m'efforçasse d'appaîser le ressentiment de Mylord Linck, & je pressai ses gens d'achever leurs explications. Ils ajouterent qu'ils avoient vû quelques carosses s'arrêter plusieurs fois vis-à-vis la porte, mais que ceux qui étoient dedans, n'en étant point descendus, & ne s'étant même arrêtés qu'un moment, ils n'avoient pû deviner leur nom, ni pénétrer leurs desseins. Il en étoit de même de quantité de personnes qui étoient entrées en divers tems dans la Maison, & qu'ils n'avoient osé suivre ni interroger sur de si légers prétextes ; de sorte que le principal sujet d'inquiétude tomboit sur cet homme régulier, qui ne manquoit point de se faire voir deux fois le jour.

Mylord Linck ne revenant point de son agitation, se proposoit d'abord de se mettre lui-même en garde dans la rue de ma sœur ; & de le forcer le poignard à la main, de confesser par qui il étoit employé. Je lui fis prendre des sentimens plus modérez, en lui repre-

sentant que l'honneur d'une personne qu'il jugeoit digne de son affection, demandoit plus de ménagemens ; que c'étoit tout ce que le désespoir auroit pû lui conseiller, s'il eût été question de chagriner un Amant plus heureux que lui ; mais que ne pouvant se livrer à ce soupçon sans blesser injustement ma sœur, il devoit me laisser le soin d'approfondir un mystère auquel je devois prendre autant d'intérêt que lui. En lui parlant avec cette froideur, peut-être n'étois-je pas exempt moi-même des soupçons que je voulois éloigner de son esprit ; mais je souhaitois d'être seul à les éclaircir, & d'en ensevelir la cause si j'étois assez malheureux pour les vérifier.

Mes raisons persuaderent Linck. Il me donna un de ses gens pour me conduire chez ma sœur. A quelques pas de chez elle ce garçon me fit appercevoir le Messager qui caufoit les allarmes de son Maître, & qui venoit de l'autre côté de la rue sans jeter les yeux vers nous. Ma résolution étoit de l'interroger, & de lui faire honte de son artifice. Mais quel fut mon étonnement de le reconnoître pour l'ancien valet de chambre de des Pesses ? Il ne m'eut pas plutôt apperçû lui-même, que se précipitant au-devant de moi, il me marqua par ses transports la joye qu'il avoit de me revoir ; & sans attendre mes questions, il m'apprit que son maître l'avoit laissé à Paris, en partant pour l'Allemagne, avec la seule commission de veiller sans cesse à la sûreté de ma sœur ; que ne l'ayant pas perdue de vûe, soit au Couvent, soit depuis qu'elle en étoit sortie, il venoit s'informer régulièrement de sa santé, & lui offrir tout ce qu'il étoit capable d'entreprendre pour son service ; que s'étant

retirée, par des raisons qu'il ignoroit, dans une chambre fort mal en ordre, où elle s'obstinoit à ne voir personne, il avoit eu beaucoup de peine à se procurer la permission de la voir, & qu'il me confessoit que pour la tromper, après plusieurs tentatives inutiles, il s'étoit fait annoncer sous le nom d'un de mes domestiques; qu'elle lui avoit pardonné ce stratagème; & qu'ayant exigé seulement qu'il continuât de se présenter sous le même nom, elle lui avoit permis de venir chez elle deux fois le jour, pour recevoir ses ordres; que l'ayant vûe avant midi, il sçavoit d'elle-même qu'elle étoit fort éloignée de m'attendre; qu'elle l'avoit même chargé de passer à la Poste pour s'informer s'il ne lui étoit point venu de mes lettres; que si j'ignorois la situation où elle s'étoit reduite, je serois fort surpris de la trouver telle que j'allois la voir; & que pour lui qui sçavoit à quel point son maître en seroit touché, s'il en étoit informé, il s'affligeoit tous les jours jusqu'aux larmes d'une aventure où il ne pouvoit rien comprendre. Cet honnête homme marqua en effet son attendrissement par quelques pleurs. Je l'embrassai avec reconnoissance; & sans faire attention au laquais de Mylord Linck, qui étoit derrière moi, j'entrai dans la maison de Rose, dont il m'avoit déjà montré la porte.

Si je me sentoie le cœur agité de quelque mouvement, il venoit moins de ma douleur & de ma crainte, que d'un commencement de joye secrète, qui étoit modérée néanmoins par des restes d'incertitude, & qui n'osoit encore s'expliquer. J'aurois déjà parié tout mon sang, que ma chere Rose n'étoit coupable de rien; mais le désir que j'en avois étoit trop ar-

dent pour n'être pas accompagné de quelque défiance. J'entrai avec ces réflexions, qui me donnoient peut-être un air de trouble, & ma figure étoit capable d'elle-même de causer de la surprise. L'hôte, à qui je demandai si l'on pouvoit voir Mademoiselle de... me répondit avec fierté qu'elle ne voyoit personne; & m'entendant répliquer qu'il falloit absolument que je la visse, il leva le ton pour me conseiller de gagner promptement la porte, si je ne voulois pas y être forcé par la violence. Sa brutalité ne me déplut point. C'étoit un homme grossier, qui ayant exercé toute sa vie quelque profession mécanique, s'étoit retiré dans une petite maison qui étoit à lui, pour y jouir d'une fortune fort médiocre. Le bruit qu'il faisoit fut entendu du Valet de des Pesses, qui étoit demeuré par respect sous la porte. Étant connu, il s'avança promptement, & m'ayant donné le nom de son maître, pour soutenir le titre sous lequel il avoit paru jusqu'alors, il me délivra d'un embarras dont j'appris bientôt que je ne serois pas sorti sans lui. Cette explication rendit l'hôte si traitable, que m'ayant demandé à moi-même si j'étois M. le Doyen de Killerine, & m'accablant ensuite de civilités, il me donna occasion d'approfondir les motifs qui l'avoient d'abord rendu si difficile. Je lui fis diverses questions auxquelles il ne se fit pas prier pour répondre. La femme de chambre de ma sœur étoit sa parente. Elle lui avoit demandé un logement pour sa maîtresse, sous prétexte qu'elle vouloit passer quelque tems dans la retraite, & il ne les avoit point chicanées sur les conditions. Ce misérable avare ne me disoit pas qu'indépendamment des autres avantages qu'il trouvoit à les avoir chez-

lui, le seul profit qu'il tiroit de leur travail montoit dix fois au-delà de leur dépense. Dans les premiers jours, continua-t'il pesamment, il s'est présenté ici plusieurs personnes qui s'imaginoient n'avoir besoin que de se nommer pour se faire ouvrir la chambre de Mademoiselle; mais lorsque j'ai remarqué qu'elle ne vouloit pas les voir, & qu'elle rejettoit jusqu'à leur argent & leurs lettres, j'ai défendu absolument la porte à tous les inconnus. Cet homme, ajouta-t'il en montrant le Valet de des Pesses, qui est venu ici de votre part, & à qui elle accorde elle-même l'entrée de la maison, peut rendre témoignage s'il a jamais vû quelqu'un autour de son appartement. Mr. votre parent même, dont j'ignore encore le nom, ne sçait pas le chemin de sa chambre, & ne me l'a jamais demandé, quoi qu'il ait ce droit plus qu'un autre. Quel parent, interrompis-je? De qui parlez-vous? Ma première pensée fut qu'il parloit de Georges, à qui la liberté pouvoit avoir été rendue. Mais sa réponse me donna aussitôt d'autres soupçons. C'est celui, me dit-il, qui est venu ici depuis environ trois semaines, & qui m'a forcé de recevoir un Cuisinier par vos ordres. Il m'a chargé de n'en rien faire connoître à Mademoiselle jusqu'à votre arrivée; & pour empêcher qu'elle ne s'en apperçoive, il la fait traiter avec plus de délicatesse & de propreté que de magnificence. Elle m'avoit défendu ajouta-t'il, de recevoir d'autres mets, qui nous venoient tous les jours de la part de quelque personne inconnue; mais j'ai crû qu'elle ne seroit pas fâchée un jour d'avoir reçu quelque chose de ses parens, & la même raison m'a fait accepter du linge fort propre, & d'autres commodités pour l'usage

de sa table & de son lit. Mais, reprit-il, vous devez sçavoir de qui je parle, puis qu'on n'a fait que suivre vos ordres.

Je ne jugeai point à propos de m'ouvrir à un homme de cette trempe; & le priant seulement de faire appeller son Cuifinier, je demandai à celui-ci le nom du maître qui l'employoit. Je ne le connois point; me dit-il: il m'a pris chez un Traiteur où je servois, & m'ayant amené ici, il ne manque point de m'apporter tous les trois jours l'argent nécessaire pour la dépense. Fort bien, répondis-je d'un ton équivoque, le secret est fidèlement gardé. Ils prirent ces deux mots pour une marque d'intelligence & d'approbation. Je les quittai; & me faisant montrer le chemin par le Valet de des Pesses, j'allai droit à la porte de Rose.

Le bruit d'un verrouil que j'entendis tirer pour l'ouvrir, me fit remarquer qu'elle étoit bien défendue. C'étoit à peu près l'heure à laquelle la femme de chambre recevoit le Valet de des Pesses. Elle fut surprise de voir un Ecclésiastique fort difforme, qu'elle ne connoissoit pas; mais entendant parler de moi continuellement, elle ne douta point que je ne fusse le frere de sa maîtresse; & retournant vers elle sans penser à m'introduire ni à me répondre, j'entendis qu'elle lui disoit avec un transport de joye: Ah! Mademoiselle, ce ne peut être que M. le Doyen. Je la suivis au travers d'un antichambre si étroit, qu'il n'en méritoit pas le nom. La chambre, que je parcourus aussi d'un coup d'œil, ressembloit plus à une prison, qu'à l'appartement d'une fille de la condition de Rose, & ne paroissoit nette que par les soins de celles qui l'habitoient. Mais

tous mes regards se réunirent aussi-tôt sur ma chere sœur, à qui la nouvelle d'une arrivée si imprévue avoit fait tomber son ouvrage d'entre les mains. Immobile de joye & de surprise, elle n'eut pas la force de se lever de sa chaise. Elle me regardoit d'un œil languissant, d'où je vis bien-tôt couler un ruisseau de larmes. De mon côté, je pensois moins à lui parler, qu'à considerer l'humiliation où je la voyois réduite. Elle étoit vêtue d'un habit de laine. Ses cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde, étoient sans poudre & sans frisure. Un tablier de toile blanche lui couvroit tout le devant du corps, & la mettoit sur la même ligne que sa servante, qui étoit auprès d'elle avec le même ornement. Si la haine du monde & le mépris des vaines parures l'eussent réduite à cet abaissement, je me serois jetté à ses pieds pour lui rendre tous les honneurs qui sont dus à la perfection de l'Evangile. Autour d'elle, je voyois la matiere de son travail, de la toile, du fil, des aiguilles, des ouvrages commencez, d'autres finis; enfin les armes de la femme forte; Je ne pus résister plus longtemps à ce spectacle.

O! ma chere Rose, ô! sœur trop aimée, m'écriai-je sans ménager mes expressions devant sa femme de chambre: que ne dois-je pas au ciel, qui me fait du moins la grace de vous retrouver dans les exercices de l'honneur & de la vertu! Je n'ignore point vos peines. J'ai reçu votre Lettre, & vous voyez avec quel empressement je vous apporte tous les secours de ma tendresse. Ne rougissez point de votre situation, ajoutai-je en voyant continuer ses pleurs; l'infortune ne fait rien perdre au mérite, & ne sert que de lustre à la vertu. Si vous êtes telle que ces

dehors vous annoncent, ils vous sont plus honorables qu'un faste extérieur, qui peut parer le vice sans être capable de l'embellir.

Elle ouvrit enfin la bouche pour me remercier de la générosité & de la diligence de mes soins. En essuyant ses larmes, je voyois que ses yeux demeuroient baissés ; & soit qu'elle ne tirât point une certaine hardiesse du témoignage de son cœur, soit que l'impression de l'état où je la trouvois fût encore trop puissante, je crus démêler sur son visage quelque chose de sombre & d'embarrassé. Ce n'étoit pas le tems de pénétrer plus loin par des questions indiscrettes. Je lui proposai de quitter sur le champ sa chambre, pour se laisser reconduire dans son Couvent. Elle rejetta cette offre, & je fus satisfait de ses raisons. Après la dureté que l'Abbesse avoit eue pour elle, je ne pouvois exiger qu'elle retournât dans un lieu odieux, d'où elle avoit eu tant d'empressement de sortir, qu'elle avoit pris le parti de faire vendre ses habits, pour satisfaire à l'avarice qui en étoit la passion dominante. Cependant son refus me jettoit dans l'embarras. N'ayant point eu le tems de prendre d'autres mesures, je me crus obligé d'envoyer le Valet de des Pesses au Couvent de... avec ordre d'en obtenir l'entrée pour le jour même, à toute sorte de prix.

Elle fut si frappée de ma précipitation, que levant les yeux avec étonnement, elle me demanda pourquoi je n'avois pas remis au lendemain, ce qui auroit pû s'exécuter plus facilement avec un peu de délai. Elle me força ainsi de lui découvrir une partie de ce que je reservois pour un entretien plus tranquille. Vous ne connoissez, lui dis-je, que la moitié du péril où vous êtes. Le récit que vous m'en

avez



avez fait dans votre Lettre, n'approche point de tout ce que j'ai appris par d'autres voyes. Figurez-vous que votre ruine est conjurée de toutes parts, & que depuis plusieurs semaines il ne se fait pas autour de vous un seul mouvement qui ne vous menace. Ne croyez point que j'exagere, ajoutai-je en voyant sa surprise. Les maisons voisines sont remplies de gens qui vous observent. Celle que vous habitez n'est pas plus sûre. Croirez-vous que vous y avez un Cuisinier placé d'une main étrangère? Que tout ce qu'on vous présente à table vous vient de la générosité de quelque amant inconnu? Que le linge & toutes les commodités dont on vous accorde l'usage, vous est fourni de même par des mystères que je n'ai encore pû pénétrer? Je la regardois en parlant, pour observer dans ses yeux l'impression que ces dernières circonstances y devoient produire. N'y remarquant point l'espèce de trouble qui auroit été capable de confirmer mes défiances: Levéz-vous, repris-je, dans le seul dessein de lui faire hâter son départ, venez vous convaincre par votre propre expérience, que la chambre même que vous croyez si bien fortifiée par vos verrouils, n'est rien moins qu'un azile impénétrable, & que vous êtes environnée d'ennemis qui ne sont pas séparés de vous par l'épaisseur ordinaire d'un mur. Je m'approchai avec elle de la muraille qui étoit commune à la maison voisine, & frappant du bout de ma canne en divers endroits, pour découvrir celui dont Mylord Linck m'avoit parlé, je distinguai en effet si clairement le vuide, qu'à peine me parut-il qu'il restât l'épaisseur de deux doigts à percer. Un mouvement d'indignation que je ne pus retenir, m'y fit porter un coup

de pied assez rude pour l'abattre. La tapisserie qui n'étoit qu'une toile peinte fort légère, n'ayant point résisté, non plus qu'une table qui avoit été appuyée de l'autre côté pour ca- cher le désordre que Linck y avoit fait, nous fumes bien moins surpris de nous trouver de plein pied avec son appartement, que de l'ap- percevoir lui-même dans un fauteuil, d'où il n'eut pas plus de peine à nous voir.

Il accourut aussi-tôt vers nous avec un cri d'admiration & de joye. Son mouvement & ce cri acheverent de causer tant d'épouvante à ma sœur, que je la vis prête à tomber sans connoissance. Linck ne s'en crut que plus au- torisé à traverser la brèche pour lui offrir son secours; & la voyant revenue à elle-même, il se jetta à ses genoux avec les transports in- sensés d'un amant. Il se loua de la fortune, & il s'en plaignit tout à tour. Il accusa Rose, il s'accusa lui-même; il se justifia, & elle aus- si. Il l'accabla de flatteries, de reproches, de plaintes, de protestations & de sermens de l'ai- mer toujours: enfin pendant plus d'un quart d'heure qu'il ne cessa point de parler, il dit mille choses que j'eus peine à comprendre, que peut-être il n'entendoit pas lui-même, & que Rose assurément n'écoutoit point. Je fai- sis l'occasion de l'interrompre pour lui repré- senter avec plus de force que je n'avois fait à Dublin, la témérité & l'indécence de son en- treprise; mais n'ayant encore aucune raison de lui ôter l'espérance, je me tournai aussi-tôt vers ma sœur, à qui je fis valoir en même- temps cette folie même comme le témoignage d'une vive passion. Mylord vous aime tendre- ment, lui dis-je. Il joint à la naissance beau- coup de mérite & de biens; qui vous empêche

D'accepter les offres ? Ce discours étoient rare ; mais Rose, livrée à des chagrins qui avoient une autre source, se délivra de nos importunités par une courtoise réponse. Quelles circonstances, nous dit-elle, pour des propositions qui demandent de la tranquillité de cœur & d'esprit ! Le Valet de des Pesses, qui entra au même moment pour me rendre compte de sa commission, acheva de la soulager. Il me dit à l'oreille, en deux mots, que le Couvent seroit ouvert pour elle aussi-tôt qu'elle y paroîtroit. Je ne pus cacher cette résolution à Linck. Il avoit été moins choqué de ma censure, que réjoui & consolé de l'approbation ouverte que j'avois donné à son amour, & de la réponse même de Rose qu'il n'avoit pas manqué d'interpréter favorablement. Dans cette disposition, je n'attendois de lui que du secours & du zèle pour procurer à ma sœur une retraite plus honorable. Je lui demandai son carrosse ; c'étoit lui proposer d'être le guide de Rose avec moi. Nous laissâmes le Valet de des Pesses pour prendre soin de lui faire porter ce qu'elle laissoit après elle ; & lui ayant fait prendre un habit décent, le seul qui lui restât, nous la conduisîmes droit au Couvent.

Je n'étois guéri que d'une partie de mes inquiétudes, mais c'étoit la plus pressante. Loitz de marquer du mécontentement ou de la défiance, Linck paroissoit charmé de ce que le hasard & mes soins avoient fait pour lui dans cet heureux jour. Il ne laissoit point d'admirer la force dont ma sœur avoit eu besoin pour soutenir une épreuve si glorieuse à sa vertu, & se la représentant sans cesse dans l'état d'où nous l'avions tirée, il me protestoît qu'il avoit trouvé plus de charmes dans ce négli-

ble que dans toutes les parures qui accompagnent la fortune. Il me demanda la permission de lui porter dès le lendemain tous les bijoux de sa Mere, & de la voir tous les jours à la Grille. Je ne la lui refusai point ; mais le conjurant par le désir même que j'avois de lui être utile, de me laisser ménager ses espérances & les miennes, j'obtins de lui à mon tour que ses desirs impatiens seroient réglez par mes conseils. Notre demeure étant dans la même maison, il nous sera aisé, lui dis-je, de nous communiquer nos idées & nos résolutions.

En effet, mon unique vûe, en me logeant avec lui, avoit été de pénétrer plus facilement les siennes. J'appréhendois tout d'un esprit entreprenant ; & si Rose devoit quelque jour être à lui, j'étois résolu que ce fût du moins par des voyes qui lui fissent trouver autant d'honneur que d'avantage dans cette alliance. Il me tarδοit de voir Georges, & de sçavoir de lui-même comment il avoit pû consentir au projet de l'enlèvement. Je n'accusois point Linck de m'en avoir imposé, mais je ne pouvois soupçonner Georges non plus d'avoir sacrifié légèrement l'honneur & le repos de sa sœur. Ces doutes ne pouvoient être éclaircis qu'à la Bastille. Je me hâtai d'y aller avant la fin du jour, & promettant à Linck de le rejoindre à l'heure du souper, je le quittai sous un autre prétexte.

Georges ne s'attendoit point à ma visite. Je le connoissois trop bien pour ne pas m'apercevoir qu'il en ressentit une vive émotion. Cependant, par une fausse affectation de fermeté, que je feignis de ne pas remarquer, il me reçut de l'air du monde le plus libre ; & lorsque je commençai à lui parler, en gemis-

fant, de l'intérêt que j'avois pris à son malheur, il me répondit avec un sourire, qu'il ne falloit pas donner ce nom aux suites d'une affaire d'honneur qui avoit tourné si glorieusement pour son frere & pour lui. Je n'étois pas venu pour combattre de si misérables préjugés. J'accorde, lui dis-je, qu'un accident dont vous n'avez pu vous défendre doit paroître excusable aux yeux du Public ; mais en est-il moins vrai qu'il vous a fait renfermer à la Bastille, & qu'il sera pour long-tems un obstacle invincible à votre fortune ? Je ne parle point de Patrice, qui vient d'épouser la fille unique de Fincer . . . . Il m'interrompt avec surprise, pour me demander l'explication de cette nouvelle. Je la lui donnai en peu de mots. Oui, repris-je ; la faveur du Ciel lui a procuré dans l'espace de quelques semaines un établissement qui ne lui laisse rien à désirer. Mais que ferons-nous de votre sœur, dont vous vous imaginez bien que le sort n'est pas si heureux ? Je n'allai pas plus loin, & fort satisfait qu'il m'eût donné le tems de lui faire une peinture abrégée de la situation de notre Famille, je crus qu'en lui laissant la liberté de parler, il se porteroit de lui-même à me déclarer ses véritables sentimens. J'attendis donc sa réponse en silence, tandis qu'il paroissoit se livrer à mille réflexions sombres, dont tout l'effort qu'il faisoit pour me les déguiser ne m'empêchoit point de lire une partie sur son visage.

Enfin jettant les yeux sur moi ; je félicitai Patrice, me dit-il d'un ton forcé, d'avoir plu à la fille de Fincer, & je crois sa fortune mieux établie avec elle qu'elle ne l'auroit jamais été suivant ses premières vûes. A l'égard

de Rose, reprit-il, je ne sçais si vous avez vu Mylord Linck, & s'il vous a parlé du penchant qu'il a repris pour elle. En me faisant cette question je remarquai qu'il s'efforçoit de découvrir ma pensée dans mes yeux. Je l'ai vu, lui dis-je simplement, & je n'ajoutai rien qui pût l'éclaircir. Il s'aperçut fort bien lui-même que la moitié de mes lumières demeurait cachée au fond de mon cœur. Si vous l'avez vu, répliqua-t'il, en prenant un ton plus ferme, il vous a communiqué son dessein, & puisque vous faites difficulté de m'en parler, je conclus que vous ne l'avez point approuvé. Il m'a révolté moi-même, continua-t'il, je l'aurois rejeté avec indignation, si deux motifs d'une force égale ne m'avoient obligé d'y consentir. Linck n'est venu me le proposer qu'après m'avoir fait avertir par un inconnu, de l'extrémité déplorable où ma sœur étoit réduite, & du refus qu'elle faisoit de recevoir les secours qui lui étoient offerts. J'avoué qu'étant moi-même hors d'état de l'aider, ignorant jusqu'au lieu de sa retraite, sçachant Patrice en Irlande, & doutant que d'un revenu aussi médiocre que le vôtre il pût jamais tirer de quoi réparer nos pertes, j'ai cru toutes sortes de moyens légitimes pour sauver la malheureuse Rose & l'honneur de notre Famille. Encore Linck a-t'il dû vous dire à quelles conditions j'ai voulu qu'il obtînt votre aveu & celui de Patrice. J'ai exigé qu'il entreprît le voyage d'Irlande pour vous le demander. J'ai refusé de m'exprimer nettement dans le billet qu'il m'a arraché. En un mot j'ai fait le tiran; & le consentement même que je n'ai accordé qu'à la nécessité, m'a coûté des larmes. Mais ce motif, qui suffit seul pour

ne purger aux yeux des gens d'honneur, fut extrêmement fortifié par les réflexions que je fis sur un billet que le hazard avoit fait ici tomber entre mes mains. Je l'avois trouvé dans un des livres que Patrice m'envoyoit pour dissiper mon ennui. Il étoit de des Pesses, qui le remercioit ardemment du prix qu'il promettoit à ses services, & qui lui protestoît qu'avec cet éguillon & celui de l'amitié, il étoit capable de tout entreprendre. La nature du service & de la récompense étoit si clairement exprimée, que je ne pus m'y tromper. Votre départ & ma captivité sembloient donner à Patrice un empire absolu sur Rose. Je ne doutai point que son dessein ne fût d'en user pour la faire servir à son propre bonheur ; & dans le désordre de nos affaires, peut-être ne condamnai-je point un traité qui devoit tout à la fois les établir tous deux. J'en parlai même à Patrice, sans lui confesser comment j'étois informé de son projet, & je ne lui fis point d'autre objection que la réputation de Rose, qui me paroissoit difficile à vaincre. Mais si son mauvais sort la condamnoit à se faire quelque violence, je ne balançai point ensuite à souhaiter que ce fût en faveur de Mylord Linck. En supposant de l'égalité de ce côté-là, la naissance & les richesses même lui donnoient tant d'avantage sur son rival, que ma sœur ne pouvoit manquer de sentir cette différence ; & malgré toute sa froideur, que Linck m'avoit confessée lui-même, j'étois persuadé que ce seroit du moins une raison de plus pour la consoler de la nécessité d'être à lui. Et comptez-vous pour rien, ajouta Georges, l'obligation où j'étois de ménager Linck ? Ne pouvoit-il pas exécuter

ter malgré moi ce qu'il faisoit dépendre de mon consentement ? J'avoüe que la générosité fut encore un motif dont je fus touché. Un homme capable de surmonter ses desirs ; à la veille d'une entreprise qui lui assuroit la possession de ce qu'il aime , me parut digne de ma sœur , & propre à faire quelque jour son bonheur. Les dégoûts qui naissent du caprice ou du tempérament , cèdent tôt ou tard à la raison , & le cœur de Rose n'étant prévenu d'aucune autre inclination , je ne doutai pas qu'après avoir épousé Linck , elle ne trouvât bien-tôt de la douceur dans son devoir.

Ce soin de se justifier me fit du moins connoître que Georges faisoit encore quelque cas de mon estime. Je trouvai de la vraisemblance dans ses excuses , & n'y voulant rien mêler qui troublât des commencemens si favorables , je continuai de l'entretenir des services que j'étois résolu de rendre à Linck , & de la situation de ses propres affaires. Il ne voyoit point d'autre jour à se procurer la liberté que par les voies dont Patrice m'avoit rendu compte à Dublin. C'étoit se flâter d'une espérance bien incertaine & bien éloignée ; mais les amis ne cessant point de s'employer pour lui , il ne se regardoit pas du moins comme un homme abandonné. Mr. le Duc de . . . soit par un sentiment d'estime pour la personne & pour notre nom , soit par le mouvement de la passion qu'il conservoit toujours pour Rose , ne s'étoit point relâché de son zèle. Le Roi Jacques avoit fait lui-même des sollicitations fort ardentes à la Cour , & l'on s'étoit assez expliqué pour faire comprendre qu'on ne seroit pas toujours inflexible.

Je me retirai , plus satisfait de ma visite que



je n'avois osé l'espérer , & ravi sur-tout d'avoir évité dans une première entrevûe toutes les discussions qui pouvoient renouveler nos derniers démêlés. J'avois d'autres projets sur Georges ; mais toute mon ardeur présente se rapportant à ma sœur, je ne m'étois hâté de le voir que pour me procurer les éclaircissemens dont je voulois faire usage avec elle. Il étoit trop tard pour retourner au Couvent ; ainsi remettant cette pensée au lendemain , je m'arrêtai à celle de rejoindre Linck que je croyois dans l'impatience de me revoir.

Elle étoit vive en effet, mais je ne m'en serois jamais imaginé la cause. Linck m'attendoit avec tous les transports de la fureur , & je ne fus peut-être redevable qu'à ma profession d'un reste de ménagement qu'il garda encore à mon arrivée. Ses yeux étoient étincelans , & dans la confusion de mille reproches qu'il auroit voulu me faire à la fois , il ne trouvoit point de termes pour s'exprimer. J'eus pitié de son trouble , & ne me défiant point encore de la part que j'y avois , je m'approchai de lui, pour sçavoir ce qui l'agitoit. Il me repoussa brusquement. Traître, me dit-il, votre habit vous met à couvert de mon ressentiment ; mais j'aurai la satisfaction de publier votre lâcheté & votre perfidie. La surprise où me jetta cet outrage lui auroit fait ouvrir les yeux tout d'un coup sur son injustice, s'il eût été capable d'un moment de réflexion : mais continuant de me traiter avec le dernier emportement, ce ne fut qu'à la longue , & après quantité de discours interrompus, que je crus l'entendre. En revenant du Couvent de Rose, il avoit appris du Laquais, qu'il avoit chargé de me suivre, & devant lequel je m'étois en-

tretenu sans précaution avec le Valet de des Pesses, qu'on avoit eu pour un autre des complaisances & des facilités qu'on n'avoit pas pour lui. La maniere tendre & familiere dont j'avois demandé des nouvelles de cet ancien Ami, & la reconnoissance que j'avois marquée pour son zèle, avoit passé dans l'esprit de Linck pour une préférence que je donnois à son Rival; il ne connoissoit des Pesses que de nom, mais dans l'ancienne liaison qu'il avoit eüe avec Georges, il n'avoit pû ignorer nos premiers projets d'établissement pour ma sœur. Il sçavoit même que des Pesses avoit été autorisé de mon suffrage; & conciliant toutes ces idées avec le récit de son Laquais, & le témoignage même de ses yeux, il s'étoit persuadé que mon dessein étoit de le tromper. Tout le reste de ma conduite avoit été expliqué suivant cette prévention. Les civilités qu'il avoit reçues de mon frere à Dublin, les esperances que je lui avois données sur la route, la chaleur même avec laquelle j'avois pris ses interêts à Paris, passerent pour autant d'artifices, par lesquels j'avois cherché à rompre ses vûes, & à m'assurer le tems de mettre Rose hors de ses atteintes. Dans un naturel aussi impétueux que le sien, la jalousie & la honte s'étoient converties en rage: il ne parloit que de vengeance, & des Pesses devoit être sa premiere victime.

Cependant la douceur avec laquelle je m'efforçai de l'appaier, & les sermens dont j'accompagnai mes protestations de droiture, commençoient à faire quelque impression sur lui; mais m'ayant proposé d'engager donc ma parole que des Pesses lui seroit absolument sacrifié, ma réponse ralluma toute sa fureur. Il

y auroit de l'injustice, lui dis-je, à disposer du cœur de Rose sans lui donner quelque connoissance de ce traité. Ce que je vous promets sans restriction, ajoutai-je, c'est d'applaudir à son choix s'il se déclare pour vous, & de continuer comme-j'ai fait jusqu'à présent de vous servir de bonne foi. Il crut voir dans le tour de ces paroles un nouveau déguisement qui renouvela tous ses transports. Ce fut dans cette violente agitation que n'étant plus le maître de son propre secret, il me déclara d'un air moqueur, qu'il me feroit repentir quelque jour de l'avoir trahi, & que les mesures qu'il avoit prises étoient moins sujettes à le tromper que moi. Cette menace me frappa moins que l'obstination qu'il eut à se renfermer dans une chambre voisine, dont toutes mes instances ne purent me faire ouvrir l'entrée. Je continuai quelque tems d'employer les civilités & les prières. Enfin picqué à mort tout d'un procédé si brusque, je pris le parti de me retirer.

Sa menace, qui ne m'avoit pas plus étonné d'abord que les autres circonstances d'une scène si chagrinante, me revint aussitôt à l'esprit avec d'autres couleurs. Que devois-je entendre par ces mesures sur lesquelles il faisoit plus de fond que sur moi ? N'avois-je pas tout à craindre d'un homme si violent ? & celui qui avoit été capable de vouloir enlever ma sœur, ne l'étoit-il pas de renouveler un projet auquel il n'auroit pas renoncé, après tout, s'il n'eût compté de réussir par une autre voye ? Il ne se trompoit pas sans doute lorsqu'il m'accusoit d'avoir ménagé ses emportemens, pour me donner le tems de dérober Rose à ses entreprises ; mais s'attendoit-il qu'en faisant avec

lui le voyage de France, je dûtse la lui remettre entre les mains malgré elle, ou me rejoindre à lui peut-être, pour favoriser autrement ses violences? Quand sa jalousie auroit pu s'allarmer de la considération que j'avois marquée imprudemment pour des Pesses, ne devoit-il pas être satisfait de mes explications, & me croire sincere du moins lorsque je faisois tout dépendre du choix de ma sœur? Ce n'est point un honnête homme, disois-je, qui veut devoir ses droits sur le cœur d'une femme à la force ou à l'artifice. D'ailleurs, quel caractère! Quelle brutalité! Quelle bizarrerie! Forcerai-je une fille de la douceur de Rose, de recevoir un mari si emporté? Il l'enlèvera: mais qu'ai-je à craindre? N'est-elle pas à couvert de toutes ses entreprises, & ne puis-je pas les prévenir encore mieux en la faisant partir incessamment pour l'Irlande, où son frere est en état de la défendre? Il ne la verra plus, ajoutai-je, je reprends demain avec elle le chemin de Kiflerine.

: Cette résolution, à laquelle je me crus arrêté d'une manière inébranlable, me fit penser dès mon reveil aux préparatifs de notre départ. Mais j'appris pour première nouvelle, que Lynch plus actif que moi, étoit sorti de la Maison à la pointe du jour, & qu'il avoit fait emporter tous ses équipages avec lui. Quoique la retraite de ma sœur ne me parût point exposée à ses insultes, j'abandonnai tout autre soin pour m'y rendre. Il pouvoit s'être proposé de la voir avant moi, & de lui inspirer quelque idée qui me fît trouver de la résistance à l'exécution des miennes. D'ailleurs cette démarche précipitée confirmant tous mes soupçons, je ne croyois pas pouvoir m'éloigner trop tôt de Paris, & je voulois disposer Rose à

prendre la poste avec moi dès le même jour.

Il étoit environ neuf heures du matin. J'arrivai au Couvent l'esprit plein du nouveau voyage que j'allois entreprendre ; car étant fixé à ce dessein, il importoit si peu que je pénétrasse plus loin dans les affaires de Rose, que j'avois pris le parti de ne plus m'en occuper. Elle vint à la grille. Je lui trouvai un air de satisfaction, qu'elle n'avoit point la veille. Sans perdre le tems à des questions inutiles, je lui dis que m'étant aperçu qu'elle n'avoit point de goût pour Mylord Linch, & mille raisons me faisant craindre qu'elle ne fût point en sûreté à Paris tant qu'elle refuseroit de l'épouser, j'étois résolu de la conduire en Irlande, où elle meneroit une vie plus agréable auprès de Patrice. Le changement de son visage me fit juger tout d'un coup que cette proposition la chagrinait. Cependant n'osant la combattre de front, elle prit occasion du nom de Patrice pour me faire un reproche de ne lui avoir point encore appris de ses nouvelles. Il étoit vrai que dans le peu de tems que j'avois passé la veille avec elle, & troublé par l'arrivée imprévue de Linch, je ne lui avois point parlé de son frere. Je me hâtai de lui dire que je l'avois laissé dans une ardeur extrême de la revoir, & qu'elle le trouveroit heureusement marié avec la fille de Fincer. Ce fut ici que les sentimens de Rose ne purent se déguiser. Elle me regarda avec une vive émotion. Marié ! me dit-elle. Ne me trompez-vous pas ? Je lui racontai quelques circonstances qui ne lui permirent plus d'en douter ; mais ce que je croyois propre à lui inspirer de la joye, ne lui causa qu'une vive douleur, dont elle n'eut pas même la force de retenir les marques. Hélas ! me dit-elle, voilà donc le fond que nous avons à faire sur les sermens des hom-

mes? Non, ajouta-t-elle, je n'aurois pas été Patrice capable de cette perfidie.

Un dépit si vif, excité par l'intérêt d'autrui, m'aprit quelle seroit la délicatesse de Rose pour les siens. Je me rappelai la liaison que Patrice lui avoit fait former avec Mlle. de L...; mais une connoissance de quelques momens n'ayant pu faire naître une amitié assez forte pour lui causer le trouble où je la voyois, je conclus que ce qui paroissoit un témoignage de compassion pour le sort d'une autre, en étoit un d'inquiétude qui lui échappoit pour le sien. Ma curiosité me fit oublier que je ne devois l'entretenir que de notre voyage. Hé! pourquoi, lui dis-je, condamnez-vous Patrice de s'être rendu aux offres d'une femme aimable, aux instances de ses amis, & à la nécessité même de nos affaires, qui lui a fait une loi de ce qui méritoit d'être recherché avec tous ses délices? Vous qui lui en faites un reproche, sçavez-vous que vous avez contribué plus que tous le reste au vertueux effort qu'il a fait sur lui-même, & que je ne serois pas ici avec les secours que je vous apporte, si sa tendresse pour vous ne lui avoit fait prendre cette unique voye de vous secourir? Que me dites-vous, interrompit-elle avec une nouvelle agitation? Ah! je comprends qu'il s'est rendu malheureux. Je le connois. Il est impossible qu'avec une passion telle qu'il la ressentoit à son départ, il ait pu résister volontairement au penchant de son cœur. Que je suis à plaindre! Il me reprochera quelque jour son malheur. Et n'est-ce pas moi seule aussi qu'il doit en accuser?

La chaleur avec laquelle elle s'exprimoit me causa un étonnement dont j'avois peine à revenir. Je ne l'aurois pas crüe capable de ce transport. Toutes ces idées ne s'accordoient pas non

plus avec les miennes. Je l'arrêtai par un regard ferme & sévère : Quoi donc ! lui dis-je d'un ton qui ne l'étoit pas moins , l'esprit d'égarement & de corruption s'est-il emparé de toute ma famille ? Que veulent dire ces maximes insensées qui représentent une frivole passion comme un obstacle invincible , & le malheur comme inséparable de la vertu ? Est-ce vous , Rose , qui vous êtes laissée séduire par de si horribles principes ? Voilà donc le progrès que vous avez fait dans les voyes de la Religion depuis que vous vous êtes éloignée de mes yeux ? Elle parut plus affligée qu'abatue de ce reproche. Ah ! mon frere , me dit-elle avec douceur , vous ne vous imaginerez jamais ce qu'il en coûte à un cœur tendre qui est réduit à combattre ses plus chères inclinations. Non, repris-je impatientement ; mais vous qui paroissez le savoir , où l'avez-vous appris ? Cette question la rendit muette. J'eus pitié de son embarras , & n'espérant point qu'elle se portât d'elle-même à me confier les secrets de son cœur , j'aurois repris la résolution dans laquelle j'étois venu de ne pas la presser avant notre départ , si le hazard ne m'eût offert une occasion que je ne desirois pas. On lui remit en ma présence une lettre , dont on lui dit qu'on attendoit la réponse. Sa rougeur la trahit. Elle paroissoit balancer quel ordre elle devoit donner au Porteur. Son silence ne finissoit point. Enfin je la délivrai d'un si cruel embarras , en disant moi-même à ce garçon qu'il pouvoit attendre à la porte du Parloir.

C'étoit sortir d'un trouble pour retomber dans un autre. Sa confusion paroissant augmenter lors qu'elle se retrouva seule avec moi , je n'eus pas la dureté de prolonger trop longtemps cette scene. Je pris un air plus doux pour

la soulager. J'observe avec joye, ma chere Rose, que votre cœur ne connoît pas encore l'artifice. Mais seriez-vous si déconcertée, si vous n'aviez rien à vous reprocher? Ah! non, interrompit-elle; le Ciel qui est témoin de tous mes sentimens, sçait que je ne me suis rien permis qui l'offense. Levons le voile, repris-je; Patrice, qui connoît la tendresse de mon affection, n'a pas jugé qu'en faisant le voyage de France je dusse ignorer ce que vous lui avez confié. J'ai appris de sa bouche tout ce qui s'est passé avant son départ. Vous seroit-il arrivé depuis ce tems-là quelque chose que vous ayez honte de me communiquer?

Ce doute, que je témoignai exprès pour l'exciter, produisit tout l'effet que j'en avois attendu. Si Patrice vous a fait un récit fidèle, se hâta-t-elle de répliquer, vous n'avez rien appris qui soit propre à me causer de la honte, & je me garderai bien de m'exposer jamais à ce reproche. Mais je confesse, ajouta-t-elle en rougissant de nouveau, que je n'ai pû me défendre de quelque estime pour un homme qui me paroît digne de ce sentiment. Lisez la Lettre que je reçus hier de lui, continua-t-elle en la tirant de sa poche. Je ne ferai pas plus de difficulté de vous laisser lire celle que je viens de recevoir, & je veux que vous l'ouvriez vous-même; mais vous ne me soupçonnerez pas du moindre déguisement, lorsque je vous fais commencer par la première. Recevoir des Lettres, murmurai-je en la prenant, les lire, les garder si soigneusement, c'est avoir déjà fait beaucoup de chemin. Je ne laissai pas de commencer cette curieuse lecture. On la prioit de juger des peines d'un trop long silence par la force d'une passion qui n'avoit jamais en



d'exemple. On faisoit valoir tout ce qu'on avoit pris sur soi-même pour ne pas la troubler par des Lettres, dans un tems où le parti qu'elle avoit pris de ne voir personne, avoit fait craindre de blesser quelque bienséance, ou d'allarmer sa sagesse ; mais incapable aussi de la perdre de vûe un seul moment, on confessoit qu'on n'avoit pas laissé passer de jour sans s'informer de tout ce qui appartenoit à sa santé & à son repos, & que pour rendre sa retraite plus sûre & plus tranquille, on avoit pris avec son hôte des mesures qui paroissent avoir heureusement réussi. Voilà sans doute, interrompis-je, le Parent, le Cuisinier, & tout ce que je me persuade aisément que vous avez pu ignorer. Mais lisons, ajoutai-je en m'apercevant qu'elle étoit flattée de cette remarque. Apprenant, lui disoit-on, que j'étois arrivé à Paris, & que je l'avois engagée à retourner au Couvent, on s'imaginoit bien que le dérangement de notre fortune pouvoit avoir eu part à cette résolution ; & désormais qu'étant avec elle, ma présence arrêteroit les mauvaises interprétations, on la prioit de m'engager à prendre la maison qu'on lui avoit proposé mal-à-propos dans un autre tems, où l'on confessoit que sa sagesse avoit dû la lui faire refuser. On promettoit que nous y serions dans l'abondance de tout ce qui est convenable à d'honnêtes gens, & que la main d'où nous viendrait cette libéralité ne seroit jamais connue du public. Enfin l'on demandoit deux mots de réponse, qui devoient être suivis, au même moment, de l'exécution de tous ces offres.

Je ne puis disconvenir, dis-je à Rose, que ce procédé ne soit d'un galant homme, & d'un amant libéral & respectueux. Vous êtes par-

venue sans doute à le connoître depuis le départ de Patrice ? Non, me dit-elle. Sans répondre à toutes ses Lettres, je lui ai fait dire mille fois par ceux de qui je les recevois, que je ne pouvois souffrir honorablement les soins d'un Inconnu ; & c'étoit la seule espérance d'y voir enfin son nom, qui me les faisoit ouvrir. Il m'a pressée de consentir à ses visites : j'aurois pû tirer son secret de lui-même, ou le faire tirer adroitement de ses gens ; mais les loix que je me suis imposées, m'ont toujours retenuë.

J'avouë qu'une aventure si étrange ne me causant pas moins d'étonnement que d'inquiétude, j'étois embarrassé moi-même à lui donner les conseils qu'elle sembloit me demander. Je panchai un moment à rompre tout d'un coup cet entretien, & à faire valoir brusquement mon autorité, pour lui faire reprendre sur le champ la route d'Irlande. Mais je commençois à craindre avec raison d'y trouver de la résistance. D'ailleurs je ne dissimulerais pas, que soit par un mouvement de tendresse naturelle, qui me faisoit souhaiter que son cœur fût satisfait, soit par l'idée que son inclination & son estime me faisoient prendre de son Amant, je me sentoís si bien disposé pour cet inconnu, que j'aurois désiré du moins de le voir & d'aprofondir la vérité de ses sentimens. Enfin, n'osant m'arrêter à rien sans de nouvelles lumières, je demandai en grace à ma sœur de me raconter toute la suite de cette intrigue depuis son origine. Je reconnois, lui dis-je, que lorsque la bienfaisance & les égards raisonnables de l'intérêt s'accordent avec l'inclination du cœur, un penchant de cette nature peut mériter quelque indulgence. Mais ce n'est pas vous

qu'il en faut croire. On s'aveugle trop aisément sur ses propres desirs. si vous me connoissez de la tendresse pour ma famille, de la discrétion, du zèle pour vos vrais intérêts, ne craignez point de me repeter ce que vous avez découvert à Patrice, & laissez-moi juger sans prévention de tout ce que la votre a pu vous déguiser.

Elle me recommença son histoire, depuis nos premiers différends. Je lui trouvai jusques dans les moindres détails cet air de franchise que l'artifice ne sçauroit contrefaire. La naissance de son inclination, sa durée & ses progrès, son aversion pour le Duc... son indifférence pour des Pesses, son dégoût pour Linch; tout fut expliqué avec la même candeur. Je l'arrêtois quelquefois, pour l'interroger sur une circonstance obscure, ou plus importante qu'elle paroïssoit ne se le figurer; elle me satisfaisoit aussi-tôt par une réponse simple & ingénue. Heureux naturel! disois-je intérieurement; & quel seroit le crime de celui qui raviroit un cœur si honnête, à la vertu! Enfin lors qu'elle fut arrivée au voyage de Patrice, & qu'elle sembloit vouloir passer sur tout ce qu'elle m'avoit marqué dans sa Lettre, je lui demandai si elle n'avoit rien sçu du démêlé de son frere avec un Emissaire de son Inconnu, & ce qu'elle avoit pensé de cette aventure. Vous me rappelez, reprit-elle, une des plus tristes circonstances de ma vie. Je ne fus informée de cet accident, que plusieurs jours après le départ de mon frere. L'Inconnu, puisque vous lui donnez ce nom, laissa passer tout cet intervalle sans renouveler ses attentions ordinaires. Je ne vous dirai pas que je fus insensible à cette aparence de froideur ou

d'oubli; mais j'étois troublée d'une inquiétude encore plus cruelle. Après la confidence que j'avois faite à Patrice, je me figurai qu'avec quelque précaution qu'il m'eût caché son ressentiment, il en avoit assez conçu pour se porter à quelque résolution violente, dont le silence de l'Inconnu pouvoit être l'effet. Je fus long-tems incertaine & tremblante dans cette idée, jusqu'à ce que je reçus une de ses Lettres, où il me faisoit naturellement le récit de ce qui étoit arrivé à la mienne. La même raison, me disoit-il, qui ne lui permettoit point encore de s'ouvrir à moi, l'avoit empêché de rechercher la connoissance de Patrice, malgré le penchant qu'il se sentoit à l'aimer. Elle l'avoit forcé aussi de tenir ses sentimens renfermez, aussi long-tems qu'il pouvoit craindre de les trahir par quelque indiscretion; mais je n'en devois être que plus sûre de leur innocence, ajoutoit-il, lors qu'il me faisoit librement des aveus de cette nature. Ce fut alors néanmoins que je refusai absolument de lui répondre. J'avois peine à concevoir qu'il eût pû négliger une si heureuse occasion de faire approuver ses sentimens à mon frere; & j'augurai mal de toutes ces raisons mystérieuses qu'il n'avoit osé confier à un honnête homme. Cependant, ajouta, Rose, mais d'une voix moins ferme, & en baissant les yeux, sa constance, son désintéressement, le renouvellement continuel de ses sermens & de ses plaintes, ma foiblesse, si vous le voulez, me firent renaître insensiblement d'autres idées.

L'attention extrême avec laquelle je l'écoutois, me fit saisir le changement qui s'étoit fait sur son visage; & voyant qu'elle continuoît d'hésiter, je ne doutai pas qu'elle n'eût sur le

bord des lèvres quelque circonstance dont l'aveu lui coûtoit. Votre confiance me charme, lui dis-je aussi-tôt pour l'encourager : continuez, ma chère Rose, ne me déguisez rien. Hélas ! reprit-elle, dois-je vous le confesser ? & que penserez-vous de ma conduite, si vous me rendez assez de justice pour vous fier du moins à mes sentimens ? Quand la dureté de l'Abbesse, que je n'attribuë, pour vous découvrir mes soupçons, qu'aux pratiques secrètes & aux malheureuses vûës de Mr. le Duc de.... m'eût forcée de penser au misérable azile où vous m'avez trouvée ; au milieu de mes peines & dans l'amertume de mon cœur, je ne pûs me refuser la consolation d'apprendre une partie de mon dessein à cet Inconnu, dont j'ignore encore quel jugement vous portez. J'avois reçu une de ses lettres, où les témoignages de son amour étoient renouvellez dans les termes les plus tendres. Je pris la plume en tremblant, & suivant le mouvement de mon cœur je lui écrivis, que des raisons pressantes m'obligeoient de changer de situation jusqu'au retour de mon frere ; que je croyois devoir cet avis à son attachement, pour lui épargner des recherches inutiles ; qu'étant résoluë de ne souffrir dans cet intervalle, ni la vûë, ni les lettres de personne, il devoit s'attendre que je serois encore plus inflexible pour lui ; que je lui permettois néanmoins d'expliquer cette distinction à son avantage, que je ne lui défendois pas même de s'informer secretement de la conduite que j'allois tenir, parce que j'étois bien aise de conserver son estime ; que si étant tel qu'il s'efforçoit de me le persuader, il s'ouvroit tôt ou tard à mes freres, il trouveroit mon cœur

déclaré pour lui ; mais qu'après cet aveu , auquel je voulois bien ajouter la promesse qu'il me demandoit si instamment de ne m'engager à personne , il devoit faire autant de fond sur ma bonne foi que j'en faisois sur la sienne , & se contenir dans des bornes qui serviroient de règle à la durée de mes sentimens. Je ne sçai , continua-t'elle avec un regard timide , si vous ne condamnez pas cette lettre. Je quittai le Couvent un quart d'heure après l'avoir écrite. Il a observé si fidèlement mes ordres , que j'ai douté quelquefois s'il continuoit de m'aimer , ou s'il avoit découvert ma retraite. Mais sa lettre , que je reçus hier au moment que je vous quittai , vous fait voir qu'il est toujours le même ; & je n'ai pas de peine à croire que c'est lui qui a trompé mon Hôte sous le nom d'un parent de notre famille. C'est lui , j'en suis sûre , ajouta-t'elle , car tous mes autres persécuteurs ne sont point capables de tant de désintéressement & de discrétion.

Elle vouloit continuer de m'apprendre ce qu'elle avoit eu à souffrir de Mr. le Duc de .... & de ses autres Amans ; mais trouvant ce détail inutile à toutes les idées qui m'occupoient , je l'interrompis. La force de son inclination avoit tellement éclaté dans toutes les circonstances de son récit , que je ne pensai point à lui représenter qu'une fille doit être en garde contre les foiblesses de son cœur. Il étoit décidé qu'elle aimoit passionnement son Inconnu. Cependant sa lettre m'avoit laissé un trouble & un mécontentement que je voulus lui faire sentir. Je lui coupai la parole lorsqu'elle paroissoit s'applaudir d'être comme échappée à mes reproches. Arrêtez , arrêtez , lui dis-je tristement ; & si je loue votre sincérité ,

ne vous imaginez point que j'approuve vos fautes. Cette lettre est une témérité que je ne puis vous pardonner. Avez-vous compris à quoi vous vous engagiez ? Une fille de votre âge promet-elle sa foi & sa main au hazard ? Donne-t'elle ainsi l'exclusion à tout ce que la sagesse & l'honneur peuvent lui proposer par la bouche de ses parens ? Eh ! que seroit-ce si vous veniez à découvrir dans votre Inconnu un homme indigne de vous ? En un mot quel a pû être le sens de votre promesse ? De vous revolter apparemment contre toutes les propositions d'établissement que vous recevriez de vos freres, & de vous livrer quelque jour malgré eux aux empressements d'un homme dont vous ne connoissez la bonne foi que sur son propre témoignage ? Mais lisons la seconde Lettre, repris-je avec plus de chaleur, & dévoilons à toutes sortes de prix un mystere qui commence sérieusement à m'allarmer. J'avois pris cette Lettre, qu'une curiosité plus pressante ne m'avoit pas encore permis d'ouvrir. Elle contenoit, comme la premiere, de vives protestations de tendresse, avec des marques d'impatience pour la réponse qu'on attendoit. Mais on ajoutoit que si je faisois quelque difficulté de me fier aux offres d'un Inconnu, on m'offroit de me faire compter, à mon choix, ou douze mille francs pour chaque année, à commencer de ce jour même, ou mille francs au commencement de chaque mois, sans autre condition que de m'engager à ne pas disposer de ma sœur, jusqu'au moment où l'on se promettoit de la rendre plus riche & plus heureuse.

« C'en est trop, m'écriai-je avec une espece d'indignation, des secrets qu'on rougit d'a-

vouer me sont suspects, & des liberalitez qui mènent à un but si incertain, ne peuvent partir d'une source sans reproche. Je me levai dans le même mouvement, & faisant entrer le Messager qui attendoit toujours à la porte, je lui dis sans consulter Rose : Retournez à votre maître. Rapportez - lui que vous avez trouvé avec Mademoiselle de..... le Doyen de Killerine son frere aîné & son tuteur. Puisqu'il vous a mis dans le secret de ses affaires, chargez-vous de lui dire que je suis homme de qualité, Prêtre, & honnête homme. S'il me juge digne de sa confiance sous l'un ou l'autre de ces titres, je suis prêt à l'entendre, dans quelque lieu qu'il lui plaise de m'indiquer. S'il me la refuse, déclarez lui que je pars demain pour l'Irlande avec ma sœur. J'attens ici sa réponse.

Rose, vers laquelle je me tournai aussi-tôt, sembloit regretter que je n'eusse pas permis au Messager de répliquer, & que n'ayant pas elle-même ouvert la bouche, il pût rapporter à son maître qu'elle paroïssoit avoir eu part à une commission si dure. Elle me confessa néanmoins qu'elle étoit ravie au fond du cœur de se voir si proche de l'éclaircissement qu'elle avoit toujours désiré. Elle se flattoit que son amant consentiroit à tout plutôt que de la perdre ; & n'ayant jamais attribué le mystère de sa conduite qu'à quelqu'embarras de fortune, ou à quelque considération de famille, elle craignoit peu d'approfondir des obstacles qui n'étoient point capables de la rebuter. Il se passa plus d'une heure, que j'employai à fortifier sa vertu contre toutes sortes d'épreuves. Enfin le Messager parut à la porte du Parloir, avec un carrosse de remise où il me



me pria de monter. Il avoit un nouveau billet pour Rose. Les circonstances m'obligeoient de le lire. C'étoient les plaintes d'un homme embarrassé , qui mettoit toute sa confiance , disoit-il , dans la droiture de son cœur & dans la bonté de sa Maîtresse. Rose en fut émue jusqu'à pâlir , & me voyant prêt à la quitter , elle me conjura la larme à l'œil de me souvenir de la tendresse que j'avois toujours eue pour elle.

Je m'abandonnai au Messager , dont la physionomie me paroissoit au-dessus de la condition servile. Il me déclara volontairement qu'il avoit ordre de me conduire aux Chartreux , où son maître , me dit-il , m'attendoit dans le Cloître. Tout lieu m'étoit indifférent. J'emportoïis un reste d'émotion qui ne se rallentit point sur la route. En arrivant aux Chartreux , mon guide me montra le Cloître où j'étois attendu.

J'y trouvai en effet un homme seul , qui s'avança vers moi lorsqu'il me vit paroître. Ayant eu le tems de l'observer à mesure qu'il s'aprochoit , je fus frappé de son port & de sa figure. Il ne portoit pas plus de vingt-sept ou vingt-huit ans sur son visage. Sa taille étoit libre & majestueuse , sa démarche noble , sa physionomie intéressante , le teint coloré , & l'œil gracieux & ouvert , quoiqu'un peu abattu par quelques traces de tristesse. Il étoit mis simplement ; mais avec le goût & la finesse qui annoncent une personne de distinction. Je souhaitai malgré mon chagrin , que ce fût l'amant de Rose , & que son caractère répondît à de si belles apparences.

C'étoit lui-même. L'air respectueux dont il m'aborda , me le fit connoître autant que

les premières ouvertures. Si je parle au Doyen de Killerine, me dit-il, je suis devant mon Juge ; & je dois chercher à me le rendre favorable. Je lui répondis d'un ton modeste, que la probité & l'honneur étant mes règles, nous ne pouvions être fort opposés de sentimens, s'il les avoit dans le cœur comme je les voyois peintes dans toute sa figure. Hélas ! répliqua-t'il, vous ne me trouverez jamais foible de ce côté-là ; mais qui m'assure que vous aurez autant de bonté, que je vous promets de droiture ? Cependant vous ne devez point vous attendre, continua-t'il, en se mettant en marche pour nous promener, que je commence par de longues protestations de bonne foi, lorsque vous en recevez un témoignage si clair dans la soumission que je marque ici pour vos volontés. Vous triomphez d'une résolution dans laquelle je m'étois confirmé depuis près d'un an. Que n'auriez-vous pas obtenu par les menaces toutes puissantes que vous avez employées ? Ecoutez-moi sans m'interrompre ; & n'ayez d'indulgence qu'autant que vous me trouverez de sincérité.

Mon nom est le Comte de S..... J'ai vingt mille écus de rente, de la réputation dans le monde, & la jeunesse que vous me voyez. Je n'étois pas né pour être si riche. Troisième fils d'une Maison plus noble qu'opulente, la fortune ne m'offroit point d'autre parti que les armes ; & je l'ai suivi dans ma première jeunesse. Un heureux hyver me valut l'estime d'une vieille Veuve, à qui son mari, qui s'étoit enrichi dans les affaires, avoit laissé tout son bien. Elle me demanda mon cœur au même prix. Les instances de ma Famille me firent surmonter mes repugnances. Je l'épou-

fait ; & le même contrat par lequel je lui fis le sacrifice de mes plus belles années , me rendit le maître de tout le bien qu'elle possédoit. Mais j'ai tiré peu de satisfaction de mes richesses. J'avois besoin d'être heureux par le cœur. J'ai conçu que pour le devenir , il me falloit tôt ou tard une femme jeune & aimable dont je pusse faire le bonheur à mon tour , au prix , s'il le faut , de toute la fortune que je dois à l'amour. J'ai vu votre charmante sœur. Elle m'a inspiré tous les sentimens qui sont nécessaires à la douceur de ma vie. J'ai cherché à les lui faire connoître , & à mériter les siens. J'ai travaillé à l'attendrir par toutes les voyes de la sincérité & de l'honneur. Je me suis efforcé de la toucher par mes plaintes , de la persuader par mes sermens ; je lui ai offert tout mon bien , à elle , à sa famille. Je la presse actuellement d'en accepter du moins une partie médiocre pour son usage & pour le votre. Je suis tout à elle , à vous , à tout ce qui vous appartient. Je demande qu'on me croye sincere , qu'on prenne confiance à mon honneur & à ma tendresse , que la belle Rose accepte mon cœur ; & qu'elle m'engage le sien. Est-ce violer les droits ou passer les bornes ? Cependant elle a rejeté toutes mes offres. Elle n'a voulu rien entendre , ni rien promettre. Elle m'a fait valoir l'autorité de ses freres , à qui elle a toujours exigé que mes sentimens & mes vûes fussent déclarées. J'avoué que cette condition m'a causé de l'embarras. Mais vous les sçavez enfin. Jugez entre nous , mon cher Doyen , ajouta-t'il , en prenant tendrement mes mains ; & décidez avec bonté de tout le bonheur de ma vie.

Je le regardois avec étonnement ; & ne vo-

yant dans son discours, que ce que le sens naturel des termes paroïssoit m'offrir, j'étois agréablement surpris de trouver son Histoire si courte, & le fond de ses peines si léger. Voilà un amant bien modeste & bien timide, me disois-je à moi-même ; car avec sa naissance, son âge, sa figure, & un bien si considérable, comment a-t'il pû craindre de s'ouvrir à Patrice, à moi, à tous ceux qui souhaitent le bonheur & l'établissement de Rose ? Il n'ignore pas même qu'il en est aimé ; & cette seule pensée ne devoit-elle pas lui donner plus de hardiesse ? Enfin ne trouvant dans toute cette aventure qu'un sujet de joye, & des raisons d'estime pour deux amans si réservés, je ne balançai point à lui faire une réponse conforme à mes idées. J'admire votre retenuë, lui dis-je ; & je félicite ma sœur de vous avoir inspiré des sentimens si tendres. Elle est sans biens ; mais vous ne vous trompés point en lui croyant de la naissance & du mérite. Je conçois qu'un amant riche & généreux, peut trouver de la douceur à faire la fortune de ce qu'il aime. Nous nous connoîtrons mieux, ajoutai-je, désormais que nous nous verrons plus librement. N'appréhendez plus d'obstacle ; & comptez qu'une inclination si honorable pour ma sœur, sera approuvée de toute sa famille.

Il baïsa ma main dans le transport de sa joye. Le mien étoit presque égal. Qui empêche, repris-je, que je n'aille dès ce moment vous présenter moi-même à ma sœur ? Oui, me dit-il ardemment ; il suffira que personne ne soit informé de mon nom. Le secret peut demeurer entre nous, je vous réponds du guide qui vous a conduit ici. Vous l'avez pris pour un domestique ; mais c'est le meilleur de mes

amis, qui est dans la confidence du mystère ; & qui s'est offert à ce déguisement pour me servir. Ce secret qu'il paroïssoit encore désirer, me parut un soin fort inutile. Comme je lui expliquois ma pensée ; O ciel ! interrompit-il en se troublant, ne m'auriez-vous pas entendu ! Quoi donc ? lui dis-je avec quelques marques d'étonnement. Hélas ! reprit-il, ne vous ai-je pas dit que je suis marié, & que ma femme n'est pas morte ?

Nous nous étions arrêtés. Un dénouement si imprévu, me fit baisser la tête, pour cacher ma surprise & ma rougeur. Assurément, répondis-je, vous ne m'aviez pas fait comprendre que votre femme fût vivante. Voilà une franchise à laquelle je ne m'attendois point ; & que je ne vous aurois pas pressé d'avoir pour moi, si j'eusse pu m'en défier. Cependant je la louë ; & je serai fidèle à la discretion que je vous ai promise. Je conçois à présent, continuai-je, en relevant les yeux pour observer sa contenance, d'où venoit la peine que vous aviez à vous ouvrir à mon frere ; mais je ne démêle pas si bien quelles sont vos vûes dans les confidences que vous me faites. Me croiriez-vous capable de favoriser.... N'achevez pas, interrompit-il avec transport ; ne joignez pas à la douleur que j'ai de perdre si-tôt mes esperances, celle de m'entendre soupçonner d'une infamie. Le Ciel dont je ne crains pas d'attester la verité, voit au fond de mon cœur, que je n'ai rien à me reprocher. Mais pourquoi m'avez-vous interrompu, ajouta-t'il, en reprenant un ton affectueux ? Vous m'avez promis une attention dont vous vous êtes lassé. Je ne faisois qu'entrer dans les explications pour lesquelles vous êtes venu. Ecoutez-moi ;

& ne me condamnez pas du moins sans m'avoir entendu.

Je me composai assez pour lui accorder toute l'attention qu'il me demandoit. Il est donc vrai, reprit-il, comme je vous l'ai confessé, que je suis engagé dans de malheureuses chaînes, mais je ne les porterai pas jusqu'au tombeau. En gémissant de la rigueur de mon sort, je ne puis m'en plaindre au Ciel, qui le fera servir à m'en assurer un plus heureux. Madame de S... est mourante ; son âge & ses maladies continuelles ne lui promettent pas six mois de vie. J'ai crû la perdre vingt fois par des accidens qui se renouvellent tous les jours. Sa mort me laissera libre ; & quel usage pensez-vous que je ferai aussi-tôt de ma liberté ? J'irai la sacrifier de nouveau aux pieds de votre sœur, mais avec la certitude de trouver mon bonheur à ne vivre que pour elle ; je la ferai la maîtresse absolue de ma fortune & de toutes mes affections ; elle sera mon idole. Votre famille, tout ce qui vous touche me tiendra lieu de ce que j'ai de plus cher. Ah ! que je serai dédommagé heureusement de la contrainte où j'ai vécu jusqu'aujourd'hui ! En attendant le jour marqué par le Ciel, reprit-il plus doucement & comme s'il fût revenu d'une espèce de rêverie, qu'elles loix, quelles maximes d'honneur & de religion peuvent condamner le soin que je veux prendre de vous & de votre Sœur ? Qui m'empêchera de vous traiter comme un frère, & elle comme une personne chérie & respectée, à qui je destine quelque jour un empire absolu sur tout ce qui m'appartient. Ne me fera-t'il pas permis d'employer une partie superflue de mes richesses pour assurer une vie douce & tranquille à celle de qui j'ai

rends tout mon repos ? Je ne publierai point mes services ; je ne ferai valoir ni mes bienfaits ni mes soins ; je ne demande point d'attention ni de complaisances : c'est moi seul que je veux satisfaire, en offrant ce que je serai trop heureux qu'on veuille accepter. Je renoncerais, si l'on veut, à la voir. Elle sait bien elle-même que c'est une condition que je me suis toujours imposée ; j'attendrai le changement de mon sort pour lui présenter tout à la fois mon cœur, mon bien, ma personne, & le nom de mon Épouse. Il me jettoit un regard presque à chaque mot, pour voir quelle impression son discours faisoit sur moi, & se sentant comme encouragé d'un sourire que son ardeur, joint au penchant que j'avois réellement pour lui, me fit faire sans attention ; il faut que je vous apprenne, continua-t'il d'un air plus enjoué, jusqu'où je suis capable de porter la discrétion.

Un Billet d'importance, où le secret de ma passion étoit contenu, fut arraché un jour avec violence des mains d'un Laquais que j'employois à mes commissions. Je me défiai de mon malheur, en voyant ce garçon revenir fort triste. Il me raconta qu'un jeune homme de bonne mine l'avoit surpris dans un lieu écarté, & l'avoit forcé, la pointe de l'épée sur l'estomac, de lui rendre sa lettre. Mais il avoit eu assez de présence d'esprit pour le suivre, & il m'apprit sa demeure. Quoique mon nom n'eût point été commis, je ne pus songer sans fureur, qu'une pièce si précieuse étoit entre les mains d'un Inconnu. Mon ressentiment auroit éclaté sur le champ par quelque entreprise violente, si de justes considérations n'eussent combattu mes transports. Un intime ami, mon compagnon d'armes, & le seul confident de

mon amour, se présenta heureusement au milieu de mon agitation. Je le chargeai d'éclaircir cette cruelle aventure. Il revint en peu de momens, avec des lumières qui rallentirent ma colere, mais qui augmentèrent mon embarras. C'étoit votre frere, qui paroissoit avoir entrepris de se mettre entre votre sœur & moi, & de me couper tout accès auprès d'elle. Avec quelles allarmes n'examinai-je point si j'avois donné lieu à ses soupçons par quelque imprudence, & dans quelle contrainte ne tins-je pas mes sentimens pendant toute la durée de cet orage ? Mais sur le portrait que mon ami m'avoit fait de votre frere, je ne pus résister à l'envie de le voir : j'en cherchai aussi-tôt l'occasion. La premiere qui me réussit devint pour moi comme une nécessité d'en chercher d'autres. Je pris pour lui une inclination dont rien ne pût me défendre. Il sembloit que tout ce qui apartenoit à votre sang eût le même droit de me toucher le cœur. Je le fis suivre, pour découvrir ses liaisons & ses habitudes. Je fréquentai les mêmes promenades, & je m'introduisis dans les mêmes compagnies. Après la vûe de sa sœur, je ne connoissois plus rien qui pût me flâter autant que la sienne. Cependant toujours retenu par mes craintes, je faisois violence au penchant qui me faisoit souhaiter de l'entretenir seul & de me lier étroitement avec lui. J'évitois même de l'aprocher trop, & de m'engager dans quelque conversation que je n'aurois pû soutenir sans embarras. Ainsi je me tins en garde jusqu'à son départ contre les plus doux sentimens de l'amitié & de l'amour ; faisant tout à la fois mes plus cheres délices de m'y livrer, & toute mon occupation de les combattre.



Il quitta Paris. Je n'en demeurai pas moins fidèle à mes principes, & si je me hazardai à renouveler à votre sœur quelques marques de ma constance, elle rendra témoignage au respect qui les a toujours accompagnées. Dès ce tems-là, combien n'auroit-elle pas pû s'épargner de peines, si elle avoit voulu prêter l'oreille à mes offres ? J'ai souffert plus qu'elle de l'étrange situation où elle s'est réduite, mais j'ai compté mon silence entre les preuves de mon amour ; & par un nouveau genre d'obéissance & de respect, je me suis soumis au tourment de la voir dans l'indigence, pour la convaincre qu'il n'y a rien d'excepté dans le serment que je lui ai fait de lui être dévoué toute ma vie. Si j'ai veillé autour d'elle, comme un avare auprès de son trésor, elle l'a toujours ignoré. Si j'ai réussi heureusement à lui procurer quelque secours, j'ai eu la joye de les lui voir accepter sans les connoître. Enfin j'ai rempli tous les devoirs, je me suis assujetti à tous les droits ; & quand je vous presse de recevoir pour elle, & pour vous ce que la fortune me met en état de vous offrir, je pense bien moins à vous faire une faveur, qu'à remplir une obligation qui tire sa force des engagements que je dois prendre un jour ; & que j'ai déjà contractez au fond du cœur.

Il s'arrêta pour attendre ma réponse. Je crus remarquer qu'il tiroit quelque confiance du tour plausible qu'il avoit donné à ses raisons. Mais leur longueur m'avoit laissé le tems de prendre le parti auquel je crus devoir m'arrêter. Des objections, qui ne pouvoient être en petit nombre, m'auroient exposé à ne pas voir finir ses répliques. Je réduisis les miennes à un raisonnement fort court. Sans vous sui-

vre, lui dis-je, dans le détail où vous êtes entré, il est manifeste que vous ne pouvez prétendre à ma sœur aussi long-tems que le Ciel vous laissera votre épouse. Il ne l'est pas moins qu'elle se deshonoreroit à vous voir & à vous écouter. L'unique difficulté qui reste entre nous, est de sçavoir si dans le cas où vous vous supposez, c'est-à-dire, tous les jouts au moment de perdre une femme vieille & infirme, vous pouvez jeter les yeux sur celle que vous destinez à remplir sa place, & si les promesses que vous lui faites dans cette vûë l'autorisent à recevoir vos bienfaits. Cette question, ajoutai-je, est tout-à-fait nouvelle pour moi, & je vous confesse que j'ai besoin de plus d'un jour pour me mettre en état de la résoudre. Je vous quitte avec la reconnoissance que je dois à vos généreuses intentions, & je vous demande le tems qui m'est nécessaire pour vous répondre. Il vouloit me retenir, avec diverses marques d'impatience & de chagrin. Je m'obstinai à partir, & j'eus soin seulement de prendre le nom de sa demeure, où je m'engageai à lui porter moi-même un éclaircissement que je desirois autant que lui.

Quoique je fusse satisfait de ma réponse après l'avoir quitté, je ne demeurais pas moins chargé de deux embarras, dont le moindre étoit capable de me causer de nouvelles inquiétudes. Je ne regardai pas comme le plus pénible celui de méditer sur les propositions du Comte de S.... parce que j'étoit le maître du tems, & que dans une ville aussi éclairée que Paris, je ne pouvois manquer de conseil; mais je me représentois l'impatience de Rose, qui m'avoit recommandé si tendrement ses intérêts; & dans l'irrésolution que j'emportoïs pour unique

fruit de mon voyage, il ne s'offroit rien à mon esprit qui fût propre à la satisfaire. Le carrosse m'ayant reconduit fort vite, je me trouvai à la porte de son Couvent sans être convenu avec moi-même de ce que j'avois à lui dire. Cependant un moment que je passai seul avant que de la faire appeler, me servit à recueillir mes esprits. Je crus voir un égal danger à lui raconter la vérité de tout ce que je venois d'apprendre, & à la lui cacher entièrement. Passionnée comme elle étoit pour son Amant, je craignois de l'allarmer trop par un silence affecté, & j'appréhendois encore plus, en lui déclarant qu'elle aimoit un homme qui n'étoit pas libre, de l'exposer à des combats difficiles, qui me laisseroient quelque chose à redouter pour sa vertu. Qui sçait, disois-je, si tous ces sentimens de Religion & d'honneur, que l'espérance a soutenus jusqu'aujourd'hui, résisteront facilement au désespoir ? Car l'attente de la mort d'autrui est un fondement d'espérance bien incertain, & si l'amour cause tous les transports que j'entens dépeindre, j'ai peine à le croire capable de se payer d'une consolation si légère. J'ai vaincu le cœur de Patrice, mais c'étoit par des motifs qui feront toujours une juste impression sur le cœur d'un homme sensible. J'en juge hardiment par le mien. Connais-je de même celui des femmes ? Et qu'ai-je d'ailleurs à opposer à Rose que les motifs ordinaires, dont on dit que l'amour a si souvent triomphé. Ces réflexions me déterminent à prendre un tempéramment entre les deux extrémités que j'avois d'abord envisagées.

Elle ne se fit pas long-tems attendre, aussitôt que je l'eus fait avertir. Je ne voulus pas la laisser un moment suspendue. J'ai vu votre

Inconnu, lui dis-je, j'ai appris de lui-même son nom, ses affaires, & toutes les raisons qui l'obligent au mystère. Je les ai trouvées justes, mais l'honneur m'impose le silence. Il vous oblige de même à modérer vos sentimens, aussi long-tems du moins qu'il sera forcé de renfermer les siens. Je vous plains tous deux ; & vous sur-tout qui aviez peut-être d'autres espérances. Mais vous auriez honte de montrer moins de vertu & de fermeté que lui.

Je me serois aplaudi de ce prélude, par l'effet que je lui vis produire aussi-tôt pour la satisfaction de Rose, si la joye même qu'elle ressentit de n'avoir point d'autre obstacle à surmonter que le tems, ne m'eût fait naître un autre scrupule. Mon adresse l'a rendu tranquille, me dis-je à moi-même, mais elle n'en aimera que plus ardemment. Le témoignage même que je rends à la droiture & à la constance de son amant, va lui faire une loi de ne pas se laisser vaincre par ce double mérite. Or si la raison que j'ai de lui cacher la situation du Comte est la crainte qu'elle ne blesse son devoir en continuant de l'aimer, le blessera-t'elle moins de l'aimer sans connoître sa situation ? Alors le crime dont elle sera peut-être justifiée par son erreur, ne tombera-t'il pas directement sur moi, qui devrai l'attribuer à l'ambiguïté de mes expressions ? Ma délicatesse de conscience fut si alarmée de ce raisonnement, que je me crus obligé de prévenir aussi-tôt le mal que j'allois causer. J'interrompis quelques marques de joye, que je voyois éclater au travers de sa modestie. Si vous m'avez bien compris, lui dis-je plus nettement, vous regarderez votre mariage comme une chose si obscure & si difficile, que vous vous disposerez de longue-main à le voir manquer ; & je prévois même

ajoutai-je, que dans quelques jours l'honneur nous fera une nécessité de retourner promptement en Irlande. Cette réflexion sur notre départ étoit d'autant plus sincère, qu'avec toutes les raisons que j'avois déjà de le souhaiter; je ne croyois pas qu'il pût être différé un moment, si les consultations que je voulois faire sur le cas du Comte de S.... ne nous étoient pas favorables. Et pour satisfaire sans rigueur à tous les devoirs, j'avertis Rose que de quelques jours du moins, qui étoient le tems que je devois employer à m'éclaircir, la bienfaisance ne lui permettoit point de recevoir les lettres de son amant. Quelque ménagement qu'il y eût encore dans tous ces détours, elle pénétra plus loin qu'il n'étoit nécessaire pour lever mes scrupules. Ses yeux se couvrirent de larmes. N'ayant point la hardiesse de me demander d'autres explications, elle tomba dans une profonde rêverie, qui me laissa libre quelques momens sur son visage toutes les agitations de son cœur. Ah! me dit-elle enfin, je vois trop clairement mon sort. Je ne serai pas plus heureuse que mon frère. Sa douleur me toucha si sensiblement, que je demeurai plus d'une heure avec elle, à faire tous mes efforts pour l'adoucir. Mais jugeant de ce qu'elle avoit à craindre, par le soin même que je prenois de la consoler, elle ne me donna pas la satisfaction de croire; en la quittant, qu'elle fût dans une situation plus tranquille.

Cependant le devoir & l'honneur ne pouvant entrer en balance avec les faiblesses de la nature, je pensai aussi-tôt à démêler le point fixe auquel je devois m'attacher. Quoique la droiture de mes intentions fût capable de me donner quelque confiance pour mes propres lumières, je ne crus point que dans une affaire si délicate il y eût

des soins excessifs, ni des précautions inutiles. Je connoissois quelques Docteurs, gens sages & éclairés, dont les décisions réunies devoient être une loi pour tous les honnêtes gens. Je pris le parti de les voir successivement, & de leur proposer mes doutes. Ils s'accorderent à me demander quelques jours pour s'éclaircir eux-mêmes par de nouvelles études; & nous convinmes de nous assembler après cet espace, pour examiner en commun toutes les opinions. De mon côté, je passai le tems comme eux à relire tout ce que je crus propre à mon instruction, & sur-tout à consulter le ciel, dont les inspirations sont quelquefois l'unique ressource d'un cœur droit, dans les questions douteuses de morale. Si je dérobaï chaque jour quelques heures à mon travail, ce fut pour soutenir Rose, dont je m'aperçus que la tristesse augmentoit continuellement. Elle me parloit peu dans l'incertitude où ma sincérité m'obligeoit de la laisser, chaque fois qu'elle me voyoit paroître elle sembloit d'abord attendre les éclaircissements que je lui avois fait espérer; & lorsqu'elle s'apercevoit, à mes premiers discours, que je ne lui apportois que mes consolations ordinaires, j'avois peine à lui faire rompre un silence mélancolique, qui me caufoit plus d'inquiétude que des larmes & des plaintes. Quoiqu'elle m'eût promis de renvoyer les lettres de son amant sans les ouvrir, & qu'elle ne fût point capable de manquer à cette promesse, je remarquai que ce fut un chagrin fort sensible pour elle de n'avoir pas eu une seule occasion de l'exécuter. La discrétion du Comte le retenant dans des bornes encore plus étroites que je ne les lui avois imposées, il se réduisoit à me faire demander chaque jour de ses nouvelles &

des miennes. J'eus la fermeté de ne pas même apprendre à la triste Rose, cette marque d'attention & de constance, pour l'accoutûmer insensiblement à des privations plus douloureuses, dont je la croyois menacée.

Enfin le jour marqué pour notre conférence étant arrivé, nous nous assemblâmes dans le cabinet du plus grave de mes Docteurs, au milieu de ses livres & de ses papiers, qui étoient comme autant de témoins muets de l'usage qu'on alloit faire de la doctrine qu'on y avoit puisée. Nous étions sept, dont le moins âgé l'étoit beaucoup plus que moi. Après avoir commencé par une courte prière, chacun prit sa place suivant le rang de l'âge. Le mien me reduisoit à la plus basse, autant que le respect & la déférence que je devois à une assemblée dont j'implorois les lumières. On garda le silence pendant quelques momens. Enfin l'Ancien prenant la parole, me pria d'exposer le sujet qui nous avoit assembles, & sur lequel je demandai le sentiment de la compagnie. Je me levai; & faisant une inclination profonde à ma droite & à ma gauche, j'allois ouvrir la bouche pour réduire la question aux termes les plus simples; lorsque l'Ancien m'interrompant d'un air chagrin, m'avertit que dans toute assemblée où l'on reconnoissoit un chef, la première salutation devoit lui être adressée. Un autre se tournant aussitôt vers lui, convint qu'en général cette proposition étoit juste; mais outre que Mr. le Doyen, ajouta-t'il, est dispensé, par la qualité d'Etranger, de se conformer à nos usages, nous n'avons point prétendu que l'honnêteté avec laquelle nous avons consenti à nous rendre chez vous, fût un acte par lequel nous nous soyons obligés à vous reconnoître ici

pour notre chef. Cela est vrai, interrompit le suivant. A quel titre ? dit un troisième. La prétention est plaisante ! reprit un autre. En un instant chacun témoigna ainsi par quelque marque de mécontentement, que l'ancien s'attribuoit un droit que personne n'étoit disposé à lui céder. Quoiqu'un peu déconcerté d'une opposition si unanime, il insista si ardemment sur sa prétention, & les autres s'échauffèrent si sérieusement à la contester, que s'étant levés tous ensemble, je vis le moment où l'étonnement & la crainte alloient me faire prendre le parti de me retirer.

Cependant m'étant flatté qu'une première chaleur se refroidiroit bien-tôt entre des gens si raisonnables, je me hasardai à leur représenter que mon affaire pouvoit être finie avec moins de formalités, & que de bout même comme ils étoient, sans distinction de droits & de rangs, ils pouvoient en deux mots me déclarer chacun leur sentiment. Je ne scais si ce fut la honte d'avoir marqué un peu de faiblesse aux yeux d'un Etranger ; mais revenant tout d'un coup à eux-mêmes, ils cessèrent de se quereller pour m'entendre. Je renouvelai tranquillement la prière que je leur avois faite de m'expliquer leur pensée en peu de mots. Eh bien, répondit l'Ancien, en se hâtant de prévenir les autres, sans y chercher tant de mystère ; l'homme de votre cas est adultère au fond du cœur, & toute femme qui l'écoute participe à son crime. Il me tourna le dos d'un air irrité après cette décision.

Un autre prit la parole avec plus de douceur : L'opinion de Mr. le Docteur, dit-il en souriant vers moi, se ressent un peu du chagrin que notre refus lui a causé. La même



est, qu'à la veille de perdre sa femme, un homme peut fort innocemment jeter les yeux sur celle qu'il destine à lui succéder, & prendre même des mesures honnêtes pour s'assurer d'avance de son estime & de son consentement. Je suis du même avis, continua le troisième; mais j'y mets une condition, c'est qu'il ne se passe rien entr'eux qui blesse la fidélité du premier mariage. Je demande beaucoup plus, interrompit un quatrième, pour embrasser une opinion si dangereuse. Je veux que cet homme & cette femme n'aient même aucune communication, soit d'amitié, soit de civilité simple, qui puisse faire naître au Public le moindre soupçon d'une intelligence scandaleuse. L'Ancien qui avoit le visage tourné vers une fenêtre, & qui ne paroissoit plus prendre part à ce qui se disoit derrière lui, leva tout d'un coup la voix : Plaisantes décisions, dit-il en éclatant de rire ! Ces gens-là n'ont pas une ombre de Théologie. Oh ! Plaisant vous-même, reprit celui qui avoit parlé le dernier. Je suis prêt à prouver mon sentiment par tous les Pères & les Conciles de l'Eglise. Je vous en défie, répliqua l'Ancien, en se tournant brusquement vers l'assemblée. J'ai ici tous les Conciles & tous les Pères. Ceux qui avoient été à peu près de la même opinion, s'approchèrent de lui pour lui faire comprendre qu'il avoit tort, & qu'un seul Docteur ; fût-il l'Ancien ; prétendît-il, être Chef, ne pouvoit l'emporter sur plusieurs Docteurs réunis. D'ailleurs, citant divers passages, ils s'efforçoient ensemble de lui prouver que le sens naturel étoit celui qu'ils en avoient tiré ; & qu'il falloit n'avoir aucune connoissance des Langues Grecque & Latine, pour s'en imaginer un autre. Les

Langues Grecque & Latine ! s'écria le vieux Docteur en furie ; c'est donc vous qui prétendez me les apprendre ? Et les traitant eux-mêmes d'ignorans , qui avoient besoin tous les jours de recevoir les leçons , il leur nomma cent Traités Grecs & Latins , sur lesquels il s'offrit de prouver sur le champ qu'ils n'avoient jamais jetté les yeux. Le bruit de cette étrange dispute , qui ne faisoit que s'échauffer par la médiation de ceux qui n'avoient pas parlé , & qui vouloient se rendre arbitres de la querelle , avoient déjà attiré tous les Domestiques à la porte du cabinet. J'avois heureusement mon chapeau & ma canne entre les mains. Je saisis un moment pour gagner l'escalier ; & le descendant sans tourner la tête derrière moi , je m'éloignai promptement de la Maison.

Mes réflexions furent courtes sur cette aventure. Après avoir gémi un moment du malheur d'un grand nombre de Sçavans , qui n'employoient leurs lumieres qu'à nourrir leur présomption & leur orgueil , je me reprochai de n'avoir pas mieux connu le caractère de ceux que j'avois consultez , & dont l'air grave & la réputation m'en avoient imposé. Mais malgré le ridicule d'une scène si peu attendue , je conclus du partage de leurs sentimens , que dans une affaire où je voulois exposer aussi peu ma conscience que l'honneur de Rose , je devois m'arrêter moins que jamais à ma propre décision. Elle auroit peut-être été d'accorder quelque chose à l'inclination & à l'avantage même de Rose , en promettant au Comte de ne pas me hâter trop de disposer d'elle , sans consentir néanmoins à recevoir les bienfaits d'un homme que je ne croyois pas le maître.

Je dispoſer arbitrairement de ſon bien. A la rigueur, j'aurois crû pouvoir demeurer quelque tems à Paris, avec le ſoin continuel d'entretenir ma ſœur dans l'incertitude où je m'étois efforcé de la mettre. C'étoit du moins une ſituation de cœur innocente, d'où je concevois toujours que je ne pouvois la faire ſortir, ſans l'expoſer à d'autres périls ; & le Comte paroifſant ſi ſage, que j'étois bien fondé à me repoſer ſur lui-même de l'innocence de ſes vûes, je n'apercevois rien dans toutes ces ſuppoſitions qui pût allarmer abſolument mon honneur ni ma conſcience. Cependant le repos d'une ame chrétienne ne pouvant ſubſiſter avec le moindre doute, je ne me rebutai point du mauvais ſuccès de ma première entrepriſe ; & je réſolus de propoſer plutôt le cas à l'Assemblée de Sorbonne, que de faire dépendre ma ſureté de mes propres lumières.

Ce fut un nouveau ſoin dont je m'occupai les jours ſuivans. Je dreſſai avec beaucoup de travail un Mémoire, où j'inſtruifois moi-même la queſtion par tous les argumens que je puſtirer de l'autorité, de l'exemple, & ſur tout de l'eſprit du Législateur dans l'établiſſement du mariage. Je l'avois fini, & je ne penſois plus qu'à me procurer quelque ouverture pour le faire préſenter à l'Assemblée, lors qu'un coup des plus imprévûs rendit mon ouvrage inutile. Je reçus par le Meſſager ordinaire du Comte de S.... une Lettre de ſa main, qui contenoit la mort de ſa femme, avec toutes ſes circonſtances. Il ſ'exprimoit ſur cette perte du ton d'un honnête homme, qui n'oublie point ce qu'il doit à la reconnoiſſance dans le tems même qu'il eſt le plus occupé d'un autre intérêt. Je conſerverai toujours, me diſoit-

il, ce sentiment pour sa mémoire, comme je l'ai entretenu pendant toute sa vie pour sa personne; mais n'ayant jamais goûté avec elle d'autres douceurs que celles du devoir, il confessoit que la tristesse n'étoit pas ce qu'elle lui laissoit de plus durable en mourant. La bienfaisance néanmoins, dont il étoit résolu de ne pas se relâcher jusqu'à la fin, l'empêchoit d'être lui-même chez moi pour m'annoncer cette nouvelle. Il finissoit en me recommandant ses affaires, sans nommer ma sœur ni parler d'amour; & j'admirai avec quelle discrétion il avoit sçu concilier les devoirs de son deuil & les intérêts de son amour.

Quoiqu'il ne me fût pas moins difficile de distinguer dans un tel événement jusqu'où la charité m'obligeoit de m'attrister, & à quelles bornes elle me permettoit de me réjouir, j'avoué que mon premier mouvement fut de bénir le Ciel, dont la bonté nous avoit tenu cette faveur comme en réserve. Mes réflexions tombant ensuite sur Rose: Quelle va être sa joye, dis-je en moi-même, & puis-je me hâter trop de lui annoncer cette nouvelle? Cependant il me parut, après un peu de délibération, que mon impatience devoit être modérée. J'avois mille choses à éclaircir. Le bien, la condition, le caractère du Comte ne m'étoient connus que par son propre témoignage; & si les apparences m'avoient porté à le croire sincère, la prudence ne me permettoit point de m'en rapporter au seul dehors. Je lui fis une réponse dont il dut être aussi content que je l'avois été de sa lettre. Dans la visite que je rendis le même jour à ma sœur; je me bornai à relever ses espérances, par des exhortations & des caresses, dont je remarquai avec

soye qu'elle tiroit elle-même un bon augure.

En la quittant le hazard me fit rencontrer Mylord Linck , qui examinoit curieusement la situation du Monastere. Je ne l'avois pas vû depuis sa retraite précipitée , & regrettant médiocrement son amitié , je m'étois seulement fait informer du nouveau quartier qu'il avoit choisi pour demeure. Il s'étoit logé à l'extrémité la plus opposée au mien , où je n'aurois jamais pensé à l'interrompre. La suite des événemens m'apprit qu'il n'avoit pas eu la même indifférence pour toutes mes démarches , & sa rencontre me le fit soupçonner ; mais outre que ses menaces ne m'avoient pas causé des allarmes fort sérieuses , je croyois ma sœur plus à couvert que jamais de ses persecutions par les nouvelles ressources que nous avions dans le zèle & le crédit du Comte , & je ne pensai qu'à couper assez brusquement par une autre rue , pour éviter la nécessité de lui parler. Il comprit sans doute que j'avois dessein de le fuir , mais la maniere dont il m'avoit traité me dispensoit d'en user plus civilement. Bien éloigné néanmoins de me défier du fond de ses vûes , je m'occupai pendant le reste du jour à prendre les informations qui pouvoient m'assurer de la droiture du Comte de S . . . . La mort de son Epouse , qui causoit un certain inouvement dans le voisinage de sa maison ; me fit trouver facilement des prétextes. Ce que j'appris de plusieurs personnes d'honneur , & de son Curé même , à qui je ne fis pas difficulté de m'adresser , me persuada qu'en parlant de sa naissance & de ses richesses , il m'avoit fait un portrait fort modeste.

Qui n'auroit pas compté sur des espérances si présentes & si bien établies ? En me retirant chez moi , je me proposois de voir le lendemain mon

frere à la Bastille, & de lui faire l'ouverture d'un parti honorable qui se présentoit pour Rose. Ma crainte n'avoit jamais été de le trouver opposé à ce projet. Il aimoit sa sœur; & son ambition ne pouvant manquer d'être aussi flatée d'un tel établissement que sa tendresse, j'étois sûr qu'en apprenant les procedez de Mylord Linck, le consentement qu'il avoit accordé à ses sollicitations ne lui coûteroit rien à rétracter; son propre intérêt lui devoit faire souhaiter une alliance aussi puissante que celle du Comte, & je me promettois déjà que sa liberté en seroit bientôt la suite. Ainsi le Ciel paroissoit commencer de toutes parts à favoriser la droiture & l'innocence de mes desirs.

Je rentrai chez moi plein de ces idées. Mais les dispositions de la Providence ne sont-elles pas impénétrables? Un Laquais étranger, que je reconnus aussi-tôt pour l'avoir vû long-tems au service de des Pesses, se présenta à moi les yeux couverts de larmes. Il plaignit d'abord son propre malheur dans les termes les plus touchans, & prononçant plusieurs fois le nom de son Maître avec autant de soupirs; il m'aprit que ce malheureux jeune homme, avec qui il étoit revenu d'Allemagne le jour auparavant, avoit perdu la vie par la main d'un Inconnu. Ses gémissemens & ses pleurs lui coupoient la voix. Je le pris par la main pour le conduire dans mon cabinet. Je le fis asseoir près de moi; & ne comprenant rien à mille choses funestes qu'il reprenoit confusément, je lui demandai l'explication d'un malheur que j'avois peine à me persuader.

Il me dit enfin, avec plus de liaison, qu'il étoit chargé de plusieurs papiers, dont je tirerois des lumieres importantes; mais que son Maître lui ayant ordonné par ses dernieres paroles

de me rendre compte des circonstances de son malheur & de ses derniers sentimens , il vouloit commencer par ce recit. Ils étoient arrivez la veille ; le premier soin de des Pesses avoit été de recevoir les informations de son valet de chambre qu'il avoit laissé à Paris. Surpris de mon retour , & charmé que la protection du Ciel eût préservé Rosé de mille dangers pendant son absence, il n'avoit d'empressement que pour me voir , lorsqu'au moment qu'il se disposoit à sortir , un Inconnu avoit demandé à lui parler , & l'avoit pris à l'écart. Après un entretien fort long & fort animé , l'Inconnu s'étoit retiré , & des Pesses qui ne parloit un moment auparavant que du désir qu'il avoit de me voir , avoit défendu au contraire à ses gens de me donner avis de son retour jusqu'au lendemain au soir. Il avoit soupé fort tranquillement en leur présence , & s'étant mis au lit en leur renouvelant les mêmes défenses , rien n'avoit paru troubler son sommeil pendant toute la nuit. Le lendemain il étoit monté à cheval , suivi du seul laquais qui me faisoit ce recit , & sans lui communiquer son dessein il avoit gagné le Bois de Boulogne, où il lui avoit donné ordre de l'attendre à la porte. Ce qui s'étoit passé depuis cet instant n'avoit été vu de personne , mais dans moins d'un quart d'heure le même Inconnu , qui l'avoit entretenu la veille en particulier , avoit paru à cheval ; & sortant du bois par la même porte , il avoit dit au laquais, après lui avoir demandé s'il n'étoit pas à des Pesses , de porter promptement du secours à son Maître. Ce fidèle garçon s'étoit mis à courir à bride abbatuë par la même route , & quoique son trouble ne lui eût pas même permis de s'informer du lieu où il devoit le chercher , son cheval , qu'il vit attaché

au tronc d'un arbre , lui avoit heureusement aidé à le découvrir.

Je l'ai trouvé , continua-t'il en redoublant ses larmes , étendu à terre & noyé dans son sang. Quoi ! mort ? interrompis-je , avec une vive allarme pour son sort dans une autre vie. Non, reprit-il ; mais déjà si épuisé de forces , qu'à peine il pouvoit se remuer. Il m'a reconnu. Je te remercie de ton zèle, m'a-t'il dit ; mais si tu veux me rendre avant ma mort un service auquel je sois sensible , hâte-toi de me faire transporter chez Mr. le Doyen de Killerine. Je lui ai fait comprendre qu'il falloit commencer par arrêter son sang qui continuoit de couler à grands flots. Il y a consenti. Ma cravate , la sienne , une partie de ma chemise & même de mes habits , ont été employées assez heureusement à ce triste office. J'ai gagné aussi-tôt la grande route pour trouver quelqu'un qui m'aideroit à le transporter. Quatre Passans , que j'ai arrêtés à force de prières , l'ont porté entre leurs bras jusqu'à la maison qui est à la porte du bois. En vain l'ai-je pressé de s'y arrêter. Il s'est fait mettre sur un fauteuil , & lui-même animant les porteurs par la promesse d'une grosse récompense , il leur a fait gagner le Fauxbourg Saint Honoré , avec ordre d'aller directement chez vous. Mais l'agitation ne pouvant être si douce qu'elle n'achevât d'abattre ses forces , une foiblesse qui lui est survenue à l'entrée du Fauxbourg nous a contraint d'entrer chez le premier Chirurgien. En reprenant un peu ses esprits , il a conçu qu'il ne pouvoit aller plus loin sans abréger le peu de momens qui lui restoit à vivre. Il a souffert que le Chirurgien ait visité ses blessures. Elles étoient si mortelles , qu'on ne lui a pas promis une heure de vie.

Sans



Sans s'effrayer de la mort, il m'a ordonné de vous faire prier sur le champ de vous rendre auprès de lui ; mais plusieurs messagers que je vous ai dépêchez successivement ne vous ont point trouvé chez vous. Pendant ce tems-là mon malheureux Maître avoit donné ordre qu'on lui fît venir un Confesseur & les deux Notaires les plus voisins. Il est demeuré quelque tems enfermé avec eux ; après quoi m'ayant fait appeler, il a payé libéralement ses porteurs, & c'est avec moi qu'il a voulu passer ses derniers momens. Tu m'as toujours servi fidèlement, m'a-t'il dit d'une voix qui s'affoiblissoit à chaque parole ; tu seras récompensé, mais que ton zèle ne se relâche pas après ma mort. Je sens qu'elle s'approche. Tu te hâteras de voir aussitôt le Doyen de Killerine, à qui tu remettras ces papiers. Il se chargera du soin de mes funérailles. Dis-lui que dans mon malheur j'aurois emporté quelque consolation, si j'avois pu l'embrasser en mourant. Je lui étois dévoué, à lui, à sa sœur, & à son frère Patrice. Tu ne verras pas aisément sa sœur : mais si tu la voyois, dis-lui que je meurs pour elle. Voilà les dernières paroles de mon cher Maître, ajouta le triste messager, avec une nouvelle abondance de pleurs. Il s'est efforcé envain d'en ajouter d'autres qu'il n'a pu prononcer distinctement. Je me suis aperçu tout d'un coup par son silence que son ame l'avoit abandonné avec le reste de ses forces.

En finissant ce récit il me présenta le paquet de papiers qui étoit cacheté soigneusement. La profonde consternation où j'étois ne m'empêcha point de l'ouvrir sur le champ, par le désir d'exécuter du moins avec autant de diligence que de zèle les dernières volontez d'un ami.

fidèle & si généreux. Le premier écrit qui se présenta, étoit une lettre qui m'étoit adressée. Elle étoit signée, quoique les deux pages dont elle étoit composée fussent d'un caractère qui m'étoit inconnu. Il se servoit, me disoit-il, de la main de son Confesseur, pour m'écrire une lettre que je ne devois recevoir qu'après sa mort. Se remettant sur son laquais de l'explication des circonstances ; il m'avouoit que sans avoir jamais connu Mylord Linch, il croyoit mourir de sa main. C'étoit celle d'un rival ; & il n'avoit point appris qu'il en eût d'autre. D'ailleurs le langage de son ennemi lui confirmoit que c'étoit un Etranger. Cependant le désir de la vengeance avoit moins de part à cette ouverture, que les justes raisons qu'il croyoit avoir de m'inspirer quelque crainte pour ma sœur & pour moi-même, sur quelques discours que le ressentiment avoit fait sortir de la bouche de son meurtrier. Autant qu'il en avoit été allarmé pour notre intérêt, autant s'étoit-il cru heureux d'entendre de la bouche même d'un rival, que Roso lui tenoit compte de l'ardeur & de la constance de son amour ; & qu'elle s'étoit heureusement déclarée en sa faveur. C'étoit sans doute à mon amitié qu'il étoit redevable de ce changement. A quel excès de bonheur la mort l'obligeoit-elle de renoncer ? Mais n'ayant plus devant les yeux qu'un tombeau ouvert & prêt à le recevoir, il me supplioit de faire agréer à ma sœur les seules marques de reconnaissance qu'il avoit à lui offrir, & que je trouvois jointes à sa lettre. Quand le penchant de son cœur, ajoutoit-il, ne l'auroit pas porté à ce qu'il faisoit en sa faveur, il s'y seroit cru obligé pour réparation de la seule faute qu'il avoit à le reprocher, &

doit il vouloit me faire l'aveu en mourant. Quelques éclaircissmens qu'il avoit reçus de Patrice, lui ayant fait désespérer de toucher le cœur de Rose, il me confessoit qu'en revenant à Paris, la violence d'une passion qu'il n'étoit plus capable de vaincre, lui avoit fait former la résolution de l'enlever; & qu'il devoit peut-être regarder sa mort comme le châtimement d'un projet d'autant plus détestable, qu'il pouvoit se flatter par les confessions de son rival, d'avoir obtenu d'elle une préférence dont il n'étoit pas digne avec de si criminels sentimens. Les Notaires qui avoient le double de l'acte qu'il m'envoyoit, devoient me venir trouver par son ordre, pour s'expliquer avec moi sur d'autres circonstances.

Après une tendre priere qu'il me faisoit de chérir sa mémoire, il me parloit en peu de mots du voyage qu'il avoit fait en Irlande à son retour d'Allemagne; & s'accusant d'imprudence dans quelques nouvelles qu'il avoit portées à Patrice, dont il avoit ignoré l'établissement, il me conjuroit de réparer le coup mortel qu'il avoit porté à son repos, & peut-être à celui de son Epouse. Le Ciel me le pardonnera, ajoutoit-il; car cette malheureuse erreur n'a pas été volontaire. Il finissoit par le dernier adieu.

Quel surcroit de trouble & de douleur ne ressentis-je point après cette lecture! Chaque ligne avoit été comme une source de vapeurs empoisonnées, qui avoient mis toutes mes idées & tous mes sentimens dans une confusion inexprimable. Je voulois recommencer cette fatale lettre, pour trouver quelque jour dans de si épaisses ténèbres; mais croyant néanmoins que les circonstances présentes m'obligeoient

de faire tout céder aux devoirs de l'amitié, je continuai d'ouvrir le premier papier qui se présenta. Ma surprise & ma confusion augmentèrent encore, en y reconnoissant un Acte testamentaire, par lequel des Pesses faisoit à ma sœur une donation absolue de tout son bien. N'ayant point de parens assez proches, disoit-il, en forme d'introduction, ni assez pauvres pour lui faire préférer les devoirs du sang à ceux de l'amitié, de la reconnoissance & de l'estime, il l'instituoit pour son héritière universelle, &c.

Où suis-je, m'écriai-je ! Quel torrent de difficultés & de peines vient fondre sur moi dans un même jour ! Quelle contradiction dans les coups de la fortune ! Ou plutôt, repris-je en adorant les conseils d'une Providence incompréhensible, que de sujets, ô mon Dieu ! d'admirer la profondeur de vos dispositions ! Mais où votre dessein est-il de nous conduire par des voyes si supérieures à notre vaine prudence ? C'est par vous, cher & vertueux ami, continuai-je, c'est par vous rendre les devoirs de l'estime & de la reconnoissance qu'il faut commencer. La nuit est trop avancée, dis-je au Laquais qui attendoit mes ordres, pour exécuter quelque résolution avant le jour. Allez-en passer le reste auprès de votre cher maître ; & comptez sur une récompense proportionnée à votre attachement. Je le fis accompagner d'un homme de confiance, que je chargeai de régler pour cette nuit, tout ce que la décence & l'usage demandoient auprès du Mort ; & je leur promis d'y être le lendemain pour faire les choses avec plus d'ordre.

Je ne revenois pas de ce mélange de mou-

venens qui s'étoient succedez au fond de mon cœur dans un espace si court. Je me retirai seul dans mon cabinet, où mon premier soin fut de conjurer le Ciel, par une ardente priere, d'accorder à des Pesses dans une meilleure vie, le centuple du bonheur qu'il avoit cru perdre en quittant celle-ci. Ses autres Papiers contenoient des éclaircissémens sur différentes parties de ses biens. Mais je revins aussi-tôt à sa lettre, que je relus avec une nouvelle ardeur. Au milieu de la pitié que chaque mot me renouvelloit pour son sort, combien les avertissemens obscurs qui regardoient ma sœur & Patrice, ne me causerent-ils point d'alarmes ? Une autre inquiétude vint me surprendre à mesure que je pesois ses termes. Il s'étoit persuadé, sur quelques expressions entendues à son avantage, que Rose étoit devenue plus sensible pour lui. C'en étoit assez pour me faire reconnoître Mylord Lynch dans son meurtrier ; mais n'en devois-je pas conclure aussi, que si cette flatteuse pensée l'avoit porté à se battre contre un Rival furieux, qui avoit comme entrepris de le punir du bonheur qu'il lui permettoit de s'attribuer, elle avoit été aussi le principal motif du don qu'il faisoit à ma sœur de tout son bien ? Et pouvoit-elle profiter honnêtement de son erreur ? C'étoit moins un scrupule de conscience que d'honneur : mais j'avois toujours eu pour principe que ces deux sentimens bien entendus sont liez plus étroitement qu'on ne pense ; ou du moins que dans tous les cas où ils ne sont point oposez, la loi de l'honneur est aussi indispensable que celle de la conscience. J'étois dans cette agitation de sentimens, livré successivement à l'un ou à l'autre, & trop dominé encore par mon

imagination pour y mettre plus d'ordre, lorsqu'on m'avertit qu'une personne inconnue demandoit à me voir. Il étoit plus de neuf heures, & la nuit étoit obscure. Je balançai quelque tems à recevoir une visite si peu mesurée; mais au moment que j'allois la refuser, on entra brusquement dans ma chambre; & cet Inconnu, dont la hardiesse me causa d'abord quelque épouvante, étoit le Comte de S...

Il portoit une perruque & un habit qui le déguisoient; ce qui ne m'empêcha point de le remettre aussitôt. Après m'avoir prié de faire écarter tout ce qui pouvoit nous entendre, il se jeta à mon cou, & me tint long-tems embrassé. Mon ardeur, me dit-il, cède pendant le jour à la bienséance; mais rien n'est capable de la modérer lors qu'elle peut se satisfaire avec honneur. Me reconnoissez-vous, ajouta-t'il dans le même transport? Etes-vous résolu d'accorder quelque chose à mon cœur? Verrai-je la charmante Rose? Lui permettrez-vous de m'aimer? Elle n'a pas attendu mon consentement, répondis-je en l'embrassant à mon tour, & je la trahis volontiers pour vous apprendre qu'elle auroit eu quelque chose à souffrir, si ses inclinations eussent été repri- mées trop long-tems par son devoir. Mais que vous êtes ici à propos, continuai-je! Dans la peine où je suis, quel besoin n'avois-je point de la consolation & du conseil d'un honnête homme! En effet, l'opinion que j'avois de cet aimable Comte, & le penchant qui me portoit à l'aimer, m'avoient fait regretter dans mes agitations de ne pouvoir lui faire l'ouverture d'une partie de mon embarras. Il ne me restoit pas le moindre doute de la sincérité de ses

sentimens. L'intérêt de ma sœur devenoit le sien. Son secours étoit une ressource sur laquelle j'avois déjà compté. Ne trouvant rien d'ailleurs dans sa visite qui ne dût porter le nom d'un honnête empressement, je résolus de lui ouvrir mon cœur.

Vous verrez Rose, repris-je après avoir paru rêver un moment; vous la verrez aussi-tôt que les loix de l'usage vous permettront de faire éclater les sentimens que vous avez pour elle. Votre impatience ne seroit pas juste si elle vous faisoit trouver ce terme trop long. Mais, ajoutai-je avec le même air d'inquiétude, qu'il seroit à désirer pour elle que vous pussiez la voir plutôt! Elle est dans un péril dont je tremble, & je ne serai rassuré qu'en la voyant à vous. Je n'exagerois point mes craintes en les représentant si vivement. La nouvelle attention que j'y faisois, pour les expliquer, les augmentoit jusqu'au point, que me souvenant d'avoir rencontré Mylord Linch aux environs du Couvent, plein sans doute de la même fureur qui venoit de lui faire tremper ses mains dans le sang, & cherchant à la satisfaire par d'autres entreprises, j'appréhendois que la nuit ne se passât point sans quelque violence éclatante. Pour expliquer mes défiances au Comte, je ne pus me dispenser de lui apprendre les anciennes prétentions de deux Rivaux qui avoient aspiré inutilement au cœur de Rose, & la malheureuse fin de des Pesses, avec les derniers effets de son amour & de sa générosité. Je ne lui nommai point Mylord Linch, dont ma profession ne m'auroit pas permis d'être comme le délateur; mais peignant cet étrange caractère tel que je le connoissois, je lui confessai que nous avions peu de repos à es-

perer, si nous ne trouvions le moyen d'écarter un homme si dangereux, ou de dérober ma sœur à ses poursuites.

L'inquiétude & l'étonnement du Comte s'étoient déclarés pendant tout mon discours, mais ils ne venoient point de la cause que je croyois capable de les exciter. Une violence telle que vous paroissez la craindre, me dit-il, est impossible dans nos Couvens. Quoiqu'une troupe de femmes timides ne soit pas capable de beaucoup de résistance, il faudroit du canon pour forcer leurs murs & leurs grilles; c'est tout ce qu'on pourroit se promettre avec la certitude d'être secondé au-dedans, & ces intelligences ne peuvent être l'ouvrage d'un jour. Cependant, ajouta-t'il, comme elles pourroient être pratiquables à la longue, je pense comme vous qu'il y a des mesures à prendre pour les prévenir. J'ai à quelque distance de Paris un Château écarté, & défendu par un fossé fort large, où vous pourriez vous retirer avec votre sœur jusqu'au moment qu'il vous plaira de marquer pour mon bonheur. Mais, reprit-il avec un soupir, en rapellant ce qui l'avoit beaucoup plus touché que mes craintes; que m'avez-vous appris, & que n'ai-je point à craindre de ce riche héritage, qui va plus occuper Rose que le soin de répondre à ma tendresse? De combien d'avantages suis-je privé tout-à-la-fois? Je ne serai donc pas le seul à qui elle devra le changement de la fortune. Je ne serai pas le premier qui lui aura fait une condition douce & heureuse. Elle aura reçu d'un autre des bienfaits qui l'obligeront à partager sa reconnoissance, & qui me déroberont quelque chose des sentimens de son cœur. Heureux Rival! J'envie cette mort qui



lui assure des droits que je vais perdre. Là-dessus il me proposa de garder pour mes frères, ou pour moi-même, l'héritage de des Pesses, & de cacher même à ma sœur la disposition qui étoit faite en sa faveur. Je m'en défendis, en lui représentant que ce seroit nous rendre coupables d'un vol manifeste. Restituez donc ce bien, me dit-il, aux légitimes héritiers; à qui le Mort ne l'a peut-être pas ravi sans injustice. Je n'ai pas examiné, répondis-je; si des Pesses ne s'est écarté d'aucune loi; mais cette discussion m'appartient moins qu'à ma sœur, & le droit de jouir ou l'obligation de restituer tombe uniquement sur elle.

J'avois regardé d'abord ces deux propositions comme un badinage, & malgré les circonstances qui ne me portoient point à la joie, je n'avois pas prétendu répondre plus sérieusement. Mais il m'ouvrit aussi-tôt un troisième expédient sur lequel il insista avec tant de chaleur, que je n'eus pas peu d'embarras à me défendre. Remettez-moi l'acte de donation, me dit-il, & que ce secret demeure entre nous. Je la ferai valoir au nom de votre sœur, & je me mettrai en possession de tout ce qu'on lui a laissé. Elle l'ignorera long-tems, & mon dessein étant de lui remettre moi-même tout ce que je possède, je n'aurai rien qui s'oppose dans son cœur à cette tendresse sans réserve que je veux mériter par la mienne. En vain combattis-je encore ce caprice par toutes sortes de raisons. Il fallut entrer dans une partie des siennes, en lui promettant du moins de n'apprendre à Rose qu'après son mariage, les obligations extraordinaires qu'elle avoit à des Pesses. Ainsi, par un sort des plus bizarres, avec les deux avantages les plus flatteurs qu'elle

pût désirer, celui de se trouver riche tout d'un coup, & d'être à la veille d'épouser un Amant chéri, elle étoit condamnée à les ignorer.

Cependant le Comte m'ayant renouvelé l'offre de son Château, je ne crus point que la bienfaisance eût la même force que je lui avois trouvée dans d'autres tems pour me faire rejeter les mêmes propositions; & je n'avois pas dessein, en les apprenant à ma sœur, de lui cacher plus long-tems le succès de ses tendres sentimens. L'ardeur du Comte, qui faisoit déjà le calcul du tems & des jours, m'accoutuma dans peu de momens à parler de leur mariage, comme s'il n'y eût manqué que la célébration. Je ne condamnai que le desir qu'il marqua de nous conduire lui-même à la Terre. Non, lui dis-je, il suffira que vous nous donniez pour guide un Domestique fidèle. Je lui demandai deux jours pour rendre les derniers devoirs à des Pesses, & pour d'autres arrangemens que je voulois prendre à Paris. Enfin la longueur de cet entretien le faisant penser à se retirer, nous nous embrassâmes avec toute la tendresse dont nous venions de cimenter les nœuds, & s'il emporta la satisfaction de croire son bonheur hors d'atteinte, il me laissa celle de m'applaudir plus que jamais de la fortune de Rose, qui me paroissoit sûrement établie.

Il me restoit assez d'autres inquiétudes pour ne pas compter sur un sommeil fort tranquille; ainsi je ne cherchai pas plus loin la cause d'une insomnie cruelle dont je fus agité pendant toute la nuit. Cependant je n'ai pu me rappeler dans la suite ce trouble extraordinaire de mon sang & de tous mes esprits, sans m'imaginer que le Ciel avoit voulu m'avertir par une espèce de vision sensible, que je prends trop

de confiance aux mesures de la prudence humaine, & que je touchois à des circonstances bien différentes de celles dont je croyois m'être assuré. Mais les embarras qui me tinrent occupé les deux jours suivans, ne m'ayant point permis de tourner mes réflexions de ce côté-là, j'allai donner directement dans le précipice que je croyois éviter.

Dès le matin je me rendis auprès du corps de des Pesses, que je trouvai déjà disposé à recevoir les honneurs de la sépulture. Son malheur ayant passé, par le soin qu'il eut lui-même d'en parler d'une manière équivoque, pour une aventure imprévûe, qui avoit moins fait naître le soupçon d'un duel que d'un assassinat, on n'avoit point fait de recherches qui m'eussent obligé de prendre d'autres précautions; c'étoit par le conseil de son Confesseur & des deux Notaires qui l'avoient assisté, qu'on l'avoit laissé dans la Paroisse où il étoit mort, plutôt que de le transporter dans celle où il avoit son logement. Ils avoient craint que le bruit & l'éclat ne fissent naître plus de curiosité. J'entrai dans les mêmes vûes pour le l'eu de son enterrement. Le riche présent qu'il avoit fait à ma sœur eut moins de part aux honneurs que je lui fis rendre, qu'un sentiment d'estime & d'amitié, indépendant de l'intérêt, & que j'avois toujours cru devoir à sa personne autant qu'à ses services.

Les Notaires me rendirent compte de ce qu'ils avoient exécuté la veille par ses ordres. Ils avoient fait mettre le scellé au nom de ma sœur, sur tout ce qui lui appartenoit à Paris; & ils me proposèrent de l'aller lever sur le champ, pour mettre à couvert chez moi non seulement ses papiers & ses meubles, mais quelques sommes considérables qu'ils avoient trouvées dans

son cabinet. Cette démarche semblant demander la participation de Rose, ce fut une difficulté sur laquelle j'eus de la peine à me déterminer. Outre la promesse que j'avois faite au Comte de S... , j'avois toujours mes scrupules d'honneur, que j'étois résolu d'éclaircir avant que de faire valoir les droits de ma sœur. Je remis les Notaires au lendemain, dans l'espérance que les conseils de Georges, à qui je voulois rendre ma visite avant la fin du jour, & que je connoissois plus propre à décider une question d'honneur qu'un point de Religion & de conscience, serviroient à fixer mes incertitudes. Je lui devois aussi la communication du mariage de Rose; & ne m'étant fait violence depuis plus de quinze jours pour me priver de le voir, que dans le seul dessein de me délivrer de tous mes doutes, avant que de l'informer d'une si heureuse nouvelle, jeme flattois de la faire servir à rétablir l'union & la paix dans notre famille.

Mais ce soin me parut encore moins pressant que celui de préparer Rose à changer de demeure, & de lui donner tous les éclaircissemens que son cœur attendoit pour être heureux. Il y auroit eu de la dureté à la tenir trop long-tems dans une ignorance qui pouvoit m'être reprochée, non-seulement par elle-même, mais par son amant, à qui je ne devois pas dérober des sentimens dont il étoit si jaloux. Il ne se défioit pas que ma lenteur eût si mal répondu à son impatience; & la manière dont je m'étois expliqué la nuit précédente, n'avoit pû lui faire naître ce soupçon. Je m'étois aperçu au contraire, que la moderation de ses desirs venoit de la persuasion où il étoit que ma sœur connoissant toute son ardeur & l'heureux changement de sa situation, elle lui tenoit compte du sacrifice

qu'il faisoit à la bienfiance. C'eût été les tromper tous deux , que de les priver sans raison d'une satisfaction si innocente. Je me rendis au Couvent de Rose pour me satisfaire moi-même, en contribuant de tout mon pouvoir au bonheur de deux amans sans reproche.

Par quelles lumieres aurois-je pû prévoir que j'allois leur causer plus de mal , que je ne pensois à leur procurer de plaisir ? C'est ici , que sans suivre l'ordre de mes connoissances , je dois dévoiler tout d'un coup ce qui fut long-tems caché pour moi-même, une horrible trahison qui répandroit trop d'obscurité dans la plus intéressante partie de cette Histoire, si je remettois à l'expliquer lorsque la pitié du Ciel me la fit pénétrer , c'est-à-dire après les tristes effets qu'elle produisit. Ceux qui auroient perdu de vûe Mylord Linch , ou qui s'imagineroient que la terreur de son crime devoit lui faire abandonner Paris , auroient pris une idée trop favorable de ce furieux Irlandais. Rassuré par sa hardiesse & son obstination , plutôt que par des mesures sur lesquelles il devoit peu compter , il s'étoit contenté de changer de logement ; & il ne pensoit qu'aux moyens de recueillir le fruit de son aveugle cruauté. Toutes sortes de raisons lui ôtèrent la pensée de se présenter à moi , ma rencontre l'avoit embarrassé la veille ; & j'avois satisfait ses desirs autant que les miens , en prenant une autre rue pour l'éviter. Mais l'occasion qu'il avoit eue de me voir sortir du Couvent , où il s'imagina bien que j'allois tous les jours , & le souvenir qu'il avoit conservé de la situation du Parloir , depuis qu'il y avoit conduit Rose avec moi , lui firent naître une idée dont l'exécution ne lui fut que trop facile. En attendant qu'il

trouvât des ouvertures pour les autres desseins ; il résolut d'aprofondir les nôtres , en se procurant le moyen d'entendre nos entretiens. Une somme médiocre lui servit à corrompre les domestiques extérieurs du Couvent ; & sous les prétextes qu'il lui plut d'employer, il obtint d'eux la liberté de se cacher le lendemain dans le Parloir, vers le tems que les usages du Cloître m'obligeoient de prendre ordinairement pour mes visites. Un Paravent qui étoit à quelques pas de la Grille, favorisoit son artifice. Il étoit derrière lorsque j'arrivai ; & dans une situation si commode, il ne pouvoit lui échaper un seul mot de nos discours.

Le cœur plein de tout ce que je venois apprendre à ma sœur , & sans défiance dans un lieu que j'avois pris pour le sanctuaire du secret, je ne pus manquer de mettre beaucoup de tendresse & d'ardeur dans mes expressions. Je n'attendis point que Rose cherchât dans mes yeux ce qu'elle devoit espérer de mes dernières promesses. Si tout ce que vous avez désiré, lui dis-je, vous suffit pour être heureuse, il ne doit rien manquer à votre satisfaction. Les obstacles cessent ; vous êtes libre d'aimer, sûre de plaire, & je ne demande plus d'autre modération dans vos sentimens que celle qui doit les soumettre au Ciel, de qui vous recevez tout-à-la-fois tant de faveurs. Ne m'interrompez pas, repris-je, en voyant que sa joye cherchoit à s'exprimer. Je vous annonce un bonheur dont je suis surpris moi-même, & qui mérite bien d'être expliqué. Votre inconnu se nomme le Comte de S..... sa naissance est distinguée, son bien considérable, & ses sentimens tels que sa conduite vous les a fait connoître. Il brûle de vous voir à lui, & votre

Le mariage seroit célébré demain, si des raisons, que nous devons approuver, ne le forçoient encore à quelque retardement. Je continuai d'ajouter tous les témoignages que je croyois devoir au mérite & à l'empressement du Comte; & loin de condamner le désordre modeste où chaque mot paroissoit jeter Rose, je la louai d'être sensible à l'inclination d'un homme si aimable & si vertueux.

C'étoit ma propre reconnoissance qui conduisoit ma langue. Si l'on se représente le ton d'un discours animé par un motif si tendre, & celui des réponses de Rose, qui m'ouvrit aussi-tôt son cœur avec la confiance qu'on a pour un frere dans lequel on trouve un ami & un confident, on concevra sans peine que non-seulement il ne put échaper à Mylord Linck une seule de nos expressions, mais que dans le cours d'un entretien si animé, les justes plaintes que nous fîmes de sa barbarie furent recommencées plus d'une fois avec autant d'amertume que de chaleur. Il dévora tout. Sa curiosité, plus forte que son ressentiment, s'enflammoit à mesure que je communiquois mes résolutions à ma sœur. Elle fut enfin remplie par l'explication du projet que j'avois formé avec le Comte. Il n'en perdit pas une circonstance, & les moyens par lesquels je m'étois flatté d'éviter ses persécutions, devinrent ainsi comme le plan sur lequel il forma ses propres desseins. J'avertis Rose de se tenir prête à partir le lendemain au soir dans un carosse de son Amant. Avec les précautions que j'ai prises, lui dis-je, n'appréhendez plus rien de votre persécuteur. Il ignorera jusqu'à la route qui va vous éloigner de lui, & sur la peinture que le Comte m'a faite

de sa maison de campagne , je vous y promets  
autant de tranquillité que d'agrément. Lefu-  
rieux Linch ira vous chercher sans doute en  
Irlande ; mais il me rendra grâces un jour de  
son erreur , si elle sert à le sauver ici du su-  
plice. Vous ne me reverrez , ajoutai-je , que  
demain vers la fin du jour. Ne vous ouvrez  
à personne , & disposez seulement vos com-  
pagnes à vous voir partir sans surprise. Je lais-  
sai Rose si satisfaite de cet entretien , que j'em-  
portai moi-même une vive impression de sa  
joye , & toutes mes occupations s'en ressenti-  
rent jusqu'à l'heure où je lui avois promis de  
la rejoindre.

*Fin de la premiere Partie.*



